





Bibliotheca Patatina

<36602250600019

<36602250600019

Bayer. Staatsbibliothek



gull. com 168

N. 6929

MEMOIRES

DU

MARQUIS

DE

LANGALLERY,

LIEUTENANT-GÉNÉRAL DES ARMÉES DE FRANCE, ET GÉNÉRAL-FELD-MARÉCHAL-LIEUTENANT AU SERVICE DE L'EMPEREUR

CHARLES VI.

HISTOIRE INTERESSANTE,

où se trouvent un grand Nombre d'Anecdotes, qui, concernent Mad. de Maintenon, Mrs. de Catinat, de Vendôme, Victor Amédée Duc de Savoie, ensuite Roi de Sardaigne, le Prince Eugène, Auguste I. Roi de Pologne, la Porte Ottomane, & quantité d'autres peu connues; écrite par lui-même dans sa Prison à Vienne en Autriche.



ALAHAÏE,

Chez DANIEL AILLAUD,

Libraire dans la grande Sale de la Cour,

M. DCC. XLIII.

MEMOIRE
MONSIEUR

DE LA PROVINCE DE
LA BASSE-NORMANDIE
LEURS HAUTS
SANCES, LESSEIGNEURS
DES ETATS
DES PROVINCES
BAILLI DU RICHES
SARD DE PELAND



INTERESSE A LA REPUTATION
DE LA PROVINCE
DE LA BASSE-NORMANDIE

Bayerische
Staatsbibliothek
München

MONSIEUR VAN HAAREN,

D E P U T É

DE LA PROVINCE DE FRISSE A L'ASSEMBLÉE DE LEURS HAUTES PUISSANCES, LES SEIGNEURS DES ETATS GENERAUX DES PROVINCES UNIES, BAILLI DU BILD, DROS-SARD DE PEILAND.



MONSIEUR,

INTÉRESSÉ à la Réputation de cet Ouvrage, je ne puis mieux l'établir, qu'en le produisant sous vôtre Protection. C'est un

Hommage aussi sincère, que respectueux, que je vous rends. Le Choix que je fais de mon Mécène, doit me donner un Rang parmi les Ecrivains de bon Goût. Cet Avantage est assez précieux, pour me dédommager des Applaudissemens, qu'on pourroit, sans doute, refuser à mon Stile & à mon Génie. Tel qu'un foible Ruisseau, qui, mêlant ses Eaux au vaste Océan, en acquiert les prédicamens pompeux, cet Ouvrage, sortant de l'obscurité pour voir le jour sous vos auspices, tirera tout son Prix de la Protection que vous voulez bien lui accorder: & si l'Editeur est digne de quelque Eloge, c'est, tout au plus, d'avoir su faire le Choix judicieux du Protecteur de son Ouvrage.

LES Gens sensés, qui ont l'Honneur de connoître Votre Illustre Personne, & les éminentes Qualitez dont elle est ornée, ne peuvent que m'applaudir. Le Zèle respectueux, qui me presse de vous consacrer les fruits de mes veilles, se mêle aux Acclamations de tous les bons Citoyens de notre HAUTE ET PUISSANTE REPUBLIQUE, dont vous partagez le Gouvernement épineux & délicat, avec autant de Gloire que de Sagesse.

VOTRE Nom respectable & cher à la Hollande, ornant le Frontispice des Mémoires
res

D E D I C A T O I R E. v

res d'un illustre Malheureux , est un Appas assez puissant pour leur concilier l'Approba-
tion de ceux qui les liront. Toutes les A-
necdotes n'en sont pas également intéres-
santes : il y en a , sans doute , de médio-
cres. Mais , j'ose m'assurer, que , ne paroif-
sant que sous les auspices du Favori de Mi-
nerve & des Muses , le Public trouvera du
Grand dans les plus petites actions du Hé-
ros, & de la Noblesse dans les plus commu-
nes expressions de l'Auteur qui les publie.

QUELLE Idée , en effet , le Public ne
doit-il point avoir d'un Ouvrage protégé
d'un Seigneur aussi noble par l'étendue de
son Génie , que par l'Eclat de sa Naissance ,
& qu'un Mérite également brillant & solide
a élevé , plus encore que le Choix de ses
Concitoyens , au Rang des HAUTS ET
PUISSANS SOUVERAINS de
la plus célèbre des Républiques , qui , non
seulement figure avec les plus augustes Mo-
narchies de l'Europe , mais dont l'Alliance
est recherchée par les plus grands Monar-
ques du Monde.

PUBLIER , que vous êtes estimé , res-
pecté, & universellement chéri de vos Conci-
toyens , aimé & honoré des Alliés de la
République , craint de ses Ennemis , c'est
faire votre Eloge ; c'est confirmer la juste

VI E P I T R E

Idée où l'on est, que vous ne le cédez en rien aux plus sages des Romains; c'est peindre au vif les Sénateurs zélés du Capitole, qui ont sacrifié leurs Intérêts les plus délicats à la Félicité des Sujets & à la Gloire de l'Empire.

ON voit avec admiration, que, dans les Conjonctures épineuses, où l'heureuse Tranquilité de la Patrie pourroit recevoir quelque Atteinte, votre Sagesse prévient les Dangers qui la menacent, dans l'avenir même le plus reculé. On admire en vous, MONSIEUR, dans ces tems critiques cette Pénétration & cette Vigueur, qui énervent d'avance les Desseins sinistres, qu'on pourroit méditer. L'Eloquence de vos Discours, la Justesse & la Force de vos Raisonnemens, dévoilent les Intrigues les mieux masquées, dénouent les plus artificieuses. Votre Prudence éclairée trouve le moïen de ménager, au dedans & au dehors, une infinité d'Intérêts équivoques & opposez

TANT de hauts Faits sont les Monumens de votre Gloire, dont vous n'êtes redevable qu'à vous seul. Hercule de notre Siecle, vous combattez victorieusement les Monstres les plus hideux de la Politique. De si héroïques sujets d'Eloge ne doivent-ils pas être transmis à la Postérité? Oserai-je

DEDICATOIRE. VII
je, MONSIEUR, lui en consacrer ce
Monument.

Sit celeberrimus jugulans ferro vetus HER-
CULES Hydram ;

Ingenio plures atterit iste NOVUS.
Concilians civi, proprio sudore, quie-
tem,

Se patriæ urgeri, non sui amore,
probat.

Invidus oblatret, rabidus vel infremat
hostis :

Affari hunc aliquo Numine, GES-
TA docent.

*CES Vérités reconnues décident que, quel-
que Honneur que vous fassent les grandes
Qualités de vos Ayeux, il leur revient en-
core plus de Gloire de vos Actions. S'ils
renaissent, ils en auroient une des plus
flatteuses, vous voyant cultiver les Vertus,
dont ils vous ont transmis les heureuses
Semences.*

*QUE le Ciel prolonge vos Jours infini-
ment chers à un Peuple, qui ne doit jamais
oublier le Zèle ardent que vous avez pour
sa Félicité. Ce sont les Vœux sincères, que
je fais pour votre Personne à jamais pré-
cieuse à la République. Ne me sera-t-il
pas*

VIII EPI TRE DEDICATOIRE.

pas permis, MONSIEUR, d'admirer
avec elle vos rares Qualitez, & de mêler
mes Applaudissemens à ceux de tous les Ci-
toyens? J'ose me flater, que, de tous ceux
qui vous honorent, je suis avec un Dévouë-
ment plus sincère, avec un Respect plus
profond,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-
obéissant Serviteur,

GAUTIER DE FAGET.

ME-



MEMOIRES

D U

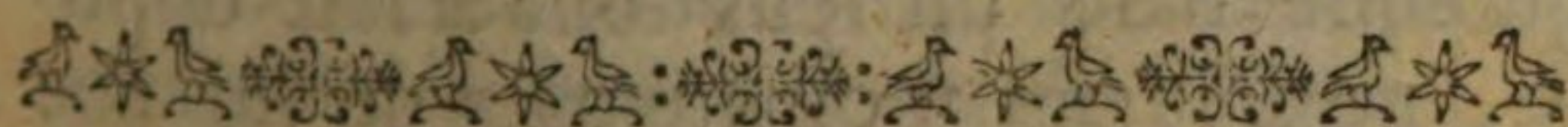
M A R Q U I S

D E

LANGALLERY,

*Mestre de Camp, Lieutenant Général de
Cavalerie au Service de France, & Feld-*

*Maréchal Lieutenant des Armées de
L' E M P. C H A R L E S V I.*



 E cruel loisir, que me donne
la prison où je suis injuste-
ment détenu, ne peut être
mieux employé qu'à informer
au juste le public des circonstances de
ma vie. Elles sont si bizarres, que j'ose
me promettre qu'elles lui paroîtront in-
téressantes. On y verra avec étonne-
ment

ment les coups les plus capricieux de la Fortune ; & , quoique cette aveugle Divinité ne m'ait pas renversé d'un Trône, les variations incroyables, dont elle a tissé mes jours, ne méritent pas moins d'être transmises à la Postérité. Profitant peut-être de mon exemple, elle fera moins de cas des Cours les plus brillantes, que d'une vie obscure. C'est en vérité le seul état qui soit à l'abri des coups de cette cruelle traitresse, qui prépare des disgrâces à l'instant même qu'elle comble de faveurs. Semblable au tonnerre, elle frappe moins ceux qui vivent loin des grandeurs du monde.

L'ENGOUMOIS, Province de France où j'ai pris naissance (*), fournit au Monde en ma personne un Sujet, qui, quoique dans un sens tout à fait opposé, ne fait pas moins parler de lui que le detestable Ravailiac (a) qu'elle a vu naître. Si ce malheureux fut un monstre de perfidie, je me plains d'avoir eu trop de fidélité pour les Princes que j'ai servis avec une valeur connue ; & s'il a reçu la mort de la main d'un Bour-

(*) 1656.

(a) *Assassin d'Henri IV. Roi de France.*

MARQ. DE LANGALLERY. 3
Bourreau , je suis tenté fans cesse de
me priver moi-même de la vie pour
ne pas survivre à mes disgraces.

MON Pere , un des meilleurs Gen-
tils-hommes tîtrés de la Province , m'oc-
cupa aux humanités dès mon bas âge.
Las de la Profession militaire , qu'il a-
voit exercée pendant vingt ans dans la
Cavallerie de France , il crût ne pou-
voir mieux me pourvoir que dans l'E-
glise. Il m'y destina pour fatisfaire ses
desirs , fans consulter mon inclination ni
mon temperament , qui s'accordoient
peu avec une vie si tranquille , & peut-
être si oisive. Comme il avoit négligé
l'avancement considerable qu'il pouvoit
faire dans les Troupes & qu'il auroit pû
se promettre de sa valeur , pour jouir
de lui-même dans une vie privée au
milieu de sa Patrie & de sa Famille , il
auroit crû manquer aux sentimens natu-
rels qu'il croïoit me devoir , s'il ne
m'eût mis dans la voie de trouver le
repos qu'il avoit si ardemment cherché ,
au lieu de me procurer un état , où il
l'avoit perdu si longtems. Il m'envoia
pour cet effet à M. de Némond , Evê-
que de Montauban , Ville considerable
dans la Haute Guienne. Outre que

l'amitié singulière qu'avoit le Prélat pour mon Pere, & qui ne pouvoit manquer de réjaillir sur moi, le sang lui parloit encore en ma faveur. Oncle à ma Mere qui portoit son nom, il me chériffoit comme son petit neveu, & plus peut-être comme le fruit d'un mariage, qu'il avoit lui-même ménagé.

R I E N ne fut négligé dans son Palais Episcopal, quant aux soins qu'on donnoit à mon enfance. Complaisance, tendresse, amusemens, Précepteurs, Maitres pour la Musique & les Instrumens, tout fut mis en œuvre. Les desirs de mon Oncle étoient conformes à ceux de mon Pere; mais, ils ne s'accordoient, ni avec ceux de ma Mere, ni avec les miens. Le bon Evêque ne se feroit jamais imaginé, que les desseins qu'il avoit sur moi fussent si mal secondés, si, après avoir passé cinq ou six ans sous ses yeux, une occasion tout-à-fait singulière ne lui en eût donné des preuves, qui lui ôterent l'espérance de l'heureuse issue, qu'il s'en promettoit.

J E roulois ma dix-huitième année, lorsque l'Evêque m'envoia chez mes parens, pour y passer les vendanges. Tou-
te

te la famille étoit réunie dans une de nos Terres entre Engoulême & Périgueux ; la Noblesse du voisinage nous y faisoit souvent bonne Compagnie. Le logis sembloit être l'aimable Rendez-vous des Dames & des Cavaliers de ces deux petites Provinces. Il est certain que la société charmante & cordiale qu'on y trouve, en fait un des plus agréables séjours du Roiaume. La bonne chère y est, pour ainsi dire, de fondation. Il n'y en a aucune qui fournisse plus abondamment de quoi contenter la délicatesse. Le plus pauvre Gentilhomme y vit aussi délicieusement, & peut-être plus, que le Duc à la Cour. Perdrix, Râles, Ortolans, Gelinotes, Becasses ; de la Volaille, des Oiseaux marécageux, de toute espèce ; Lievres, Levrauts, Lapins, Bêtes fauves, Vins exquis, Fruits délicieux, Trufes, Marrons excellens, tous ces mets délicats couvrent les Tables de la Noblesse de ce Pais-là. C'est ma patrie : je dois lui rendre la justice, que personne de ceux qui la connoissent ne lui refuse ; & je n'en dois pas moins à la Table de mon Pere, qui étoit une de ces Provinces la mieux servie. C'en étoit assez pour y

attirer les friands, les bons gourmets, & les gens qui aimoient la bonne chère & le plaisir. Je ne fai au reste pour-quoi on la trouve meilleure chez les autres que chez soi?

U N Gentil-homme du voisinage, allié d'assez prez à la Maison de la Force, s'y rendoit souvent, & y faisoit même d'assez longs séjours. Il aimoit ma Mere, qui n'ayant alors que trente quatre ans, n'avoit rien perdu des attraits, qui lui avoient fait un si grand nombre d'Adorateurs pendant qu'elle étoit à marier. Il sembloit même, que le Mariage, qui les ternit & les efface ordinairement dans la plûpart des autres femmes, eût augmenté la force & le brillant de ceux qu'elle tenoit de la nature & de l'éducation. Elle étoit à la vérité du nombre de ces Dames galantes, qui, fans être infidèles à leurs Epoux, entretiennent leurs Amans dans certaines espérances, qu'elles sont résolues de ne jamais combler. Loin d'éteindre leurs passions, elles ne s'appliquent qu'à les fomentier. Conciliant parfaitement bien l'amour propre avec l'amour conjugal, elles s'aiment assez pour produire ce qu'elles ont d'aimable.

Il n'est rien qu'elles ne mettent en usage pour donner de l'amour sans en prendre. La vanité les soutient. Elles n'accordent jamais rien, dont on puisse se vanter à leur desavantage. C'est-là le plus haut période de la vertu des femmes. Heureux le mari qui en a une qui ne passe pas ces bornes!

SOIT donc que ma Mere eût permis à ce Gentilhomme de concevoir quelque espérance de voir sa passion favorisée, ou qu'il fût assez téméraire pour entreprendre de la contenter, il crût y réussir, s'il pouvoit la trouver seule. L'occasion lui en fut donnée par une partie de chasse, qui se fit un soir apres soupé pour le lendemain. Le sanglier en étoit l'objet. L'amoureux Cavalier se trouva au rendez-vous comme les autres. Il choisit lui-même son poste entre deux bois taillis, où la passée n'étoit pas ordinaire, afin d'avoir la liberté de s'en retourner au Château, quand la Bête auroit quitté sa *Bauge*, & que les Chasseurs seroient à l'erte. L'événement favorisant son dessein, il ne manqua pas d'abandonner son poste; & prenant le chemin du logis il monte furtivement, & sans qu'aucun du petit

nombre de domestiques , qui étoient restés dans la Cuisine , pussent s'en appercevoir , jusqu'au plus proche appartement de celui de ma Mere. Apres avoir prêté attentivement l'oreille pour s'affûrer si elle étoit seule , il entendit qu'elle envoïoit sa femme de chambre dans une vigne , peu éloignée du Château, où l'on vendangeoit , pour y cueillir un panier de figues. Ce fruit étoit chaque matin son déjeuner dans cette saison. Il saisit ce moment , & se glisse dans sa chambre , où il la trouve dans un déshabillé fort léger.

• M A Mere , qui le croioit à la chasse comme les autres , fut fort étonnée de le voir entrer avec tant d'audace. Il faut être bien impudent , lui dit elle avant qu'il lui adressât la parole , pour faire la démarche que vous faites. Si j'avois ici mes domestiques , continua-t-elle d'un ton courroucé , je vous ferois charger de coups de bâton , & jeter par les fenêtres.

C E compliment , auquel il croioit sans doute n'avoir pas lieu de s'attendre , le piqua ; & , changeant sa passion en fureur , il traita ma Mere au de-là des bornes du respect qui est dû à une Dame ,

me , & sur-tout chez elle. Apparemment , lui dit-il , vous n'êtes pas d'humeur de m'accorder ce que vous offrez tous les jours à votre Palefrenier ? Et il sortit brusquement , pour monter à cheval , & se retirer chez lui.

IRRITÉE à l'excès , comme une femme d'honneur la feroit en pareille occasion , ma Mere courut au Cabinet contigu à sa chambre , où j'étois couché sans dormir , & d'où j'avois entendu tout ce qui s'étoit passé. Une incommodité , que j'avois depuis deux jours , ne m'avoit pas permis de m'engager dans la partie de chasse qui s'étoit faite. Dormez-vous , me dit-elle , mon fils ? & , voyant que je tirois le rideau , elle se répandit en plaintes & sur-tout en regrets , disant être malheureuse que je ne fusse pas en état de venger l'insulte qu'elle venoit d'essuyer. Elle favoit , qu'étant destiné à l'Eglise , je n'avois fait aucun exercice des Armes. Ah , s'écria-t-elle , à qui donc hazarderai-je de confier le soin de me venger ? A moi , lui répondis-je , en me levant avec précipitation. Non , non , reprit-elle : la vengeance feroit trop douce pour le scélerat , qui en mé-

rite une plus sévère. Vous ne sauriez la proportionner à son crime & à son insolence : & , m'ordonnant de m'habiller , elle me chargea d'aller rapeller sa femme de chambre de la vigne où elle l'avoit envoiée. Elle n'eût pas dit , que je fûs prêt , & qu'affectant de n'avoir d'autre dessein que d'exécuter ses ordres , je fortis , outré de l'insulte qui venoit de lui être faite , & vivement touché du triste état où cet affront sanglant l'avoit jettée. J'entrai , sans qu'elle s'en aperçût , dans le Cabinet où étoient les armes de mon Pere , & j'y pris un pistolet que je m'assûrai être chargé & amorcé. Ainsi armé , je volai pour ainsi dire aux Ecuries , où j'entendois le scélerat parler à son valet ; & , l'ayant joint comme il montoit à cheval , je lui lâchai mon coup , qui lui aiant porté à la poitrine le renversa roide sur la poussière.

MA Mere , qui me voïoit de la fenêtre de sa Chambre , & qui auroit bien pû me rapeller si elle avoit voulu s'opposer à mon dessein , ne se donna pas le moindre mouvement pour m'empêcher de l'exécuter. Voïant au contraire le Cavalier sur le Carreau , Me voilà vengée

MARQ. DE LANGALLERY. II
gée, *dit-elle*, par un bras innocent, que
le ciel a armé hors de mon attente.
Elle descendit même à l'instant avec une
promptitude incroïable, & vint m'embras-
ser. S'approchant ensuite du Cadavre,
elle lui ôta l'Epée qu'elle lui plongea
dans le cœur, comme pour y détruire
jusqu'à la racine le crime qu'il avoit
osé méditer. Suivez-moi, mon fils,
réprit-elle; & apres avoir fait un paquet
médiocre de hardes, elle me fit monter
avec elle dans son Carrosse. Nous arri-
vâmes quelques momens apres Midi au
Château de M. de Némond, mon Oncle,
& frere de ma Mere, à qui elle débuta
par raconter les deux scènes tragiques
qui venoient de se passer. Son frere ne
pût s'empêcher d'applaudir au dénouë-
ment; &, venant à moi, je reconnois
mon sang, dit-il en me baissant avec
tendresse. J'espère, qu'ayant eu assez
d'honneur & de courage, pour venger
votre mere, vous vous piquerez d'être
honnête homme pour ne pas lui faire
dèshonneur. Je lui répondis, que je
fentois dans mon cœur, que mes actions
ne démentiroient jamais, ni ma naissan-
ce, ni les bons sentimens où il étoit sur
mon compte; & j'ajoutai, que tout jeu-
ne

ne que j'étois, je me sentoiss assez de force & de courage, pour tirer vengeance de qui que ce fût, pour les insultes qu'on feroit à mes Proches & à mes Amis.

CETTE courte Conversation fut relevée par une plus longue que mon Oncle & ma Mere eurent ensemble, tandis que j'allai joindre mes deux Cousines, que j'informai de ce qui venoit de se passer. Elles ne parurent ni effraïées ni surprises. Elles m'en louèrent même; tant il est vrai, qu'il y a un certain levain d'honneur dans le Sang de la Noblesse, que de nombreuses générations ne sont pas capables d'énervier.

A PEINE on eut dîné, que mon Pere arriva. Dès qu'il me vit, il ne pût retenir ses larmes. Il avoit bien été instruit du coup que j'avois fait, dont il ne pouvoit excuser la lâcheté, ne sachant pas que l'occasion le rendoit digne d'applaudissement. Un crime de cette nature ne se punit pas selon les loix du point d'honneur. Or, il ignoroit quel étoit celui du Cavalier à qui je venois d'ôter la vie. Mon Pere, ne m'ayant dit mot, s'approcha de ma mere, impatient d'apprendre le sujet d'une si sévère vengeance. Elle l'en informa sans détour
&

& sans le faire languir. L'étonnement de mon Pere fut si grand, qu'il demeura quelque instant immobile. S'étant enfin remis, il ne blâma, ni n'approuva, mon action. Il se contenta de demander à ma Mere, s'il ne lui avoit point été possible de la prévenir? Le *non*, qu'elle prononça d'un ton un peu fier & sec, fut suivi d'un court silence: & mon Pere l'interrompant lui dit avec beaucoup de douceur, qu'il n'étoit plus question que de prendre de sages mesures, pour assoupir cette affaire. Il n'y auroit eu rien de si aisé, si ma Mere ne s'en fût pas mêlée. On ne pouvoit aisément la disculper d'avoir exercée sa vengeance sur un Criminel après sa mort. Trois ou quatre personnes, qui en avoient été témoins, étoient plus que suffisantes pour prouver sa faute; & il n'y en avoit aucune, qui pût attester le crime qui auroit pû la justifier.

Mon Oncle, qui n'étoit alors que Lieutenant de Vaisseau du Roi, étoit aussi sage que brave. Il faut, dit-il, que ma Sœur mene mon Neveu à Paris, où elle séjournera jusqu'à ce que les Parens du malheureux Deffunt aient trouvé, dans le tems, ou dans leur raison

des motifs pour se consoler de sa mort tragique. Cependant, on se pourvoira en Cour de Lettres de Grace, qu'on demandera sur un exposé attesté par le Juge & par le Greffier de la Terre, où s'est fait le Coup. C'est, ajouta-t-il, la précaution dont on doit user, pour qu'on ne puisse jamais renouveler cette Affaire à mon Neveu.

LE Conseil de mon Oncle fut trouvé bon. On disposa toutes choses pour nous faire partir le lendemain, & nous partîmes en effet, non sans qu'il y eût des larmes répandues de part & d'autre dans les tristes adieux qui se firent.

A P R È S nous être reposez deux jours à Paris, ma Mere m'alla présenter à Mr. de Louvois, premier Ministre, pour qui elle avoit de puissantes Lettres de recommandation. Il lui promit de me rendre service, & il tint sa parole. Ma Mere en obtint tout ce qu'elle souhaitoit. Il me fit d'abord expédier des Lettres de Grace, portant déffence à qui que ce fût de connoître de mon Affaire, & d'inquiéter ma Mere à ce sujet. La protection qu'il m'accordoit s'étendit plus loin. Secondant l'inclination que je marquois avoir pour les Armes,

mes, il me mit dans le Régiment du Roi Infanterie, qui venoit d'être créé depuis peu en faveur de M. de Martinet, qui en avoit donné l'idée, & qui avoit pris soin de le former lui-même au gré de Sa Majesté. Le Brévet de Sous-Lieutenant m'en fut expédié. Je fus le joindre à Cambrai, apres avoir eu la consolation de voir partir ma Mere pour rentrer dans le sein de sa Famille, d'où elle n'étoit sortie qu'à regret.

Mr. de Martinet me fit sentir par toute forte d'endroits, que je lui étois recommandé de bonne part. Le Régiment marcha deux mois apres que je l'eûs joint, pour se rendre à l'Armée du Prince de Condé, qui peu apres notre arrivée donna la sanglante (*) Bataille de Senef, où notre Régiment n'eut pas peu de part à la Victoire. Une légère blessure que j'y reçus à l'épaule me fit avancer au poste de Lieutenant. Le reste du tems que dura cette Guerre ne fut marqué d'aucune époque digne de considération. La paix (†) se fit trois ans

(*) 1674. (†) 1678.

ans aprez à Nimégue ; mais elle ne fut pas de longue durée.

Q U O I Q U E le Roi fouhaittât d'avoir fon Régiment autour de Versailles, je ne fai pour quelle raison, il fut envoieé en garnison à Verdun. La galanterie qui regne dans cette ville en fait un fejour très-gracieux. On y exerce une si grande cordialité envers les Troupes, la franchise y est si naturelle, que toutes les maisons leur sont ouvertes. Tout ce qu'il y a d'aimable dans les deux sexes s'y assemble tous les jours ; il n'est rien de si aisé que d'y lier de charmantes societez. Le beau Sexe y est libre, enjoué, & très-spirituel.

J E n'y fus pas long-tems sans prendre de l'amour pour une aimable Démonioiselle, & j'eus tout lieu de croire qu'elle n'en avoit pas moins pour moi. Ses yeux lui épargnerent le soin de me le dire : ce qu'il y a de vrai, c'est qu'aïant interpreté leur langage, je crûs pouvoir y repondre à la premiere occasion. Son nom étoit d'Athis, d'une des plus nobles Maisons de la Champagne. Elle vivoit sous les yeux d'une Tante, qui, bien qu'elle fût promise à un Gentil-homme de

de ses voisins , qui faisoit son séjour dans une Terre à deux lieües de cette Ville , souffroit néanmoins qu'elle reçut les visites & les soins d'un Capitaine d'Infanterie au Régiment de Navarre. Voilà bien des obstacles à surmonter ; mais , ils ne m'étonnèrent point. La Jeunesse est hardie & entreprenante. Venus ne lui inspire pas moins que Mars d'heureuses témérités.

L'Occasions'étant présentée de lui donner le bras à la promenade , je lui fis une ouverture qui ne tendoit qu'à sonder ses sentimens. Tout jeune que j'étois , je ne manquois pas dans les principes. Elle me répondit sans balancer , que son cœur étoit comme accroché d'un côté , & fortement sollicité de l'autre ; mais , que ne l'aïant pas encore engagé , elle le réservoir pour l'Amant qu'elle en jugeroit le plus digne. Je lui repartis , que , si pour le mériter il ne falloit que l'aimer , personne ne le méritoit mieux que moi. Ce n'est pas un cœur usé que je vous offre , repris-je : il est tout neuf ; & en cela même il mérite que vous en fassiez plus de cas que des plus expérimentez. Ho , ho , répliqua-t-elle , vous débutez par où les
au-

autres finissent. Je vois toutes mes deffenses ruinées par votre premiere attaque. Vous avez lieu, ajouta-t-elle, d'espérer la possession d'un cœur, dont quelques autres se croient les maîtres, parce qu'ils l'ont soigneusement cultivé.

LA Compagnie, qui nous joignit, interrompit la conversation. Mais, eut-elle été plus longue, je n'aurois pû en apprendre davantage. Content de mon essai, je rentrai chez moi après la promenade, meditant les moïens de triompher de mes Rivaux. J'en fus occupé toute la nuit; &, quoique je l'eusse passée sans dormir, l'arrivée du jour me fit plaisir. Je me levai tout plein de mes idées; &, guidé par l'Amour, je sortis de la ville, pour m'en repaître dans la solitude. Ce Dieu est l'unique, dont on puisse recevoir des conseils quand on aime: la Raison est trop severe, pour être suivie dans cette passion. La mienne se tût; &, quand elle auroit parlé, je ne l'aurois point écoutée. Je me rapellai cent fois les expressions dont elle s'étoit servie la veille, pour répondre à la declaration que je lui avois faite. Tantôt les trouvant indécises, je m'a-

m'abandonnois à la tristesse ; les concevant ensuite favorables à mon amour sans aucune ambiguïté , mon espérance en étoit relevée. Cette inquiétante alternative me détermina à lui demander un éclaircissement. J'étois vif : l'incertitude n'étoit pas de mon goût.

Mon impatience me persuadant qu'il devoit être jour chez elle , je m'y rendis sur le champ. Une espèce de servante , qui tenoit lieu de femme de chambre à la Tante & à la Nièce , me répondit à la porte , que la vieille étoit encore au lit , & que la jeune , quoi que levée , n'étoit pas visible. J'eus beau la prier de faire en sorte que je lui parlasse , elle me répondit constamment , que cela ne se pouvoit pas. Mais , une pistole , que je lui mis dans la main , leva cet obstacle. Une clé d'or ouvre toutes les portes. Cette fille , qui me parut dès-lors mettre à l'enchère les faveurs de sa Maîtresse , entra au plus vite dans son appartement , pour m'en obtenir l'audience qu'elle m'avoit vendue. Je ne l'eus pas à la vérité dans son appartement , comme je l'aurois souhaité. Mais , la Demoiselle étant descendue m'ouvrit une salle où j'entrai , en
lui

lui donnant la main. Les préambules & les circonlocutions n'étant point conformes à mon humeur, je lui avouai sans détour, que mon impatience, jointe à un petit brin de jalousie, exigeoient de sa sincérité, qu'elle s'expliquât clairement sur la proposition que je lui avois faite la veille. Ma déclaration, repris-je, a été faite avec franchise: aïez la bonté d'y répondre du même ton.

ELLE ne fut point déconcertée; mais, aiant pris un air sérieux, elle me dit, que, quelque disposée qu'elle fût à recevoir les vœux d'un Amant, elle ne lui livreroit jamais son cœur sans le connoître. Voici la troisième entrevûe que j'ai avec vous, poursuivit-elle; & vous croiez que c'en est assez, pour que j'écoute votre passion. Vous vous trompez, ajoûta-t-elle: mon cœur ne se rend pas aussi vite qu'il est attaqué.

JE lui repartis, que ce n'étoit point à quoi j'aspirois, & que je ne cherchois qu'à fortir de l'incertitude où elle m'avoit jetté. Vous m'avez avoué avoir deux Amans, continuai-je: je vous en ai présenté un troisième, que vous n'avez pas rebuté; mais, ce n'est pas tout. Je vous demande si le dernier venu est
mieux.

mieux votre fait que les deux autres ?

VOILA' qui est cavalier, repliqua-t-elle. N'importe : cette façon est assez de mon goût. Je vous dirai pourtant, que, sans avoir aucune déférence pour la raison, je dois du moins consulter mon cœur. Il est quelquefois lent ; mais, il est toujours moins prompt que bien d'autres à se développer. Tout ce que je puis vous dire de plus vrai, c'est que j'en suis encore la Maîtresse ; que personne ne peut se flater d'y avoir quelque droit ; & que celui qui le méritera en sera le maître sans partage.

CETTE Réponse faite d'un ton absolu, loin de me calmer, ne fit qu'augmenter mon inquiétude. L'embarras, que je laissai voir à cette Héroïne, lui fit une espèce de pitié, qui, sans me donner le tems de parler, lui mit ces paroles dans la bouche : Il en coûtera peu, dit elle, à celui qui voudra de bonne-foi mériter mon amour ; il n'a qu'à le païer d'avance par l'amour même : c'est un chemin bien doux, qu'il faut suivre pour arriver à la possession de mon cœur, qui ne se livrera jamais séparément de ma personne. Je ne suis pas du nombre de ces Héroïnes Philosophes,

sophes , qui divisent ces deux choses , que je trouve inséparables.

AÏANT eu le tems de me remettre tandis que je l'écoutois , je me contentai de lui dire , que la plus grande preuve , que je pouvois lui donner de mon amour , étoit l'aveu que je lui faisois de ma jalousie. Mais , reprit-elle en m'interrompant , croïez-vous donc , que le plus injuste de tous les vices soit une preuve de la plus grande vertu , & de la plus belle des passions ? Non , lui repartis-je avec beaucoup de feu ; car , dans le sens que vous donnez à la jalousie , je la reconnois pour une passion lâche , & qui devoit exclure de toutes les Sociétez celui qui en est *antiché*. Il n'aime que lui ; & , s'il aime quelque objet , ce n'est que par rapport à lui seul. La jalousie , que je sens , n'est pas de ce caractère. Elle n'est fondée que sur la crainte que j'ai , que mes Rivaux n'aient à vos yeux plus de mérite que moi , & que vous ne les trouviez dignes de vous à mon exclusion. Mais , vous posséde-je , Je ne suis plus jaloux ; & je n'aurois pas de plus grand plaisir que de vous procurer moi-même tous les cœurs. Je vous trouve sans doute
bien

bien digne du mien, puis que je conviens que vous méritez ceux de tous les hommes.

CE Raisonnement l'intrigua, & la retint quelque instant en silence. Elle le rompit enfin, pour me dire, qu'elle goûtoit mes sentimens, & qu'elle commençoit à croire qu'ils étoient sincères. Persévérez, ajoûta-t-elle; &, pour vous ôter tout sujet d'inquiétude, je vais travailler, ou je ne pourrai, à rebuter ceux qui se font flater jusqu'ici, que leur persévérance sera couronnée. Elle me dit de plus, qu'elle me permettoit de la voir chez elle & ailleurs, pour que mon assiduité auprez d'elle commençât la défaite de mes Rivaux, dont elle me feroit triompher par d'autres assauts qu'elle avoit à leur livrer. Adieu, reprit elle: on vous verra sans doute cet après-midi chez la Lieutenant de Roi.

Je me trouvai bien, comme l'on voit, du conseil que m'avoit donné l'Amour; & je ne connus jamais mieux, que quand on combat avec les Armes qu'il forge, on ne peut manquer la Victoire. Je crus donc pouvoir me flâter de

de quelque chose de plus que de l'espérance.

Mes Camarades, qui commençoient à s'apercevoir de mon indifférence pour leur société, en conclurent, que j'étois amoureux; &, pour savoir de quel objet, ils devinrent tous mes espions. S'ils avoient été dans la même idée, ils auroient pû connoître mon aimable, puisqu'ils m'avoient déjà vû avec elle. Il est difficile de se cacher dans une si petite Ville, où tout le monde est sous le même coup d'œil. Leur curiosité alla jusqu'à vouloir l'apprendre de ma propre bouche. Ils furent contents de l'aveu naturel que je leur en fis. C'étoit le meilleur parti que je pusse prendre: ils m'auroient continuellement harcelé, si j'avois voulu feindre, & je les aurois toujours trouvés sur mes pas, selon l'usage établi dans les Troupes. Pousse ta fortune, me dirent-ils pour tout compliment, si ta Maîtresse en vaut la peine. Je leur répondis, que je m'en rapporterois à leur goût quand ils auroient connu l'objet de mon amour. Au premier repas, que nous prîmes ensemble, ils burent à sa
fan-

fanté sur ma parole, & ils firent plusieurs liberations à Bacchus, & plusieurs vœux à l'Amour, pour la satisfaction de mes desirs, & pour l'heureuse issue de mes soins.

T E voilà donc amoureux, pensois-je. Mais, prévois-tu où te conduira ton Amour? Ta Fortune dans le Service n'en recevra-t-elle point d'atteinte? En effet, je m'imaginois bien d'avance, qu'en me donnant son cœur, elle me demanderoit la main pour me livrer solennellement sa personne. Elle passoit pour sage: je n'en doutois pas; & j'en ai eu des preuves à ne point en douter. Protégé de Madame de Maintenon, jeune & peu avancé dans le Service, que n'avois-je pas à craindre, si je faisois une démarche qui semble n'être permise dans les Troupes qu'à ceux qui ont vieilli sous le Casque, & qui n'ont à offrir à une Beauté fanée, & souvent usée, qu'une Carcasse criblée de coups? Ma Patrone pouvoit-elle me continuer ses faveurs, si j'en rompois moi-même le fil par un mariage fait à contre-tems & à la légère?

D E S Réflexions si peu conformes aux Loix de Cithère, & très-judicieuses se-

lon Mars, fallirent à éteindre ma passion, au moment qu'elle étoit la plus enflammée. Mais l'Amour, qui ne connoit point de Loix, & qui en donne aux Législateurs mêmes, l'emporta sur la Politique, avec cette restriction néanmoins, que je me résolûs de m'en tenir à la qualité d'Amant.

VOULANT donc travailler de concert avec ma Belle à culbuter mes Rivaux, je me rendis si assidu auprez d'elle, qu'ils ne pouvoient absolument trouver les momens de lui parler qu'en ma présence; & si le Capitaine d'Infanterie, qui étoit plus à portée de la voir que le Gentil-homme, dont elle m'avoit parlé, qui demeuroid dans sa Terre, nous joignoit lorsque nous étions à la promenade, je me saisissois d'abord du bras de la Belle. Un soir, que cet Officier nous y accompagnoit, il voulut lui prendre l'autre bras: elle lui répondit, qu'il se trompoit de la croire malade; & qu'elle pouvoit fort bien se promener avec le secours du mien. Sa jalousie se donnant carrière, il lui répondit brusquement, que sa maladie étoit d'autant plus fâcheuse, qu'elle ne sentoit pas son mal. Vous avez, ajouta-t-il,

t-il, l'esprit faux, & le cœur cangréné. Vous n'êtes qu'une franche coquette.

POUR toute réponse, elle lui tourna le dos, & me jeta un coup d'œil, qui me fit entendre, que je lui donnerois la plus grande preuve d'Amour, si je la vengeois. Piqué de l'affront que ce brutal lui avoit fait en ma présence, & touché de la tristesse qu'elle en marquoit, je m'approchai de lui; & lui aiant appliqué un soufflet, je mis aussi-tôt l'épée à la main. Il la tira sur le champ. Le moment ne lui fut pas favorable. Je lui portai un coup, qui penetra dans la capacité de la poitrine, dont il mourut sans ressource au bout de vingt-quatre heures.

IL me falut donc chercher un asile, jusqu'à ce que le Major de la Place eût dressé son Verbal, qu'il envoia à la Cour. Mon Lieutenant-Colonel, qui étoit des Amis du Major, en eut communication; & n'y aiant rien trouvé qui rendît mon cas criminel au dernier degré, il m'écrivit de joindre le Régiment. Ma Maîtresse, qui fut d'abord informée de mon asile dans un village à une lieue de ma garnison, se donna la peine de m'y rendre visite, accompagnée de son espee

de femme de chambre. Elle m'y donna des preuves, qu'elle ne doutoit point que je ne l'aimasse véritablement, & qu'elle me paioit de retour. Après en avoir reçu plusieurs témoignages des plus sensibles, je lui demandai quelle feroit sa situation, si mon action m'avoit obligé à quitter le Roiaume? Elle me répondit sans biaiser, qu'elle m'auroit accompagné, si je l'avois assez aimée pour lui communiquer mon dessein; & que, si elle l'avoit ignoré, elle se feroit disposée à me venir joindre, ne doutant pas que je ne lui eusse appris le nom & le país de mon asile. Ce sentiment renouvela toute ma tendresse. La sienne se manifestant au naturel, nous nous en donnâmes des témoignages mutuels. Jamais Amans ne furent plus heureux.

ELLE étoit chez moi, lorsque je reçus une seconde Lettre de mon Lieutenant-Colonel, par laquelle il me marquoit que le Défunt avoit dans le même Régiment un Neveu Lieutenant, qui m'attendoit avec impatience, non pour venger la mort de son Oncle, mais pour laver la tache que j'avois faite à sa famille en lui donnant un soufflet; & que, pour éviter une seconde action, dont la

suite

suite seroit plus dangereuse pour moi, il ne jugeoit pas à propos que je joignisse le Régiment ; mais , qu'il me conseilloit de m'en aller chez mes Parents, où j'attendrois l'ordre de rejoindre.

CE Conseil, que ma Maitresse vit bien que je regardois comme un Arrêt inviolable, lui fit tant d'impression, qu'elle tomba évanouie à mes piés. Ce spectacle me toucha si fort, que, collant mon visage au sien avec la plus tendre ardeur, je ranimai ses sens. Elle les reprit en effet. Les premieres paroles qu'elle prononça, comme je l'aidois à se relever, fallirent à me renverser moi-même. Ah ! dit-elle d'une voix tendre, je vais donc vous perdre pour toujours ! & elle retomba en foiblesse. Je vis bien, que son cœur étoit navré ; mais, je sentis encore mieux, que j'en avois la possession. Lui aiant encore donné le secours dont j'étois capable, elle revint de ce second accident. Elle s'assit dans un fauteuil, & fixa les yeux sur moi ni plus ni moins qu'une Automate. J'eus beau vouloir la distraire de l'idée qu'elle s'étoit faite de mon éloignement & lui jurer une constante fidélité, elle ne me

donna aucun signe qu'elle fût animée. Je me levai de ma chaise, pour me promener dans la chambre, en me plaignant de mon sort. A mes plaintes, elle recouvra la parole pour y joindre les siennes. Faut-il donc, s'écria-t-elle, traître Amour, que tu aies fixé le tems de notre cruelle séparation au doux moment qui nous a si tendrement unis ?

Non, non, lui répondis-je, mon cher Cœur. Quelque puissant qu'il ait été pour nous unir, il l'est trop peu pour nous séparer. Rassûrez vous, ma Reine, repris je : usez du pouvoir que l'Amour vous donne sur moi, & décidez de mon sort. Mais, souvenez-vous qu'il est attaché au votre, & ne décidez rien que d'heureux. Ces dispositions, qu'elle crût avec raison être sinceres, lui rendirent la liberté de parler & tous ses attraits. Prononcez vous même, dit-elle, & n'oubliez pas que ma félicité dépend de votre Arrêt.

Ce conflict de juridiction fut terminé par la proposition que je lui fis de m'accompagner chez moi. Oubliant la résolution que j'avois prise de ne point passer les bornes d'Amant, je lui offris ma main & ma personne avant de

de quitter sa Province, pour l'emmener dans la mienne, pourvû qu'elle se chargeât de trouver un Curé, qui voulût bien nous donner la Benediction nuptiale, avant que je ne l'emménasse chez mes Parens. Elle ne pût me cacher la joie de son cœur. L'ardeur, avec laquelle elle se jetta à mon cou, m'en donna des preuves : mes joues furent arrosées de ses tendres larmes. Ce fut une rosée féconde, qui fit croître mon Amour à son dernier période. Je ne pensai plus à ma Fortune militaire. Toutes mes Réflexions se turent ; & mon cœur aiant éclipsé mon esprit, je n'étois capable d'aucun raisonnement.

LES Conditions, que je venois d'offrir, furent acceptées. La Reine de mon cœur s'en retourna chez elle, après m'avoir donné parole de me rejoindre le lendemain, pour me rendre compte des mesures qu'elle alloit prendre pour nôtre félicité réciproque. Il est étonnant, que son absence, loin de me rendre à moi-même, ne fît que fortifier mes chaînes. Ma raison avoit été heurtée si violemment, qu'elle n'en pût revenir. Toute la Scene se passa sans

elle : l'Amour y jouä lui seul tous les Rôles.

Le jour paroïssoit à peine le lendemain , que je vis mon Adorable dans ma chambre , avec sa fidèle Compagne , que je dédommageois de ses peines par quelque petit présent. Elle débuta par me dire , que sa bonne Tante , dont elle étoit aveuglément aimée , trouvoit notre Mariage de son goût. Elle me fit comprendre , qu'il n'auroit pû s'accomplir sans son consentement ; parce que n'ayant ni pere ni mere depuis dix ans , dont elle lui avoit tenu lieu , elle nous feroit marier sans aucune peine par le Curé d'une petite Terre qu'elle avoit à deux lieues de la Ville , avec toute la certitude que notre union seroit tenue secrète. Je viens , continua-t-elle , de la voir partir pour en aller mettre les fers au feu : nous n'aurons qu'à les battre , quand ils seront chauds.

Ma joie éclata , & son contentement ne parut pas moins dans toutes ses manieres. Je la possédai dans ma chambre toute la journée. Nous y variâmes si fort les plaisirs , qu'elle nous parut aussi courte qu'agréable. On en dou-

douteroit peut-être, si je ne faisois le Portrait de cette charmante Démoniselle. Le voici en trois coups de pinceau, qui la rendent d'après nature. C'étoit une brune, d'un teint de lis & de roses, qui rehaussait ses traits réguliers & fins. Des cheveux & des sourcils d'un noir de jayet en faisoient une beauté peu commune. Sa taille un peu au dessus de la médiocre, sa gorge, son port, la distinguoient par-tout. Elle dansoit bien, & elle chantoit encore mieux. L'esprit, l'éducation, la bonne grace, brilloient dans toutes ses actions. Elle joignoit à tant de belles qualitez des manières naturelles, & un cœur tendre & généreux.

AUROIS-je pû languir avec une si aimable Compagne ? Quand on s'aime tendrement, la solitude est plus agréable que les Villes où se trouvent les plus gracieuses sociétés. C'est l'état du monde le plus naturel. On y partage les plaisirs : il est exempt de peines ; & s'il pouvoit y en avoir, on les aimeroit.

MA Charmante me quitta un peu avant le couché du soleil. Je l'accompagnai aussi loin que je pûs, sans m'ex-

poser à rencontrer quelques-uns de mes Camarades, qui cherchoient souvent de ce côté-là le plaisir de la promenade : je me tenois sur mes gardes, de peur qu'on ne m'y découvrit. Tout m'étoit suspect, dans la crainte où j'étois qu'on ne traversât mon mystère amoureux. Ma Reine n'étoit pas plus tranquille que moi sur cet Article : aussi prit-elle si bien ses précautions, qu'il n'en transpira rien aux nez les plus fins.

N'E la voyant point le lendemain à l'heure ordinaire, je fus faisi d'une inquiétude accablante. L'envie me prenoit déjà de me déguiser en païsan, pour aller moi-même à Mézieres en apprendre des nouvelles. Mais, une Lettre, que j'en reçus comme j'en formois le dessein, me délivra de ma peine. Il n'y avoit que l'Amour qui pût la lui avoir dictée, tant elle étoit tendre & rassurante. Elle me marquoit, qu'elle avoit reçu un Expres de sa Tante, qui l'engageoit à l'aller joindre dans sa Terre, & à m'écrire de m'y rendre, pour prendre de concert les mesures que le Curé jugeoit nécessaires pour cacher notre Mariage à toute la terre. Ce projet me fit d'autant plus de plaisir, qu'il me per-

permettoit d'espérer de ménager la protection de la Cour & de mon Lieutenant-Colonel. Je pars , disoit elle en finissant , dans l'assurance où je suis que l'Amour vous y portera sur ses aîles deux heures après mon arrivée.

CEPENDANT , malgré une voiture si douce sur laquelle ma Maîtresse comptoit avec raison , je ne laissai pas d'en prendre une un peu plus dure. C'étoit un Cheval de Meunier , harnaché d'un bât & d'un licou. Il falloit être aussi amoureux que je l'étois , pour se servir d'un pareil équipage. Je pris un guide pour me conduire dans la route qui m'étoit marquée ; & je partis , après avoir conjuré mon païsan à marcher le plus vîte qu'il pourroit. Il seconda mes vœux. Nous fîmes nos trois lieues en moins de deux heures : & comme si ma Charmante se fût attendue que je ne passasse pas le tems qu'elle m'avoit fixé , elle sortoit de son petit château au moment que j'y allois entrer.

LOIN d'être surprise de ma célérité , elle se félicita d'avoir compté si juste. L'Amour , me dit elle , calcule mieux qu'Euclides. Son estime est toujours exacte sur le tems nécessaire aux

Amans pour se rencontrer. Il en donne peu, ou beaucoup, selon le degré de leur passion. Entrons, ajouta-t-elle, quoiqu'il s'agisse ici de mariage, l'Amour ne s'enfuira point. Il y trouvera son berceau, au lieu de son sépulchre. C'est lui seul, qui va ménager les moyens de nous rendre heureux. Il a pris les devans sur le Destin : il a jonché notre route de ses Myrtes les plus doux & les plus verts, après avoir enlevé à cette Divinité chagrine les cyprès tristes & amers, dont elle nous préparoit la jonchée.

CETTE charmante faillie effaça toutes les impressions que m'avoit fait le Cahotage. Je lui répondis, que l'Amour feroit perfide au suprême degré, s'il ne ménageoit pas à notre avantage nos intérêts, que nous lui avions remis de si bonne foi. Vous avez raison, repartit elle : ce Dieu ne trompe que ceux qui *trichent* en aimant. Vous m'entendez bien, ajouta-t-elle. Mais que dis-je ? Je devrois souhaiter, que vous ne m'entendissiez pas, & que vous ignorassiez jusqu'à la mort tous les tours des *Tricheurs*. Je les ignore en effet, lui repliquai je, Reine de mon Ame ; & je me ferai une gloi-

gloire de les ignorer toute ma vie. La Tante, qui nous avoit entendus, vint au devant de nous, & nous introduisit dans la chambre où le Curé nous attendoit.

LE tems ne fut point perdu à verbiager inutilement. Le bon-homme, qui n'étoit point un faiseur de Complimens, alla d'abord au fait. Il me demanda sans nulle façon qui j'étois. L'Extrait baptistaire, que je tirai de mon porte-feuille, & que je lui présentai, le lui apprit. Après l'avoir lû en particulier, il le relût tout haut à la Tante, qui, entendant les Maisons de mon pere & de ma mere, laissa voir sur son visage la joie & la satisfaction de son cœur. Entêtée, comme bien d'autres, de sa Noblesse, elle auroit plutôt accordé sa Nièce au plus pauvre des Gentilshommes, qu'au plus riche Négociant, & qu'au plus opulent Financier. Il ne fut donc pas question de ma Fortune : ma Qualité lui tenoit lieu de tout.

LE bon Curé, à qui j'avois plû du premier coup d'œil, me dit qu'il étoit si disposé à se prêter à nos desirs & à favoriser notre mariage, qu'il vouloit aller lui-même à Verdun, pour avoir l'ex-

pédition de nos Bans ; mais , qu'il étoit d'avis de n'en publier qu'un , & d'acheter les deux autres. Son dessein fut approuvé. Il passa le reste de la journée avec nous ; & il partit le lendemain au point du jour , pour s'aquitter de sa promesse.

C E P E N D A N T , mon cher Cœur & sa Tante m'obligèrent à toute force à renvoyer mon cheval & mon guide , & jugerent à propos de me retenir jusqu'au retour du Curé. La résistance , que j'affectai d'apporter à leurs politesses , ne fut pas difficile à vaincre. Elles étoient trop conformes à mes desirs , pour que je ne me rendisse pas à leurs empressements. Quelque agréable que fût mon asile , quand j'y possédois l'objet de mon Amour , mes agrémens augmentèrent dans ce Château , où je l'avois présent , pour ainsi dire , la nuit & le jour. Je ne le perdois de vûë , que quand il se livroit entre les bras du sommeil. Ce fut pour moi le plus charmant séjour que j'aie connu de ma vie.

LA bonne Tante , que j'entretenois ordinairement , tandis que sa Nièce donnoit ses ordres dans le ménage , où elle mettoit même quelquefois la main , me ren-

rendit compte un jour de son bien & de ses petites épargnes. Je n'ai, dit elle, que cette petite Terre, où j'ai l'honneur de vous recevoir : elle n'a pas laissé de fournir a notre entretien. J'ai encore ménagé un argent assez considérable, eu égard à mes petits revenus ; & le tout pour ma chere Nièce, qui fait toute la consolation de ma vie, & que je suis charmée de voir au moment de se livrer entre les bras d'un brave Gentil-Homme. Après avoir répondu comme je devois à un compliment si naïf, je l'affûrai, que le bien qu'elle reservoit pour sa Nièce, fut-il encore plus considérable, faisoit moins d'impression dans mon cœur, que la moindre de ses bonnes qualités. Elle est belle, repris-je : elle réunit dans sa personne tous les charmes que la nature & l'éducation ont partagé à toutes celles de son sexe. Le plus volage des hommes y trouveroit de quoi se fixer pour toujours. En voilà plus qu'il n'en faut pour qu'elle ait ravi mon cœur. Mais, tout cela n'est rien, je l'ose dire, en comparaison de la beauté de son esprit, de la droiture de ses sentimens. Son cœur est bon & généreux. Elle a l'ame belle & noble. Tant de
fo-

solides appas m'ont charmé. L'aimable personne, qui en est douée, est elle seule capable de me rendre heureux.

Les larmes, que cette bonne Dame laissa couler, m'annoncèrent qu'elle étoit touchée & persuadée de mes sentimens. Ma Reine, qui vint nous joindre, apercevant quelque altération sur le visage de sa Tante, se jetta à son côté en lui demandant quel en étoit le sujet. Ce n'est rien, lui répondit sa Tante; mais je ne puis refuser des larmes de joie à la félicité que le Ciel vous destine. Je croirois l'offenser, si je ne l'accélerois de toutes mes forces. Monsieur vous aime; & ce qui me fait le plus de plaisir, c'est que l'estime qu'il a pour vous est le fondement de son Amour, & en assure la durée. Vous me m'apprenez rien de nouveau, lui répondit ma Reine en me jettant un coup d'œil des plus tendres. Mon discernement m'a guidé dans le cœur de mon tendre Amant, je m'y suis vû gravée en des caractères à toute épreuve. Je n'aspire qu'à le rendre heureux; & je ne saurois être heureuse moi-même, qu'en voyant mes desirs comblés. Mais, trêve de complimens, ajouta-t-elle. N'épuisons point ici notre tendresse.

MARQ. DE LANGALLERY. 41
dresse. Reservons en un levain, pour
fermenter & entretenir notre Amour ré-
ciproque jusqu'à la mort, & même, s'il
se peut, au de-là du tombeau.

PENDANT le dîné, qui fut servi dans
ce moment, je leur appris que Mada-
me de Maintenon étoit ma Patrone: &
je leur fis pressentir, que je pouvois la
perdre, si notre mariage n'étoit pas te-
nu secret. Comprenant bien qu'il étoit
essentiel que le Curé gardât le silence,
elles me répondirent de sa discretion.

CE bon Prêtre arriva le lendemain
la joie peinte sur le visage. *Vivat*, s'é-
cria-t-il en nous abordant, j'ai votre af-
faire dans mon sac. Il mit aussi-tôt un
paquet de papiers sur la table; & en
aïant démêlé les Bans qu'il avoit ache-
tez, voilà, dit-il, les pièces autenti-
ques qu'il vous faut pour entrer en pos-
session de Mademoiselle, parlant de ma
chère Promise. Je les pris pour les lire:
& n'y aiant pas reconnu mon nom, j'en
fus étonné; parce que je le lui avois moi-
même écrit bien orthographié. Mais, de
peur que cette inexactitude ne réculât
mon bonheur, j'en renvoiai l'éclaircisse-
ment à la première occasion que je trouve-
rois de l'avoir tête à tête de ce bonhomme.

ELLE

ELLE ne tarda pas à se présenter. Je le vis sortir du Château une heure avant qu'on ne fervît le soupé où il étoit retenu. Je le suivis ; & , l'ayant joint , je lui dis , que le Secrétaire de l'Evêque avoit mal écrit mon nom. Vous vous trompez , me répondit-il ; c'est moi qui le lui ai donné , avec l'ortographe que vous y lisez. Vous voulez tenir votre mariage secret , continua-t-il. Hé ! comment l'auroit-il été , si je vous avois nommé *l'Engallery* ? Ce nom-là est si connu en France , qu'il est impossible de vous cacher , dès qu'il sera prononcé. J'ai donc fait écrire L E N -- R I , qui est un nom en l'air , afin que vous puissiez , quand il vous plaira , y ajouter la G A L E qui vous manque. Fort bien , lui répartis-je , M. le Curé ! La précaution n'est pas si mauvaise ; & je vois clairement , que vous êtes dans le dessein de me garder le secret. Ho ! pour cela oui , reprit-il ; car j'y suis au moins autant intéressé que vous. Si je vous ai retranché la G A L E , c'est de peur qu'il ne m'arrive pire.

Au bout du compte , j'approuvai cette précaution , qui me faisoit conserver mes Patrons , qui m'étoient beaucoup plus

plus nécessaires que mes Parens. Mais je ris en moi-même de ce que ce bon Vieillard avoit révé si creux. La Tante, qui avoit aussi voulu lire les Bans, me dit qu'elle s'étoit apperçue de l'erreur, dont elle paroissoit alarmée. Je la tranquilisai, en l'assurant que cette manière d'écrire, loin d'être une erreur, étoit même un tour d'éloquence parmi les Gens de Lettres, dont les Ecclésiastiques faisoient la principale partie. Cela s'appelle *Syncope*, repris-je, ou Abbréviation, stile pratiqué même par les Négocians & les Marchands. Et, pour le lui prouver, je la priai de revoir une Lettre que je savois qu'elle avoit reçue d'un Marchand de Bois, qui lui en avoit acheté une coupe. C'en fut assez pour la rassûrer. Elle ajouta beaucoup plus de foi à ma probité, qu'à la preuve apparente que je lui venois de donner; & elle n'en parla pas même à sa Nièce, qui, persuadée de mon Amour, & de la droiture de son Pasteur, ne pensa seulement pas à jeter les yeux sur des papiers qui l'intéressoient essentiellement. Il n'est point de plus fort préjugé, que celui qui est formé par l'Amour: & ce n'est pas sans un solide fondement, qu'on le

le peint avec un bandeau sur les yeux.

C'EST ainsi que se fit notre Mariage (*). Apres que le Curé en eût publié un Ban, il nous donna la Benediction nuptiale. Il y en a peu qui trainent si peu. Je me trouvois le plus heureux des mortels de posséder l'Objet le plus tendrement aimé qui ait jamais occupé mon cœur. Il n'en faut pas être surpris : ma charmante Epouse étoit le premier Objet de mon Amour. Il est certain, que c'est celui qui fait les impressions les plus durables.

COMME j'avois laissé ordre dans mon asile de m'envoier mes Lettres au Château de Madame du Féy notre chere Tante, parmi quelques-unes qui me furent rendues il y en eut une de mon Lieutenant-Colonel, qui me conseilloit de partir pour ma Province, parce que le Régiment devoit faire la Campagne en Catalogne, où je serois à portée de le joindre. M'étant bien gardé de lui apprendre mon Mariage, bien sûr qu'il s'y feroit efficacement opposé, je pouvois lui demander de l'argent pour
mon

(*) 1675.

mon voyage. Il étoit à préfumer, que j'avois dépenfé dans ma retraite celui qui pouvoit m'être dû au Régiment. Cependant, je n'y avois pas touché. Heureufement, il ne s'en étoit pas informé au *Major*. Lui aiant donc répondu, que j'étois prêt à partir, s'il m'envoioit cinquante Piftoles, il ne balança pas à me les faire tenir. J'avois bien prévu, qu'il ne me refuferoit point : & pour qu'il ne fût pas la démarche que j'avois faite, je me rendis dans mon afile : où j'arrivai avant qu'il eût reçu ma Lettre. Ma précaution fut fort à propos. Il y avoit à peine une heure que j'y étois arrivé, que fon Valet de Chambre vint de fa part me compter la fomme que je lui avois demandée, en me remettant une Lettre avec une incluse pour mon Pere en cachet volant, où je lûs le détail de mon affaire avec le Capitaine que j'avois tué. Il étoit tout à mon avantage ; ce qui ne me permit pas de douter, que cet Article empêchât que je ne fuſſe bien reçu de mes Parens, & fur tout de mon Oncle de Némond.

M A I S, celui de mon Mariage ne favorifoit pas tout-à-fait mes eſpérances.

Mal-

Malgré cela, je me propofois constamment d'emmener mon Epouse, à qui j'avois déjà fait pressentir sa séparation d'avec sa Tante, qu'elle aimoit tendrement, & dont elle étoit infiniment chérie. J'usai néanmoins de quelques détours, pour lui annoncer la nécessité indispensable où j'étois de partir. Elle n'eut pas besoin que je m'expliquasse clairement. Eh ! quoi, dit-elle, vous m'annoncez votre départ, & vous ne faites aucune mention du mien ? Seriez-vous assez dur pour partir sans moi, ou votre indifférence feroit-elle aussi grande que noire, pour pouvoir vivre sans moi, en me causant la mort au premier moment de votre absence. Elle me parla de la sorte sans verser une larme ; & ce fut une des plus fortes preuves de son Amour. Les larmes n'en sont le plus souvent que des apparences.

Je lui répondis, qu'il falloit qu'elle fût aveugle & insensible, si ses sentimens étoient réels. Si j'avois bien sù, lui dis-je, comment vous auriez reçu la proposition que je pouvois vous faire, je vous aurois prévenue sans détour. Quoi donc, continuai je, croiez-vous qu'après vous avoir demandé la main avec
tant

tant d'ardeur, je fois assez inconstant, pour la refuser dans mon voiage. Non, non, ma Chere, ajoutai-je en l'embrassant, je ne m'y croirois pas en sûreté, si je ne l'entreprendois sous vos auspices.

ELLE reprit un air ferein; & moi, profitant du moment, je lui dis, que j'avois si bien pensé à l'emmener, que j'avois medité un dessein, que je me promettois être de son goût, pour qu'elle ne fût exposée à aucun rebut en cas que mes Parens desapprouvassent mon mariage. Il faut, repris-je, que vous m'accompagniez à Paris en habit de votre Sexe; & là je vous en ferai prendre du mien, & vous passerez chez moi pour un de mes Camarades, jusqu'à ce que j'aie trouvé l'occasion favorable de vous y déclarer mon Epouse.

L'EXPEDIENT fut trouvé si bon, qu'elle en rit de tout son cœur, en me demandant d'un air badin, qui de nous deux feroit le maître? On s'attend, que je ne manquerai pas de dire au lecteur, que je répondis qu'elle le feroit en cette occasion & en toute autre. Mais non: je lui dis, que je prétendois être toujours mon maître, & qu'elle fût éternel.

nellement sa maîtresse & la mienne.

N O T R E prétendu badinage ayant pris fin, nous prîmes nos mesures pour partir le huitieme jour. Elle se chargea de prévenir sa Tante & d'en obtenir l'agrément. Je me joignis pourtant à elle, & nous la consolâmes par avance de notre séparation. Cependant, j'envoiai un Exprès au Major du Régiment, pour qu'il me fît mon décompte, & j'en reçus cinq cents Frans qui m'étoient dûs, auxquels ils joignit un *à bon Compte* sur le reste du Quartier d'Hyver, comme je l'en avois prié. La bonne Tante, après m'avoir fait présent d'une bourse où il y avoit deux cents Pistoles, en donna une de cent à sa Nièce, qui, après l'avoir remerciée & embrassée, me la remit en sa présence, en lui disant, que j'étois son Trésorier & son Econome. Sur le champ, la bonne Dame tirant de sa poche un paquet cacheté & scellé selon les Loix, elle le lui remit les larmes aux yeux, en lui disant que c'étoit son hérité. Mon Epouse le prit, lui rendant larmes pour larmes; & se jettant à son cou, elle se colla si étroitement à son visage, que j'eûs assez de peine à les séparer. Notre chere

Tante

Tante m'ayant embrassé avec une égale tendresse, dont je fus attendri moi-même jusqu'aux sanglots. Aussi de ma vie n'ai-je aimé les adieux. Tout ce qui rend moû & efféminé m'a toujours été en averfion. Au reste, me dit la bonne Dame, ne pensez pas à marquer votre reconnoissance à M. le Curé: ses soins & sa discrétion font noblement recompensez. J'en vais même faire mon unique compagnie, & il n'aura d'autre table que la mienne. Ce fera lui qui me fermera les yeux.

A ces mots, ma tendre épouse l'embrassa de nouveau, & lui renouvela sa reconnoissance & sa tendresse, qu'elle arrosa d'un torrent de pleurs. Tel fut l'adieu que nous fîmes à cette bonne Dame, qui, sans se plaindre, le régarda comme éternel. Nous fîmes néanmoins très-agréablement le voyage de Paris par le Carosse de Mets, que nous fîmes prendre en chemin. Notre Amour réciproque étoit trop vif & trop fort, pour que l'affliction pût tenir long-tems. Mes premiers soins, en arrivant à Paris, furent de donner des habits d'homme à ma fidèle Compagne; &, de peur que mon secret ne fût éventé, je lui fis prendre un de mes habits,

C

qui

qui à peu de chose près lui alloit fort bien. Après l'avoir assortie de toutes sortes de mes nipes, & avoir renfermé les siennes, je quittai l'Auberge où nous étions descendus du Carosse, & j'allai loger dans une autre, dans un quartier éloigné. Nous n'y fûmes pas entrez, que je fis chercher un Tailleur, qui nous mena chez un Marchand, où elle choisit les étofes de son goût, comme si c'eût été pour moi, parce que le Tailleur m'avoit pris la mesure. Elle avoit trop de gorge, pour que je l'exposasse à être reconnue. Je me contentai donc de dire au Tailleur, qu'il corrigeât ma mesure en coupant mon habit comme je lui indiquois. C'est un plaisir dans cette grande Ville d'être servi promptement. L'habit fut rapporté le lendemain : l'aïant trouvé bien, je donnai de l'étoffe pour un second, recommandant de le couper exactement sur la même mesure. Pendant que le Tailleur travailloit, je courus de boutique en boutique avec mon Epouse, pour l'assortir de tout ce qu'il lui falloit. Quant aux souliers, je lui en pris moi-même la mesure, & l'aïant portée à un Cordonnier, je lui en commandai quatre paires, comme si c'eût été pour un de
mes

mes freres. Je fus également bien servi. Tout allant ainsi à notre gré, nous nous tranquillifâmes pendant deux jours; après quoi, je la conduisis par-tout où sa curiosité pouvoit être satisfaite.

IMPATIENTE de savoir son sort & comment elle feroit reçue de mes Parens, lorsque je la leur présenterois en qualité d'Epouse, elle commençoit à s'ennuier à Paris dans la saison où les plaisirs y abondent le plus. Nous en partîmes néanmoins dès qu'elle m'en eût fait l'ouverture. J'achetai une chaise de poste à deux, toute des plus commodes pour le transport de nos hardes; & nous partîmes. Mon Epouse n'étant pas accoutumée à cette prompte voiture, je me bornai à faire vingt lieues par jour. Nous arrivâmes le sixième jour au Château de M. de Némond notre Oncle, qui ne se feroit jamais imaginé que je lui eusse fait une Nièce. Il reçut mon Epouse sur ma parole en qualité de mon Ami, comme je la lui présentai. Nous nous y reposâmes trois jours avec beaucoup d'agrément. Si elle fut charmée des manieres & de l'esprit de deux Cousines, filles de la Maison, elles ne le furent pas moins de sa bonne grace & de sa politesse.

teffe. L'ainée, qui étoit bien faite & pleine d'esprit, fut d'abord éprise du Chevalier d'Athis. Quoiqu'elle eût déguisé son sexe, elle n'avoit pas voulu quitter son nom. Le Chevalier répondit de son mieux à sa passion naissante, dont elle s'aperçut au premier instant qu'elle fut éclosée. Elle m'en parla; & moi, voulant mettre tout à profit pour l'heureuse issue de mon dessein, je lui conseillai de cultiver sa passion. Elle sentit bien vite l'avantage que nous pourrions retirer de l'usage de ce conseil.

LE Chevalier fit donc de l'amoureux & du passionné jusqu'au point de s'avanturer à lui déclarer son amour. Loin de le rebuter, ma Cousine lui fit entendre, qu'elle étoit assez maîtresse de son cœur pour l'aimer; mais, que ne l'étant pas de sa personne, elle ne pouvoit pas la lui promettre: mais, qu'elle espéroit travailler efficacement pour engager ses Parens à satisfaire son inclination. Pleins de cette espérance, qui nous flattoit également tous deux, nous partîmes. Mon Oncle & sa fille ainée nous accompagnèrent. Elle aimoit trop mon cher Chevalier pour s'en séparer si vite, aiant l'occasion si belle pour le
sui-

suivre. Mr. son pere, de qui elle étoit tendrement aimée, ne pût lui refuser le plaisir qu'elle lui demanda de l'accompagner, sous le prétexte spécieux qu'elle n'avoit point vû mes Parens depuis plus de trois mois.

ON nous attendoit au logis, où mon Oncle avoit dépêché un Exprès pour y annoncer mon arrivée. Je ne m'arrêterai point à faire un détail de la manière dont j'y fus reçu. On n'a qu'à s'imaginer, que je rentrois dans le sein de ma famille, d'où j'étois sorti depuis cinq ans, joint à cela que j'étois tendrement aimé. La joie, les larmes, les embrassades, les sentimens & les expressions de tendresse, tout fut de la partie. Mon cher Chevalier fut également l'objet des politesses & de la cordialité de mes Parens. Mon Pere sur-tout lui marquoit une affection singulière, comme si son cœur en avoit discerné le sexe au travers de son déguisement. On a beau se masquer, la Nature ne prend point le change. Les corpuscules, qui s'exhalent des yeux d'un mâle & d'une femelle, s'allent bien mieux que ceux qui sortent des yeux de deux femelles ou de deux mâles. C'est une Loi invio-

54. M E M O I R E S D U
table dans la sage économie de la Nature, qui n'a jamais su feindre.

LES premières conversations ne roulerent pendant les trois premiers jours, que sur mes exercices dans les Cadets, sur le siège de Namur, & sur-tout sur l'heureuse occasion qui m'avoit fait connoître de Madame de Maintenon. Elle étoit si avantageuse pour moi, & si agréable à mes proches & aux amis de la Maison, que bien que je les en eusse entretenus plusieurs fois par lettres, elle avoit toujours pour eux le caractère de la nouveauté. Ils n'en trouvoient jamais le recit ennuyeux.

MON tendre Chevalier, qui ne manquoit pas de profiter du tems qu'il pouvoit mieux employer qu'à m'écouter, prenoit le moment que j'avois enfilé mes contes, pour affecter de s'aller promener, mais réellement pour entretenir ma Cousine, qui, en ayant bien plus d'envie que lui, ne laissoit jamais échapper le moment de la satisfaire. Cependant, le logis fut le rendez-vous de la Noblesse des deux Sexes du voisinage, dès que mon arrivée se fût divulguée. Ma Cousine y eut bien-tôt plusieurs Rivaux. Le feint Chevalier, qui n'ignoroit pas

pas les détours de son Sexe, s'en apperçut sans peine: &, pour aiguillonner l'amour de ma Cousine, il affectoit de donner des soins aux autres, & sur tout à l'aimable Demoiselle de Tal. . . , qui passoit pour la beauté & le bel esprit de la Province. Mais, à peine en eut-elle conçu de la jalousie, qu'il la lût sur son visage, où la tristesse avoit pris la place de l'enjouement qui lui étoit naturel. Charmé de trouver l'occasion de fomentier sa passion, il lui fit un agréable sacrifice de toutes ces Riva-les. Rien n'est plus efficace pour s'as-sûrer du cœur d'une Amante. Eût-elle peu d'amour, sa vanité rend toujours son Amant heureux, lorsqu'il la flatte avec tant de délicatesse.

MON Oncle, qui nous avoit laissé sa fille, la rappella le quinzième jour que nous l'eûmes possédée. Mes Parens firent en vain tous leurs efforts pour la retenir, elle fut obligée de partir. Sa séparation d'avec le Chevalier lui coûta quelques larmes, qu'elle eut l'adresse de retenir jusqu'au moment qu'elle m'embrassa. Leur donnant alors un libre cours, elle m'en baigna le visage. Telles qu'un torrent, qui a forcé les digues qu'on

56 M E M O I R E S D U
qu'on lui a opposées, elles n'en coule-
rent qu'avec plus d'impétuosité. Sa-
douleur fut tempérée par la promesse,
que lui firent mes parens, d'aller dans
la quinzaine passer trois jours dans le
Château de son Pere, & de la ramener
avec eux pour le reste de l'hiver.

QUELQUES heures après son départ, nous
prîmes des fusils & un chien couchant,
mon aimable Chevalier & moi, sous pré-
texte d'aller chasser à la perdrix, mais
en effet pour nous entretenir avec la
liberté que de fréquentes visites nous
avoient ravie. Au lieu de gagner les
bois, comme auroient pû faire des A-
mans peu avisés, confiant ainsi leurs
plaisirs à leurs échos, qui en rétentif-
sent ordinairement, nous ne parcou-
rions que les chaumes & les bruières,
où nous pouvions nous affûrer d'être
sans témoins, rien ne nous éclipsant
les objets qui auroient pû nous voir &
nous entendre. Là, tantôt assis, tantôt
nous promenant, il me rendit compte
des progres de l'Amour stérile de ma
pauvre Cousine, chez qui l'Amour impo-
soit silence à la Nature. Elle est par-
tie, me dit-il, après m'avoir promis de
réussir à me faire agréer à ses Parens.

Il ajouta, qu'elle lui avoit demandé la permission de leur apprendre sa naissance & sa généalogie, qu'il lui avoit faite avec fidélité.

Ces Dispositions me firent d'autant plus de plaisir, qu'elles favorisoient notre dessein. Il me semble même, que celles, où j'avois mis mes parens, n'étoient pas moins favorables. Je lui appris, que je m'étois félicité de ma fortune en leur présence; mais, que j'avois avoué une affaire de cœur, dont l'issue étoit seule propre à me rendre véritablement heureux. Ils m'ont sollicité & pressé, repris-je, de les informer de cette affaire, & qu'ils feroient tous leurs efforts pour la faire réussir. Ma chere Epouse, convaincue de ma fidélité, m'embrassa le plus tendrement du monde: jamais Hymen n'éprouva rien de plus doux. Pouffons à la roue, me répondit-elle, tandis qu'elle est en mouvement. L'Hyver s'écoule insensiblement, ajouta-t-elle: profitons-en, pour que notre mutuelle félicité soit comblée au commencement du printems, qui va vous rappeler aux Armes.

Je sentoisi bien, que le tems étoit précieux: aussi n'en emploiois-je pas un

moment, qui ne tendît au but où je vis-
 fois. Comme il étoit le plus intéressant
 objet de mes desirs, il n'étoit pas éton-
 nant que j'en fusse uniquement occupé.
 J'en parlois si souvent à mots couverts,
 que mes Parens en furent inquiets. Ils
 furent bien plus allarmez, lorsqu'ils a-
 perçurent sur mon visage, & dans mes
 manieres, la melancolie que j'affectois.
 Je jouäi si bien mon personnage, & je le
 pouffai si loin, que je restois couché dans
 mon lit les trois quarts de la journée.
 Ma mere, qui m'aimoit encore plus ten-
 drement que mon pere, n'en quittoit pas
 même le chevet pour donner ses ordres
 dans le ménage. Elle s'y rendoit dèsqu'elle
 étoit levée. Le prétendu Chevalier, qui
 supléoit à son absence, avoit la politi-
 que de me laisser seul avec elle, peu
 de momens après qu'elle étoit venue
 auprès de moi. Elle étoit charmée de
 sa discrétion, & il sentoit augmenter
 l'espérance de l'heureuse issue de notre
 dessein. Etant un jour venue me voir avec
 mon pere, elle lui fit l'ouverture de
 l'envie qu'elle avoit de me contenter
 à quelque prix que ce fût. Mon fils,
 reprit-elle, a l'esprit plus malade que le
 corps: je juge par ses expressions, que
 son

son mal est dans le cœur. Seriez-vous assez dur, ajouta-t-elle, pour lui refuser le remède, s'il nous est connu? Mon Pere lui répondit sans balancer, que son fils ne feroit jamais malheureux, dès qu'il pourroit faire son bonheur, ou du moins y contribuer. Parlez, mon fils, reprit-il en m'adressant la parole, & soiez persuadé, que je n'aurai jamais de plus grande satisfaction, que de vous voir content.

JE lui répondis, que je sentoie toute la reconnoissance que je lui devois, & que sa tendresse étoit païée par la mienne soutenuë du plus humble respect. Votre parole, que je croi sincere, soulage considérablement mon mal, avant même qu'elle ait son effet; & il ne m'en restera aucune impression, quand vous aurez réälisé ce que vous me promettez. Mais, donnez-moi, s'il vous plait, un mois, pour me déterminer à vous découvrir ma blessure. Tout me fut accordé, & je fortis de mon lit avec une gaieté qui leur causa une joie qu'ils ne pûrent me cacher.

LES progrès de l'Amour affecté du Chevalier pour ma Cousine n'étoient pas encore assez grands, pour que nous les missions à profit. Elle lui avoit ce-

pendant écrit une Lettre, où elle lui marquoit que ses Parens avoient déjà écrit à Paris à un de leurs Amis, pour le charger de s'informer qui étoit la Maison du Féy d'Athis en Champagne; & que si la réponse qu'ils attendoient confirmoit ce qu'elle leur en avoit avancé sur sa parole, ils consentiroient qu'elle lui donnât la main, puisqu'elle leur avoit déclaré qu'il possédoit son cœur.

Ce n'est point que je doutasse que mes Parens me refusassent absolument l'agrément de mon Mariage: mais, je voulois assûrer mon coup de mon mieux; & j'étois sûr que mon Oncle, leur apprenant qui étoit mon Epouse, leveroit tous leurs scrupules, & les détermineroit sans peine à la reconnoître & à approuver mon choix. Ils étoient déjà si fort ses partisans & sur-tout mon Pere, qu'ils convenoient, qu'il étoit dommage qu'elle ne fût pas fille. Vous consentiriez donc de bon cœur, leur dis-je un jour qu'ils m'en parloient en ces termes, que je prisse une femme qui lui ressembât. Oui, de tout mon cœur, répondit mon Pere sans balancer. Je ne doute pas, ajouta-t-il, qu'elle ne vous rendît

MARQ. DE LANGALLERY. 61
rendît heureux, & qu'elle ne fût notre
consolation. C'étoit, comme l'on sent
bien, une Approbation tacite de mon Ma-
riage. Il ne s'agissoit plus que de leur
apprendre, que je ne m'étois point més-
allié : le témoignage, que j'en attendois
de mon Oncle, étoit plus que suffisant
pour les en persuader.

MALGRÉ des espérances si solides, je
ne laissois pas d'affecter de tems en tems
une mélancolie, qui les inquiétoit. Il
n'y avoit que la Reine de mon Cœur,
qui fût dans ces périodes artificieux le
témoin & la dépositaire de ma belle hu-
meur. Je jouois si bien mon rôle, qu'el-
le croioit quelque-fois, que ma tristesse
étoit réelle ; & , oubliant que j'avois mé-
dité avec elle ce personnage, il lui écha-
poit de me demander si je n'avois point
quelque chagrin. Tant il est vrai, que
si l'Amour est ingénieux, il n'est pas
moins timide dans les occasions qui l'in-
téressent.

NOTRE tems couloit néanmoins a-
gréablement. Nous avions toujours bel-
le & bonne Compagnie au logis. Le
prétendu Chevalier y faisoit souvent de
nouvelles conquêtes ; mais, il fut plus
réservé en présence de ma Cousine,

que mon Oncle y amena pour le reste de l'Hyver. La présence de son Amant postiche, l'espérance de se voir unie à lui par le Mariage, sembloient augmenter ses appas. Elle en étoit plus gaie & plus aimable. Ses idées rouloient sur une félicité solide qu'elle attendoit, sans pouvoir pénétrer qu'elle poursuivoit la chimère.

Le Mois d'Avril commençoit, & les Troupes se mettoient déjà en mouvement. Je reçus en ce tems-là un paquet de notre Lieutenant-Colonel, qui, en m'envoiant la Grace qu'il avoit obtenue en Cour, sur le Verbal du Major qui justifioit le meurtre que j'avois fait, m'avertissoit de me tenir prêt à joindre le Régiment, lorsqu'il passeroit à Saintes où il devoit séjourner. Cet Ordre, joint à la grossesse de ma femme qui ne tarderoit pas à se manifester, me déterminâ à consommer l'ouvrage que j'avois commencé, l'agrément de mon Mariage. Ma résolution fût prise d'y mettre au plutôt la dernière main. Comme je meditois la façon dont je m'y prendrois pour en faire l'Ouverture à mes Parens, mon Oncle arriva portant une Lettre qu'il avoit reçue du Marquis

quis de Silly, Brigadier des Armées du Roi, à qui il s'étoit adressé pour connaître la famille de mon Epouse. Après qu'il la leur eut lûe, il leur dit que sa fille l'aimant & en étant aimée, il vouloit la lui accorder en Mariage. Cette Union fut applaudie, & l'affaire devoit être conclue avant notre départ; car, le prétendu Chevalier passoit pour mon Camarade de Guerre dans le même Régiment.

JAMAIS Lettre n'arriva plus à propos. Tout concouroit à l'heureuse issue de mon dessein. Le consentement unanime de mes Parens relevant mes espérances ne me permit pas de douter qu'elles ne fussent comblées. Je courus au jardin, où étoit mon Epouse en compagnie d'un Gentil-homme du voisinage, avec qui elle avoit lié une amitié particulière. Après avoir fait mes excuses au Cavalier, je lui dis en particulier, que mon Oncle avoit résolu de consentir à son Mariage avec sa fille, sur une Lettre qu'il avoit reçue du Marquis de Silly. Je le croi bien, me dit-elle en riant; car, étant notre parent, il n'aura pas écrit à mon désavantage. Je regarde, repris-je, l'agrément de mes Parens en faveur de ma Cousine,

fine,

fine, comme le prélude de celui que j'en vais obtenir de ce pas. Et l'aïant priée de se retirer dans sa chambre, & d'y reprendre, sans balancer, les habits de son Sexe, je m'en allai à l'appartement de ma Mere, où je trouvai mon Pere & mon Oncle s'entretenant avec elle du futur Mariage de ma Cousine. M. de Silly faisant mention dans sa Lettre d'un Athis Officier dans les Troupes, à peu près de l'âge de mon Epouse, ils ne firent aucun doute, que ce ne fût le prétendu Chevalier, à qui on se proposoit de donner entrée dans notre famille.

VOULANT profiter de leur erreur, & détruire celle où je les avois jettez, je les priai de m'écouter. Le Chevalier d'Athis, leur dis-je, cet aimable Gentil-Homme qui vous a charmez, est Mademoiselle d'Athis, ma charmante Epouse, digne sans doute d'un meilleur sort, & l'arbitre du mien. Puisque vous l'agréez pour l'Epoux de ma Cousine dont vous le trouvez digne, vous ne sauriez sans une cruelle injustice me la refuser pour femme, ou du moins desapprouver le choix que j'en ai fait. Parlez, je vous prie: je n'attens que votre approbation pour vivre, & pour vivre
heu-

heureux ; & si vous me la refusez, vous allez du même coup causer la mort à deux Epoux, qui sont dignes de vivre.

IL sembloit que ce discours, prononcé d'une voix ferme, mais respectueuse, les eut pétrifiés. Ils s'entre-regardoient sans mot dire, & jettoient de tems en tems les yeux sur moi, qui ne jugeai pas à propos d'interrompre cette scène muette, dont j'attendois un agréable dénouement. Mon Oncle, aiant recouvré la parole, me demanda si je parlois sérieusement ? Je lui répondis, que je n'avois jamais dit de si grande vérité. A cette réponse, des larmes échapèrent à mon Pere. L'ayant prié de me dire si c'étoit des larmes de joie ou de tristesse, Hélas ! mon cher Fils, répondit-il, je suis si étonné, qu'il ne m'est pas possible d'en faire le discernement. Ma Mere, qui me regardoit fixement, s'écria, que puis que le Ciel s'étoit mêlé lui seul de mon Mariage, elle jugeoit à propos qu'on se soumît à ses décrets.

JE profitai de ces Dispositions ; & , sortant de la Chambre après avoir fait un salut respectueux à mes respectables Parens, Je m'en vais, leur dis-je, vous chercher un Objet qui achevera de

de vous déterminer en ma faveur. Vous l'avez trouvé digne de votre estime, & d'entrer dans la famille: je m'assure, que vous ne l'en chasserez pas, & que vous ne lui refuserez point votre tendresse.

LA séance avoit été assez longue, pour lui donner le tems de se mettre en état de paroître en habit de son Sexe. Je ne l'avois jamais vuë si bien. On eut dit qu'elle avoit reservé ses attraits pour cette occasion. Allons, ma Reine, lui dis-je: voici le jour de votre triomphe. Vous n'avez qu'à venir & à paroître, pour être sûre de la victoire; & lui ayant donné la main, je la conduisis à mes Parens. C'est, leur dis-je en la présentant, le prétendu Chevalier d'Athis, ma légitime Epouse, dont le mérite a ravi votre estime. Vous avez consenti qu'elle mêlat le sang de son illustre Maison avec le nôtre. Vos vœux sont remplis d'avance. Elle vous en donnera bien-tôt des preuves. Ne retracez point votre parole. Nous vous en conjurons, ajoutai-je en nous mettant à genoux: cette soumission respectueuse mérite bien vos applaudissemens.

MA Mere ne pût tenir contre ces sentimens. Elle releva mon Epouse, elle

elle l'embrassa tendrement, & la présenta à mon Pere, qui collant son visage au sien le baigna d'un torrent de tendres larmes. Mon Oncle la lui arracha, pour ainsi dire, des bras; & l'ayant saluée de plusieurs baisers, Puisque je n'aurai pas, lui dit-il, l'honneur des vous avoir pour Bru, souffrez que je vous aime comme une Nièce qui me fera toujours chere. C'est ainsi que finit notre Comédie, dont le dénouement fut aussi agréable pour les Spectateurs, que pour les Acteurs.

Nous sortîmes, mon Epouse & moi, de l'appartement de ma Mere, pour aller ensemble nous féliciter sans témoins de l'heureuse issue de nos Amours, & du stratagème que nous avions joué pour en rendre les suites agréables. Ma Cousine, que nous rencontrâmes sur les degrés qui conduisoient au pavillon que j'occupois, fut fort étonnée de me voir avec une inconnue. Mais, son cœur ne prit point le change. Le sentant palpiter d'une certaine façon qu'elle avoua sans peine, elle comprit que son Amour étoit trompé. Ah! s'écria-t-elle, seroit-il possible que la Nature ne m'eût pas fait entendre que j'aimois un phan-

phantôme? Et, se jettant au cou de son Amant prétendu, aimable Tricheuse, lui dit-elle, je me console de mon triste sort, s'il est vrai que j'aie contribué à votre félicité par mon erreur. Je m'en suis doutée, reprit elle; mais, j'ai moins écouté la Nature que mon Amour. Elle ne m'auroit pas trompée, si je l'avois consultée. Etant revenue de sa surprise, elle l'assura, que son Amour se changeoit dès ce moment en une Amitié sincère & durable; & que la différence du sexe, aiant été un obstacle invincible à l'union prochaine de leurs personnes, n'en apporteroit aucun à celle de leurs cœurs.

Mon Oncle, qui nous suivoit d'assez près, & qui alloit annoncer la chose à sa fille, fut charmé de l'entendre prendre le parti qu'il avoit dessein de lui inspirer. Il lui dit en nous joignant, qu'elle l'avoit prévenu, & qu'il étoit au comble de ses souhaits d'entendre de sa bouche, qu'elle n'aimeroit pas moins tendrement sa Cousine, qu'elle avoit aimé son Amant au point de l'avoir pour Epoux. Voilà qui est fait, lui répondit-elle, personne n'occupera jamais la place qu'il tient dans mon cœur. Il est fait pour le sien. Je renonce à tous les hommes: jamais
aucun

aucun ne fera capable de le toucher. Et embrassant de nouveau mon Epouse, Paiez-moi, lui dit-elle, ma chere Cousine, du juste retour qu'il m'est permis de vous demander sans honte. Ma femme lui rendit tendresse pour tendresse, & lui jura une éternelle Amitié.

D I E U fait si la Nôce fut célébrée ! La Compagnie, qui étoit nombreuse, s'empressa de nous souhaiter toutes sortes de benedictions. On ne pensa plus qu'à se réjouir, & toute l'Assemblée nous regardoit avec une certaine admiration qu'excitent de pareilles Avantures dans la Province, où l'Amour se manifestant ordinairement sans voile, n'a pas besoin de jouer de stratagème pour unir les Amans.

Mon Epouse, entrant ainsi dans le sein de ma famille, devint encore un plus tendre objet de l'affection de mes Parens, que sous le titre d'étranger. Mon Pere, dont elle avoit d'abord ravi le cœur, lui en assûra la possession pour toujours ; & ma bonne Mere, qui ne l'aimoit pas moins, se déchargea sur elle de tout le ménage, non pour en être l'esclave, mais pour y ordonner à son gré. Cet exercice ne lui étant pas nouveau, elle le faisoit avec un ordre admirable,

mirable, & avec une facilité qui lui faisoit trouver du tems pour entretenir la Compagnie, quelque fréquente qu'elle fût, sans qu'on pût s'appercevoir des soins qu'elle se donnoit. Quoique la maison fût en règle, elle ne laissa pas de lui donner une nouvelle face qui fut très-fort du gout de mes Parens: en quoi elle fut imitée par les Dames du voisinage, qui renoncèrent à leurs usages de tradition, pour prendre ses leçons d'économie & de libéralité. Quel que ce fût qui arrivât de jour ou de nuit au logis, elle étoit si peu prise à l'impourvu, qu'on eût crû qu'elle s'étoit long-tems préparée à recevoir sa compagnie. L'abondance & la délicatesse se trouvoient toujours à notre Table; &, s'il y en eût eu moins, ses manieres nobles, engageantes, & libres, en auroient été l'agréable supplément.

L'ORDRE me vint enfin d'aller rejoindre le Régiment. Mais, au lieu d'aller en Catalogne, comme l'avoit cru mon Lieutenant-Colonel, il marchoit en Flandre. De sorte que ma route fut beaucoup plus longue, que je ne m'étois attendu. Mais, j'en étois néanmoins charmé, parce que s'il avoit passé par Saintes,

tes,

tes, mon Mariage auroit pû s'y divulguer. Les Murs ne sont pas toujours secrets. Les campagnes & les forêts ont souvent des échos indiscrets; outre qu'étant public en Engoumois & sur les frontieres de Saintonge, mes Camarades auroient pû l'apprendre sans s'en informer. Se marier dans les Troupes, sans permission de la Cour, & à l'insçu d'un Protecteur, c'est en France une faute qui recule beaucoup la Fortune d'un jeune Officier. Mais, le Regiment l'ignorant, j'avois lieu d'espérer qu'il seroit longtems caché à la Cour. Ma Province en est si réculée, & notre Noblesse la fréquente si peu, que je comptois n'avoir rien à craindre. La seule peine qui me restât, c'étoit d'être obligé de me séparer de ma femme, dont la grossesse se manifestoit de jour en jour. J'en portois un visage chagrin, dont elle n'eut pas de peine à s'apercevoir. Au lieu d'attendre de moi quelque consolation, elle m'en donna elle-même; m'affurant d'un ton ferme, & avec des sentimens héroïques, qu'elle me croiroit d'autant plus digne de son Amour, que j'aurois d'exactitude & de courage dans le service. Ce sentiment, fort au dessus
d'une

d'une femme ordinaire, me toucha. Il n'a pas peu contribué à me soutenir dans les hazards & les fatigues de la Guerre.

MES Parens, craignant que ma tendresse pour ma femme ne donnât quelque atteinte à mon devoir, prévirent mon inquiétude, en m'assurant qu'elle feroit le principal objet de leur attention; & que, quand même elle ne leur appartiendrait pas de si près, son propre mérite lui engageoit leur estime & leur tendresse. Mon Oncle, qui l'aimoit véritablement, me promit de lui procurer tous les plaisirs qui feroient de son goût, & que toute la famille ménageroit de son mieux & l'arbre & le fruit qui m'étoient si chers. Je lui demandai une preuve de la sincérité de ses sentimens, en le priant de laisser ma Cousine sa fille auprès de mon Epouse pendant mon absence. Il me l'accorda de très-bonne grace, & je fis du même coup un plaisir sensible à ces deux personnes qui s'aimoient uniquement.

Nos adieux furent tendres: il n'y eut que ma femme, qui ne les arrosa point de larmes. Je n'en augurai pas pour cela plus mal de sa tendresse. De toutes les consolations que je trouvai contre

tre les rigueurs du fort qui m'éloignoit d'une Epouse que j'adorois, l'idée où elle m'avoit confirmé, qu'elle se regardoit au logis comme dans sa propre famille & peut être mieux, ne fut pas la moins efficace. Ce fut aussi celle qui me soutint pendant mon éloignement.

ARRIVANT à Paris (*), je m'en allai au Bureau de la Guerre, pour m'informer du Quartier de mon Régiment. J'appris du premier Commis, qu'il n'étoit point allé en Flandre où il avoit été destiné, & dont il avoit même pris déjà la route, & qu'il avoit reçu en chemin l'ordre de venir à St. Germain en laye. Je fus dispensé d'aller plus loin; & je l'attendis à Paris, où je séjournai dix jours, qui s'écoulerent avant qu'il n'arrivât à son Quartier. J'y passai agréablement le Printems, l'Été, & une bonne partie de l'Automne. J'aimois la chasse & le jeu. Ces deux passions étoient à même de se satisfaire tous les jours. La Cour de Jaques II. Roi d'Angleterre, qui y étoit très-brillante, m'offroit encore d'autres plaisirs, si j'avois pû effacer les appas de mon Epouse. Je n'en trouvois point

(*) 1680.

point qui pussent leur être comparez. Ils m'occupoient si fort, que rien n'étoit capable de m'en distraire. Ce fut aussi ce qui me fit négliger de cultiver M. de Louvois, tant j'avois d'indifférence pour ma Fortune. Je m'imaginois, que la possession du cœur de ma femme étoit au-dessus de tous les avantages qu'il m'étoit permis d'espérer.

J E ne laissai pas cependant d'aller faire ma cour à ce Ministre aux approches de l'hiver. Mes pas ne furent point inutiles. J'en obtins un congé pour aller passer chez moi cette saison. Ma présence y ranima les plaisirs ; & celle de ma femme, bannissant la mélancholie où je me plaïsois loin d'elle, me donnoit une gaieté, dont je sentoïis bien les agrémens. Un mois avant que mon congé ne finît, je tombai malade. Je ne fus pas sans danger ; mais, en aiant été retiré par les remedes, ou plutôt par les soins qu'on prit de moi, je fus saisi d'une langueur, qui ne me permit pas de joindre le Régiment les deux années suivantes.

M'ETANT rétabli avec le tems & le régime, je m'aperçus que mon tempérament étoit plus robuste qu'avant ma
ma-

maladie. J'en attribuai la principale cause au chagrin que me causa la mort d'un fils que ma femme m'avoit donné. Quoiqu'elle en fût pour le moins aussi touchée que moi, elle eut assez de force d'esprit pour s'en consoler, & je suis redevable de la vie aux consolations qu'elle me donna, qui m'empêcherent de descendre avec cet enfant dans le tombeau.

LA Guerre s'étant rallumée avec plus de fureur que jamais, la France se vit attaquée par toute l'Europe liguée. J'allai joindre mon Régiment, qui avoit passé à St. Germain, ou à Marly, tout le tems que j'en avois été absent. Il marcha en Flandre, où je me trouvai à plusieurs expéditions qui s'y firent. Mais la plus vive fut la Bataille de Fleurus, dont le gain rassûra la France, qui auroit été sans contredit réduite aux abois, si la Victoire s'étoit déclarée pour les Alliez, qui avoient le Prince d'Orange à leur tête. Cet habile & brave Guerrier, heureusement pour nous, n'étoit pas secondé de la Fortune. Il en faut pourtant dans le métier de la Guerre. C'est elle qui fait briller les plus grandes qualitez d'un héros.

LES François eurent le plaisir & la joie de voir leur Roi à la tête de ses Armées en plusieurs occasions pendant cette Guerre. Mons fut pris & rendu à Sa Majesté aprez une vigoureuse résistance. Notre Régiment n'y fut pas dans l'occasion d'aquerir de la gloire. Les Campagnes, qui suivirent cette conquête, ne furent pas moins avantageuses à la France. Ses Troupes firent de rapides progrès. On eut dit que la Bataille de Fleurus avoit décidé le sort de cette Guerre en sa faveur.

A la fin de l'hiver, que nous avions passé cette (*) année-là à Valenciennes, le Régiment reçut ordre de se rendre au Camp qui se formoit sur la Sambre à la fin d'Avril. Pendant que l'Armée s'y assembloit, on faisoit tous les préparatifs pour assiéger Namur, qui étoit dès-lors une des plus fortes & peut-être la plus forte place de l'Europe. Très peu de monde en ignore la situation, & les ouvrages ou fortifications qui la défendent: aussi ne m'arrêterai-je pas à en faire la description.

Nous y marchâmes avec le gros de
l'Ar-

(*) 1691.

L'Armée, qui étoit une des plus belles & des plus brillantes qu'on vît jamais. On eut pris le camp pour un exercice de plaisir. Le bal, le jeu, la chasse, la bonne chère, y régnerent depuis le commencement du siège jusqu'à la fin. Le Roi y arriva, avec la plus grosse partie des Dames & des Seigneurs de la Cour. On doit bien s'imaginer, que Madame de Maintenon étoit du nombre. Ce Monarque trouvoit du tems pour tout; il se trouvoit par-tout: rien ne lui échappoit. Il ne fut point de jour ou de nuit, qu'il ne visitât les postes ou la tranchée.

ETANT un jour venu à notre Camp pour voir le Régiment, il nous adressa la parole avec une politesse dont nous fûmes charmez. Hé bien, nous dit-il, Messieurs, puis-je m'assurer que vous aurez autant de force que de courage, pour donner l'assaut à un Ouvrage dont je ne veux être rédevable qu'à votre valeur? Les Soldats & les Officiers s'écrièrent tous d'une voix, que, secondant ses desirs & la bonne opinion qu'il avoit du Corps, il auroit des preuves que nous étions dignes de combattre pour sa gloire: & nous accompagnâmes cette Re-

ponse d'un cri redoublé de *Vive le Roi*. Ces dispositions le charmerent, & il voulut en profiter, & être le témoin de l'Action. On nous fit commander à cet effet pour le même soir à quatre heures. On nous proposa en arrivant à la tranchée d'emporter d'assaut le Fort de la *Cassotte*, d'où les Gardes Françaises avoient été repouffez deux fois avec beaucoup de perte, la Critique a dit, avec beaucoup de lâcheté. Mais, c'est ce que je ne déciderai pas : je croirois faire tort à un grand nombre de braves Gens, dont ce valeureux Corps est composé. C'est assez que je dise en passant, que les braves Officiers de cette Troupe étant allés en Corps prier le Roi de leur permettre d'y faire une troisième tentative, Sa Majesté leur avoit répondu, qu'il n'y enverroit point de *Pierrots*, mais des Gens qui ne manqueroient pas leur coup.

Nous marchâmes donc à ce Fort avec une fermeté que le Roi jugea de bon augure. Les deux Compagnies des Mousquetaires nous suivoient, pour nous soutenir, & pour combattre à pié s'il en étoit besoin. Nos Soldats, s'en étant aperçus, crièrent à cette brave Noblesse, qu'ils

qu'ils n'avoient pas plus besoin de leur secours dans cette action, qu'à table. Leur Commandant, qui se prit à rire, répondit que sa Troupe, jalouse de la Gloire, qu'elle alloit aquerir, vouloit du moins en être témoin, si elle ne pouvoit la partager. La charge aiant sonné au même instant, nous aurions fait notre décharge, si le Commandant de jour ne nous eût arrêtez. Il nous fit poser les Armes, & mettre l'Epée à la main, & nous mena en même tems avec tant de vîtesse & de furie, que l'Ennemi en fut déconcerté. S'étant néanmoins remis, il fit ferme à mesure que nous montions sur l'angle d'un Bastion. L'action fut très-vive: mais enfin, après un combat de demi-heure, nous nous rendîmes maîtres du Fort, & nous nous y logeâmes.

Le Roi aiant été averti, qu'on se disposoit à nous en chasser, fit mettre les Mousquetaires pié à terre, & leur envoya ordre de monter dans le Fort. Sa Majesté fit encore avancer quatre Compagnies de Dragons, pour favoriser notre retraite, en cas d'accidens. Vers les sept heures, que nous étions occupez à perfectionner notre logement, nous fû-

mes attaquez par douze compagnies de Grénadiers Allemans, avec tant de vigueur, que nous fûmes poussés jusqu'aux bords de la brèche. Voiant les Mousquetaires monter pour nous aider à rentrer dans l'Ouvrage, mon courage se ranima si à propos, qu'ayant mené avec fureur ma division à l'Ennemi, nous le repoussâmes au-delà de notre logement. Le reste de la Troupe aiant repris cœur, il fut enfin chassé à son tour, & le Fort resta entre nos mains jusqu'au lendemain que nous fumes relevés à l'heure ordinaire. Nous y laissâmes parmi les morts cent douze Soldats & dix Officiers. Le nombre des blesez fut plus grand.

COMME la nuit n'avoit pû permettre au Roi d'être témoin de cette seconde action, on lui en fit récit si fort à notre honneur, qu'il vint avec toute la Cour au bord du sentier par où nous regagnions notre camp, & nous remercia obligamment de notre zèle, dont il louä le courage. Mais nous fûmes bien étonnés, lors qu'arrivant au camp, ceux de nos Soldats, qui étoient restez pour le garder, nous apprirent, que les Tentes des Officiers & des Soldats étoient remplies de rafraichissemens que

Sa Majesté y avoit fait porter. Le vin du Soldat étoit du vin ordinaire ; mais celui des Officiers étoit du Bourgogne & du Champagne, qui nous fut présenté par un Officier du premier Maître d'Hôtel du Roy. Les Soldats, voyant cet appareil, crièrent *Vive le Roi*, & chargèrent les Garçons d'Office de dire au Roi, qu'après qu'ils auroient bû à sa santé, ils étoient prêts à rendre un nouveau combat.

ON peut bien s'imaginer sans peine, que les plats & les bouteilles furent bientôt vuides. Nous ne nous dépêchâmes pourtant pas si vite, que Mad. de Maintenon, accompagnée de quantité de Dames & de Seigneurs, n'arrivât à tems pour nous voir manger avec autant d'appetit que nous avions eu de vivacité à l'affaut. Il n'y eut aucune de nos Tentés où elle n'entrât ; & elle nous dit en partant, qu'elle se propoisoit de nous donner la colation au Quartier du Roi, où elle nous pria de nous trouver le lendemain à quatre heures après-midi.

JE ne raporte ce fait, que parce qu'il est peut-être unique dans son espèce. A mesure que nous arrivions par troupes au Quartier du Roi & assez près les

unes des autres, un Valet de Chambre de Madame de Maintenon nous distribuoit à chacun une étiquette, où l'on nous marquoit l'Abbaye de Salsines pour rendez-vous. C'est un Couvent de Dames de condition à un quart de lieue de la Place, dont le grand & magnifique Refectoire fut choisi pour le Régál qu'on devoit nous faire. Aucun Seigneur de la Cour, ni aucun Officier de l'Armée, ne pouvoit y avoir entrée. Mais, en revanche, toutes les Dames s'y trouvèrent: &, par un renversement inouï de Politesse, elles y servirent elles-mêmes toutes les tables avec l'air du monde le plus galant. Leurs Demoiselles les aidèrent, & les Femmes de chambre nous servoient à boire.

La première de nos Bandes aiant été avertie, que Madame de Maintenon, accompagnée de toutes les Dames, devoit nous traiter avec tant de Galanterie, avoit posté deux de nos Camarades à la porte de l'Abbaïe, pour que nous n'en fussions pas surpris. Ils nous prévinrent tous à mesure que nous y entrâmes, & nous engagèrent à imiter les premiers entrés, en allant baiser la Main à cette Dame, qui y étala tout ce qu'elle avoit
d'at-

d'Attraits & sur-tout ceux de l'Esprit, qui l'emportoient de beaucoup sur sa Beauté. Nous nous conformâmes tous, comme on peut croire, à cette résolution, & nous rendîmes l'hommage convenu à notre Patrone. Cette nouveauté lui plut. Elle nous présenta la main de la meilleure grace du monde.

UNE nouvelle Galanterie suspendit quelques momens notre Régál. L'Enseigne de notre Compagnie, jeune homme de 17. ans, bien fait, plein d'esprit, & hardi, aiant aperçu l'Abbesse à la tête d'un bon nombre de Religieuses, presque toutes jeunes & jolies, que leur curiosité ordinaire avoient conduites à ce spectacle, adressa un discours des mieux tourné à Madame de Maintenon, où il concluoit en la priant de permettre à Messieurs ses Camarades de saluer d'un Baïser toutes ces Spectatrices voilées. Elle parut d'abord un peu embarrassée; mais, s'étant remise assez vite, elle répondit, qu'elle n'avoit rien à ordonner à l'Abbesse ni à ses Dames, & que tout ce qu'elle pouvoit faire, c'étoit de les prier de nous accorder ces faveurs. C'en fut assez pour qu'il s'adressa à l'Abbesse, avec tant de graces,

D 6

qu'il

qu'il ne lui fut pas possible de le refuser. Vous demandez avec tant de Politesse, lui dit elle, Monsieur, que je ferois impolie jusqu'à la brutalité, si je ne vous accorderois ce que vous souhaitez : &, pour que nos Dames, ajoûtant-elle, ne fassent aucune difficulté d'accepter l'Honneur que vous voulez leur faire, l'Exemple que je vais leur donner fera pour elles un ordre agréable de m'imiter. Elle n'eut pas dit, que notre Orateur entreprenant baïsa respectueusement la gracieuse Abbessse & toutes ses Dames, qui répondirent de bonne grace à cette Politesse; de sorte qu'elles furent saluées de tous les Officiers. Je ne puis passer sous silence la Saillie d'une assez jeune Religieuse, que nous apprîmes ensuite être de l'illustre Maison de Gavre. C'est pour le coup, dit-elle, Madame, adressant la parole à l'Abbessse, qu'on pourra publier avec verité, que l'élite de la jeune Noblesse de l'Armée de France a passé en revûe toutes vos Religieuses, sans vous excepter. J'en suis charmée, ma chere Fille, lui répondit l'Abbessse : ajoûtant, que l'Honneur qu'elles avoient reçu ne pourroit que causer de la jalousie à toutes les

Ré-

Réligieuses, aussi-bien qu'à toutes les Dames de l'Europe. Elles poussèrent la Galanterie plus loin. Voïant, que les Dames de la suite de Madame de Maintenon couvroient les Tables, une Réligieuse des plus gracieuses dit fort galamment à l'Abbesse, qu'ayant été païées d'avance, & mieux que les Dames qui s'empressoient à servir cette jeune Noblesse, il feroit juste qu'elles gagnassent leur salaire. Toute l'Assemblée aiant fait un grand éclat de rire, & applaudi en battant des mains, les Religieuses se mirent en action pêle-mêle avec les Dames; & l'Abbesse, voulant nous régaler d'un plat de sa façon, sortit avec quatre des moins jeunes, pour dresser quatre corbeilles de fruit & de confitures qu'elles nous servirent, précédées de l'Abbesse munie de deux gros flacons d'une Liqueur de leur façon, que nous nommâmes *Ratafiat de Salsines*.

Nous étions à peine en train de faire honneur aux mets délicats qui nous furent servis, que le Roi entra dans le Réfectoire, accompagné de Monseigneur le Dauphin. Le coup d'œil plût si fort à Sa Majesté, qu'elle s'arrêta

tout court sur le seuil de la porte. Pour Monseigneur, après nous avoir régardés un instant, il jeta les yeux sur les Religieuses; & en aiant trouvé une de son goût, il l'accosta & s'entretint avec elle, tandis que Madame de Maintenon régala le Roi de notre Galanterie à son égard, & de celle que nous avions faite aux Dames Religieuses, qui nous l'avoient renduë. Sa Majesté en rit beaucoup; & voulant nous laisser en pleine liberté, elle nous dit, qu'elle profitoit du moment qui nous retenoit à table, où nous faisons aussi bien notre devoir qu'ailleurs, pour nous enlever les Dames qui pourroient nous gêner. Je vous laisse, ajouta le Roi, entre les mains de vos aimables Hôteses. Vous n'êtes pas moins bien partagez que moi.

Sur la parole du Roi nous nous félicitâmes de notre partage, & nous témoignâmes aux Religieuses, que nous étions du goût de Sa Majesté. Au changement que nous aperçûmes sur leurs visages & dans leurs manieres, nous sentîmes, qu'elles n'étoient pas moins aises que nous de l'éloignement du Roi & de la Cour. Elles nous en de-

dedommagerent le mieux du monde , par mille questions qu'elles nous firent & sur-tout sur nos exercices militaires, en nous mettant à même de leur répondre avec toute la politesse & l'enjouement , dont nous étions capables. Nous passâmes très-agréablement le tems dans cette charmante Abbaie champêtre. On a beau dire , le beau Sexe cloîtré est la plus belle partie des Femmes. Le Cloître en fournit mille , pour une du monde , qui ont dans la conversation tout ce qu'il y a de plus engageant & des sentimens d'une délicatesse infinie. Aussi ne suis-je point surpris qu'on y soit si attaché , quand on y a fait quelque société.

Le lendemain de cette Fête , je fus agréablement surpris de voir à mon levé un valet de pié dans ma tente , qui me pria de la part de Madame de Maintenon de me trouver à dix heures avant midi dans son appartement. Je m'y rendis à point nommé , sans pouvoir m'imaginer par où je pouvois être connu de cette Daine , qui étoit le canal des faveurs du Roi. Aiant été annoncé & introduit , je lui donnai des preuves de mon exactitude pour ses ordres. Elle

le me répondit , qu'elle n'avoit point d'ordre à me donner , mais qu'elle m'avoit fait prier de prendre la peine de me rendre chez elle , pour lui donner un petit Eclaircissement qu'elle avoit à me demander. Le Commandant de votre Troupe , reprit-elle , m'a parlé de vous & de votre Famille. Je voudrois apprendre de vous-même , d'une maniere plus circonstanciée , qui vous êtes , & qui sont Messieurs vos Parens.

Je lui dis que mon Nom étoit *Langallery* , & que j'étois un des fruits du mariage de mon pere avec Charlotte-Henriette de Nêmond , au païs d'Engoumois. Après m'avoir fait encore plusieurs questions plus en détail , auxquelles je compris avoir répondu à sa satisfaction , elle me repartit , que j'étois son Parent , & même assez proche , par son Pere le Comte d'Aubigny , Gentil-homme Tourangeau , dont la Famille s'étoit multipliée dans la Guienne. Sentant tout l'avantage de cette Parenté , je lui repliquai avec beaucoup de modestie , que l'Honneur que j'avois de lui appartenir me feroit dorénavant un Aiguillon pour en soutenir la Gloire , & un Frein pour m'empêcher d'y déroger. Je
comp-

compte sur vos sentimens, reprit-elle : & , pour vous en donner des preuves , je vais de ce pas parler au Roi en votre faveur. Ne manquez pas de revenir demain à la même heure. Elle ajouta , qu'elle vouloit elle-même me présenter à Sa Majesté , afin que ma présence lui fît des impressions de ma personne , qui pourroient m'être avantageuses à l'avenir. Je lui répondis comme je devois , & je me retirai content de la Fortune , dans l'espérance de l'heureux sort qu'elle me préparoit.

J'ÉTOIS alors âgé de trente-six ans ou environ. Ma taille & mon port n'étoient pas des moins passables. J'avois mis tous mes exercices à profit , & je pouvois soutenir favorablement mon entrée par-tout. Soit donc que ma Figure lui plût , ou que mon Nom l'eût frappée , je fus dès ce moment dans ses bonnes graces.

IMPATIENT d'aller à mon rendez-vous , je me levai le lendemain au point du jour , pour me repaître des agréables espérances qui m'avoient roulé toute la nuit dans la tête. Quoiqu'elles m'eussent empêché de dormir , elles m'avoient rendu plus fort & plus gai ,
que

que n'eût pû faire le plus tranquille sommeil. C'est un fait, que le contentement de l'esprit & du cœur sont les principaux pivots de la santé, & le plus prompt remède aux maladies les plus desespérées.

JE trouvai à propos ma puissante Patrone habillée, & prête à faire la démarche, dont elle m'avoit permis de me flatter. Elle me présenta au Roi, qui, m'ayant regardé assez fixement pour me faire baisser les yeux, jetta les siens sur Madame de Maintenon, en lui disant, qu'il étoit de son sentiment sur mon compte. Elle lui avoit apparemment parlé de moi en bons termes : & , m'adressant tout de suite la parole, il me dit, qu'il me donnoit une Compagnie de Cavalerie au Régiment Dauphin. Allez Monsieur, ajoûta Sa Majesté, & que votre conduite m'engage à avoir soin de vous. Je répondis, en tirant ma profonde révérence, que je veillerois si bien sur mes actions, que j'espérois qu'aucune ne me rendroit indigne de ses faveurs ; & je me retirai après un signe de tête approbatif, que me donna ma généreuse Patrone.

DIEU fait si je m'endormis sur les

MARQ. DE LANGALLERY. 91
roses qu'elle m'avoit cultivées, & que
je venois de cueillir? Je ne perdis pas
un instant pour me rendre au Bureau de
la Guerre, & j'y arrivai au moment même
qu'on y portoit l'ordre de m'expédier
le Brevet. Je le reçus bien vite,
& je sortis dans l'impatience d'appren-
dre mon sort à mes amis & à mon
Lieutenant-Colonel, qui me fit à ce
sujet un discours sans aucun trait de
pédagogue, & que je n'ai oublié de
ma vie.

IL falloit régaler mes Amis. C'est
l'usage dans les Troupes. Un certain
nombre, que j'avois prié à dîner au
Quartier du Roi, vint me joindre dans
ma Tente. Ils furent à peine entrez,
qu'un Officier de Madame de Mainte-
non se présenta, demandant qui de nous
étoit *Langallery*. M'étant approché de
lui, en lui disant que c'étoit moi-même
qui avois l'honneur de lui répondre, il
me pria de sortir un moment. Je le
suivis à trente pas de ma Tente, un peu
agité, ne sachant pas de quoi il étoit
question. C'est, me dit-il, de la part
de Madame de Maintenon que je vous
remets ce paquet; &, après m'avoir sou-
haité les occasions de mériter de nou-
velles

velles faveurs de sa Dame, il se retira. Les jeunes gens sont ordinairement vifs. Je n'en dementis pas le caractère. Le paquet, que j'ouvris sans délai, renfermoit quatre cents Louis avec ces mots : C'est pour vous mettre en équipage. Soiez discret, & on aura soin de votre Fortune. Cette leçon me rendit sage. Les Dames exigent de la discretion dans toutes les faveurs, qu'elles font, ou qu'elles procurent. Je fus donc ingrat, s'il ne faut, pour le devenir, que manquer au premier degré de la reconnoissance, qui est de publier le bienfait. Ma poche fut la dépositaire de mon secret, Je me gardai bien de l'éventer. Le conseil, que m'avoit donné l'Evêque de Montauban mon Oncle, me revint en mémoire, & j'en fis usage. *Ne découvrez jamais, me disoit-il, vos Patrons à personne, non pas même aux meilleurs de vos Amis : l'Envie peut vous décréditer auprez d'eux, & vous frustrer de leur protection.*

Je rentrai d'un grand sang froid dans ma Tente, en disant à mes Camarades, que, pour compenser le tems que je leur avois fait perdre à m'attendre, nous en boirions quatre bouteilles de plus. Allons vuider cette affaire, repris-je :
elle

elle fera un peu vive, mais moins chaude que celle d'avant-hier. Je leur rappellois l'assaut que nous avions donné, & ensuite défendu, au Fort de la Cassotte. Nous nous mîmes à table à deux heures après-midi, & le Soleil nous y vit encore le lendemain trois heures après son levé. Les souhaits pour ma prospérité n'y furent pas plus épargnez que le vin & la joie. Mais, on eut beau vouloir profiter de ma gaieté, pour découvrir la source des faveurs que je recevois, je ne lâchai pas une parole qui pût en donner le moindre indice : & je rompois les chiens, lors que je voïois qu'ils approchoient trop près du gîte.

APRÈS avoir pris congé de mon Commandant, fait mes adieux à mes Camarades, qui marquerent me regretter, j'allai joindre le Régiment Dauphin qui étoit dans l'Armée d'Observation. Le Colonel, après avoir reçu de bonne grace les respects que je lui présentai, me dit que je serois reçu dans le Régiment l'après-midi, & qu'il lui feroit prendre les armes. Il me tint parole. Tous les Officiers m'en témoignèrent leur satisfaction.

CEPENDANT le siège de Namur tendoit à sa fin (*). L'Armée des Allies, qui étoit venue jusqu'à Hall, dans l'espérance de le faire lever, s'étant retirée, nous eûmes ordre de marcher du côté de Huy avec douze autres Escadrons & dix Bataillons d'Infanterie, pour enlever tous les fourrages que nous trouverions à quatre lieues autour de cette ville. Nos ordres furent heureusement exécutés. Il nous en vint de nouveaux pour aller faire la même expédition dans la Hesbaye, jusqu'à Fleurus, mais non sans avoir rendu un combat très-vif, où nous perdîmes beaucoup de nos gens avant de nous rendre maîtres de ce gros Bourg, situé dans une vaste plaine, fameuse par la sanglante Bataille qui y avoit été donnée auparavant.

IL ne se passa rien de considérable le reste de la Campagne, où j'aie eu quelque part. Ma Compagnie se trouvant un peu délabrée, je partis de l'Armée dès le mois d'Août, pour la remonter, & pour faire quelques Cavaliers. J'arrivai au logis sans y être at-

(*) 1692.

attendu. On y fut agréablement surpris, & de mon arrivée, & de mon avancement. J'en racontai l'Histoire avec toutes les circonstances. On m'écouta, on me félicita; & je suis sûr, que ce commencement de ma Fortune fut plus sensible à mes Parens & à mon Epouse, qu'à moi-même. Le présent leur repondoit naturellement d'un avenir gracieux.

DEUX mois après mon arrivée, ma femme mit au monde un second fils, qui me dédommagea de la perte du premier. Ce fut un nouveau sujet de joie pour ma famille, & pour nos amis. Toute la Noblesse de la Province nous témoigna y prendre beaucoup de part. La bonne compagnie ne manqua point au logis de tout l'hiver, & les plaisirs n'y tarirent point.

MON Colonel, qui avoit appris par quel canal m'étoit venue la Compagnie que j'avois dans son Régiment, eut la politique de me marquer beaucoup d'amitié & de considération. Il m'écrivit lui-même à la fin de l'Hiver, que le Régiment devoit faire la Campagne suivante (*) en Catalogne. J'espere, disoit-il,

(*) 1693.

il, avoir le plaisir de vous embrasser à Narbone où je ferai le 15. Avril à la tête de ma Troupe. J'écrivis aussi-tôt à Mr. le Marquis de Sourdis, qui commandoit en Guienne, pour le prier de m'envoyer une route pour ma Remonte. Je la reçus peu de jours après, & je la fis partir avec un Brigadier de ma Compagnie, que j'avois emmené avec moi pour m'aider à la faire. L'ayant suivie quelques jours après, j'arrivai à Narbone la veille de l'arrivée du Régiment.

MA Troupe parut belle à mon Colonel. Elle l'étoit en effet, & elle n'avoit pas besoin de mettre sa complaisance à l'épreuve. A peine fûmes-nous arrivés en Catalogne, que le Siège fut mis devant Palamos. Ce n'est pas une grande Ville, mais c'est une forte Place. Ce siège fut un des plus rudes & des plus meurtriers de cette Guerre. J'y souffris en toutes manieres. Outre que j'y fus dangereusement blessé à l'épaule dans une sortie, où deux Escadrons de notre Régiment, portant la fascine à l'attaque d'un Ouvrage, furent entièrement défaits ; il n'y eut que mon Lieutenant & moi, qui en fortîmes la vie sauve, mais tous deux blessés. L'Action fut
des

des plus chaudes. Il n'y eut jamais de sortie plus furieuse, & qui ait si bien réüissi aux assiégés. Ils comblèrent les tranchées, pénétrèrent au-delà de toutes les parallèles, renversèrent les Batteries, enclouèrent une partie des Canons & des Mortiers, & s'emparèrent du reste qu'ils eurent le tems d'emmener dans la Ville, malgré toute l'Armée qui vint en Bataille à la tranchée, d'où ils ne furent enfin chassés, qu'après y avoir fait un grand carnage.

Ma Blessure me retint dix jours dans ma Tente, où mon Colonel ne manqua pas un jour de me venir voir. Attentif à tout ce qui pouvoit me faire plaisir, il écrivit, sans m'avoir prévenu, à Mad. de Maintenon en des termes propres à me ménager la Protection de cette puissante Dame. Pour moi, qui étois hors de danger, j'écrivis à mon Epouse, sans vouloir l'alarmer en lui apprenant les risques que j'avois courus. Ma Lettre étoit commune à toute ma famille, où me bornant à lui apprendre ce qui pouvoit leur faire plaisir, je me contentai de lui faire savoir le bon état de ma santé, sans rien marquer de ma blessure qui alloit de mieux

E

en

en mieux. Aiant ainsi fatifait ma tendresse, je fatifis ma Politique, en écrivant à Madame de Maintenon d'une façon à lui faire fentir, que la bleffure, que j'avois reçue, étoit une preuve du zèle que j'avois pour me rendre digne, & du poste où elle m'avoit avancé, & de la continuation de fa Protection. Sensible à ma reconnoiffance, dont elle fentoit bien la générofité, elle l'intéreffa en demandant pour moi la Croix de St. Louis. Sa Majefté me l'accorda, & y attacha une penfion de fix cens livres. Nouveau bienfait, qui me donna lieu d'écrire encore à ma femme, pour qu'elle fût part de cette nouvelle à ma famille & à nos amis. Elle étoit exacte à me répondre, & de cette façon nous étions en commerce de Lettres comme Amant & Maîtrefle. Nous trouvions les postes moins frequentes & plus longues que nous ne fouhaittions.

Je fus à peine en état d'agir, que de nouveaux travaux fe préfentèrent. Toute la Cavalerie de l'Armée du Maréchal de Noâilles fut détachée avec tous les Grenadiers, pour aller débusquer les Efpagnols d'un poste avantageux, pour empêcher qu'on ne pût investir Girone. Après
avoir

avoir marché toute la nuit, nous arrivâmes au point du jour à leurs retranchemens. Nous les attaquâmes vivement sous les ordres de Dupleffis-prâlin Lieutenant Général. La résistance ne fut pas moins vive. Nous fûmes repouffez trois fois avec une perte assez considérable de nos Grénadiers. Mais, aiant encore donné un coup de collier, nous les forçâmes; &, aiant poursuivi les ennemis deux lieues au-delà, nous nous retranchâmes pour plus grande sûreté, en attendant notre Armée qui vint nous joindre le sur-lendemain de l'action.

GIRONNE fut investi; &, malgré le secours que cette Place recevoit, ou pouvoit recevoir, nous la forçâmes à capituler, sans avoir presque attaqué le Corps de la Place. La garnison eut meilleur quartier que celle de Palamos. Celle-ci fut faite prisonniere, & l'autre sortit avec toutes les marques d'honneur. Cette Conquête ne fut point arrosée de mon sang; mais, un certain point d'honneur, qu'on est encore plus obligé de soutenir dans les Troupes que par-tout ailleurs, m'en fit repandre. J'étois joueur de profession. Une nuit, que je taillois à Pharaon au Quartier général, un de

mes pontes s'avisa de corner un *paroli* en quinze & le va. Peut-être même se méprit-il ; & , sans doute , s'il eût fallu l'en croire. L'ayant prié d'abattre cette corne de campagne , il me répondit , qu'elle étoit faite , & qu'elle tiendrait. Je mis bas le talon ; & examinant , sous les yeux des Acteurs & des Spectateurs , les deux colonnes , je lui prouvai clairement , que sa carte ne pouvoit être qu'en paroli. Confondu en bonne compagnie , il m'appella chicanneur ; & il quitta le jeu en jurant , sans doute plus pour la perte qu'il faisoit , que pour l'affront qu'il venoit de s'attirer , & il me menaça par plusieurs hochemens de tête. Je ne répondis rien ; mais , je me proposai aussitôt la vengeance. Craignant que l'occasion ne m'en échapât , je priai un de mes Camarades de donner une ou deux tailles pour moi , feignant d'avoir besoin de fortir. Je suivis mon homme de si près , que je le rencontrai à dix pas d'où nous étions partis : & lui ayant dit , que je voulois lui fournir l'occasion de se vanger de l'affront qu'il s'étoit attiré , & que je m'étois pressé moi-même d'avoir raison de l'insulte qu'il m'avoit faite , qui méritoit un soufflet sur le champ ;

MARQ. DE LANGALLERY. 101
champ; mais que n'ayant pu le lui donner, je l'avois différé jusqu'à ce moment; & le lui ayant appliqué en même tems, je mis l'épée à la main. Il dégaina sur le champ; & la Fortune voulut que du second coup, que je lui portai, il tombât à la renverse. Je voulus lui donner du secours; mais, au lieu de m'en favoir bon gré, il me donna un coup d'épée qui me perça la cuisse d'outre en outre. Je le traitai de lâche, & je tombai à l'instant. Il se traîna jusqu'à moi à dessein de m'égorger. Je me défendis avec toute la vigueur dont j'étois capable. Notre combat fut opiniâtre & long. Il auroit eu infailliblement des suites funestes pour l'un ou pour l'autre, & peut-être pour tous les deux, si trois Officiers qui passoient ne nous eussent apperçus. Ils nous séparèrent aussi-tôt: & ayant reconnu mon Adversaire pour un de leurs Camarades, deux d'entr'eux le ramenèrent, ou le portèrent, comme ils pûrent; & le troisième m'aida à me relever, & me soutint jusqu'à ma Tente, où j'arrivai fort affoibli par la perte que j'avois faite de beaucoup de sang. Un de mes valets, qui n'étoit pas mal-adroit, banda ma plaie, & en étancha le sang,

102 M E M O I R E S D U
tandis qu'un autre alla chercher notre
Chirurgien. Un verre d'eau que je pris,
& qui est sans contredit ce qu'on peut
prendre de mieux en pareille occasion,
calma mes esprits furieusement agitez,
& me rappella les forces. Cet Officier,
curieux de favoir le sujet de notre Que-
relle, voulut l'apprendre de ma bou-
che. Je lui en fis l'Histoire; à quoi il
repondit, que j'avois eu à faire au plus
mauvais jouëur de l'Armée, & si inté-
ressé, qu'il ne prétendoit jamais perdre.
C'est, dit-il, un Capitaine de notre Re-
giment, qui étoit celui de Picardie,
homme de condition, & brave. Ses vrais
amis lui ont toujourns conseillé en vain
de renoncer au jeu, où il ne manque-
roit pas de se faire de mauvaises affai-
res. Il s'est reposé sur son adresse & sur
sa valeur; mais je vois bien, ajoûta-t-
il, qu'il a compté sans l'hôte. Il me
quitta pour l'aller voir, ne doutant pas
sur ma parole qu'il ne fût blessé dangé-
reusement.

LE Chirurgien étant enfin venu, &
aiant examiné ma blessure avec toute
l'attention possible, m'assûra qu'elle n'au-
roit aucune suite fâcheuse. Je viens,
reprit-il, de pancer un Capitaine de Pi-
cardie

cardie , qui est blessé à mort : son coup est dans la poitrine ; & s'il n'en perd pas promptement la vie , il languira jusqu'à la mort qu'il doit attendre en deux ou trois ans. Il est hors d'état de servir. Il ajouta , que comme il passoit près de la Tente de cet Officier , il avoit entendu murmurer contre le Chirurgien du Régiment , qu'on ne pouvoit trouver nulle part , & que l'humanité l'avoit porté à lui offrir son ministère.

CET habile garçon pronostiqua fort juste. J'avois le sang bon. Ma blessure fut guérie en moins de huit jours. Mon Adversaire , aiant échapé la mort comme par miracle , quitta son poste & le service pour toujours , & se retira en Poitou dans une de ses terres , où elle l'enleva après y avoir languï deux ans , laissant un Exemple , que tous les joueurs devroient avoir sans cesse devant les yeux. Ce n'est rien , pour ainsi dire , que la perte d'une vie qui doit prendre fin ; mais , c'est une perte irréparable & précieuse , que celle de l'honneur , qui doit être immortel. Le Service est une belle Ecole. Il n'en est point où l'on apprene mieux à vivre avec honneur. Cependant , il est si délicat dans

ce métier, que la moindre atteinte le blesse mortellement. Telle a été la Politique enragée des hommes de nous y avoir rendus si sensibles. Il est souvent aussi ridicule, que la Gloire d'être tué d'un coup de canon. Cela s'appelle mourir dans le lit d'honneur, comme s'il n'étoit pas plus naturel de vivre sur un fumier, que de s'abreger les jours & de trouver une Gloire insipide dans une mort précocce. Quelque dénaturée que soit cette Maxime, je n'en ai pas été moins antiché que tous ceux de ma profession; & si j'en ai connu l'absurde, c'est dans mes infortunes que j'ai puisé les lumieres qui m'ont éclairé sur cet abus, ainsi que sur toutes les autres erreurs ridicules, que le Monde adopte & pratique avec fureur.

LES Progrès, que nos Troupes firent cette année en Catalogne, furent si grands, que le Roi d'Espagne craignit avec raison, qu'ils ne fussent poussés plus loin. On fit des propositions de paix, qui, ne convenant point au Roy, ne furent point écoutées. La Guerre alla toujours son train. Notre Armée se fortifioit de jour en jour par les nouveaux Corps qui venoient la joindre; & malgré

malgré les grosses Armées qu'il falloit que Sa Majesté opposât en Flandre aux Alliés de l'Espagne, nous reçûmes un renfort de vingt mille hommes, qui nous rendit maîtres de la Campagne. C'est le plus grand Avantage qu'on puisse avoir sur son Ennemi. Il est ainsi privé des vivres, qui pourroient épargner ses magasins, & l'empêcher d'être en proie à la disette. Le plus grand Ennemi, & le plus difficile à vaincre, c'est la faim. Il n'est point de valeur qu'elle ne surmonte.

L'HIVER approchant, on pensa à mettre les Troupes en quartier. Une partie en hiverna dans nos conquêtes, & l'autre fut distribuée dans le Roussillon, & dans les Provinces voisines. Cependant, le Roi ne voyant encore aucune apparence de Paix fit une augmentation de quinze Régimens d'Infanterie & de huit de Cavalerie. Le commerce, que j'avois entretenu avec ma puissante Patrone, ne lui permit pas de m'oublier dans cette occasion. L'Evêque de Montauban, mon Oncle, qui étoit à Paris, alloit souvent faire ma Cour à Madame de Maintenon. Il lui aperçut tant de penchant à me rendre service, qu'il

ne balança pas à lui demander un Régiment de Cavalerie pour son Neveu. Elle en fut un peu surprise, ne croïant pas que je fusse en état de faire cette dépense, ou ne sachant pas qu'il en coûte peu, dès qu'on fait se tirer d'intrigue. Quoiqu'il en soit, elle m'en obtint le Brevet (*), que je reçus à Perpignan. J'en partis sur le champ, aussi aise d'aller voir mon Epouse, que flaté des Titres de Colonel & de Mestre de Camp. Elle étoit accouchée depuis deux mois d'un gros Garçon, vrai enfant de l'Amour. Elle me marqua cette nouvelle de sa propre main.

Mon Arrivée augmenta la joie de mes parens; mais, l'effet le plus agréable qu'elle fit à mon goût fut d'accélérer la convalescence de ma femme, que ma présence sembla rajeunir. J'apportai moi-même au logis la Nouvelle de mon Avancement, auquel on ne s'attendoit pas si-tôt. L'Evêque de Montauban, qui m'avoit envoïé mon Brévet à l'Armée, m'avoit aussi écrit qu'il avoit ordonné à son Fermier de me faire toucher dix mille frans. Je n'avois pas jugé à propos

(*) 1694.

pos d'en parler à mes parens, avant qu'ils ne fussent entre mes mains. Le Receveur des Tailles d'Engoulême me les aiant comptez à moi-même, tandis que j'étois en cette ville, pour y choisir des Officiers qui fussent en état de contribuer à la dépense qu'il me falloit faire, je m'en retournai au logis, pour en apprendre la Nouvelle à ma famille. Mon Pere en eut d'autant plus de joie, que ce suplément à la dépense, qu'il auroit été obligé de faire, la diminuoit de beaucoup. Il est certain, qu'il n'auroit pû la faire entiere sans s'incommoder. Il étoit riche en terres, mais il n'étoit pas en argent; &, lorsqu'il faut en faire en ce pais-là, rien n'est plus difficile & plus embarrassant. Si l'on est pressé de vendre quelque terre, ceux, qui se présentent pour l'acheter, n'en offrent pas la moitié de sa valeur. Le présent, que M. de Némond venoit de me faire, délivroit mon Pere de toute inquiétude. Il fit si bien, qu'en boursillant dans la famille, il me fit une somme de huit mille livres, qui, jointe à la premiere, égaloit le calcul de la dépense qu'il me falloit faire pour lever mon Régiment, & pour le mettre en état d'entrer en Campa-

108 M E M O I R E S D U
gne au mois de Mai de l'année suivante.

DEUX vieux Cavaliers, que j'avois emmenés avec moi, & qui m'avoient été accordés de bonne grace par mon Colonel, seconderent efficacement mes soins. Je les fis tous deux Maréchaux de Logis, & j'en enviai un à Saintes, & l'autre à Engoulême, pour engager du monde. Cependant, je me tranquilisois dans le sein de ma famille, dont mon Epouse faisoit la plus douce consolation. Elle étoit chérie de toute la Noblesse de la Province. Sa vertu la rendoit respectable. Elle avoit en un mot l'estime de tous ceux qui la fréquentoient.

LE bruit s'étant bien-tôt répandu en Engoumois, en Périgord, & en Saintonge, que je levois un Régiment, attira au logis les jeunes Gentils-hommes de ces Provinces. Parfaitement instruit de leurs qualités personnelles & de leur bien, je leur donnai des postes convenables dans mon Régiment. J'engageois ceux, qui me demandoient des Compagnies, à en faire toute la dépense, leur laissant le choix de leurs Lieutenants, de leurs Cornettes, & des Maréchaux de Logis. Ces postes, qu'ils ne don-

donnoient point gratis , les aidoient à faire une partie de leurs fraix, & les en indemnifioient même quelquefois entiere-ment. Après les avoir tous remplis de très-bons fujets , j'en envoiai la liste à la Cour dans une Lettre de Remerciment que j'écrivis à ma Patrone , la priant de la donner elle-même au premier Ministre. La précaution , que j'avois eue de joindre des Certificats authentiques de Noblesse, des mœurs, & des biens, des Sujets que je propoisois , ne manqua pas de me faire expédier promptement leurs Brévets pour les postes qui leur étoient destinés. J'avois choisi pour Major le Lieutenant de la Compagnie de mon Lieutenant-Colonel , & pour Aide-Major & Lieutenant de ma Compagnie un Cornette de mes Amis dans le Régiment que je quittois. Madame de Maintenon nomma elle-même un de ses parens de Poitou , nommé d'Aubigni , pour mon Lieutenant-Colonel. Elle me fit l'honneur de m'écrire, pour me prier de l'accepter. On n'aura pas de peine à croire , que j'eus un plaisir infini de le recevoir de la main de la plus puissante Dame qui fût peut-être jamais dans l'Europe. J'avois laissé en blanc , par une

Politique aussi fine que polie, ce premier poste, en lui marquant, qu'elle me feroit plaisir de le remplir. C'étoit la moindre preuve que je pusse lui donner de ma Reconnoissance.

TOUTES ces Mesures étant prises, je donnai tous mes soins pour que mon Régiment fut vite complet & exercé. J'y mis si bon ordre par les Lettres pressantes que j'écrivis fréquemment aux Officiers, qu'il fut habillé, monté, équipé, en un mot prêt d'entrer en Campagne, plus d'un mois avant la saison. La promptitude, avec laquelle mon Régiment fut formé, me fit comprendre l'étendue de la Puissance du Roi. Outre les Milices qu'il peut lever sans nombre, pour ainsi dire, en moins d'un hiver, il n'a qu'à créer de nouveaux Régimens, & en expédier les Brévets à la Noblesse du Roiaume, pour avoir en très peu de tems des Armées nombreuses. Ce sont les effets du Despotisme, ou du Gouvernement monarchique, comme on voudra l'entendre, qui est sans contredit le plus avantageux à une Nation qui aime la Guerre. Que le Gouvernement monarchique soit, ou non, le plus ancien, c'est

c'est pour lui une foible prérogative. Ce qui forme un préjugé bien plus considérable en sa faveur, & j'ose même dire une démonstration, c'est qu'il rend les ressorts de la société plus simples, & qu'il rapproche l'ordre politique de celui que la Nature a elle même établi dans chaque famille. On a beau dire, qu'une certaine Liberté, qui disparoit dans le Gouvernement monarchique, a formé le Héroïsme du tems passé, on ne peut disconvenir, que les Etats plus considérables par leurs forces & par leur étendue exigent moins de leurs Citoyens ces espèces de convulsions héroïques; &, pour m'expliquer plus clairement, ce n'est point une moindre Liberté, qui a fait disparoître cette élévation dans les sentimens. La corruption l'avoit déjà détruite dans tous les cœurs. La Politique devoit alors se servir des Richesses, pour établir le bonheur des Sociétés, comme elle s'étoit auparavant servie de la Pauvreté. Un Gouvernement, fondé sur les mêmes Maximes que celui de Sparte ou de Rome, ne feroit pas revivre aujourd'hui les anciennes Mœurs. Elles seront éternellement inconnues dans la pratique, à moins que
par

par une révolution qu'il n'est pas possible de prévoir, les Arts ne se perdent, & que par une suite de faits & d'événemens, qu'il seroit absurde d'appréhender, les hommes ne se retrouvent dans les mêmes circonstances que les Spartiates & les Romains. Les mêmes qualitez, qui avoient fait d'abord des Héros pour la Patrie, n'y produisoient plus que des Ennemis domestiques, ou des Citoyens inutiles. Plus les hommes sont invitez à violer les Loix, & exposez à ignorer la relation qu'il y a entre leur bonheur particulier & celui de la société entière, plus il est nécessaire qu'il s'élève une Puissance supérieure, qui en resserre les parties prêtes à se séparer, qui donne une nouvelle force aux loix; & qui, par un nouvel ordre de Police, supplée aux vertus que donnoit naturellement la Pauvreté, & contraigne sans violence le Citoyen riche & le Citoyen pauvre, que la différence de leur Fortune divise, à aimer également la Patrie. C'est sans doute ce que vouloient exprimer tous les (a) Historiens

an-

(a) *Non aliud discordantis patriæ remedium fuisse, quam ut ab uno regeretur.* Tacit. Ann.

MARQ. DE LANGALLERY. 113
anciens, quand ils disoient, que les Romains ne pouvoient subsister qu'en passant sous le Gouvernement monarchique.

Les plaisirs s'étant continuellement succédez les uns aux autres au logis pendant l'Hiver, j'en partis à la tête de mon Régiment (*), que je fus joindre à Bergerac, où étoit le Quartier d'Assemblée. Mr. le Marquis de Sourdis, Commandant en Guienne, s'y rendit le lendemain de mon arrivée, pour le passer en revûë. Il le trouva beau, & en rendit un compte avantageux à la Cour. La route, qu'il avoit reçue du Bureau, & qu'il me mit en main, le conduisoit à Narbonne, où il devoit attendre de nouveaux ordres. De sorte que je restai dans l'incertitude sur sa

Ann. L. I. Je pourrois ajoûter mille autres passages à celui-là. Je me contente de rapporter ce que dit Florus en parlant d'Auguste. *Sapientia sua atque solertia, perculsum undique & perturbatum ordinavit imperii corpus, quod ita haud dubio nunquam coire & consentire potuisset, nisi unius praestidis nutu, quasi anima & mente, regeretur, L. 4.*

(*) 1695.

sa destination. La Guerre, qui étoit également allumée en Piémont & en Catalogne, me permettoit de douter sur lequel des deux théâtres nous irions figurer. Ils m'étoient également indifférens par eux-mêmes. Mais, la proximité de ma famille m'auroit rendu la Catalogne plus agréable. Aiant donné la route au Lieutenant-Colonel, j'accompagnai M. de Sourdis à Bordeaux. C'est une Ville de jeu, de bonne chère, & le séjour des plaisirs. Je m'y ouvris une agréable carrière, ne négligeant aucune occasion de me divertir. Ce Seigneur m'en procuroit souvent en toutes sortes de goûts. Sa Table étoit nombreuse & délicatement servie. On y jouoit ordinairement après le dîné; mais, le jeu étoit la nuit chez Madame Brassié, femme d'un mérite distingué, qui joignoit un esprit supérieur à une politesse peu commune. J'y soupois régulièrement en compagnie des Amis & des Amies particuliers du Seigneur & de la Dame. Rien n'étoit mieux assorti que cette Société. Le Sexe n'est généralement pas beau en cette Ville; mais il n'y en a point de plus vif, ni qui ait plus d'esprit & de politesse. Les Dames

MARQ. DE LANGALLERY. 115
mes y jouent aussi gros jeu que les Cavaliers les plus gros joueurs de profession : & ce n'est pas peu dire ; car le lansquenet , qui étoit le jeu ordinaire , s'y jouoit aux quatre Louis *parti forcé* , & aux dix Louis de *belle*. J'étois assez heureux , & je ne le fus pas moins à Bordeaux. Le jeu étant ma passion dominante , on ne doit pas trouver étrange , que je ne régale pas le Lecteur de quelques Aventures galantes. Je ne pourrois que les emprunter , si j'en racontois dans ces Mémoires , pour leur donner l'agrément de la diversité. En voici une des plus tragiques qui se passa pendant le séjour que je fis en cette ville. Elle y fit voir un Monstre de Nature , au milieu du Peuple du monde le plus affable & le plus officieux.

MR. Daléme , Conseiller à la grand Chambre du Parlement , un des Juges les plus intégres & les plus éclairés du Roiaume , avoit deux fils que lui avoit laissé son épouse en mourant. L'Ainé , ce qui est assez ordinaire parmi la Noblesse , étoit l'objet de la plus tendre attention de ce malheureux Pere. N'aïant jamais pû se résoudre à l'éloigner de sa maison , il lui avoit donné un Précepteur

teur, dont selon les apparences il ne suivit point les leçons. Le Cadet fut envoyé à Condom en pension chez Messieurs de l'Oratoire, qui y élèvent aussi bien la jeunesse que dans aucun Collège de l'Europe. Malheur pour le Pere d'avoir privé son Aîné de l'éducation qu'il y auroit reçue, beaucoup meilleure sans doute que celle qu'il lui avoit lui-même donnée, ou procurée sous ses yeux. Cet Enfant gâté, qui donnoit l'essor à toutes ses passions, & sur-tout au jeu qui étoit sa passion favorite, trouvoit de quoi se satisfaire, au gré de ses desirs, dans la bourse de son Pere, qu'il lui tenoit toujours ouverte. Quelque bonne que fut la Table chez lui, il y mangeoit rarement, pour ne pas perdre de vue une compagnie de Libertins, qui lui avoient corrompu les mœurs. Il jouoit gros jeu, & n'étoit pas heureux; mais, il ne s'en embarassoit guère: le cofre-fort de son trop tendre pere étoit sa ressource.

DE l'humeur dont il étoit, ce fils dénaturé, il étoit déjà rassasié & peut-être dégoûté des plaisirs grossiers de la vie, à un âge où les autres commencent à les connoître. Il n'avoit que dix-huit ans, lorsqu'il les scella par le plus

énor-

MARQ. DE LANGALLERY. 117
énorme de tous les crimes. Les jours,
qu'on nomme jours gras en France,
c'est-à-dire les six derniers jours du
Carnaval, sont aussi des jours d'une dé-
bauche excessive. Bacchus & Venus sont
les deux Divinitez qui président à ce
tems-là. Le Mercredi, veille du Jeudi
gras, Mr. Daléme donna mille écus à
son fils pour passer le reste du Carna-
val, avec encore plus de dépense qu'il
ne l'avoit commencé & continué. Il a-
voit tout lieu de croire que cette som-
me étoit plus que suffisante ; & son fils,
qui repandoit l'argent comme de l'eau,
n'en eut pas assez. Il se trouva le len-
demain au soir au dernier sou. Quel-
ques preuves qu'il eut de l'excessive bon-
té de son pere, il eût honte de lui en
demander. S'étant donc retiré le Jeudi
gras avant la nuit, il demeura dans son
appartement, s'occupant à lire, ou plû-
tôt à réfléchir sur les mesures qu'il ve-
noit de prendre pour faire assassiner son
trop bon Pere. Il avoit séduit deux Sol-
dats de la garnison du Chateau Trom-
pete, & deux garçons cordonniers, & les
avoit engagez à force d'argent à être
les Ministres de son crime. L'heure &
le rendez-vous étoient donnez.

LE

LE valet - de - chambre alla apprendre au pere , que son fils étoit au logis. Le bon homme, agréablement surpris, envoia lui demander s'il pouvoit espérer sa compagnie à souper. Le fils vint lui-même répondre à son pere , qu'il auroit cet honneur-là. Ha , mon cher fils , lui repliqua-t-il , que je vous fai bon gré du sacrifice que vous me faites de votre compagnie ordinaire , plus agréable à votre âge que la mienne ! & il ajoûta , que pour commencer à lui en tenir compte il alloit lui rendre sa compagnie meilleure , en faisant prier à souper une Dame veuve de son quartier , qui avoit une fille & une nièce qui passaient pour deux des plus aimables Demoiselles de la Ville. Il les fit appeller en effet ; & elles s'y rendirent au même instant dans le carrosse qu'il leur avoit envoié. En tout autre tems, ce jeune homme se feroit certainement trouvé dédommagé de toute autre compagnie ; mais , pouvoit-il la goûter en ce moment , que son cœur étoit infailliblement déchiré par mille remords anticipés du parricide qu'il avoit concerté ?

M. DALÈME s'appercevant , malgré l'agréable Compagnie , de l'inquiétude de son

son fils, marquée sur son visage & dans ses manieres, en devint lui-même inquiet; & ne pouvant languir dans l'incertitude, il pria la Dame, avec qui il étoit familier, de l'excuser s'il quittoit pour un moment la compagnie. J'ai, dit-il, quelques ordres de conséquence à donner à mon Secrétaire: je ne puis les confier qu'à mon fils. Ce Secrétaire ne logeoit point dans la maison. Aiant donc prié son fils de le suivre, il le mena dans un salon ménagé dans une autre corps de logis, & le pria en grace de calmer son inquiétude, en lui disant au vrai quelle étoit la cause de la sienne. Le fils lui répondit sans hésiter, qu'il n'étoit nullement inquiet, & qu'il n'avoit même aucun sujet de l'être. Je suis, reprit-il, si fatigué des longues veilles que j'ai faites ces derniers jours, que je me suis résolu de m'éloigner cette nuit de toutes les Compagnies où j'étois prié, à dessein de me refaire par le sommeil; outre que vous croiant seul, Monsieur, ajouta-t-il, j'ai voulu vous faire compagnie à souper. Le pere l'embrassa, & répandit quelques larmes de reconnoissance & de joie, dont il baigna son visage. Le fils en versa aussi, qui ne furent

rent pas moins douces pour le Pere , que celles qu'il avoit lui-même versées ; & ce bon homme reprenant la parole le pria de lui dire hardiment s'il avoit besoin d'argent. Ne déguisez point , lui dit-il , en avez vous ? N'avez-vous pas perdu celui que je vous donnai hier au matin ? Voilà la clé de mon Cabinet , reprit-il en la lui offrant , allez prendre la somme dont vous croirez avoir besoin. A quoi le misérable Enfant répliqua , qu'il n'en avoit pas besoin.

QU'EST-CE que le Cœur de l'Homme , quand une fois l'Impiété y a pris racine ? La tendresse d'un si bon pere ne pût attendre ce fils , ni le faire rentrer dans son cœur , pour y étouffer le feu sacrilège que ses aveugles passions y avoient allumé : elle ne fit que l'endurcir & le refroidir plus que le marbre & le bronze. Le Ciel lui faisoit naître une si belle occasion de renoncer à son dessein barbare , sans qu'il la mît à profit. Son crime n'étant que concerté , il n'étoit rien de si facile que de le rétracter. Etoit-il arrêté par les recompenses qu'il avoit promises aux Assassins dont il s'é-

MARQ. DE LANGALLER Y. 121
s'étoit assuré ? Il n'avoit qu'à prendre
l'argent nécessaire pour les satisfaire,
puisqu'il le pouvoit, & sur-tout avouant
à son pere, qu'il avoit dépensé celui qu'il
lui avoit donné la veille. Ces coquins,
tout scélérats qu'ils fussent, auroient
indubitablement été plus aises d'être ré-
compensés du service inhumain qu'ils
lui avoient promis, que de l'avoir effec-
tué par un crime si noir. Point du
tout ! Il ne fit aucune réflexion : la rai-
son & l'humanité l'aïant abandonné, il
n'étoit pas capable d'en faire.

CE fils dénaturé, & ce pere trop ten-
dre, rejoignirent leur compagnie. Le
soupé fut servi, mais il se fit dans une
triste taciturnité. En vain les aimables
Démofelles, naturellement vives &
gaies en conformité du climat, tâche-
rent d'entrer en conversation, de l'é-
gaier, & d'y engager le fils en particu-
lier : elles ne purent y réussir. Elles
savoient pourtant, qu'il étoit ordinaire-
ment d'un humeur enjouée ; aussi fu-
rent-elles étonnées de le voir si morne
& si froid. C'est ainsi que se passa la
soirée ; ce qui obligea les Dames à se
retirer après les onze heures. Il fallut
même, que le pere fit ressouvenir son

filis, que la politesse exigeoit qu'il les allât remener chez elles. A son retour, il rentra dans l'appartement de son Pere. Il prit congé de lui, & lui souhaita une bonne nuit, tandis qu'il se disposoit à lui causer la plus cruelle de sa vie, par le martire qu'il lui avoit préparé.

S'É T A N T retiré dans sa chambre, il ne se coucha point; mais, aiant renvoié son laquais, il éteignit un de ses flambeaux, & se mit à lire à la faveur de l'autre. Tout le monde se coucha dans la maison. Chacun étoit dans son premier sommeil, qui est ordinairement le plus profond, & c'étoit le moment qu'il avoit fixé pour arracher cruellement la vie au meilleur de tous les peres. Les quatre assassins, n'aiant pas manqué l'heure, donnerent au fils le signal de leur arrivée. Il courut nuds piés leur ouvrir la porte cochere, & les introduisit dans la Cour; &, aiant fermé la porte, il les mena dans une écurie où étoit une échelle à bras, qui servoit à monter au grénier à foin. Il l'appliqua lui-même à une des fenêtres de la chambre de son infortuné Pere, y monta, y détacha un carreau des vitres, repoussa le volet; & aiant ouvert la fenêtre, il alla ouvrir la

la porte de la chambre, où le Pere avoit toujours l'inutile précaution de se renfermer. Les Assassins qui l'y attendoient selon ses ordres entrèrent aussitôt. Ils s'approchent du lit du malheureux bonhomme, à la faveur du Flambeau que portoit le fils. Les premiers coups que reçut cette innocente victime, ce fut un coup de bayonnette dans la gorge, & un autre au dessous du cœur. Ce pauvre homme, si vivement piqué, s'éveilla en sursaut. Le premier mouvement qu'il fit fut pour saisir un pistolet ou son épée, qui étoient à côté de son lit. Il y auroit même réussi; mais, voyant son fils à la tête de ses meurtriers, il perdit ses forces qu'il avoit conservées malgré la perte de beaucoup de sang. Et, lui ayant jetté un coup d'œil des plus touchans, il lui tint ce langage attesté par les Assassins même sur l'Echaffaut, où ils furent rompus vifs bientôt après. Ah! mon fils, lui dit-il d'une voix foible & prête à s'éteindre, que vous ai-je fait, pour me traiter si cruellement? Accordez-moi la vie, il n'en sera jamais parlé. Il n'est plus tems, répondit l'horrible Monstre; l'Affaire est trop avancée: a-

F 2

che.

achevez-la, ajoûta-t-il parlant aux Affassins, qui, pendant que le Pere avoit parlé, n'avoient pas laissé de lui donner plusieurs coups d'une Haléne, que les Cordonniers appellent *passé-talon*, dont il avoit évité la plûpart, en faisant une résistance vigoureuse. Le fils n'eût pas achevé de parler, que les Affassins, s'étant partagés, bordèrent le lit des deux côtés & aux piés, lui faisirent les bras & les jambes. Mais cet homme, qui étoit vigoureux, s'étant dégagé, saisit à son tour les plis de l'habit de son fils, qu'il ne quitta pas même en expirant. Achevez vite, s'écria alors le fils d'une voix de furie? Il fut obéï. Un des Garçons Cordonniers lui enfonça sa grosse & longue Haleine dans le cœur. C'est ainsi que périt ce malheureux pere, sous les yeux, & pour ainsi dire, par les mains d'un fils qu'il avoit trop aimé.

IL ne fut pas possible de débarasser l'habit du fils des mains du Pere. On n'eut d'autre ressource, que de couper l'étoffe, & de lui arracher par morceaux la pièce qu'il tenoit. Cette scene des plus tragiques aiant pris fin, le fils sortit de la chambre par la fenêtre après avoir

voir fait sortir les Ministres de son inhumanité par la porte, qu'il eut soin de fermer aux verroux, comme il l'avoit trouvée, & comme elle l'étoit ordinairement. Aiant laissé l'Echelle appliquée à la fenêtre, & la porte cochere ouverte & presque forcée, pour insinuer que le coup avoit été fait par des Assassins étrangers, sans que personne de la maison en fût complice. Ces mesures prises, il se retira le plus doucement qu'il pût dans son appartement. Il se coucha: mais, je ne sai si Morphée n'eût point trop d'horreur de ce crime, pour se familiariser avec ce barbare parricide.

IL dormit, ou feignit de dormir, ou du moins il demeura couché, jusqu'au lendemain vers les neuf heures avant midi, qu'on alla fraper à sa porte pour lui apprendre que son Pere, contre son ordinaire, non seulement n'étoit point levé pour aller au Palais, où il ne manquoit aucune séance, mais pour l'informer encore, qu'on avoit en vain frappé plusieurs fois à la porte de sa chambre, sans qu'il eût répondu. On l'informa encore de l'état où l'on avoit trouvé la porte, & que l'échelle du grénier à soie étoit appliquée à la fenêtre de la

chambre de son Pere. Ah ! mon Dieu ! s'écria-t-il en se mettant sur son séant, que fera ceci ? Et, s'étant levé avec précipitation, il parut très-alarmé, & s'en alla accompagné des Domestiques, qui étoient accourus, fraper violemment à la porte du bon-homme, appelant son cher Pere de toute l'étendue de sa voix. Le malheureux infame, sachant bien qu'il ne recevroit point de réponse, cessa de fraper & de crier. Il fit aussitôt appeler un Serrurier pour lui faire ouvrir la porte, qu'il fallut indispensablement enfoncer. Il entre, affectant d'être saisi de crainte, dans la chambre, où le suivent ses Domestiques effraîés. Il s'approche du lit, en tire les rideaux, qu'il avoit fermés lui-même ; & , voyant le Cadavre de son bon Pere nageant dans son sang, il se jetta sur lui à corps perdu, & l'inonda de larmes en l'embrassant, regrettant d'une voix entrecoupée de sanglots la vie d'un Pere, qu'il disoit lui être très-cher. Quel cœur ! Quelle abominable impiété aux yeux du Ciel & de la Terre ! Les foudres & les carreaux d'un Dieu vengeur du crime étoient-ils donc épuisés, puisqu'il n'en fût point à l'instant écrasé ? Non, la
peine.

peine eut été trop douce. Le Ciel l'a laissé vivre, & n'a pas encore terminé ses jours, pour qu'il soit plus long-tems rongé & dévoré par les remords cuifans que lui cause son parricide.

Le bruit s'en répandit bientôt dans la Ville. La maison du défunt fut en un moment remplie de ses parens & de ses amis. Le fils dénaturé favoit si bien se contrefaire, qu'on n'auroit jamais pensé qu'il eût eu quelque part à l'Assassinat de son Pere. Monsieur le Comte de la Trêne, premier Président au Parlement de Guienne, & Beau-Frere du Défunt, l'aïant appris au Palais, étant sur son siège, le quitta brusquement, monta dans son carrosse, & s'en alla au grand trot voir son Neveu, qui, continuant à jouer son rôle, se jetta eperdûment au coû de son Oncle, en le priant de lui tenir lieu dorénavant du Pere qu'il venoit de perdre. Après l'avoir écouté fort attentivement, & avoir entendu de sa bouche, non les circonstances de l'Assassinat de son Pere, mais les suites, ce premier Ministre de la Justice fit d'abord arrêter & emprisonner séparément tous les Domestiques. Il alla ensuite les questionner chacun en particulier dans leur pri-

fon; &, aiant senti dans les réponses qu'ils lui firent, que son Neveu pouvoit n'être pas innocent, il retourna chez lui, & lui avoua en deux mots, que les Domestiques donnoient quelques atteintes à son innocence. Si vous êtes coupable, lui dit-il, sauvez-vous au plutôt; &, si vous êtes innocent, suivez-moi: constituez-vous prisonnier au Palais, pour vous purger de tout soupçon. Le scélérat se récria fort de celui que son Oncle paroissoit avoir contre lui. Il gémit, il pleura, & prit cent fois Dieu à témoin de son innocence: il l'assûra même, qu'il vengeroit, ou depenseroit, s'il le falloit, tout son bien, pour venger la mort de son Pere. Mais, toutes ces apparences ne persuadèrent point ce Juge pénétrant. Il s'en alla dîner, bien résolu de retourner ensuite dans les prisons, pour examiner plus sérieusement les Domestiques. Cependant, le parricide, accablé de remords, se voiant presque découvert, profita de cet avertissement & du tems. Il enleva tous les bijoux de feu Madame sa Mere, & dix mille Ecus qu'il trouva dans le Cabinet de son Pere, & prit la poste sur le champ, s'étant déguisé par un emplâtre qu'il s'appliqua sur un

un œil, & s'en alla en Espagne, où il entra d'abord dans les Troupes sous un nom emprunté. Il n'en fallut pas davantage pour le rendre coupable. On ferra les pouces aux Domestiques prisonniers. Le hazard fit découvrir les Assassins. Le Procès fut fait, l'Arrêt fut prononcé, ils furent exécutés avec un des Domestiques qui avoit été complice; & le malheureux fils subit en effigie le suplice de la rouë & du feu. Son Arrêt, & les circonstances de son exécrationnable parricide, furent gravés sur le Bronze, en perpétuelle mémoire, sur une pyramide de marbre que la Cour ordonna d'élever sur le Quai près d'une des Portes de la Ville, le long de la Riviere, où est le Port le plus fréquenté. Belle matiere à Réflexions pour les enfans qui abusent de la tendresse de leurs parens, & pour les peres & meres, dont l'amour aveugle & excessif cause la perte des enfans.

CETTE horrible Scene, dont la Ville de Bourdeaux rougit encore d'avoir été le théâtre, ne laissa pas d'y troubler, & suspendre même, les plaisirs. Toute la Ville étoit pour ainsi dire en deuil. On ne pouvoit refuser des larmes au récit

qui s'en faisoit dans toutes les Compagnies. J'en fus touché sensiblement, & peut-être plus que bien d'autres; mais, ma passion dominante pour le Jeu ne cherchoit pas moins à se satisfaire. Je ne sai si la raison ou l'intérêt ne l'eussent point modérée, si je n'y eusse pas trouvé mon compte. Je partis de Bordeaux au commencement du printems, en profit de mille Louis, toute dépense faite. Cette somme me mit en état de figurer pendant la Campagne.

A peine je fus à Narbone, où mon Régiment attendoit ses ordres, qu'ils arrivèrent. Nous fûmes destinés pour l'Armée de Monsieur le Maréchal de Catinat en Piemont, où la Guerre se fit très-vivement. Cette Campagne fut glorieusement marquée pour la France, par la Victoire que nous remportâmes (*) à la Marfaille. Les Ennemis vinrent nous y attaquer, lorsque nous nous y attendions le moins. Leur Armée étoit de trente mille hommes; & la notre n'étoit composée que de dix-huit mille. Le premier choc nous fut très-desavantageux. La Cavallerie, qui étoit

(*) 1695.

MARQ. DE LANGALLERY. 131
étoit presque toute nouvelle, plia, & se mit en désordre. Monsieur de Pracontal, Lieutenant-Général, qui commandoit cette Aîle, qui étoit la droite, se donna d'inutiles mouvemens pour l'arrêter. M'ayant apperçu, il me pria de tâcher de la rallier. Je courus à toute bride & si vite, en criant *halte, halte*, que je la devançai; &, l'ayant arrêtée tout court, je la rassurai, en lui faisant accroire, que l'Aîle gauche avoit la Victoire, & qu'il ne tenoit qu'à nous de la gagner. Elle me suivit au grand trot très-bien ralliée. Pracontal en reprit le commandement, & nous ayant mené du même train à l'Ennemi, nous l'enfonçâmes, & nous reprîmes le terrain que nous avions perdu.

NOTRE habile Général, qui ne manquoit pas de mettre à profit tous les avantages que lui pouvoit procurer le hazard, s'étant aperçu que son Armée étoit au-dessous du vent, & que cette circonstance nous arracheroit infailliblement la Victoire, il fit faire un quart de conversion à toute l'Armée, qui, par ce mouvement gagna le dessus du vent, qui étoit extrêmement fort. La terre étoit sèche & sablonneuse; de sorte que

F 6

la

la poussière & la fumée étant poussées du côté des Ennemis nous servirent mieux que les forces & la valeur. Nous avions gagné un terrain élevé, d'où nous les battions en flanc, sans qu'ils se fussent aperçus de cette nouvelle position. Ils en furent si déconcertez, qu'ils crurent que M. de Revel, Maréchal de Camp, qui commandoit un corps de six mille hommes du côté de Pignerol, faisoit cette manœuvre. Cette erreur les mit en désordre. Nous en profitâmes, & les poussâmes vivement jusqu'aux Portes de Turin, où nous demeurâmes deux heures en bataille, sans que les Ennemis fissent la moindre mine de vouloir recommencer le combat. Le carnage fut grand. Nous en vîmes les preuves, en nous en retournant sur le Champ de Bataille. Les chemins, qui nous y menèrent, étoient jonchés de morts & de blessés. Je compte que les Ennemis y perdirent treize mille hommes, parmi lesquels étoient quatre mille prisonniers. Notre perte monta à trois mille six cents hommes, & nous en eûmes quinze cents blessés. Nous leur prîmes vint-deux Drapeaux ou E-tendarts, six Timbales, & huit pièces de

de Canon de Campagne. Il est certain, que si nous n'eussions pas gagné le vent sur l'Ennemi, nous aurions été battus à plate couture. Cet avantage n'est guère moins grand dans une Bataille, que dans un Combat naval. Il doit être également l'objet d'un Général, tant sur l'erre que sur Mer. M. le Comte de Revel nous joignit le lendemain sur le Champ de Bataille, pour nous aider à recueillir les fruits de la Victoire, quoiqu'il ne les eût, ni cultivés, ni arrosés de son sang.

Nous décampâmes le même jour, & nous prîmes la route de Casal, d'où nous entrâmes dans le Montferrat, que nous mîmes à contribution. On y fit de plus de bons Magasins de blé & de fourrage, dont il y a grande abondance dans ce païs-là. Après nous en être rendu maîtres sans coup férir, & nous y être assuré nos Magasins, nous allâmes mettre le siège devant Vercueil, où les Piémontois n'avoient pas eu le tems de jeter une garnison suffisante pour défendre cette Place, qui est assés bien fortifiée. Mr. de Catinat, en aiant été sûrement informé, détacha dix mille hommes de l'Armée, en donna le Comman-

F 7 dement

dement à M. de Bulonde, Lieutenant-Général, avec ordre d'aller assiéger Coni. Cette Place, située dans les Alpes, sur la Riviere, ou plutôt sur le Torrent nommé la Sture, à l'extrémité du Comté de Nice, Frontiere de Piémont, est plus forte par sa situation, que fortifiée selon les Régles de l'Art. Elle fut investie. La Tranchée y fut ouverte, & assez vivement poussée, autant que le pouvoit permettre la nature du terrain, qui est très-pierreux & rocailleux. Elle fut battuë pendant douze jours, mais infructueusement. M. de Catinat, jugeant que ce siège pourroit tirer en longueur, & aiant été informé que le Duc de Savoye avoit reçu un renfort d'Allemands, qui étoient passés par les Vallées des Grisons, & que son Armée étoit de vingt-cinq mille hommes, il rappella M. de Bulonde. Le siège de Coni fut donc levé. Les *Drilles* de notre Armée, Soldats d'un certain génie qui n'épargne personne, lui firent à ce sujet une Chançon, qui pourra peut-être divertir un moment quelqu'un de mes Lecteurs. La voici.

Bulon-

Bulonde a siégé CONI, Bis

Mais il en est déguerpi Bis

Sans Tambour & sans Trompette,

Faisant laide pirouette.

Lampons, Lampons,

Camarade, Lampons.

En savez-vous la raison? Bis

C'est que les CONI de Piémont Bis

Ne sont pas comme ceux de France,

Que l'on prend sans résistance.

Lampons, Lampons,

Camarade, Lampons.

CEPENDANT notre Général, informé que les Ennemis se disposoient à nous attaquer devant Verceil, en poussa si vivement le siège, qu'en deux jours la brèche fut parfaite. Tout aiant été disposé pour l'assaut, la Garnison battit la chamade, & se rendit prisonniere de guerre. Nous en prîmes possession, en même tems qu'elle en sortit forte de quinze cents hommes, dont une partie s'engagea dans le Régiment de Nice Infanterie, dont le Comte de L'ascaris, de la plus illustre Noblesse du Comté de ce nom, étoit Colonel. J'y regus une
blef-

blessure à la cuisse, en portant la fascine dans le fossé. Elle n'eut qu'une fuite agréable pour moi ; car, elle me procura le Brevet de Brigadier des Armées du Roi. J'en fis les fonctions le lendemain que je l'eus reçu, dans une occasion que je vais dire.

SUR l'Avis que nous eûmes que le Duc de Savoie aiant appris la prise de Verceil, se proposoit de s'emparer des Magazins que nous avions dans le Montferrat, je fus détaché avec huit Escadrons, & six Compagnies de Grénadiers que mes Cavaliers portoient en croupe, pour en défendre & conserver le principal & le plus exposé, qui étoit dans un gros Bourg, ou même petite Ville, nommée Monchalts. Bien me valut de faire diligence ; car, si j'y étois arrivé deux heures plus tard, ce Magasin auroit été enlevé, & ma troupe eut risqué d'être enveloppée. A peine je m'y fus posté où je croïois l'être le plus avantageusement, qu'un Régiment de Hussards & un de Dragons, ne sachant pas mon arrivée, se présentèrent à la Porte de ce gros Lieu, faisant sommer le Baile & les Bourgeois de l'ouvrir sur peine d'être pillés, brûlés, & fac-

MARQ. DE LANGALLERY. 137
faccagés. J'avois placé une partie de
mes Grénadiers dans une espèce de Ra-
velin, qui couvroit cette Porte, &
deux vieilles pièces de Canon de fer,
que j'avois trouvées au rebut dans le
fond d'une mauvaise Tour, au milieu de
la rue à 20. pas de la Porte, & je les
avois fait charger à *mitraille*. Une
Compagnie de Grénadiers avoit été pos-
tée derrière les deux battans de la Porte,
avec ordre de les fermer dès que les
Hussards feroient entrez. Le reste de
mes Grénadiers étoient cachés derrière
les mauvais parapets de la muraille qui
aboutissoit aux deux côtez de la Porte; &
toute ma Cavalerie étoit partagée en trois
Corps, deux qui occupoient les rues à
droite & à gauche de la Porte, & le
troisième étoit caché dans deux ruelles
collaterales à celle qui conduisoit à la
Porte, & qui étoient à côté de mes deux
pièces de Canon, que j'avois fait couvrir
de linge comme pour le faire sécher.

J'AVOIS pris ces mesures sur le pres-
sentiment que j'eus de la manœuvre que
feroient les Ennemis en arrivant à ce
Bourg, où ils ne croïoient trouver que
des habitans plus portez pour leur Prin-
ce que pour ses Ennemis. Elles me
réüs-

réussirent à souhait. Pour plus grande sûreté, je fis faire le personnage de Baile, ou de Magistrat, à un Piémontois, qui étoit Capitaine des Grénadiers du Régiment de Nice. Il parut à la fenêtre d'une vieille guérite, & répondit aux Huffards, qu'il alloit faire ouvrir la Porte sur le champ, s'ils vouloient lui promettre de n'exercer aucune hostilité sur leurs personnes, ni sur leurs effets. Le Commandant le leur promit, en renouvelant ses instances pour qu'on lui ouvrît la Porte sans délai.

ELLE lui fut ouverte à l'instant. Les Huffards entrèrent sans ordre & sans précaution, n'ayant pas même le sabre à la main, tant ils étoient prévenus qu'ils n'avoient point d'Ennemis à combattre. Ils furent suivis de si près par les Dragons, que les Grénadiers, préposés pour fermer la Porte à ces dernières Troupes, ne pûrent en venir à bout. M'en étant aperçu, je fis démasquer ma vieille & mince Artillerie, qui fit sa décharge fort à propos, & avant que la moitié des Dragons n'entraissent. Ce coup imprévu les arrêta, & leur fit même rebrousser chemin; mais, les Grenadiers du Ravelin, ceux qui étoient à la Por-
te

te & derrière les parapets de la Muraille, les fustillèrent de si près, qu'il en resta près de deux cens sur la poussière. Le reste s'enfuit au galop. Cependant, ma Cavalerie aiant mis entre deux feux les Huffards & les Dragons ennemis, & tous les Grénadiers étant rentrez, & joints à leurs Camarades, firent sur eux une si vive décharge à dos, tandis que ma Cavalerie marchoit à eux le sabre haut, qu'ils se jetterent en bas de leurs chevaux, en demandant quartier. Je le leur accordai; &, aiant fait mettre tous les chevaux dans des écuries du Lieu, j'ordonnai qu'ils fussent desarmés & renfermés dans des Granges sous bonne garde. Il n'y en eut que soixante tuez, & vingt blessés.

CHARMÉ d'avoir eu cette première occasion de me signaler en qualité de Commandant, je dépéchai d'Aubigni, mon Lieutenant-Colonel, à M. de Catinat, pour lui rendre compte de cette action, dont il eut beaucoup de joie. Il rit même du stratagème dont j'avois usé, & il le loua à table en présence de tous les Officiers généraux. Son premier soin fut d'envoier ce détail à la Cour, sans aucune altération. Dix jours après

après le départ du Courier , d'Aubigni fut fait Brigadier , & reçut en même tems une Lettre de Madame de Maintenon , dans laquelle il y en avoit une pour moi , où elle me félicitoit de mon zele & de ma valeur dans le service du Roi. Elle m'affûroit , que je n'avois plus besoin de sa protection , & que Sa Majesté prendroit soin lui-même de ma Fortune. Quand je n'aurois pas naturellement aimé la Guerre , ces Promesses flatteuses auroient été capables de m'encourager à y faire de mieux en mieux mon devoir.

T A N D I S que tout conspiroit à flater mon ambition , le destin ne me préparoit que de l'amertume. La réponse , que me fit mon Pere à la Lettre que je lui avois écrite pour lui faire part des progrès que je faisois dans les Honneurs militaires , m'apprit que mon Epouse étoit en danger de mort dans une fausse couche qu'elle venoit de faire. Elle y mit même une Apostille de sa propre main , pour me dire un éternel Adieu. Cette Nouvelle me causa mille fois plus d'affliction , que toutes les faveurs de la Fortune ne m'avoient fait de plaisir. L'impression , que fit la mort précoce
de

MARQ. DE LANGALLERY. 141
de mon adorable Epouse, dure encore :
elle ne s'effacera même jamais ; & je
n'ai pas senti trois jours seulement le
plaisir que peut faire tout ce qui flate
l'ambition. Tous les Officiers que je
fréquentois s'en apperçurent d'abord.
Mon visage & mes yeux trahirent mon
cœur, & dévoilèrent le secret que j'y
voulois tenir caché. Outre que je n'ai-
me pas à me faire plaindre, la Politi-
que m'inspiroit de ne pas découvrir la
cause de ma tristesse. M. de Catinat
lui-même, à qui rien n'échappoit, &
dont le coup d'œil étoit plus pénétrant
que les réflexions des autres, me ques-
tionna à ce sujet ; mais, je le dépaïsai,
en lui disant qu'une de mes sœurs, que
j'aimois tendrement, étoit morte, & que
je ne pouvois lui refuser les premiers
mouvemens dont la Nature étoit le
principe. Il parut me croire, mais
je ne sai s'il me crût. Quoiqu'il en
fût, je hazardai cette défaite, n'ayant
pas voulu prétexter quelque incommo-
dité, de peur qu'étant de service ou
de jour, l'occasion de quelque Expédi-
tion ne se présentât, & qu'on ne me
dispensât malgré moi de marcher.

CEPENDANT, à force de chercher la
soli-

solitude pour me livrer tout entier à ma douleur, je la trouvois assez souvent; & j'y emploïois une partie du tems à m'affliger, & l'autre à me consoler, à l'aide des réflexions raisonnées que je faisois sur la caducité des choses de ce Monde, principalement sur la rapide fluidité de nos jours, & sur le peu de fond qu'il y a à faire sur ceux du plus vigoureux Guerrier. Je ne fus jamais dévot ni bigot: mais, j'ai toujours eu un peu de Religion; & j'y trouvai en ce moment des motifs de consolation, que rien au monde n'auroit pû me fournir. Aiant lû & relû plusieurs fois la Lettre de mon Pere, après en avoir bien pesé les termes, je conclus que je n'avois plus d'Epouse; & m'étant dès-lors attendu à recevoir par la première poste la Nouvelle de sa Mort (*), j'en fus moins frappé quand je l'appris, que si je m'étois repû de la vaine espérance de son rétablissement. Il me semble que c'est l'unique parti qu'un homme sage puisse prendre. Les coups, qu'on prévoit, doivent se prévenir; & ils frappent alors moins vivement, que si l'on

(*) 1695.

MARQ. DE LANGALLERY. 143
l'on ne les, a ni prévenus, ni prévûs.

MALGRÉ ma Philosophie Chrétienne & morale, je ne laissois pas de porter presque par-tout un visage triste, quoique je sentisse parfaitement bien, qu'il ne pouvoit être agréable à personne, non pas même aux gens tristes & mélancoliques. Il me fallut donc attendre du tems toute ma consolation. Il ne me l'a pourtant point encore procurée depuis trente-cinq ans. Toute la faveur qu'il m'a faite, c'est de la modérer dans son étendue & dans ses accès; & c'est beaucoup pour un Infortuné comme moi, que la Nature me traite avec moins de rigueur que les hommes, qui m'ont toujours cruellement traité, après les avoir fidèlement servis: je parle de ces hommes puissans, qui naissent pour dominer sur les autres.

CETTE Campagne continua, & prit fin, sans qu'il se passât rien de considérable où j'aie eu quelque part. Je passai le Quartier d'Hiver suivant dans le Montferrat. Nos postes étant entourés d'Ennemis, la Cour ne voulut permettre à aucun Officier de quitter sa Troupe. Ainsi, quelque envie que j'eusse

se

se d'aller chez moi, il ne me fut pas possible de la satisfaire. Je menai une vie fort retirée dans les villages qu'occupoit mon Régiment. N'y aiant personne à fréquenter, rien ne fut capable de me distraire de mon affliction, dont j'aimois à me repaître. Elle ne m'étourdissoit pourtant pas assez, pour me faire oublier ni négliger les devoirs où m'engageoit ma reconnoissance. J'en donnai des témoignages à Madame de Maintenon en des termes qui en prouvoient la sincérité.

Elle ne répondit à ma Lettre qu'à l'entrée de la Campagne (*), qui recommença au mois d'Avril suivant. Elle me marquoit, que le Roi m'avoit mis, à sa sollicitation, sur la Liste des Maréchaux de ses Camps & Armées, & que j'en recevrois le Brevet par M. de Catinat, qui devoit partir incessamment de la Cour, pour venir prendre le Commandement des Troupes en Piémont. Ce nouveau Bienfait exigeoit de nouveaux sentimens de ma gratitude : & ce fut pour lui en donner de nouvelles preuves, que je lui écrivis pour la prier de

(*) 1696.

de disposer de mon Régiment. Mon nouveau Grade ne me permettant pas de le garder, je crus devoir lui en laisser la disposition, pour la convaincre que je n'étois pas ingrat. Elle l'accepta, mais en toute autre vûë que je ne m'imaginois. Je croïois qu'elle le destinoit à d'Aubigni, mon Lieutenant-Colonel & son Parent. Mon attente fut trompée. Elle en pourvût un autre Sujet, sur qui je n'aurois jamais jetté les yeux.

JE reçus bien-tôt après sa Réponse, où, après bien des politesses, elle me marquoit, qu'elle avoit accepté mes offres, avec d'autant plus de plaisir, qu'elle espéroit que je ne traverserois point le dessein qu'elle avoit de me marier; &, sans m'en dire davantage, elle m'ordonna de l'informer avec toute la candeur dont j'étois capable, si le mariage étoit de mon goût. Je vous destine, disoit-elle en finissant, une Epouse digne de votre naissance & de votre rang.

NE m'étant jamais imaginé que ma Patrone étendit ses soins pour moi jusqu'à mon établissement, je fus agité d'une cruelle inquiétude, fort incer-

tain sur la Réponse que j'avois à lui faire. La plaie, que m'avoit faite la mort de mon incomparable Epouse, étoit encore saignante. J'en croïois la perte irréparable ; & , dans cette idée, j'avois pris la resolution de ne jamais chercher à la réparer dans un second mariage. D'autre part, sentant bien que Madame de Maintenon n'avoit hazardé à m'offrir une femme, que dans l'espérance que je l'accepterois de sa main ; & que s'en voïant déçue, elle ne manqueroit pas de me traiter d'ingrat, non pour les bienfaits que j'en avois reçus, mais pour ceux dont elle prétendoit me combler, & par conséquent de me retirer sa protection, je fus forcé par mon ambition à trahir mon cœur. Je lui écrivis, que ses désirs étoient pour moi des ordres, que je ne transgresserois jamais ; & que, quand même j'aurois de l'éloignement pour l'état qu'elle me proposoit, j'étois sûr, qu'y entrant sous ses auspices, j'y trouverois ma félicité.

LES Dames veulent absolument, mais elles ne s'endorment pas sur les moïens d'obtenir ce qu'elles veulent. La promittitude est leur caractère dans l'exécution de
de

de leurs desseins. Madame de Maintenon ne dérogeoit pas à son Sexe. Elle me fit l'honneur de m'écrire par le premier ordinaire, que la confiance que je lui marquois, l'engageoit à prendre mes intérêts à cœur plus que jamais, & à menager plus efficacement ma Fortune. La Dame, que je viens, me disoit-elle, d'affûrer de votre cœur & de votre main, est la Marquise de Simianes, jeune encore & assez riche: mais, ajoûtoit-elle, c'est l'Article qui doit le moins vous embarrasser; la Providence ne manquera pas d'y suppléer.

CETTE Lettre étoit un long Eloge de ma future. Ni naissance, ni alliances, ni jeunesse, ni beauté, rien n'y étoit oublié: il y en avoit de reste pour me rendre amoureux, si en ce tems-là j'avois pû le devenir.

MADAME de Simianes étoit Castellane, Démonioelle d'une des plus anciennes & illustres Maisons de Provence. Elle avoit épousé Mr. le Marquis de Simianes dans un âge fort avancé. Il mourut après quelques années de mariage, laissant son Epouse avec un fils unique, qui étoit en ce tems-là âgé de quinze ans. Ma Patrone avoit ou-

vert son cœur à la Mere & au Fils. Celui-ci étoit l'objet de son amitié, & la mere celui, & de son amitié, & de son estime à la fois. Elle ne cherchoit depuis quelque tems qu'une occasion pour la remariar à son avantage, en sorte que le fils y trouvât le sien. Je la fournis, & elle ne fut point manquée. Mon Régiment fut donné au jeune Simianes, & je fus destiné, & livré ensuite, à sa Mere.

Je sentoïis bien, que mon établissement étoit un effet de la prédilection de Madame de Maintenon; mais, n'importe: je croïois ne devoir pas lui en être redevable, tant il m'étoit indifférent, & quelque chose de plus. N'est-il pas bien dur en effet de se voir atteller à un Ménage, sans connoître & par conséquent sans aimer, l'autre partie de l'Attelage?

Cela se fit pourtant ainsi. Le jeune Simianes sortit du Collège, & quitta sa Mere, pour aller joindre mon Régiment, qui devenoit le sien; & moi, je quittai l'Armée, pour m'aller unir, du moins civilement, à la Marquise de Simianes, qui alloit devenir ma femme. J'eus beau retarder mon départ d'un ordinaire, pour attendre la Réponse de
ma

ma Patrone, que je priois de différer mon Mariage jusqu'à la fin de la Campagne : en vain je lui fis observer, que mon Honneur s'y trouvoit intéressé, elle m'écrivit de partir sans délai, & que si mon Honneur souffroit quelque atteinte, elle fauroit bien le relever. Je ne vous croïois pas si rétif, ajoûtoit-elle : l'occasion est trop belle, pour que la gloire des Armes n'y cède point aux plaisirs de l'Amour.

JE fus comme l'on voit trop vivement pressé, pour ne pas me rendre : il me fallut partir. Mais, pour avoir un prétexte de rejoindre l'Armée, j'y laissai mes équipages & mes domestiques, ne retenant que mon Valet-de-chambre, qui étoit mon homme de confiance. De tous les voïages que j'ai faits en ma vie, ce fut le plus désagréable & le plus ennuyeux. J'arrivai à Paris le cinquième jour de ma course. Cette promptitude n'étoit pas une preuve de mon Amour pour l'Epouse qui m'étoit destinée ; mais, je prétendois en donner une de ma soumission aux ordres de ma Patrone. Je fis ainsi d'une pierre deux coups. Elles en furent tou-

tes deux également frappées à mon avantage.

CETTE Ville, que j'aimois infiniment, me parut affreuse. Je la regardai comme le tombeau de ma Liberté; & mon Amour pour mon adorable Défunte y prit une nouvelle naissance. Je n'en sentis jamais la force si vivement. Il m'occupa uniquement toute la nuit de mon arrivée, sans que j'en fusse distrait par la moindre idée de celle qui l'alloit remplacer. Il fallut pourtant me résoudre à lui aller faire de bouche l'hommage de mon cœur, malgré la répugnance, pour ne pas dire l'impossibilité, où j'étois de le lui donner. Je partis pour Versailles assez matin pour y arriver au levé de Madame de Maintenon. On m'annonça, & je fus presque à l'instant introduit dans son appartement: elle m'y parla tête à tête des grands desseins qu'elle avoit sur moi, & de la Fortune qu'elle me préparoit. Mais Ciel! je prévis en ce fatal moment, que le moïen, dont elle vouloit se servir pour m'élever, seroit ma pierre d'achoppement. Je fis néanmoins bonne mine à mauvais jeu. C'est un personnage, qui ne coûte gué-

guère aux Courtisans. Il n'est pas possible de se soutenir à la Cour, sans être Comédien.

MA Patrone m'amusa, en m'entretenant des grandes qualitez de l'esprit & du cœur de ma Future. Elle n'oublia pas ses attraits ; & je l'amusai, en feignant de tout admirer, & d'être amoureux d'avance d'un si beau Portrait, sans avoir jamais vû l'Original. Madame de Simianes, qui avoit été avertie de mon arrivée, eut tout le tems de se munir de ses appas, à dessein de me charmer. Elle ne laissa pas d'en emprunter beaucoup de l'art, pour rehausser ceux qu'elle tenoit de la Nature, qui dans le fond ne les lui avoit point épargnez. Bien sûre d'ailleurs que ma Patrone & la sienne n'auroit pas manqué de me prévenir en sa faveur, elle parut avec cet air aisé qu'inspire la confiance où l'on est de ravir un cœur. Notre Entremeteuse la prit d'abord par la main, & me la présenta. Que faire ? Il falut la saluer par plus d'un Baisé, & affecter de s'en lècher les levres. Quelle contrainte pour un honnête-homme de feindre d'aimer un objet, qu'il est forcé de haïr !

EN toute autre situation, j'aurois pu l'aimer; car, elle étoit en effet très-aimable. Madame de Simianes étoit d'une taille un peu au-dessus de la médiocre, & des mieux prises. Ses yeux noirs & vifs étoient des plus tendres. Elle avoit le teint clair-brun, rehaussé par le plus beau sang du monde, & par des fourcis & des cheveux noirs, qui ombrageoient avantageusement sa beauté. Sa gorge relevée & pleine n'en paroissoit que plus blanche. D'un esprit enjoué, avec des manières engageantes & une voix agréable, elle étoit propre à donner de l'Amour à tout autre qui auroit été capable d'en recevoir. Mais, mon cœur y étoit insensible. A peine mes yeux lui trouvèrent-ils un beau trait. Ma charmante d'Athis dans le tombeau effaçoit toutes les Beutez vivantes.

Au moment que je la vis, je fis semblant de l'aimer; &, me félicitant de mon sort, je l'affûrai de la possession de mon cœur & de ma personne, quand il lui plairoit. Elle me rendit en apparence tendresse pour tendresse; mais, je lûs dans ses yeux, qu'elle avoit découvert mon secret dans les miens. C'étoit une de ces fines.
Ca-

Coquetes, que l'expérience rend habiles dans le grand Art de discerner les sentimens de ceux qui les approchent. Il est difficile de les tromper, si l'Art de feindre n'est pas naturel à ceux qui les trompent.

NOTRE commune Patrone parut satisfaite de cette Entrevûë; &, pour consommer son ouvrage, elle fixa au quatrième jour le moment de notre union. Elle se fit au tems nommé, en présence de Madame de Maintenon, dans son appartement, & sous les yeux de deux Dames & de deux Cavaliers qu'on y avoit appellés. La Cérémonie faite, ma Patrone me fit l'honneur de me donner un Baillé: elle embrassa mon Epouse, & nous souhaita toutes sortes de benedictions temporelles & spirituelles. Cette Dévote ne manquoit jamais de mettre Dieu à toutes Sauces, & d'unir à tout propos le Ciel avec la Terre. C'est à la faveur de cette Piété masquée, qu'elle avoit ménagé l'esprit & le cœur du Roi, jusqu'à les maîtriser souverainement.

TROIS jours après ce fatal Engagement, que je régarde avec beaucoup de raison comme la source de mes malheurs, j'allai remercier encore une fois

ma Patrone de tous ses bienfaits ; l'assurant, que j'étois plus touché du dernier que de tous les précédens, tout grands qu'ils fussent. Elle fut charmée des Eloges que je lui fis de mon Epouse ; & , croïant qu'elle étoit mes premières Amours , elle ne douta point de leur durée. La voïant contente de mon procédé, je la priai de me permettre d'aller joindre l'Armée, qui n'étoit pas prête à se séparer. Le Mois d'Août n'étoit pas encore commencé. Elle me laissa entrevoir, qu'elle étoit mécontente que je touchasse cette corde ; mais, je poursuivis ma pointe. Il ne me convient nullement, lui dis-je, Madame, de me reposer dans le sein de mon Epouse, tandis que mes Camarades sont livrés jour & nuit aux fatigues de la Guerre. Vous sentez, je m'assûre, que, quelque établie que soit ma Réputation, elle en recevroit une furieuse atteinte : & douterez-vous que Sa Majesté ne me tienne compte, avec usure, du Sacrifice que je ferai de mes plaisirs à mon devoir & à sa gloire ?

Ce Discours, que je lui tins d'un ton mâle, mais sans m'écarter du respect que je lui devois, la surprit. Elle rêva
quel-

MARQ. DE LANGALLER Y. 155
quelque instant fans me dire mot. Rom-
pant enfin le silence, elle approuva mon
dessein, & m'assûra, qu'au lieu de m'en
détourner, elle me conseilloit de l'exé-
cutter sans délai. J'en parlerai ce matin
au Roi, ajoûta-t-elle, & je vous pré-
senterai à Sa Majesté, vous & votre
Epouse. Elle me chargea d'avertir ma
femme de se trouver avec moi dans son
appartement à l'issuë de la Messe du
Roi, qu'elle manquoit rarement, & d'où
Sa Majesté l'accompagnoit ensuite chez
elle.

LE Roi favoit que j'étois à la Cour,
& n'ignoroit pas mon Mariage. Quel-
que puissante que fût Madame de Main-
tenon, elle n'avoit pas pris sur elle de
me rappeler de l'Armée avant la Mi-
Campagne. Le Roi lui en avoit accor-
dé la Permission. Mais, je n'avois pas
fait encore ma Cour à Sa Majesté, par-
ce que ma Patrone m'avoit dit qu'elle
la feroit pour moi, afin que je pusse
donner tout mon tems à Madame de
Simianes. De-là on comprend sans pei-
ne combien avant j'étois dans l'estime
de Mad. de Maintenon, & jusqu'à quel
point je pouvois me flater de sa pro-
tection.

Nous nous entretenions dans l'Antichambre tête à tête, mon Epouse & moi: elle avoit même sa main dans les miennes, appuiant négligemment, & tendrement peut-être, sa tête sur mon épaule, lorsque le Roi entra avec Mad. de Maintenon. Le Roi n'étant suivi de personne en cette occasion, il ne nous étoit pas aisé d'être avertis de leur arrivée. Ils nous surprirent donc dans l'attitude que je viens de marquer. Ha, ha, dit le Roi d'un air galant & gracieux, c'est fort bien fait d'entretenir un si beau feu. Il est trop nouvellement allumé, ajoûta Sa Majesté, pour le laisser éteindre. Je crois, Sire, dit Mad. de Maintenon avec un souris, que l'Amour ne manquera pas de l'attiser pour le faire durer long-tems.

QUELQUE *bénêt* qu'il faille paroître quand on est nouveau marié, je renonçai à cette basse bienséance. Je repartis, que la matiere étoit trop combustible, pour que le feu qui y avoit pris s'éteignît avant de la consumer. Le Roi sourit à cette faillie: & Mad. de Maintenon en éclata, disant qu'elle étoit glorieuse d'avoir si bonne main pour dresser un feu. Le sérieux aiant succédé à ce petit

tit badinage , le Roi fit l'honneur de donner un Baïsé à mon Epouse : il nous souhaitta de doux & longs plaisirs. Me prenant ensuite par la main , Sa Majesté me dit gracieusement , qu'il me fa-voit bon gré de mon zèle pour son Service ; & , m'ayant pris en particulier près d'une fenêtre , je le fatisis , en lui rendant compte du détail de la Campagne , de la Bataille de la Marfaille , & surtout du Stratagème que j'avois joué à Monchalts dans le Montferrat. Partez , me dit-il en entrant dans le Cabinet de Mad. de Maintenon : vous aurez bientôt l'occasion de me donner de nouvelles preuves de votre valeur. Rien de plus agréable pour un Officier , que de voir son Prince content de ses services , & se louer de son devoir ! Mais , il s'en faut bien que j'y fusse aussi sensible , que si mon adorable d'Athis en avoit partagé le plaisir.

Avant de partir de Versailles , où j'occupois l'appartement que mon Epouse avoit dans le Château , j'écrivis à mon Pere , à mon Oncle de Nêmond , & à l'Evêque de Montauban son frere , pour leur donner toutes ces Nouvelles : & laissant ma femme fort contente de moi

auprès de notre Patrone, je m'en allai à Paris, d'où je partis douze heures après y être arrivé, sans y avoir vû personne. J'aurois rougi de paroître en cette Ville, dans une Saison qui m'appelloit à l'Armée.

J'y fus rendu en quatre jours, & j'en avois mis cinq pour me rendre à Paris. Tant il est vrai que les Voïages, qu'on fait avec plaisir, sont toujours plus courts que ceux qu'on n'entreprend qu'à regret. Toute l'Armée me vit de retour avec plaisir. Mes Camarades, qui ignorent pourquoi j'étois allé à la Cour, ne favoient qu'en penser. Mr. de Catinat étoit le seul à qui j'en avois confié le sujet. Cet aimable Général fut aussi le premier à le publier, en portant la santé de mon Epouse à un gros nombre d'Officiers, qui se trouvèrent à sa table le lendemain de mon arrivée. Le jeune Simianes, qui y étoit, n'en favoit rien lui-même. Il en fut aussi plus étonné que les autres. Il ignoroit même que je fusse arrivé, parce que je n'avois pas eu le tems de l'en faire avvertir, & de lui rendre une Lettre de sa Mere, parce qu'il campoit assés loin du Quartier général, où j'étois campé.

IL m'accompagna chez moi sortant de table ; & , aiant lû la Lettre de sa Mere , il se jetta à mon coû , & m'embrassant le plus tendrement du monde , il m'assûra , que sa Mere ne pouvoit jamais lui faire de si grand plaisir , que de me choisir pour son Pere. Ce sentiment me toucha , & je donnai au fils la tendresse que je n'avois pû accorder à la Mere. Soiez honnête-homme , lui dis-je : vous aurez mon estime & ma protection ; & je vous tiendrai lieu de Pere. Je ne m'y attachai si fort en effet , que parce qu'il avoit la plus part des traits de mon fils. Eh ! pourquoi sa Mere ne me retraçoit-elle pas les charmantes qualités de l'adorable d'Athis , qui étoit encore la Reine de mon cœur , & qui en fera toujours la Souveraine ? Mais , le Destin ne vouloit pas que je réparasse ma perte par un équivalent. Il semble même , qu'il tâcha de me la rendre plus rigoureuse , en me privant de l'image , après m'avoir ravi la réalité.

MON Oncle m'informa , par une seule Lettre , de la Mort de mon Pere & de celle de mon Fils , sur qui j'avois fondé de grandes espérances. Il m'assûra que l'affliction extrême , où la Mort de mon

Epouse

Epouse avoit jetté mon Pere, l'avoit rendu languissant; & que celle de mon Fils, causée par une petite Vérole maligne, lui avoit porté le coup mortel. Il ajoûta, que s'il eût été capable de joie, la Nouvelle de mon Mariage, fait de la main de Mad. de Maintenon, & en quelque maniere du choix du Roi lui-même, l'auroit infailliblement rapellé à la vie; mais, qu'elle étoit trop avancée, pour qu'il la poussât plus loin.

O N peut s'imaginer les tristes impressions, que firent dans mon cœur tant d'accidens funestes, dont mon Mariage politique n'étoit pas le moindre. Elles m'accablerent si fort, que je faillis à en perdre la vie. Je crois même en être redévable à mon Général, qui, à la première Nouvelle qu'il eut de mon état pitoyable, vint me voir plusieurs fois. Assez bon phisionomiste pour connoître que mon esprit & mon cœur étoient plus altérés que ma santé, il me parla avec tant d'énergie & d'une maniere si affable, que je sentis qu'il avoit raison. Ce premier pas, que je fis pour chercher quelque consolation, me disposa à en faire d'autres qui me la procurèrent. Ce grand homme, outre qu'il m'esti-
moit,

MARQ. DE LANGALLERY. 161
moit, me marquoit une vraie Amitié en
toutes fortes d'occasions. Il m'apelloit
son Pais, quoique nous fussions de dif-
férentes Contrées. Il étoit Saintongeois.
J'étois Engoumoisin. Ces deux petites
Provinces étant limitrophes, lui don-
noient lieu sans doute de me qualifier
de Compatriote. Si toute la Terre ne le
connoissoit pour le plus grand Général
& pour un des plus beaux Génies de
son Siècle, je croirois devoir placer ici
son Portrait & son Eloge.

REVENU peu à peu de l'abbattement
mortel où m'avoit réduit mon affliction,
je repris mes fonctions dans l'Armée.
La joie que j'eus de m'y revoir me
donna tant d'embonpoint, que ma Santé
parût parfaitement rétablie, quoique
dans le fond je ne me portasse pas des
mieux. Mon Général, tout pénétrant
qu'il étoit, s'y trompa. Croïant à ma
mine, que j'avois repris toute ma vi-
gueur, il me confia une Expédition, qui
n'étoit pas moins dangereuse dans l'exé-
cution, que glorieuse par l'heureuse
issue. Le Roi, me dit-il d'un air gra-
cieux, qui vous charge de cette Affaire
par mon organe, vous ménage moins
que moi; car, je ne vous y exposerois
pas,

pas, si j'en étois le maître. Ce préambule, plein de Politesse, me rapella ce que le Roi m'avoit dit dans l'appartement de Madame de Maintenon, lorsque je pris congé de Sa Majesté, ou plutôt lorsqu'il m'ordonna de partir pour l'Armée.

AÏANT répondu comme je devois aux sentimens de M. de Catinat, je lui demandai le plan & ses ordres par écrit, le tout signé de sa main: non que je craignisse qu'il me défavouât si l'Affaire échouoit; mais seulement pour me précautionner contre la mort, qui auroit pû l'enlever pendant mon Expédition, qui pareissoit devoir être de longue haleine. Il détacha de l'Armée, campée à la vûë de Casal, dix Compagnies de Grénadiers faisant cinq cents hommes, six Escadrons de Dragons, & quatre de Cavalerie, c'est-à-dire, le Regiment entier de Simianes, qui venoit de quitter mon nom. Il me donna deux pièces de Campagne des plus fortes, & un petit Mortier qui pouffoit une Bombe de cent livres. Tous les Grénadiers étoient munis de pioches & de pèles. Les Cavaliers furent pourvus de scies, & les Dragons de leurs haches à leur ordi-

MARQ. DE LANGALLERY. 163
ordinaire. Deux Ingenieurs, quatre
Bombardiers, six Canonniers, & quatre
Mineurs, eurent ordre de me suivre,
avec deux Quaiffons pleins de biscuits,
de viande falée, d'eau-de-vie, & de ta-
bac, & un Chariot chargé de Munitions
de Guerre.

IL étoit question de dérober ma mar-
che à toute l'Armée. Pour y réussir,
mon Général envoya chercher le Major-
général, M. le Marquis de Pouiade, &
lui donna ordre de faire partir à trois
heures de nuit ces Troupes par diffé-
rens chemins, & de leur assigner le ren-
dez-vous dans un bois de haute futaie à
une lieue du Camp. C'étoit au com-
mencement du Mois de Septembre, qui
ramene des nuits assez longues. L'Ar-
tillerie & les Munitions escortées par
deux Compagnies de Grénadiers & de
deux Escadrons de Dragons, qui les
portoient alternativement en croupe,
prirent les devans à Soleil couchant.

TOUT étant ainsi disposé, je partis
une heure & demi après le gros du dé-
tachement, accompagné de mon Valet-
de-chambre & de deux Valets, montés,
& menant chacun un cheval en leffe. Je
joignis la Troupe à l'entrée du bois.

Aiant

Aiant répondu au *Qui-va-là*, & m'étant nommé, elle fit un cri de joie, que j'arrêtai sur le champ, quoiqu'il me fît un plaisir des plus flatteurs. D'abord, je recommandai un grand silence; &, après avoir fait une halte d'une heure, où chaque Soldat se rafraîchit de ce qu'on avoit eu la précaution de garnir leurs Hayre-facs.

DEUX Déserteurs de l'Armée Piémontoise me furent présentés au moment que j'allois reprendre ma marche. Quoiqu'on ne doive point ajoûter foi, & encore moins se régler sur leurs rapports, je ne laissai pas de les questionner séparément. Leurs Réponses furent uniformes. Ils m'apprirent, que le Duc de Savoie avoit ordonné que l'Armée marchât le lendemain avant le jour, pour s'approcher du Montferrat; & que selon les apparences il ne faisoit cette manœuvre, que pour enlever nos Magasins, & se saisir des postes de cette Province, pour nous empêcher d'y prendre des Quartiers d'Hiver. Tout cela paroïssoit assez vraisemblable. Aussi envoiai-je d'abord un Cornette de Cavalerie, pour en informer Mr. de Catinat, qui, faisant usage de cet Avis, décampa
sur.

sur le champ, & prévint de plus de cinq heures l'Armée Piémontoise, dont les Avancoueurs furent tous massacrés dans une Embuscade, que ce Général vigilant & actif avoit postée sur leur chemin. Le Duc de Savoie, se voyant découvert, ramena l'Armée sur ses pas, & s'en alla camper auprès de son Palais de Plaisance, nommé la Venerie; craignant, non sans fondement, qu'on ne signalât la fin de la Campagne par le ravage de ce beau séjour, dont il faisoit ses délices. Cependant, je m'assûrai des deux Déserteurs, & je les fis lier & porter en croupe derrière deux Cavaliers de confiance pendant le reste de ma marche. Ils auroient pû m'échaper, & en donner Avis à leur Prince, pour être reçus en grace. Trop de précaution ne nuit jamais dans le Métier de la Guerre.

LE Capitaine de Grénadiers au Régiment de Nice, qui m'avoit utilement servi dans l'Expédition de Monchalts, me servoit de Guide. Comme il étoit du pays, il en connoissoit parfaitement les Cols, les Vallées, & tous les Sentiers praticables. Il faisoit l'Avantgarde à la tête de sa Compagnie, dont la plupart étoient

étoient aussi du païs. Entre sa Troupe & le Gros marchoient cent Grénadiers deux à deux, entre-mêlés avec cent Dragons pour les porter en croupe, quand il falloit passer des Torrens & de petites Rivières. De sorte qu'ils faisoient une file jūsqū'à nous, pour prévenir l'égarement. Cet ordre fut observé jūsqū'au terme que je me propoisois. Nous ne marchions que la nuit; & mon guide prenoit de si justes mesures, que nous arrivions avant le jour dans des bois, où nous passions la journée tranquillement & en silence. Nous y dormions même en sûreté, & sans aucun risque d'être découverts, par la précaution que je prenois de poster des sentinelles deux à deux derriere les buissons le long des sentiers qui y conduisoient, avec ordre d'arrêter hommes, femmes, & qui que ce fût qui en approchât. Ceux qu'on arrêtoit étoient menez au Gros, où je les faisois attacher; & quand nous marchions la nuit, je les faisois mettre en croupe, de peur qu'ils ne m'échappassent & ne divulgassent ma marche. Je compte que cette précaution assūra l'heureuse issue de mon Expédition.

A I A N T ainsi pénétré jūsqū'au Col de
Pal

Pal, où nous arrivâmes la fixième nuit, nous le descendimes jusqu'à moitié, pour nous y tenir tout le lendemain parmi les rochers & plusieurs petits bois taillis, qui n'étoient pas capables de nous cacher. Aussi redoublai-je mes précautions pour n'être pas découvert. Au pié de cette montagne coule la Rivière de Sture, qu'on y passe sur un Pont à l'entrée d'un gros Bourg nommé St. Steve; & c'est un Lieu de grand passage de Provence en Piémont. Nous y arretâmes vingt-deux allans ou venans, & entre autres six muletiers, qui conduisoient quatorze mulets chargés de vin, qu'on porte en ce pais-là dans des peaux de bouc préparées à l'huile & goudronnées. Ce petit convoi nous fit grand bien; car nous n'avions point d'eau sur cette hauteur.

Nous la quittâmes avec plaisir à l'entrée de la nuit, & nous allâmes passer la Sture entre St. Steve & St. Dalmas, où il y avoit un bon gué, que mes Grénadiers passèrent en croupe sans aucun accident. Notre marche fut très-pénible cette nuit. Nous ne trouvions que des chemins raboteux & escarpez: nous en fortîmes enfin avant le jour, n'ayant

n'ayant pu faire que deux lieues pour gagner un grand bois de Melezes, situé sur le panchant d'une Montagne dont le pié étoit arrosé d'un Torrent. Personne n'y parut de toute la journée que nous y passâmes.

LA nuit suivante, notre embarras fut plus grand. Il nous falloit passer nécessairement par un village qu'on appelle les Bains de Vinai. J'assemblai à ce sujet, non un Conseil de Guerre, mais un Conseil rustique, où, de concert avec mon Guide, je colligeai les avis de nos Prisonniers. Il n'y en eut aucun qui pût me donner quelque expédient pour éviter ce village. Il fallut donc se résoudre à y passer. N'en étant qu'à demi-lieue, je ne fis partir ma Troupe qu'à minuit, & nous y arrivâmes à une heure. Je fis aussitôt investir ce petit Lieu, après avoir détruit un Pont de bois, que nous avions passé. Nous le ferrâmes de si près, qu'aucun des habitans ne pouvoit nous échaper. Ma Troupe s'y reposa jusqu'au jour. Dès qu'il parut, je mis des Corps de Garde autour de chaque maison. Ces pauvres gens furent comme pétrifiés, nous voyant dans leur village presque inaccessible. Je les rassurai

rassûrai, en leur promettant, qu'il ne leur
 feroit fait aucun tort; mais, je fis pu-
 blier, que qui que ce fût, qui tentât de
 sortir du village, feroit fusillé sur le
 champ. Le Curé & le Baile vinrent se
 soumettre, & m'offrir une somme. Je
 la refusai. Mais, je donnai ordre, que
 tous les habitans, sans en excepter les
 enfans, se retirassent dans l'Eglise, sur pei-
 ne de la vie. Ce Temple étoit assez grand
 pour contenir le double des habitans. Je
 ne prenois ces mesures, que pour soula-
 ger ma Troupe; un seul Corps de Gar-
 de me suffisant alors à la Porte de l'E-
 glise, pour garder le village. En moins
 d'une heure mes ordres furent exécu-
 tez. Je fis faire aussi-tôt la visite des
 maisons, d'où j'avois également défendu
 qu'on ne transportât aucun meuble. Mes
 Troupes en prirent possession, & y pas-
 sèrent agréablement la journée. Ma
 Cavalerie mit les Chevaux dans les écu-
 ries & dans les granges, où ils se refi-
 rent ce jour-là des fatigues de ma rou-
 te. Je ne négligeai pourtant pas de
 poster des Dragons aux avenues du vil-
 lage, dans des lieux couverts, pour qu'on
 ne pût les voir que quand on seroit sur
 eux; de sorte que ne pouvant être a-
 perçus,

perçus, il n'étoit pas possible d'en approcher sans être arrêté.

Me sentant fatigué, j'envoiai deux Dragons à l'Eglise, pour m'amener le Curé, dont j'avois pris la maison pour me reposer. Je le priai de me faire mettre des Draps dans son Lit, & j'y dormis d'un profond sommeil, jusqu'au moment que j'avois fixé pour qu'on m'éveillât. Cependant, j'avois ordonné qu'on gardât ce Prêtre à vûe dans mon Anti-Chambre, où il y avoit quatre Grénadiers & quatre Dragons, avec qui il prit le parti de manger, de boire, & de se réjouir. Il eut beau s'informer d'où nous venions, & où nous allions, il ne pût rien en apprendre. Personne de ma Troupe, que le Capitaine de Grénadiers qui me servoit de guide, n'en favoit rien. Cependant, j'étois bien près du but où je visois.

A P R E ' S qu'on m'eût éveillé à l'heure prescrite, j'allai faire ma ronde hors du village, où j'appris qu'on avoit arrêté quarante à cinquante personnes de tout sexe, & qu'on les avoit renfermées dans l'Eglise avec les habitans, à qui on apportoit soigneusement tout ce qui leur étoit nécessaire. Je fis ensuite la visite de
de

de toutes les maisons , où j'eus le plaisir de voir par bandes toute ma Troupe qui préféroit la table au lit. Je trouvais les Officiers & les Soldats d'une gaieté charmante , & aussi frais que s'ils n'avoient fait qu'une promenade. Etant entré dans une maison, qui étoit tombée en partage à huit Grénadiers , je les vis à table bûvant & chantant à merveilles. Un de la Troupe, sortant de table , vint à moi muni d'un plat où il y avoit six beaux Faisandeaux rotis à propos. Voilà , mon Général , me dit-il à la Grénadière , de quoi est la Triomphe. Si le jeu vous plaît , vous pouvez être de la partie. La petite & bonne halte , que vous nous donnez ici , ajouta-t-il , nous ravigote. Elle nous fait non seulement oublier nos travaux , mais elle nous encourage à de plus grands. Nous nous imaginons, que vous allez attaquer la Lune dans sa haute sphère , tant nous avons parcouru de montagnes entassées les unes sur les autres. Mort-D. , reprit-il brusquement , nous vous promettons de la prendre , si nous l'attaquons.

CETTE Saillie fut fort de mon goût. Je la regardai comme une preuve de la confiance que ma Troupe avoit en moi :

&, pour y répondre par un petit trait de familiarité, qui gagne le Soldat, & qui ne meffiet jamais à un Général, je mangeai avec eux une aîle de Faïfan, & je bûs un verre de leur vin qui étoit par excellence. C'étoit du vin, de Provence, & du même qui avoit été pris le jour précédent au Col de Pal, dont ils avoient fait une petite provision. Quant aux Faïfans, ils les avoient trouvez dans la maison où il s'étoient logez. J'avois permis aux Troupes de prendre tout ce qu'elles trouveroient à manger & à boire; mais, je leur avois défendu févérement de toucher aux meubles & aux nipes des habitans.

Nous n'étions qu'à deux lieues de Demont, Bourg assez considérable, situé dans une Vallée fort refferrée par deux montagnes impraticables; & c'est le passage presque unique pour aller de Provence en Piémont. Ce poste étoit alors plus fort par sa situation presque inaccessible à la force ouverte, que par les Ouvrages de l'Art. Il y avoit néanmoins quelques vieux Ouvrages aux deux portes; mais, quand il n'y auroit eu aucune fortification, il étoit impossible de s'en emparer que par surprise. Le Duc de
Savoie

Savoie, qui en avoit pris la Garnison pour grossir son Armée après sa défaite à la Marfaille, en avoit confié la garde aux habitans commandés par de vieux Officiers, espèce d'Invalides. Du nombre de ceux, qui furent arrêtez aux avenues de Vinai, étoit un Chirurgien François établi dans cette Place. Il en étoit forti pour voir les malades qu'il avoit dans ce voisinage. Aïant été renfermé dans l'Eglise comme les autres, il dit à un Grénadier du Corps de Garde, qui étoit à la porte de ce Temple, qu'il souhaittoit me parler, pour me dire quelque-chose de consequence. On m'en avertit: je le fis amener chez moi. J'appris de lui-même, qu'il étoit Gascon; & je me l'imaginai d'abord, sachant que cette Nation prend racine par-tout.

DIEU vous gard, Mr. le Général, me dit-il en entrant & mettant un genou en terre. *Que voulez vous faire de moi, qui ne suis qu'un pauvre varvier de billage?* Cherchant à me divertir de cet Original, je lui répondis, que je voulois le faire pendre. *Cap de joux*, me répartit-il, bous n'êtes pas assez fou; car, le Diable m'exterminera, si je baux la corde dont *bous bous serbiriez*. Je ne pûs m'em-

pécher de rire de cette Saillie. Il m'en lâcha une infinité d'autres, que je me dispense d'écrire.

HÉ bien, lui dis-je, mon Ami, toute Gasconnade à part, qu'as-tu à me dire? Je suis Gascon, il est brai, repliqua-t-il, mais je suis béridique & franc. Et, continuant à peu près du même stile, il me dit, qu'apparemment je n'étois pas venu dans ce païs-là pour enfiler des perles, & qu'il voïoit bien que j'en voulois à Démont. Il ajoûta, que ne pouvant renoncer à sa Patrie, il seroit charmé de trouver l'occasion de contribuer à ses avantages, en m'indiquant un chemin sur les hauteurs, qui me conduiroit à un côté de cette Place, qui étoit ouvert depuis trois jours, parce qu'on en avoit abatu le mur pour y faire une Porte du côté de la Montagne. La *Providence*, reprit-il, *bous mene ici à la vonne heure*; car, le Diable m'*avt-me*, bous y entrerez tout de go, & bous en emparerez d'un coup de fiflet, quand bous n'auriez *abec bous* que deux Pelez, deux Tondus, & deux Teigneux.

M'ENGAGES-tu ta Tête, repliquai-je, que tu me dis vrai? Oui, pardieu, dit-il fans biaiser, & ma Tête & ma Queue.

Queue. Mais *bous*, reprit-il, m'engagez *bous* *lotre* Protection? Oui, Foi de Gentil-Homme, lui repondis-je, je t'en donne ma parole. Fort *vien*, continua-t-il, *pourbû* que ce ne soit point Foi des Gentils-Hommes de mon Païs. Boulez - bous me suivre, ajouta-t-il? Et que le Demon me possede, si je ne *bous* *libre* Démon.

LE Ton absolu, dont il me parloit, me fit rêver un moment; mais enfin, toutes réflexions faites, je conclus, que je ne risquois rien de le prendre pour Guide dans cette Expédition, qu'il me rendoit plus aisée que je ne la croïois. On se persuade aisément ce qu'on souhaite. L'Avis qu'il me donnoit assûrant mon entreprise, je ne balançai pas à le suivre. Je lui répondis donc, que ne le connoissant pas, il ne devoit pas être surpris que je voulusse m'assûrer de sa personne. Je veux bien, repris-je, que tu sois mon Guide; mais, à condition que tu seras attaché à un Cavalier qui te portera en croupe à la tête de mes Soldats, & tu nous meneras à la brèche dont tu m'as parlé. Il accepta le parti. Je le fis régaler dans ma chambre en ma présence,

fence ; mais , il ne bût que du vin bien trempé.

P E N D A N T qu'il étoit à table , je fis éveiller le Capitaine de Grénadiers , qui étoit mon Guide & mon Homme de confiance. Je lui communiquai tout ce que je venois d'apprendre. Il y ajouta foi , & me dit , qu'au bout du compte , si l'Affaire manquoit de ce côté-là , nous ferions également à même d'exécuter notre dessein en suivant notre premier plan. Je vois même , ajouta-t-il , qu'étant au pié des murailles de ce côté , où il y a le moins à craindre , nous serons découverts moins facilement , & l'issue de notre Entreprise en fera plus sûre. Il me conseilla néanmoins , & je l'avois déjà résolu , de partager ma Troupe en deux Corps , dont l'un suivroit le Barbier , tandis que l'autre se posteroit conformément à mon premier dessein.

C' E N fut assez pour me déterminer. J'eus d'autant meilleur augure de l'heureuse issue de mon projet , que le hazard m'en avoit procuré l'instrument & le moïen. L'homme se propose souvent ce dont la Fortune dispose tout autrement qu'il n'a pensé. La nuit
com-

commençant, je donnai des ordres, pour qu'on apportât dans l'Eglise, où j'avois déjà renvoïé le Curé, tout ce qui étoit nécessaire au Peuple qui y étoit renfermé. Je ne laissai à la porte que six Grénadiers & huit Dragons, pour les porter en croupe en cas de besoin. Ces gens-là, ne sachant point si nous ne passerions point la nuit dans le village, & croïant même selon les apparences que nous ne l'abandonnerions pas sitôt, me paroïssent devoir être tranquilles.

JE ne me pressai pas de mettre ma Troupe en mouvement, parce qu'elle n'avoit pas grand chemin à faire. Le Corps, que je devois prendre, conduit par le Barbier & accompagné de mon Guide ordinaire, partit une heure avant celui dont le Lieutenant-Colonel d'Aubigni prit le commandement, pour se rendre en droiture au lieu que je lui avois marqué, à cent pas de la Porte de Démon. Je lui avois donné six Grénadiers qui étoient du nombre de mes Guides, pour qu'ils le guidassent sûrement. Je lui avois de plus recommandé d'envoïer dès son arrivée une sentinelle jusqu'à la porte de la Ville, & d'en poster d'autres après celle-là à dix

pas de distance l'une de l'autre jusqu'à la Troupe, afin qu'il pût recevoir plus promptement mes ordres. Mais, le plus précis de ceux que je lui donnai fut de faire jouer toute la petite Artillerie qu'il menoit, au premier coup de fusil qu'il entendroit, & d'attaquer la Porte.

Ces mesures prises, je partis à la tête de ma Troupe, précédé de six Cavaliers, du nombre desquels étoit celui à qui j'avois attaché le Barbier. Quatre Grénadiers marchaient devant eux, pour examiner si les chemins étoient praticables aux chevaux. Ma prudence exigeoit cette précaution. Je l'aurois choquée, si je m'étois fié aveuglément à un homme que je ne connoissois pas.

Le Barbier nous mena par des chemins plus aisez que je ne m'étois attendu. Il me parut si court, que j'eûs lieu de croire que la seconde Troupe ne seroit pas arrivée si-tôt que nous. Cette idée m'engagea à faire halte, pour lui donner, selon mon estime, le tems d'arriver. Minuit sonant, j'ordonnai au Barbier de mettre pié à terre, mais toujours lié & attaché à son Cavalier, pour nous conduire dans le fossé qui étoit

MARQ. DE LANGALLERY. 179
étoit à fond de cuve. Il nous mena très-bien. Nous allions monter à la brèche, lorsque quatre ou cinq gros Chiens de Cense, qui étoient au fond du fossé à la curée d'une charogne, se mirent à aboyer en se retirant dans la Ville par la brèche. Les habitans, qui ne gardoient que les Portes, accoururent au bruit; & la Lune, se levant par malheur en ce moment, nous fit découvrir. Il n'étoit pourtant plus tems de reculer. Nous aurions tous péri, s'il nous eût falu escalader, du côté de la campagne, le fossé que nous venions de descendre. Prenant donc vite mon parti, je criai à ma Troupe qui n'étoit que de six Compagnies de Grénadiers, qu'il nous falloit prendre d'assaut cette petite Place, que je m'attendois d'avoir par surprise, & qu'ainsi toute notre ressource étoit de vaincre ou mourir. Aiant crié en même tems aux six Cavaliers, que j'avois laissés au bord du fossé, de faire feu, ils firent leur décharge, & je montai tout de suite à l'assaut comme en grim pant. Je faillis à perdre courage n'entendant point l'Artillerie d'Aubigni, qui auroit fait une diversion qui auroit épargné le sang de
H 6 quel-

quelques-uns de mes Grénadiers. Aiant répris courage, & m'étant imposé la nécessité de vaincre, j'appellai auprès de moi le Capitaine de Grénadiers mon Guide: &, relevant le cœur de ma Troupe, A moi, Grénadiers, leur dis-je; ils sont à nous: le pillage vous est assuré, & leur vie sera à votre discrétion. Ma voix sembla leur avoir donné de nouvelles forces, & sur-tout de l'adresse & de l'agilité, qui nous étoient encore plus nécessaires pour escalader les parois de ce terrible fossé. Il est pourtant vrai, qu'il étoit moins escarpé que le côté que nous avions descendu. Les décombres & les ruines du mur, qui étoient tombées de ce côté là, n'avoient pas laissé de l'adoucir.

Nous n'étions pas à mi-chemin de la breche, que le Tocfin sonna. Il est assez extraordinaire, que ce qui devoit contribuer à nous faire tous périr, nous ait sauvé & donné la victoire. Soit que d'Aubigny & les siens n'eussent point entendu le feu qui se faisoit à la brèche & dans le fossé, ou que le Tocfin qu'il entendit mieux, le fît ressouvenir du signal que je lui avois donné, il fît jouer toute son Artillerie & avancer en même

MARQ. DE LANGALLERY. 181
me tems sa Troupe à la portée du fusil
de la Porte. La deuxieme Bombe qui
fut jettée tomba par pur hazard sur une
grange pleine de gerbes d'orge & de
froment, qui prirent feu tout aussi-tôt.
Le Commandant de la Place, & les Offi-
ciers, étourdis d'entendre le Canon, de
voir des Bombes, & deux Corps d'Ar-
mée devant la Place, tinrent Conseil de
Guerre le long des ramparts, pour dé-
liberer sur le parti qu'ils avoient à pren-
dre. Cette Affsemblée, qui sembla ralen-
tir l'ardeur des Bourgeois, ne fit qu'aug-
menter la nôtre: &, entendant notre
Artillerie de plus près, je compris qu'el-
le battoit la Porte de la Ville, & je ne
me trompai pas. Courage, dis-je à
mes Grénadiers, nos Camarades sont
maîtres de la Porte. Cette Nouvelle
hazardée leur donnant des aîles, ils
grimperent jusqu'à la brèche, qu'ils
trouverent abandonnée. Les habitans
effrayés s'enfuirent par l'autre Porte;
& le Commandant, n'ayant plus de res-
source, fit battre la chamade. Mais, nous
suivîmes ni plus ni moins notre pointe,
pour nous loger entre le Mur & les Mai-
sons, où je donnai audience au Major

& au Baile, qui vinrent me demander à capituler.

P E N D A N T qu'ils parlementoient avec moi, le Capitaine des Grénadiers de Nice, se glissant le long du mur, fila jusqu'à la Porte où étoit d'Aubigni, qui, malgré la rapidité de son Artillerie, n'avoit encore pû l'enfoncer. Elle étoit si épaisse, & ferrée si dru, que les trois quarts des Boulets n'avoient pû la percer. Ils'en rendit maître en dedans: & , aiant sommé l'Officier de Garde, qu'il n'avoit point massacré, de lui en donner les Clés, il l'ouvrit, & m'envoia dire que d'Aubigni étoit dans la Place avec sa Troupe.

A C E T T E Nouvelle, je fis arrêter le Commandant & le Baile, qui furent conduits sur le champ à la Place d'Armes à la tête de ma Troupe, harassée & fatiguée plus qu'on ne sauroit s'imaginer. Je lui fis d'abord distribuer du pain & du vin au milieu de la Place même, & je donnai en même tems ordre à tous les habitans de sortir de leurs maisons sans aucune exception, pour les ceder aux Officiers & aux Soldats. Cet ordre aiant été promptement exé-

exécuté, j'en donnai un autre, pour que tous les habitans, hommes & garçons au-dessus de dix ans, sortissent sur le champ de la Ville jusqu'à nouvel ordre. On obéit; &, après avoir garni mes postes, je fis dire aux Soldats de se loger chez le Bourgeois, & de s'y délasser comme ils le trouveroient bon, jusqu'au lendemain que je me propoisois de récompenser leur valeur & leurs peines.

IL est étonnant, que les malheureux Soldats, fatigués jusqu'à l'épuisement, soient si promptement rétablis dans leur première vigueur, lors qu'ils trouvent à repaître! Au lieu de jouir du repos que j'avois ménagé à ma Troupe, elle se trouva mieux de n'en prendre aucun de toute la nuit. On n'entendit jusqu'après le Soleil levé, que chanter & rire. On auroit pris chaque Maison pour une Salle de Bal, & de Festin. Les Soldats se firent servir par les femmes, sans leur faire néanmoins aucune insulte. La plupart des Officiers, qui vinrent souper chez moi après avoir fait leur ronde & visité les Chambrées, m'en firent un si plaisant Rapport, que j'admirai qu'on trouvât ainsi la source des plaisirs au milieu

lieu des plus grandes fatigues de la Guerre.

U N moment avant de quitter la table, les Marêchaux de Logis & les Sergens vinrent me donner la liste des morts & des blessés. Je n'en eus que quatre du nombre des premiers, & six des derniers, parmi lesquels étoit un Sous-Lieutenant de Grénadiers, à qui j'envoiai d'abord mon Chirurgien. Il n'y eut ni mort, ni blessé, dans la Troupe de d'Aubigni. Jamais il n'y eut de si rude assaut; & si nous l'avions donné de jour, je ne doute point que nous n'y eussions tous péri: & peu s'en fallut, que nous ne manquassions notre coup par la faute de cet Officier; car, je fus sûrement informé, que les sentinelles, que je lui avois donné ordre de poster depuis une éminence qui étoit près de la Porte, jusqu'au gros de la Troupe où il étoit, lui avoient fait dire que nous étions aux mains, & qu'ils avoient entendu les coups de fusil, que mille Echos avoient répété dans les vallées & entre les roches dont il étoit environné. Je ne pouvois lui savoir bon gré de sa négligence. J'affectai de ne lui en point parler à table, où tous les Officiers lui

au-

MARQ. DE LANGALLERY. 185
auroient jetté la pierre : & s'ils avoient eu connoissance des mesures que j'avois prises avec lui, il auroit certainement essuié de sanglans reproches en ma présence, quelque raison que j'eusse pû avoir de le menager.

A LA fin du soupé qui fut très-sobre, tant nous étions fatigués, je voulus régaler ma Compagnie de la Conversation que j'avois eue avec le Barbier. Je l'envoiai chercher dans la Chambrée des Cavaliers, à qui je l'avois confié, pour qu'il nous donnât une autre scène. Il vint, & parut en notre présence d'un air délibéré : & , sans attendre que je lui parlasse, il ouvrit lui-même la Conversation. Ha ! *Cap de joux*, dit-il, mon Général, il feroit dommage de *bous* tenir dans une Voëte : *bous* aliez de cû & de tête, comme un *Corveau* qui *avat* des Glands. Lui aiant répondu, que je n'aurois pas eu tant de peine, s'il ne m'avoit pas trompé, il me repliqua sans balancer, qu'il avoit été trompé lui-même. Comment Morbleus, reprit-il, *poubois-je débiner*, que le chebal du Curé étoit si près de partir pour l'autre monde, & que son Maître le jetteroit dans le fossé en récompense de ses

ses *Serbices* ? La peste soit du chebal & des chiens qui le déboroient ! Sans cet accident , vous seriez entré dans la Bille abé moins de peine , qu'une nouvelle mariée dans le lit. Quant à *moi* , je *bous* ai dit la *Bérité*. Je *bous* ai vien mené : *bous* boilà maître de la Place ; *bous* n'avez donc qu'à garder pour quelque Normand la corde dont *bous* *bouliez* me pendre , & qu'à me païer comme *bous* m'avez promis. Il ne s'agit point ici de *signoler*. J'en appelle à votre *Provité*.
Toute la Compagnie aiant éclaté de rire , Il fait *von* rire à table , leur dit-il ; mais , *avez-bous* ri de même à l'assaut ? Du Diavle ! Je *beux* vien que la peste m'extermine , si l'on ne *bous* auroit *vouché* le trou du cû *abé* un grain de mil. *Bous* riez encore ! Rira vien qui rira le dernier. Que veux-tu dire par-là , lui demandai-je ? Je *beux* dire , reprit-il , qu'après que *bous* m'aurez accordé ce que *bous* m'avez promis , Foi de Gentil-Homme non Gascon , je m'en irai rire *abé* ma femme , & la faire rire à *bentre* *devoutonné*. Est-elle jolie , lui dit un des Officiers ? Là , là , repartit-il ; mais , quand elle feroit une *Veauté* , fortant d'un si furieux assaut , *bous* la trouveriez diablement

ment laide, & elle ne *bous trouveroit*, ni *veau*, ni *von*. Hé bien, lui dis-je, tu auras ce que je t'ai promis; & lui ayant donné deux Louis, je lui dis d'aller faire rire sa femme: & me doutant bien que sa maison feroit pleine de Soldats, je leur envoiai ordre de prendre un autre logis. Non pas, si bous plait, mon Général; plus nous ferons, plus nous rirons: & faisant sauter les Louis d'Or dans sa main, nous allons, dit-il, *voire à votre santé*, & ma *paubre* femme y *voira* aussi. A demain, à demain, ajouta-t-il en sortant, je *biendrai* chercher mon reste. Il nous auroit diverti plus long-tems, si nous avions été moins fatigués. Chacun sortit pour s'aller reposer.

CEPENDANT, je fis signe de rester au Capitaine de Grénadiers du Régiment de Nice, & je le priai de partir après avoir pris trois heures de sommeil, pour aller rendre compte de mon Expédition à M. de Catinat. Je lui écrivis en deux mots, que cet Officier qui y avoit le plus de part, & cela étoit vrai, auroit l'honneur de lui en faire le détail. Mais, je le priai de ne pas faire mention de la faute de M. d'Aubigni.

bigni. Je me réservoïs à lui en parler moi-même en tems & lieu.

JE me couchai; mais, j'avois les esprits trop agités pour dormir. Il est vrai, qu'ayant fait un long sommeil le jour précédent, je n'en avois pas grand besoin. Je me levai avec le soleil, pour faire ouvrir la Porte du côté du Piémont, par où j'avois fait sortir les habitans pour ma plus grande sûreté. Ils s'étoient retirés dans un village éloigné d'environ un quart de lieue de la Ville. Je leur envoiai un Officier, pour leur dire de ma part de revenir, sous promesse qu'il ne leur feroit fait, ni tort, ni insulte; que, s'ils n'obéissoient pas au plutôt à mes ordres, je confisquerois leurs biens; & que s'ils me tomboient entre les mains, que je les punirois de mort.

CET Officier leur parla avec tant de douceur & d'honnêteté, qu'ils revinrent tous à l'instant. A mesure qu'ils arrivoient, je les recevois sur la Place qui étoit près de la Porte, & je leur parlois familièrement pour les rassûrer. Lors qu'ils furent tous rentrez, je les loüai de leur zele pour leur Prince, & du courage avec lequel ils avoient défendu la
Pla-

Place, malgré le peu d'esperance qu'ils pouvoient avoir de la conserver. Je leur dis, que je comptois qu'ils auroient le même zele pour le Roi mon Maître, à qui le sort de la Guerre venoit de les soumettre; moiennant quoi, je les assurai de sa bienveillance. Retournez dans vos maisons, ajoutai-je; & si quelcun d'entre vous s'aperçoit qu'on lui ait fait quelque tort en ses meubles, ou quelque insulte à sa femme & à ses enfans, je serai toujours prêt à l'écouter, & à lui rendre une prompte & sévere justice. Ce discours toucha si fort ce pauvre Peuple, qu'ils se jetterent à genoux en me demandant ma Protection les larmes aux yeux, & en promettant fidélité au Roi. Je fus si fort touché moi-même de leur soumission, que je n'en exigeai point la Cérémonie du Serment ordinaire en pareille occasion. Ils se relevèrent, jettant leurs chapeaux en l'air en signe de joie, & criant: *Vive le Roi de France!* Que Dieu le conserve lui & toute son auguste Famille! Je permis au Commandant de se retirer, où bon lui sembleroit, sur sa parole.

LE Curé & le Baile, ou premier Magistrat du Lieu, se détacherent de la
Trou-

Troupe , & vinrent me remercier de ma Clémence , qui les delivroit des suites funestes qu'éprouvent ordinairement les Villes prises d'affaut. Je leur répondis , en leur faisant valoir la Grace que je leur faisois , espérant bien qu'ils la mériteroient dans la suite : & j'ordonnai au Baile de se rendre chez moi avec les autres Magistrats , & les plus gros Bourgeois , pour régler tout ce qui concernoit la garnison que je leur laisserois. Je priai le Curé de s'y trouver : & comme j'occupois sa maison , je lui fis entendre , que je souhaitois qu'il se logeât ailleurs , lui faisant espérer que ce ne feroit pas pour long-tems.

E T A N T ensuite allé faire ma ronde pour examiner les postes , afin de pourvoir à leur sûreté , je fus suivi jusqu'à la Porte de tout le Peuple qui pouffoit des cris de joie & d'actions de graces , me souhaittant toutes fortes de Bénédiction. Après avoir exactement visité les dehors de la Place , je jugeai que quatre Compagnies de Grénadiers , & trois Escadrons de Dragons , suffisoient pour la garder & la défendre. J'y trouvai une bonne Artillerie & des Magazins assez remplis de Munitions ; mais, ceux

MARQ. DE LANGALLERY. 191
ceux des vivres & des fourrages étant
presque vuides, je chargeai le Baile de
les remplir incessamment en diminution
des Contributions modiques, que j'avois
établies dans la Ville, & à trois lieues
du côté du Piémont, à six du côté de
Nice, & à cinq tirant vers la haute Pro-
vence & la Vallée de Barcelonette:
cette Ville me bornant d'un côté, & le
Fort Guillaume de l'autre. Et je fis met-
tre au même instant la main à l'œuvre,
pour rebâtir le mur à la brèche par où
j'étois entré. J'avoue ingénûment, que
je frissonnai à la vûë du fossé que nous
avions descendu, & monté la nuit. Si
j'en avois eu connoissance avant mon
Entreprise, je n'y aurois jamais exposé
ma Troupe. L'impression qui m'en est
restée me fait encore horreur. Mes
Soldats, qui ne se lassoient point d'en
considérer les précipices, en frémiss-
soient, ne pouvant comprendre com-
ment ils avoient pû grimper un fossé si
haut & si escarpé. Ce qui prouve, qu'u-
ne imagination échauffée fait brusquer
les plus grands dangers.

JE fortis de la Place le même jour,
à la tête de trois Compagnies de Gré-
nadiers & de deux Escadrons de Dra-
gons,

gons, & je m'en allai à Vinai, où je rendis la liberté aux habitans. Après en avoir pris le serment de fidélité, j'y réglai la subsistance d'une Compagnie de Grenadiers que j'y laissai, & j'avancai jusqu'à un village nommé les Planches, qui est un bon passage, où j'établis une Compagnie de Dragons. Je rentrai le soir à Démont, & j'en sortis encore le lendemain au point du jour, pour m'assurer des passages du côté de Coni & de Turin. J'y mis des Gardes suffisantes, & je m'en retournai dans la Place pour m'y tranquiliser, en attendant le retour de l'Officier que j'avois dépêché à mon Général.

LE soir même de mon retour, je trouvai au logis le Barbier, qui me présenta sa femme & deux fils de treize à quinze ans. Après qu'il m'eût demandé ce que je voulois faire de lui & de sa famille, il me dit, que les murailles aiant parlé, il ne pouvoit rester à Démont en sûreté. Je lui demandai s'il vouloit me suivre; l'assurant, que j'aurois soin de lui & de sa famille. Il me répondit, que non seulement il le vouloit, mais qu'il me supplioit même de l'emmener. Je le lui promis, & je lui tins parole. Je

je lui donnai d'abord un des Quaiffons, qui avoient porté mes vivres dans ma route, & deux chevaux, pour qu'il le chargeât de fes hardes & de fa famille. Il m'embrassa les genoux, & s'en alla à l'instant le charger, après avoir vendu fes meubles. Il lui tarδοit fi fort de partir, qu'il venoit dix fois le jour au logis s'informer du jour de mon départ. Touché de fon inquiétude qui n'étoit peut-être pas mal fondée, je lui dis de s'en venir au logis, & d'y amener fa famille pour me fervir, en place des Domestiques que j'avois laissés au Camp.

CEPENDANT, le Capitaine de Grenadiers fut de retour de l'Armée le fixième jour après son départ. Il me remit une Lettre de mon Général, qui m'y félicitoit de l'heureuse issuë de mon Expédition, & qui m'assûroit en même tems qu'il l'avoit marquée au Roi par un Courier, qu'il avoit dépêché à la Cour à l'arrivée du mien. Il m'écrivit de plus, qu'il avoit demandé le Gouvernement de Colmar dans la haute Provence, pour le Courier que je lui avois envoié, dont il faisoit l'éloge à Sa Majesté. Quant à vous, ajoûtoit-il, *mon cher Païs, je vous félicite d'avance de la*

récompense que le Roi destine à votre valeur. Je voudrois être le maître de la proportionner à votre mérite. Quand je n'en aurois eu d'autre, que les marques d'estime que me donnoit un Général si distingué, j'en aurois été très-content. Je faisois plus de cas de son Approbation, que des honneurs les plus éclatans.

JE reçus en même tems les Lettres qui m'étoient venues à l'Armée depuis que j'en étois parti. Il y en avoit une de mon Epouse, qui s'y plaignoit amèrement de ce que je lui avois caché mon Mariage. Elle ajoûtoit, que Madame de Maintenon, qui l'avoit aussi appris depuis peu, en avoit été fort piquée, & qu'elle s'appercevoit d'un certain refroidissement à mon égard. Cette Nouvelle m'inquiéta un peu; m'imaginant bien, qu'elle se vengeroit, ou qu'elle ne pourroit. Mais tout ne lui étoit-il pas possible? Je filai doux avec ma femme, & je m'excusai de mon mieux, en lui faisant accroire, que je ne lui avois point dit que j'étois veuf, de peur qu'elle n'eût refusé mon cœur sous prétexte qu'il étoit usé; & je l'affûrois en même tems, que le plus neuf auroit moins d'ardeur que j'en sentoais
pour

pour elle. Je comptois sûrement, que cette excuse, la plus valable de toutes auprès d'une femme, me procureroit la bienveillance de la mienne. Je finis ma Réponse, en la priant d'examiner de près les démarches de Madame de Maintenon auprès du Roi à mon sujet; mais, je lui recommandois bien de ne point lui parler de l'aveu que je venois de lui faire, pour ne pas lui renouveler le souvenir de ma faute, que je souhaitois qu'elle oubliât.

Je ne fus pas long-tems sans recevoir Réponse. Elle avoit trouvé le moïen de la mettre dans le paquet du premier Ministre, qui me donna ordre de séjourner à Démont jusqu'à nouvel ordre. Sa Lettre ne contenoit aucune plainte. La déclaration tendre & obligeante que je lui avois faite paroissoit l'avoir calmée, & même engagée à me servir. Elle m'y marqua que le Roi, aussi-tôt après avoir reçu le Courier de M. de Catinat, pour lui rendre compte de mon Expédition hardie, s'étoit rendu chez Madame de Maintenon, croïant sans doute lui faire plaisir de lui en faire le détail, qui tournoit à ma gloire; & que Sa Majesté, ne s'appercevant

pas qu'elle fût présente, ou soit qu'elle ne fût point de trop, lui avoit fort loué mon zele, mon activité, & ma valeur. Mais je vis bien, m'écrivoit-elle, que son amitié pour vous étoit fort refroidie. Peu de tems auparavant, ajoûtoit-elle, elle auroit été au comble de sa joie, vous voïant de plus en plus digne de sa protection. Elle me marquoit enfin, que le Roi aïant dit à Madame de Maintenon, qu'il ne pouvoit pas laisser cette action sans récompense, elle avoit répondu d'un air assez froid, que Sa Majesté connoissoit mieux qu'elle mon mérite, &c.

A C E Trait, je fus confirmé dans l'idée où j'étois depuis long-tems, que si un coup fantasque peut gagner une femme, il ne faut qu'un petit caprice pour la perdre. Mon silence sur mon premier Mariage, une minucie qui ne mérite pas la moindre attention, me fit perdre la Protection de ma Patrone; & c'est-là l'Epoque de l'origine de mes malheurs. Il est vrai, que je fus agréablement distrait de la perte, que je commençois à faire, de la faveur d'une si puissante Dame, par les Réflexions que je fis sur la rapidité de mon avancement

ment. Toutes les circonstances en sont en effet remarquables ; & je ne croi pas qu'il y ait jamais eu d'Exemple , qu'un Officier ait été fait Colonel , Brigadier , & Maréchal de Camp , en moins de deux ans. Une si grande rapidité de gloire doit faire trembler celui qui en est le sujet. Cela est un peu trop vif pour durer.

Mon cher Capitaine des Grénadiers de Nice reçut , peu après , la récompense qui étoit dûë à une partie de son mérite ; & c'est encore beaucoup , lors qu'on est païé à la Cour d'une partie de ce qu'elle doit. M. de Catinat lui envia de la part du Roi le Brevet de Gouverneur de Colmar , avec ordre pourtant de commander à Démonst jusqu'à nouvel ordre ; & j'en reçus un en même tems , qui m'enjoignoit d'aller prendre possession de la Vallée de Barcelonnette , & d'établir le reste de ma Troupe dans la petite Ville du même nom.

QUATRE jours après mon arrivée dans cette Vallée , & après y avoir établi ma Troupe , je reçus ordre de partir incessamment pour me rendre à l'Armée de M. de Vendôme en Catalogne. Ce

fut-là le premier coup de vengeance que me porta Madame de Maintenon, qui avoit déjà résolu ma perte. Sachant bien que j'étois aimé de M. de Catinat, elle ne manqua pas de m'en éloigner, pour que je n'eusse pas ce témoin irréprochable de ma conduite; & elle m'envoia servir sous M. de Vendôme, de qui je n'étois du tout point connu. Cependant, le jour même que mon ordre arriva, j'appris que M. de Catinat devoit passer par Grénoble pour se rendre à la Cour. Je me pressai de partir pour l'aller joindre dans cette Ville, & je fis tant de diligence, que j'y arrivai deux heures avant son départ. Il me vit avec plaisir, & me donna des preuves d'estime & d'amitié. D'abord, il crût que je ne le joignoïs, que pour l'accompagner à Paris. Mais, quand je l'eus informé de l'ordre que j'avois reçu, il ne pût se taire. Il lui échappa même de dire en propres termes: *Je prévois que cette femme gâtera tôt ou tard les Affaires du Roi.* Il ne l'aimoit pas; tant s'en faut: & elle le haïssoit infiniment, parce qu'il n'avoit jamais fait aucun cas de certains ordres secrets qu'elle lui adressoit assez souvent en faveur

veur de quelques Officiers, dont sa Protection faisoit tout le mérite, & contre bien d'autres qu'elle n'en jugeoit pas dignes, mais qui néanmoins méritoient beaucoup. Elle s'en vengea, comme j'aurai occasion de l'écrire, en lui faisant éprouver indignement l'abus qu'elle faisoit du crédit qu'elle avoit dans l'esprit du Roi.

Mon Général, touché de me voir en bute à cette Dame aussi puissante que vindicative, me demanda par quel endroit j'avois encouru sa disgrâce. Il étoit trop digne de ma confiance, pour que je lui en cachasse le sujet. Je le lui appris en deux mots, & il leva les épaules; mais, il m'assura en même tems, qu'il se souvenoit que le Capitaine des Grénadiers de Nice, que je lui avois dépêché de Démon, n'avoit pû s'empêcher de dire à sa table, que j'avois été mal fécondé de d'Aubigni, & qu'il s'en étoit peu fallu que je n'eusse manqué mon coup par sa faute. Je l'assurai que j'avois prié cet Officier de n'en parler d'aucune maniere. Il me repartit, qu'apparemment ce discours lui étoit échappé, & qu'il comprenoit, qu'il n'avoit d'autre dessein en le tenant, que de

rendre justice à mon zele & à mon courage. Je n'eus pas de peine à le croire ; car, j'étois sûr de son estime. *En voilà bien assez*, ajoûta M. le Maréchal : *Les murailles parlent, & la Main-tenon les écoute.*

ON vint lui annoncer que sa Chaise de poste étoit prête. Profitant du tems qu'il m'accordoit tête à tête, & que je savois bien devoir être rempli par le Commandant de Grénoble, par l'Intendant, & par d'autres Officiers de l'Armée & du Parlement de cette Ville, je le priai de me permettre de l'accompagner jusqu'à Roman. Il agréa ma Compagnie : me disant même, qu'outre qu'elle lui feroit plaisir, il avoit encore quelque chose à me dire.

TANDIS que se faisoient les Cérémonies du départ du Maréchal, je m'en allai pourvoir au mien. Je fis amener ma Chaise devant le Gouvernement, où il étoit logé ; & n'ayant dessein de prendre que mon Valet-de-chambre avec moi, j'ordonnai à mes Domestiques de mener mes équipages à Valence, où je les joindrois pour leur donner de nouveaux ordres. M'en retournant au Gouvernement, je rencontrai un bon
nom-

MARQ. DE LANGALLERY. 201
nombre d'Officiers de l'Armée, qui me
renouvellerent les sentimens d'estime
qu'ils m'avoient toujours marqués. Je
veux bien croire, que, s'ils avoient été
informez de la perte que je venois
de faire de la Protection de Madame de
Maintenon, ils auroient un peu plus
ménagé leurs politesses. Un Officier
disgracié est dans l'Armée une Peste
que tout le Monde fuit. Les plus fide-
les Amis en craignent ordinairement la
contagion. La faveur de la Cour est un ai-
mant, qui nous attire une foule de Par-
tisans, qui ne nous aiment point; & sa
disgrace est la pierre de touche, qui
nous fait discerner nos vrais Amis.

LE Maréchal m'ayant aperçu, com-
me il alloit monter dans sa Chaise, me
fit signe de lui faire compagnie. Il
s'appuia sur mon bras pour y monter, &
j'y montai ensuite. Malgré la vîtesse
des chevaux, je ne laissai pas de l'en-
retenir. Il me mit d'abord sur le cha-
pitre de d'Aubigni, à qui je rendis toute
la justice qu'il méritoit. Mon Général,
qui étoit sans contrédit un des meilleurs
Juges sur cette matiere, me fit sentir
qu'il n'en pronostiquoit rien de bon.
Voilà pourtant, me dit-il, le beau Bois

dont la Maintenon se fait des idoles. Il eut la bonté de me dire, qu'il me regrettoit; qu'il n'avoit point d'Officier dans son Armée, en qui il eût plus de confiance qu'en moi; & que si je le souhaitois, il me demanderoit au Roi pour la prochaine Campagne. Je ne vous assure pas néanmoins, ajouta-t-il, que cette femme s'y opposant, Sa Majesté vous accordât à mes instances, ni même au besoin que je pourrois avoir de vous pour le bien de son service. Après lui avoir témoigné ma Reconnoissance, je le priai de ne point penser à moi dans cette vûe, parce que je serois au desespoir, qu'à mon occasion il essuyât un refus. Un moment avant d'arriver à Roman, il m'offrit d'écrire deux mots sur mon compte à M. de Vendôme, que je trouverois encore en Catalogne, pour m'en faire connoître. J'acceptai ses offres. Il écrivit en effet dès qu'il fut arrivé à l'auberge, où j'eus l'honneur de dîner avec lui: & j'avoue, qu'il m'échapa quelques larmes, au moment qu'il m'embrassa, lorsque je lui souhaitai un heureux voïage.

JE suis bien certain, que si toute autre personne de la Cour, que Madame
de

de Maintenon, fans aucune exception, m'avoit deffervi, M. de Catinat n'auroit pas balancé à prendre fur lui de me présenter au Roi, & qu'il auroit fait changer les ordres que j'avois reçus de Sa Majesté. Mais, il étoit trop prudent pour s'exposer à troubler son repos, qui étoit le plus cher objet de son attention, en heurtant cette puissante Dame, qui ne mettoit point de bornes à sa vengeance. Mais, le parti qu'il prit de se faire ne fit que l'éloigner de quelques années. Il y avoit déjà long-tems, qu'elle ne l'aimoit point; &, cependant, elle n'osoit l'entreprendre, sachant de la bouche même du Roi, que Sa Majesté avoit besoin d'un Général si habile, qu'il lui auroit été difficile de remplacer en Piémont. Outre que M. de Catinat avoit une parfaite connoissance de ce Païs, très-malaisé à connoître, il étoit si formidable aux Troupes du Duc de Savoie, que son Nom seul leur inspiroit de la crainte. Aussi ce grand Prince répétoit-il souvent ces paroles: *N'aurai-je jamais à faire qu'à l'invincible Catinat?* Les Généraux ne fauroient trop être l'objet de la principale étude de leurs Souverains; car, c'est de là que dépend

le fort de leurs Armes. Ils devroient inviolablement les emploier dans les Païs qu'ils connoissent le mieux, & contre des Ennemis qui les craignent, & à la tête des Armées qui les aiment & les estiment. Combien de suites funestes ne voit-on pas de la violation de cette sage Maxime? Il me seroit facile d'en citer cent Exemples, si je ne m'étois point borné à écrire uniquement mon Histoire.

J E sentoïis mollir mon courage, lorsque je pensois que j'allois servir sous les yeux d'un autre Général. Ce n'est point que je n'eusse une juste idée de la valeur & de l'habileté de M. de Vendôme, que toute l'Europe connoissoit pour un des premiers Généraux de son siècle; mais, comme je n'avois point l'honneur d'en être connu, je m'imaginois ne jamais avoir l'occasion de m'en faire connoître, ni de mériter sa confiance. Ces idées m'occupèrent jusqu'à Valence, d'où je partis le lendemain dans ma Chaise de poste, après avoir donné ordre à mes Domestiques de me suivre à petites journées avec mes équipages. Le Barbier Gascon en faisoit partie, avec sa femme & ses enfans. Je leur donnai
à

à tous dans ma maison des emplois proportionnés à leurs talens.

CE fut par un pur hazard, que j'eus l'honneur de voir mon nouveau Général. Je le rencontrai à Salse, dans l'Auberge où il dinoit, pour continuer sa route vers Paris. M'étant fait annoncer, il quitta la table & me fit l'honneur de m'introduire lui-même. Il m'embrassa avec cette cordialité qui lui étoit si naturelle. C'étoit le plus affable & le plus officieux, je ne dis pas seulement de tous les Princes, mais de tous les hommes. Il me fit aussi-tôt donner un couvert, sans vouloir me permettre de quitter mon bonnet de voïage, qui étoit assez de saison, sur-tout en ce Pais-là, où la fin de l'Automne est plus froide que le cœur de l'hiver dans le reste du Roïaume. Je ne comptois pas vous voir de cette année, me dit-il; mais, je me faisois d'avance un vrai plaisir de partager avec vous la gloire & le travail de la Campagne prochaine. M. de Catinat me touche légèrement le sujet qui me procure l'avantage de vous avoir dans mon Armée: je trouverai peut-être l'occasion de vous dédommager du desagrément avec lequel vous y venez, & de

vous convaincre, qu'en vous éloignant d'un Ami comme M. de Catinat, vous en retrouvez un en moi, qui ne vous aime, ni ne vous estime, pas moins. Je lui répondis simplement, que je sentojs déjà, que je ne perdois rien au change, & que je ne fouhaitois rien tant que d'être à même de mériter les sentimens où il étoit sur mon compte. Il me demanda ensuite, où je me propojs de passer l'hiver? Lui ayant répondu, que n'ayant de prédilection pour aucun lieu, je trouverois agréable quel que ce pût être qui fût de son choix. Il m'envoia à Roses, avec un ordre de sa main, pour y commander, ainsi que dans toute l'étendue de ce Gouvernement. Cette Ville, située au bord de la Mer, est le plus gracieux séjour de la Province, sans en excepter Barcelone, lorsqu'on fait se fixer à une petite Compagnie, mais d'un commerce très-agréable.

A P R È S que M. de Vendôme fût parti, je continuai ma route, & je fus loger à Perpignan chez Malartic, mon ancien & bon Ami, qui étoit Lieutenant de Roi de cette forte Place. J'y passai trois jours en joie & en plaisirs: ce qui ne contribua pas peu à me distraire de
mes

mes petits chagrins, que je croïois devoir se multiplier, si le destin n'en tarissoit la source. Le Gouverneur en étant absent, le Lieutenant de Roi en recevoit & en faisoit tous les honneurs. On mangeoit chez lui, & avec beaucoup de délicatesse; on y jouoit: son Hôtel étoit le rendez-vous journalier de tout ce qu'il y avoit de grand & de beau dans les deux Sexes de cette Ville. Le *Lance-canet* y étoit le Jeu ordinaire; & quoi qu'on y jouât aux pistoles sur les cartes, & aux trois pistoles de *belle*, on prétendit me faire honneur, en le doublant. J'y fus heureux à mon ordinaire; & il est vrai, que de cinq parties que je faisois, je sortois de quatre avec un profit considérable, & de la cinquième à peu de perte.

J'ARRIVAI enfin à Roses, que je trouvais peu différente de Perpignan. J'y fus reçu des Troupes & des Bourgeois avec toutes sortes de marques de considération. Le Chevalier Duprat, qui en étoit Gouverneur, se vit sans mal au cœur soumis à mes ordres. Je ne fai comment ma réputation avoit volé jusque dans cette Armée, où j'étois presque inconnu. Il est vrai, que les rapides progrès

grès, que j'avois fait dans les Honneurs militaires, étoient si extraordinaires, qu'on les régardoit par-tout comme un prodige. Ceux, qui ne me connoissoient pas personnellement, ne me supposant aucun mérite, attribuoient mon avancement à la Protection capricieuse de Mad. de Maintenon; & le petit nombre de ceux qui me connoissoient, ou par eux-mêmes, ou par relation, me trouvant quelque mérite, n'étoient point étonnez, qu'étayé par une si puissante Patrone, il eût été si largement récompensé. C'est justement l'idée que j'en avois moi-même. Je n'étois point naturellement adulateur, & je me flatois infiniment moins que je ne flatois les autres.

Le lendemain de mon arrivée, j'entrai dans mes fonctions. Je me proposai de les faire exactement, pour que la négligence de mon devoir ne fournît pas à ma puissante Ennemie de nouveaux moïens de me perdre. Après avoir tout mis en règle dans la Place, j'en sortis au bout de deux jours, pour aller visiter les postes qui en dépendoient. J'y donnai par-tout des ordres si bien ménagés, que je me fis aimer des
Trou-

Troupes & des Bourgeois : & , lorsqu'ils avoient ensemble quelque démêlé , ce qu'il est difficile d'éviter , je decidois en faveur des derniers , à moitié droit ; & je ne rougissois point de dire aux premiers , que le bien du Service exigeoit que toute la faveur fût pour les autres.

L'HIVER me parut court. J'en ai passé peu de si agréables. La Garnison de cette Place étoit des mieux assorties pour la Société. Il y avoit un grand nombre d'Officiers pleins d'esprit & de mérite , sur qui l'on pouvoit compter pour toutes les parties de plaisir. Les Dames Espagnoles , ou Catalanes , n'avoient point de peine à renoncer aux manières & aux usages de leur Nation , pour adopter celles de France ; & leurs Maris , secondant leur goût , s'accommodoient parfaitement bien avec nous. Le Jeu étoit ordinaire : les Bals se donnoient fréquemment ; c'étoient tous les jours des Repas délicats & somptueux : en un mot , les deux Nations commerçoient librement ensemble de nuit & de jour. Ce grand changement dans un pais jaloux de ses coutumes fit avouer aux Ecclésiastiques , qui par parenthese se fauiloient avec nous , qu'il y avoit plus

plus de liberté, & moins de libertinage, dans leur Ville.

Hors les tems de plaisir, on parloit beaucoup de paix, & c'est assez l'ordinaire pendant l'hiver. Nous nous en flations quelquefois sur de legeres apparences; & les Catalans craignoient qu'elle ne se fît, à moins qu'on ne leur fît espérer que le Roi les retiendrait sous sa domination. C'est une preuve, que nous en étions aimez, & que nous méritions de l'être.

Le tems s'écoula insensiblement dans la joie & les plaisirs jusqu'au mois d'Avril, qu'on commença à se préparer à entrer en Campagne. M. de Vendôme me fit l'honneur de m'écrire, qu'il avoit vû trois fois M. de Catinat en particulier, & que j'avois été le plus agréable sujet de leur conversation. Il me disoit poliment, que, sur le Caractere qu'il lui avoit fait de moi, il comptoit sur mes conseils & sur mon expérience. Rien n'étoit plus gracieux que ce Prince, ni de plus consolant dans ma disgrâce, que je ne m'attendois pas à voir finir si-tôt. Mon Epouse me confirmoit dans cette idée, en m'apprenant, que, pour me ravir les occasions de mériter le comble des Honneurs

neurs militaires, Mad. de Maintenon avoit prévenu le Roi, que je ne ferois pas fâché de quitter le Service, pour me retirer dans un Gouvernement. Elle ajoutoit, que Sa Majesté en aiant parlé à M. de Catinat, ce Général osa l'assurer, fans m'avoir consulté, que cette idée ne m'étoit jamais venue dans l'esprit, & il disoit vrai; & qu'étant, pour ainsi dire, à la fleur de mon âge, plein de force & de vigueur, il étoit de l'intérêt de Sa Majesté de me détourner de ce dessein, si j'avois tant fait que de le former. Tout cela s'étoit passé, selon ma Femme, en présence même de Mad. de Maintenon. Qu'on juge si M. de Catinat cherchoit à lui plaire! Le zèle & la fidélité de mon Epouse à observer les démarches de mon Ennemie la mit fort avant dans mon cœur, où jusqu'alors elle n'avoit pas eu l'entrée. Elle s'en aperçut, & étant assez judicieuse pour en comprendre la cause, elle ne négligea rien pour me mieux servir. Il est certain, que le cœur le plus aliéné ne peut se dispenser de s'unir à un cœur qui se livre de bonne-foi.

M. de Noailles arriva à Perpignan au com-

commencement de Mai (*). Je partis aussi-tôt que j'en eûs été informé, pour aller lui rendre mes devoirs. Il me reçut assez poliment, mais avec un certain air froid, qui me fit sentir, que mon Ennemie l'avoit prévenu contre moi, & peut-être même engagé à me deffervir. Je ne séjournai que vingt-quatre heures dans cette Ville, & j'en fortis bien résolu de me tenir sur mes gardes. J'allai revoir néanmoins cet Officier Général, premier Favori de la Souveraine despotique de l'esprit & du cœur de mon Roi, pour en prendre congé & pour lui demander ses ordres. Il me répondit d'un air embarrassé, qu'absolument parlant il n'en avoit point à me donner. Tenez-vous où vous êtes, ajouta-t-il en tergiversant: vous y ferez peut-être nécessaire pendant toute la Campagne. Piqué de ces Airs de Mépris en tous sens, je ne pûs m'empêcher de lui répondre, que d'autres que lui me trouveroient peut-être nécessaire ailleurs. Il rougit, & s'étant tourné du côté du Gouverneur de la Place, qui étoit

(*) 1697.

étoit parti de la Cour avec lui, je profitai du moment pour sortir.

MALARTIC, mon ancien & fidèle Ami, me suivit, toute politique cessante, & vint me faire compagnie au déjeuner que j'allai prendre chez lui où j'avois pris gîte. Il me marqua le chagrin qu'il avoit eu de me voir traité avec tant de dédain : il applaudit même à la rispoſte que j'avois faite à Noailles. Pour le consoler, je lui donnai à lire la Lettre obligeante de M. de Vendôme. Après l'avoir lûe & relûe très-attentivement, il reprit un air ferein, qui me prouva la ſincérité de ſes affections, & me dit, que je devois regarder Noailles comme un Eſpion mépriſable, & M. de Vendôme comme un Juge & un Ami digne de ma confiance. Je l'avois déjà prévenu. C'étoit le parti que j'avois pris ſur le champ. Plein de ces ſentimens je partis ; & de retour à Roſes, j'y fus plus vigilant & plus actif que jamais.

Le quinzième jour apres mon retour M. de Vendôme arriva à Bellegarde, petite Fortereſſe en Rouſſillon ſur les Frontieres de Catalogne. J'en reçus la nouvelle la nuit, & je partis à l'inſtant pour l'aller joindre. La réception gracieuſe,

cieuse, polie, & cordiale, qu'il me fit, auroit été capable de me faire oublier les manieres de cent mille Noailles. Trouvant en ce moment l'occasion de m'en plaindre à ce bon Prince, je lui en fis le récit. Je ne fus pas long, & il ne chercha pas long-tems la Réponse. Il me dit, qu'il pensoit sur mon compte tout autrement que lui. C'est un bon homme, ajoûta-t-il: il tâche d'empêcher que la source de son mérite ne tarisse. Vous m'entendez bien, reprit-il: écoutez encore mieux. Faites toujours votre devoir, & laissez le dire. Je ferai si bien, que, tandis que je commanderai, vous ne ferez jamais à ses ordres. Il en auroit sans doute dit davantage, s'il ne fût entré une foule d'Officiers, qui avoient abandonné Noailles à Perpignan, pour venir faire leur Cour au Prince à Bellegarde.

LE Chevalier d'Aubeterre, ancien Lieutenant - Général & Gouverneur de Colioure, étoit du nombre. Nous étions voisins & amis depuis longtems. Je m'étois retiré auprez d'une fenêtre de la Sale où le Prince donnoit audience, pour céder la place aux arrivans. Il m'aperçut; &, dès qu'il eut fait sa cour, il

il vint m'embrasser avec les plus tendres marques d'amitié. Nous nous entretenîmes quelque instant tête à tête de nos Affaires domestiques ; & il me dit, qu'ayant passé l'hiver dans sa Terre de Fontaulade en Saintonge, il n'avoit pas voulu la quitter sans avoir vû ma Mere, mon Oncle, & toute ma Famille, que je n'avois pas vû depuis deux ans. Nous liâmes même la partie d'y aller ensemble à la fin de la Campagne qui alloit commencer. La conversation n'en auroit pas resté-là, si elle n'eût été interrompue par quantité d'Officiers de toute espèce, qui s'empresserent de nous faire des politesses.

APRÈS que ce flux & reflux de visites eût fini, je joignis le Prince, qui se remit au lit pour caresser ses Chiens, qui ne l'avoient pas encore quitté. Il y coucha entre deux gros mâtins, qui gronderent de ce qu'il les éveilloit. Il les appaisa pourtant à force de caresses. C'étoit-là sa passion dominante. Les plus grands Hommes en ont souvent de plus extraordinaires. Lorsque je vis qu'il n'étoit plus occupé de ces Bêtes, je saisis le moment pour lui demander ses ordres. Il ne m'en donna point ; disant, qu'il

qu'il seroit à Roses incessamment, & qu'il favoit bien que toutes les Troupes, qui étoient dans mon département, seroient prêtes à entrer en Campagne. Je lui répondis, qu'elles l'étoient toujours en hiver aussi bien qu'au printems, & que c'étoit-là le principal objet de mes soins. Je le fai, reprit-il, en me prenant la main. Aussi ne les passerai-je en revête que pour la forme. Il me fit ensuite un précis des entretiens qu'il avoit eus à mon sujet avec M. de Catinat. Il vous aime, ajouta-t-il, & il est autant mortifié de ne pas vous avoir dans son Armée, que je me félicite de vous avoir dans la mienne. Je vous plains, reprit-il, d'être en bute à cette femme, parlant de la Maintenon. C'est un travers, qu'elle a pris contre vous; mais, je tâcherai de vous dérober à sa vengeance.

A I A N T répondu comme je devois à des sentimens si obligeans, je pris congé du Prince, & je m'en retournai à Roses, très-satisfait de mon voiage. Rien n'est si consolant dans l'Infortune, que de se voir plaint & protégé contre l'Injustice, par des personnes dont le crédit peut contre-balancer celui de nos Ennemis. Mad. Maintenon étoit puissante,

sante: eh! qui en doute? Mais les témoignages du Duc de Vendôme & de M. de Catinat étoient suffisans pour énerver son pouvoir, & pour surseoir son animosité, & parer les coups de sa colère.

Je fis ma tournée dans tous les postes qui étoient sous mes ordres avant, d'entrer dans la ville. Tout y étoit en bon ordre. L'Infanterie, toute des plus belles, jouissoit d'une parfaite santé, & la Cavalerie étoit dans le meilleur état du monde. Deux jours après mon arrivée, le Prince m'écrivit d'assembler toutes mes Troupes & de les faire camper dans la Plaine à la vûë de Roses, afin qu'il les vît le vingt-trois de Mai. Il me fit l'honneur de me marquer, que les ordres, qu'il venoit de recevoir de la Cour, le pressoient d'assembler l'Armée, & qu'il étoit mortifié de ne pouvoir prendre qu'un très-court dîné chez moi. Il arriva au jour nommé. Il vit mes Troupes, il les examina, & avoua même que leur bon état surpassoit son attente. Il n'y eut point d'Officier qu'il ne gracieusa avec cette bonté ordinaire qui lui concilioit tous les cœurs. Il mangea un morceau après sa revûe; & me pre-

nant ensuite en particulier, il me dit de me tenir prêt, & que je recevrois ses ordres pour aller investir Ostelric, petite Place, mais assés bien fortifiée, dont il étoit nécessaire de s'emparer, avant de faire le Siège de Barcelone, qui étoit le point de vûë de la Cour; car, la prise de cette Place, qui nous facilitoit la Conquête de l'Espagne, étoit seule capable de fléchir l'entêtement des Espagnols, & de les réduire à demander la Paix, qui, étant faite avec cette Nation, forçoit toutes les autres Puissances ennemies à l'imiter.

Je ne m'arrêterai pas ici à entrer dans les intrigues de cette guerre, ni à donner au Lecteur une idée des motifs & de la fin que s'étoient proposés les Princes ligués contre la France, par la manœuvre du Prince d'Orange, Roi d'Angleterre sous le nom de Guillaume III., qui étoit sans contredit le plus habile Politique de son Siècle. Je tomberois dans l'Erreur aussi grossière qu'ordinaire aux Ecrivains, qui rendent universelle l'Histoire qu'ils entreprennent d'un Particulier, qui n'a souvent aucune, ou très-peu de part à la guerre, dont ils font un détail aussi étendu, que s'ils faisoient
l'Histoi-

l'Histoire de la Guerre même. Ce ne doit être la Tâche que de l'Historien d'une Nation. Un Auteur, qui écrit ses Mémoires, ne peut parler que de lui seul, de ses Aventures, des Faits étrangers qui y sont annexés, ou de ceux dont il a été le témoin. De l'inobservance de cette Méthode vient la Multiplication inutile & confuse des Mémoires, ou des Histoires, qui ne sont que des Copies les uns des autres. Ne feroit-il pas ridicule, si, faisant l'Histoire d'un Officier Anglois, qui auroit servi dans les Guerres du Roi Guillaume III., un Auteur s'avisait de faire l'Histoire de ce Monarque? C'est pour éviter cet écueil attrayant, que je me borne à raconter des Faits qui me regardent uniquement, ou dans lesquels je suis intéressé.

L'ORDRE de l'Investissement d'Ostelric m'arriva lors que j'y pensois le moins; mais, l'ayant attendu de moment à autre, je me tenois toujours prêt. Je partis, quatre heures après l'avoir reçu, à la tête de huit Bataillons & de quinze Escadrons, la plupart de Dragons, & j'arrivai à deux lieues d'Ostelric avant la nuit. A peine ma Troupe fut campée, que deux Déserteurs Espagnols, ou du

moins Catalans, me furent présentez. Ils m'apprirent, qu'il y avoit cinq cens hommes de Troupes réglées, & quatre cens Miquelets, dans un village à demi-lieue du Camp. Ne comptant pas tout-à-fait sur leur rapport, j'envoiai aussi-tôt dix Dragons pour reconnoître ce poste, & pour tâcher de découvrir la quantité de Troupes qui le gardoient. La nuit favorisa leurs approches. Ils s'avancèrent jusqu'à l'entrée du village sans être découverts; &, aiant trouvé un Prêtre dans une maison séparée de ce lieu, ils me l'amenerent avec tous ceux qu'ils trouverent. C'étoit précisément le Curé du village, qui étoit natif de Salces en Roussillon, & Sujet du Roi. Je l'interrogeai, & il me repondit d'une maniere satisfaisante. Je compris même par des traits marqués, qu'il étoit plus porté pour sa Nation, que pour celle qu'il avoit adoptée depuis environ dix ans. Malgré l'idée que je conçus de sa sincérité, je ne laissai pas de le retenir près de moi, jusqu'après l'Expédition que je méditois.

Sur le rapport qu'il me fit de l'état des Troupes qui gardoient ce poste, & qui étoit assez conforme à celui que
m'en

m'en avoient déjà fait les Déserteurs, je détachai un Bataillon de Roial Vaiffeaux, & quatre Escadrons de Dragons, dont je donnai le Commandement au Lieutenant-Colonel de ce Régiment d'Infanterie, brave Officier, & qui avoit plusieurs belles actions par devers lui. Il partit fur le champ & arriva à minuit à la portée du fusil de ce poste, par un chemin pierreux, où l'on ne pouvoit marcher fans bruit. Le Commandant du poste, qui faisoit justement sa ronde en ce tems-là, n'eut pas de peine à découvrir la Troupe. Il fit aussi-tôt donner l'allarme, & ordonna aux Miquelets de l'aller reconnoître. On les reçut très-mal, & on les repoussa l'épée aux reins jusqu'à l'entrée du village. Mais, le Commandant, qui avoit eu le tems de mettre tout son monde en bataille, repoussa mes gens à son tour au-de-là du terrain qu'ils avoient d'abord occupé. Le Lieutenant-Colonel se voiant pressé, & ne doutant pas que les Ennemis ne fussent en plus grand nombre qu'on ne me l'avoit rapporté, me dépêcha un Cornette pour me demander un renfort. J'y allai moi-même, accompagné de deux Compagnies de Grénadiers, que je mis en crou-

pe d'un Escadron de Cavalerie du Regiment Dauphin. Je trouvai les Troupes prêtes à se retirer. La nuit leur représentant les Ennemis plus forts qu'ils ne croïoient, elles étoient saisies d'une terreur panique; & si les Espagnols, qui de leur côté ne les croïoient pas si nombreuses, s'en étoient aperçus, elles étoient perdues sans ressource. J'arrivai fort à propos: ma présence, soutenue du renfort que j'amenois, ranima leur courage. Deux ou trois cens hommes des Ennemis avoient gagné une ravine, & s'y tenoient comme dans un retranchement. Avant de les y faire attaquer, je donnai ordre à trois Escadrons de Dragons de prendre chacun un Fantassin en croupe, & de faire un tour un peu écarté, pour aller attaquer l'entrée du village, qu'on avoit déjà barricadé. Dès que ce détachement se fût mis en marche, j'attaquai le centre de la ravine à la tête de mes nouveaux Grénadiers, de ceux de Roïal Vaisseaux faisant environ deux cens, & de deux Escadrons de Dragons. Le reste de la Troupe fut partagée en deux Corps qui attaquèrent les extremités de cette espèce de retranchement. Le Combat fut vif & opiniâtre.

niâtre. J'y eus mon cheval tué sous moi, & mon chapeau percé de trois bales. Après une vigoureuse résistance de demi-heure, le Lieutenant-Colonel de Roïal Vaisseaux força à la droite, & y fit un grand massacre. Les cris de joie & de vive le Roi aiant frappé mes oreilles, je recommençai mon attaque, & je forçai à mon tour.

Le désordre se mit aussi-tôt parmi les Ennemis. Mais, au lieu de les poursuivre, je gagnai les devants pour les couper & les empêcher de regagner le Village. J'y réussis; &, aiant fait une espèce de ligne pour leur boucher les chemins, je pris le reste de la Troupe, & je m'en allai au village où l'on étoit déjà aux mains. Dès que je crûs pouvoir être entendu, je criai de toutes mes forces, Courage, Grénadiers, je suis à vous; & ma Troupe m'imitant fit retentir l'air de *Vive le Roi*. Les Grénadiers, qui faisoient un feu continuel de derrière la Barricade, qui, leur servant de rempart, étoit aussi une Barrière, qui les empêchoit d'entrer, redoublèrent leurs efforts pour retirer les charrettes croisées & embarrassées les unes dans les autres, sans pouvoir en venir

à bout. Je leur envoiai un renfort de deux cens Dragons munis de leurs haches, pour couper tout ce qu'ils ne pourroient trainer; &, m'étant aperçu que le feu des Ennemis se ralentissoit insensiblement, je me doutai qu'à la faveur des Barricades ils vouloient gagner du tems pour se sauver avec leurs équipages. Dans cette idée, qui n'étoit point mal fondée, je pris les Dragons & la Cavalerie; & aiant gagné au grand trot l'autre bout du village, le long d'un Ruisseau que nous passâmes ou repassâmes jusqu'à cinq fois, j'y arrivai comme les ennemis en sortoient, pour se retirer comme je l'avois prévu. Aiant foncé au Galop sur cette Infanterie, elle fut si épouvantée, & non sans raison, que le Commandant, criant lui-même quartier, demanda à me parler. Je le joignis, bien vite, car j'étois fort près de lui. Il me pria, en me rendant son épée, d'épargner sa Troupe, & de ne point lui ôter les habits, ni le peu que les Soldats pouvoient avoir dans leurs poches & leurs havre-facs.

Tout ce qu'il demanda lui fut accordé. Je lui rendis même son épée, en lui disant, qu'il étoit digne de la porter,

ter, & qu'il favoit trop bien s'en servir pour l'en priver; & j'ordonnai en même tems, qu'on laissât l'épée à tous les Officiers. Cependant, cinq Drapeaux, qui étoient tous ceux qu'ils avoient, me furent apportez, & je fis partir sur le champ le Lieutenant des Grénadiers de Roial Vaisseaux pour les aller présenter à M. de Vendôme qui étoit à Palamos. Je fis encore présent au Commandant de tous ses équipages, & aux autres Officiers de toutes leurs nipes à l'usage de leur Corps. Le jour, qui paroissoit déjà avant la fin de l'Action, nous permit de compter les morts de part & d'autre. Il n'y en avoit que quarante-huit de leur côté, & on en trouva cent-trente des nôtres, parmi lesquels étoient quatre Officiers subalternes, trois Lieutenans d'Infanterie, & un de Dragons: le nombre de leurs bleffez fut plus grand. Ils en avoient soixante-cinq, & nous n'en eumes que douze, dont le Lieutenant-Colonel de Roial Vaisseaux étoit; mais sa bleffure étoit légère, & ne faisoit que lui effleurer le cou.

PENDANT que ma Troupe se rafraichissoit pêle-mêle avec les Prisonniers, le gros de ma Troupe, à qui j'avois en-

voïé ordre de me joindre, arriva. Elle fut fort surprise du spectacle qui la frappa. Elle ne s'attendoit pas à voir tant de sang répandu. Ne voulant pas reculer l'Investissement d'Ostelric, j'envoiai tous les Prisonniers à Roses, sous une garde de deux Escadrons & de trois Compagnies d'Infanterie. Je remarquai que mes Soldats, loin de murmurer de ce que je ne leur avois pas permis de les dépouiller, ils m'en louèrent. Il est certain, qu'ils estimoient leur courage. La valeur a cet avantage, qu'elle se concilie l'admiration & l'estime de ceux même qui en ont le moins.

LE bruit de cette Action vive & sanglante fut bientôt porté à Ostelric, par quelques Espagnols fuyards. Le Commandant de cette Place, qui n'avoit eu aucune nouvelle de ma marche, ne pouvant ajouter foi à ce rapport, envoia un détachement de deux cens hommes de sa Garnison, avec ordre de reconnoître ma Troupe, ou de secourir leurs Camarades, s'il étoit encore tems. Il n'y avoit que deux petites lieuës du Village à Ostelric.

M'ÉTANT mis en marche aussitôt après le départ des Prisonniers, j'avois fait

fait halte à mi-chemin dans un Bois qui nous couvroit, pour prendre les mesures nécessaires à l'exécution de mon dessein. Il y avoit à peine un quart d'heure que nous y étions, que les Védètes, que j'avois mises le long du Bois du côté d'Ostelric, me donnerent avis qu'il paroissoit une Troupe, qui, à en juger par la longue nuée de poussiere qui s'élevoit dans le chemin, devoit être nombreuse. J'allai moi-même sur le champ, accompagné de plusieurs Officiers, cent pas hors du Bois, pour examiner la chose; & m'étant d'abord douté du parti qu'avoit effectivement pris le Commandant d'Ostelric, comme je viens de le dire, je me proposai de lui enlever ce détachement.

A CET effet, après avoir fait rentrer les Védètes dans le Bois avec défense de se montrer, mais leur aiant bien recommandé de m'avertir s'ils découvroient quelque chose de nouveau, je retournai à ma Troupe, à qui j'ordonnai la tranquillité & le silence; & envoiant en même tems un Aide de Camp au Brigadier Châteauvieux, qui étoit à l'Arrière-garde hors du Bois, pour qu'il l'y fît entrer, je pris si bien mes mesures,

que cette nouvelle Troupe ennemie ne pouvoit m'échaper. Ce Bois pouvoit avoir un quart de lieu de long sur un demi-quart de lieu de large. Le grand chemin le cottoïoit ; mais , comme il y avoit plusieurs sentiers où l'on marchoit à l'abri du soleil en cottoïant le grand chemin à dix pas de distance , je fis enfoncer toute ma Troupe dans le centre du Bois , enforte qu'elle formoit une ligne de la même longueur & parallèle au grand chemin. Aiant ensuite partagé mon monde en trois Corps , le Brigadier Chateaufieux prit le commandement de celui qui devoit sortir du Bois pour attaquer en face la Troupe ennemie dès qu'elle feroit environ à la hauteur du milieu du Bois. Je donnai au Lieutenant-Colonel de Roïal Vaisseaux le Commandement du Corps qui devoit rester en ligne dans le Bois pour arrêter les Ennemis, s'ils s'y réfugioient : & je me mis à la tête de la troisième Troupe , pour les prendre à dos quand il feroit tems. A ces dispositions , j'ajoutai la précaution d'envoïer trois Grénadiers en chemise & en bonnet de nuit , dans un champ un peu plus près du bout du Bois , du côté du village d'où nous venions,

nions, que du milieu, où ils devoient feindre de bêcher; & je leur donnai ordre d'aller au petit pas avertir M. de Chateaufieux dès qu'ils verroient les Ennemis enfournés dans le chemin le long du bois. Quoique ma Troupe fût assez grosse, je l'avois si bien cachée, que plus de trente personnes de tout sexe passèrent dans le chemin sans nous découvrir, & par conséquent sans pouvoir nous annoncer à l'Ennemi.

L'ÉVÉNEMENT seconda heureusement ces dispositions. Les Espagnols allant bon train enfilèrent bien-tôt, sans aucune défiance, le chemin le long du Bois, & même, comme je l'avois prévu, les sentiers qu'il y avoit au dedans. Les Grénadiers firent leur personnage à merveilles; &, lorsqu'ils les virent à peu près à la hauteur que je leur avois marquée, ils quitterent leur travail feint, & mettant leur bêches sur les épaules, ils prirent d'un pas ordinaire leur chemin vers le bout du Bois où étoit Chateaufieux avec sa Troupe. Pour moi, qui suivois des yeux les Ennemis, je n'avois pas besoin d'Espion. Dès que les derniers furent dans le chemin le long du bois, j'en fis sortir ma Troupe;

pe ; & le cottoïant jusqu'au chemin j'en fis passer une partie dans le champ qui le bordoit, qui étoit bordé lui-même d'un Fossé plein d'eau, & je suivis le chemin avec le reste, & toujours le long du fossé, pour être plus à portée de les couper, s'ils avoient voulu gagner les champs plutôt que le bois. Chateaufieux, qui avoit fait la même manœuvre, fut aperçu avant moi ; parce que le bois décrivant une ligne courbe faillante dans le chemin un peu au-delà du milieu, m'éclipsoit entièrement. Croïant que la Troupe de Chateaufieux étoit tout ce qu'ils avoient à combattre, & y voïant quelque Cavalerie, ils marcherent à lui en Bataillon quarré, cherchant néanmoins à passer le fossé pour entrer dans le champ. Le Chevalier de Fouquerolles, qui commandoit la moitié de ma Troupe dans ce champ, doubla le pas, me faisant signe d'en faire de même.

C E P E N D A N T, Chateaufieux chargea l'Ennemi, qui lui répondoit par pelotons. Ils faisoient la meilleure contenance du monde ; mais quand ils s'aperçurent que j'allois les prendre à dos & Fouquerolles en flanc, ils gagnèrent le Bois comme je m'y étois bien attendu.

Fou-

Fouquerolles repassant vîte le fossé vint me rejoindre ; & comme ils s'étoient approchez de nous en gagnant le Bois , nous nous trouvâmes à l'instant à leurs trouffes. Ils nous firent face avec beaucoup de fermeté , jusqu'à ce qu'ils se virent prendre en flanc par Chateaufieux. Perdant alors courage , ils crurent se sauver en s'enfonçant dans le Bois , & ils se jetterent d'eux-mêmes dans les filets que j'y avois tendus. La décharge , que fit sur eux le Corps du Lieutenant-Colonel de Roïal Vaisseaux , qu'ils ne voïoient pas encore , leur fit sentir qu'ils étoient envelopés. Ils mirent à l'instant armes bas , en demandant quartier ; & le Lieutenant-Colonel du Régiment de Badajos , qui les commandoit , vint me rendre son épée , que je pris d'une main pour la lui rendre de l'autre. Cette Action ne dura pas plus de tems qu'il n'en faut pour rassembler un troupeau dispersé dans une pelouse. Nous y perdîmes dix Soldats & un Capitaine de Roïal Vaisseaux ; & l'Ennemi n'en avoit eu que trois de tuez dans l'attaque qu'il avoit soutenue contre Chateaufieux ; mais la ligne , où ils se jettèrent dans le Bois , leur en tua quarante dans la décharge qu'elle

qu'elle fit, & qui fut l'unique. Je ne voulus pas permettre qu'on les dépouillât; mais, ils furent fouillés, & on leur prit tout ce qu'on trouva d'appréciable, & l'argent qu'ils avoient. Ils n'avoient point de Drapeau, parce que ce n'étoit qu'un détachement de cinq hommes par Compagnie des Troupes de la Garnison d'Ostetric; par où je connus quelle en étoit la force. Je les envoiai sans délai joindre leurs Camarades à Roses, où ils furent conduits par une Compagnie de Grénadiers & trente Maîtres.

Ces deux Actions me firent beaucoup d'honneur dans l'Armée, où j'étois auparavant peu connu, quoi que celle de *Monchalts*, & la surprise de *Demont*, n'y fussent pas absolument ignorées. Mon Général me fit l'honneur de m'écrire, que, si l'on me laissoit faire, tous les Espagnols seroient bientôt dans mes prisons. Il m'assûra, qu'avant de me féliciter, il avoit informé le Roi de ma première journée de Campagne, qui étoit, disoit-il, marquée aussi glorieusement, que bien des Campagnes entières. Ce Prince étoit toujours gracieux. On pouvoit compter sur ses politesses:

liteſſes : il ne connoiſſoit point l'Eau bénite de Cour.

IL n'étoit qu'une heure après-midi, lorsque toutes mes Troupes ſe furent rasſemblées à leurs Drapeaux. Je les fis repoſer & rafraichir juſqu'à trois heures ; & m'étant mis en marche, j'arrivai avant Soleil couché à la vûe d'Oſtelric. Je commençai auſſitôt à viſiter les hameaux, & les maiſons, ou châteaux, qui ſe trouverent à la droite & à la gauche du chemin par où j'arrivai devant cette Place ; & , à meſure que mes Troupes arrivoient, j'en diſtribuois dans chaque poſte un nombre ſuffiſant pour le défendre. Pendant que je faiſois ces diſpoſitions, le Commandant de la Place, qui ſans doute avoit déjà appris la perte de ſon détachement, fit fortir quelques Troupes pour me reconnoître. Il étoit fort difficile qu'elles exécutaſſent leur deſſein, par ce que j'avois fait avancer ma Cavalerie aſſez près du glacis. Mais, elle ne pût y tenir long-tems. L'Artillerie des Remparts, qui fut bientôt miſe en état, l'obligea de reculer juſqu'à une ravine, qui étant parallèle au rempart, n'étoit point enfilée par le Canon. Elle y reſta juſqu'à la nuit, que je la fis ren-

rentrer dans mon Camp derriere une éminence qui le mettoit à l'abri du feu de la Place. Le tems avoit été trop court, pour me permettre d'en achever l'Investissement. Je n'en avois fait tout au plus que la moitié. Mais, j'y supléai, en envoiant trois cens hommes d'Infanterie, & deux cens Dragons, roder toute la nuit dans le terrain qui me restoit à investir. Ils avoient ordre d'arrêter toutes les voitures, les équipages, & les chevaux, qui fortiroient de la Ville, ou qui se présenteroient pour y entrer. Mais, je leur ordonnai de laisser passer librement toutes les personnes des deux sexes qui en fortiroient.

Le lendemain au point du jour, j'achevai l'Investissement sans aucun obstacle, & j'envoiai des Détachemens à deux & trois lieues à la ronde, pour faire transporter au Camp tous les fourrages, & les vivres, qu'ils trouveroient. Il m'arriva le lendemain un Partisan Catalan, célèbre par ses coups de main, à la tête d'une Compagnie franche de cent Dragons. Je le fis partir une heure après son arrivée, pour remplacer les Détachemens que j'avois envoiés, avec ordre de me les renvoier à mesure qu'il les

les rencontreroit. L'arrivée de M. de Noailles me surprit. Il venoit pour commander au Siège avec dix mille hommes. C'en étoit bien assez pour une Place où il ne restoit tout au plus que douze à treize cens hommes de garnison, depuis les deux actions qui s'étoient passées. L'Artillerie & les Munitions arriverent aussi le même jour.

Je ne manquai pas de l'aller voir dès qu'il fut arrivé. Il me reçut un peu moins froidement qu'il n'avoit fait à Perpignan. Voïant qu'il ne me parloit point de mes deux Expéditions, & qu'il ne me demandoit aucun compte de l'Investissement que j'avois fait, je ne jugeai pas à propos de lui en dire un seul mot. Il se contenta de me dire, qu'il auroit souhaité que j'eusse resté au Siège; mais, que M. de Vendôme l'avoit chargé de m'envoïer à l'Armée qu'il commandoit dans la plaine de Palamos. Je remarquai en cette occasion l'attention que ce Prince avoit pour moi, par l'exactitude avec laquelle il me tint sa parole: & pour lui donner moi-même des preuves de ma soumission pour ses ordres, & de mon zele à les exécuter, je partis sur le champ, après

après avoir enjoint à mes Domestiques de me venir joindre au plutôt avec mes équipages.

M O N Général, toujours gracieux & obligeant, me fit l'honneur de m'embrasser à mon arrivée, en présence de plusieurs Officiers Généraux dont je n'étois connu que de nom, & peut-être de quelques-uns par une certaine réputation que mes actions m'avoient formée. Elles n'étoient, ni décisives, ni grandes; mais, elles ne laissoient pas de mériter quelque éloge, par la promptitude & la valeur qui en avoient rendu l'issue heureuse. Ce Prince, continuant ses politesses, me prit la main, & me présentant à ces braves Officiers, qui la plupart avoient glorieusement vieilli sous le casque: Voilà, leur dit-il, mes Amis, un nouveau Camarade qui nous arrive, pour partager avec nous les travaux & la gloire de la guerre. Chaque lieue, qu'il fait avec ses troupes, est marquée par une Victoire. C'est Langalleri, ajouta-t-il: son nom vous rapelle sans doute ses belles actions. Je ne pûs me dispenser de répondre, que ma joie étoit parfaite, me voïant à même de combattre sous les ordres & sous les yeux d'un Héros, au-

autant admiré dans l'Europe, qu'utile à la France, & dans les heureuses circonstances de profiter des exemples de valeur & des léçons militaires des vaillans Officiers parmi lesquels je venois faire nombre, & que je regardois comme mes Maîtres. Ils me témoignèrent tous, que ma Réponse étoit de leur goût, par l'honneur qu'ils me firent de me venir embrasser avec un certain empressement, qui pouvoit être une preuve de cordialité.

Je dînai chez le Prince avec bon nombre de mes Camarades. Sa Table étoit celle de presque tous les Officiers de l'Armée, sans en excepter les moins principaux de chaque Régiment. Il avoit l'ame grande, le cœur noble & généreux. On eût dit qu'il n'étoit dans le monde, que pour les autres. Sa personne étoit le moindre objet de ses soins.

TROUVANT l'occasion de l'entretenir en particulier au sortir de Table, j'en profitai pour lui rendre compte de l'Investissement d'Ostelric, & des Expéditions que j'avois faites en me rendant devant cette Place. Il m'applaudit & me félicita. Il ajoûta à ces politesses celle

238 M E M O I R E S D U R A M
celle de me répéter qu'il en avoit écrit
au Roi, en lui envoïant, comme des mo-
numens éloquens de ma valeur, & d'heu-
reuses prémices de la Campagne, les Dra-
peaux que j'avois eu l'honneur de lui
présenter. *La bonne-femme*, reprit-il,
en aura le Cœur gros. On sent bien, qu'il
avoit en vûë Madame de Maintenon,
qu'il n'aimoit guere, non plus que les
autres Princes de la Cour.

Son pressentiment étoit juste. Mon
Epouse m'écrivit peu de jours après, que
le Roi, malgré qu'il se fût aperçu que
Madame de Maintenon étoit fort re-
froïdie à mon égard, n'avoit pas eu la
complaisance de se taire en sa présence
sur mon compte, & qu'elle avoit ap-
pris d'une Démonfelle de cette Souve-
raine de ce Monarque, qu'elle avoit
rougi, lors qu'il lui avoit parlé de mes
actions avec une fatisfaction marquée
sur son visage & dans les expressions
dont il s'étoit servi.

Mon Général, qui vouloit me donner
de nouvelles preuves de sa confiance,
me dit avant de me quitter, qu'aïant
calculé le jour que je ferois de service,
il avoit compté qu'une Expédition qu'il
méditoit feroit mûre en ce tems-là, &
qu'il

qu'il m'en destinoit l'exécution. Plein de reconnoissance de l'honneur qu'il me faisoit en me donnant ces marques de distinction, je lui baisai la main avec autant de respect que de tendresse. Il en fut touché, & m'embrassant il m'assûra que je pouvois compter sur lui comme sur mon meilleur Ami.

J'ÉTOIS, comme l'on voit, agréablement dédommagé de l'éloignement où j'étois de M. de Catinat. Mais, je n'oubliai pas pour cela les obligations que j'avois à cet aimable & habile Général. M. de Vendôme, qui m'en parloit assez souvent, ne manquoit pas de sentir à mon air & à mes paroles, que je n'étois pas ingrat. Loin d'en prendre ombrage, comme la plûpart des Grands que la jalousie ronge, il m'en favoit bon gré; & je le comprenois parfaitement, sans qu'il me le dît.

CEPENDANT le Lance-Canet, qui étoit mon jeu favori, & même l'unique que je jouasse, étoit la partie ordinaire au Quartier du Prince. J'y coupois toujours, lorsque je m'y trouvois au commencement du jeu, & j'en sortois rarement sans profit. C'étoit une ressource, que me refusoit mon patrimoine; & c'est

c'est par ce moïen que j'ai soutenu la belle Figure que j'ai toûjours faite à l'Armée, beaucoup au dessus des Officiers de mon Rang, qui avoient dix fois plus de bien que moi. Mais, quelque passion que j'eusse pour le jeu, elle se taisoit, lorsque mon devoir parloit. Je n'y pensois, jamais quand j'étois dans mes fonctions militaires. Oûtre que c'étoit ma ressource, comme je viens de l'avouër, j'avoue encore, que c'étoit celle de mon Epouse, à qui j'envoïois de tems en tems quelques centaines de Louis d'Or. Depuis que la Maintenon ne me jugeoit plus digne de ses faveurs, il sembloit qu'elle fît réjaillir sur elle la haine qu'elle avoit conçue pour moi avec beaucoup moins de raison que de caprice. Elle la croïoit indigne de ses bienfaits, parce qu'elle me regardoit comme le juste objet de sa disgrâce. Jedui recommandois néanmoins de lui faire sa Cour à l'ordinaire. La cessation des bienfaits n'autorise jamais l'ingratitude. Il suffit d'en avoir reçu un seul, pour être obligé à une éternelle reconnoissance. Tous les mauvais Offices qui l'ont suivi, ne sauroient énerver cette obligation.

LORS

LORS que j'y pensois le moins, mon Général me fit appeller, pour me charger de l'exécution d'un projet qu'il avoit formé. Sur les avis certains qu'il avoit que les Espagnols, pressentant le siège de Barcelonne, faisoient voiturier dans cette Place de gros Magasins de vivres qu'ils avoient faits du côté de Valence, il se proposa de leur enlever leurs Convois. Il me choisit pour ministre de son dessein, comme il me l'avoit fait pressentir quelques jours auparavant. Il me communiqua son plan; & après avoir fait commander douze Compagnies de Grénadiers & trois cens Maîtres, il me donna ses ordres. Mais, sur ce que je lui représentai que les Dragons me seroient plus utiles, il consentit que j'en prisse trois cens. Cependant, ce nombre ne suffisant pas pour la manœuvre que je pourrois avoir besoin de faire, je lui en demandai six cens. Je lui dis, que l'Infanterie se trouvant souvent fatiguée & hors d'état de marcher, on manquoit les meilleurs coups; & que cet inconvenient étant levé lors que j'aurois six cens chevaux pour les porter en croupe, je les faisois reposer en marchant: de sorte qu'arrivant *frais*

émoulus, ils étoient en état d'agir. Il trouva mon raisonnement de son goût, & me permit de prendre fix cens Dragons.

NOTRE Camp n'étoit qu'à cinq lieues de Barcelone. J'attendis la nuit pour en partir, à dessein de me trouver au point du jour environ à une lieue de cette Place du côté & dans le chemin qui mene de-là à Valence, & dans toute cette Province. Je savois bien où étoient les Magazins; mais, quand même j'aurois été en état de m'en rendre maître malgré les forts Détachemens qui les gardoient, j'aurois inutilement combattu, n'aïant ni voitures, ni chevaux, pour les emmener. Ce n'étoit donc pas mon dessein. Je n'en avois d'autre, que de me saisir des Convois qui les transportoient en détail dans Barcelone; & je ne pouvois mieux m'y prendre, qu'en suivant les chemins qu'ils pouvoient tenir, en leur allant au devant. De cette façon, ils ne pouvoient guere m'échaper, si les Escortes n'en étoient pas plus fortes que ma Troupe.

ETANT arrivé à point nommé au lieu que je m'étois proposé, je détachai quarante Dragons, pour battre l'Estrade, & pour aller à la découverte. Il étoit
tems

tems que j'arrivasse. Mes Dragons n'étoient pas encore hors de notre vûe, que je les vis revenir à moi au grand trot. Ils me rapportèrent, qu'ils avoient aperçu dans le chemin, à la portée de la Carabine, un Convoi d'environ deux cens Chariots, & qu'ayant tâché d'en reconnoître l'escorte, ils estimoient qu'elle pouvoit être de deux cens hommes. Le chemin étant bordé fort à propos de monticules à notre droite, j'envoiai un Lieutenant pour examiner si je pouvois y cacher tous mes Dragons. Il me rapporta, qu'il y avoit une espèce de vallon entre deux eminences, où je pourrois en placer plus que je n'en avois. Je les fis partir avec le Lieutenant-Colonel de Phimarcon pour les commander, à qui je recommandai d'en mettre une partie à l'un des bouts & le reste à l'autre; & que quand il verroit le Convoi vis à vis du centre du vallon, il les fit marcher à droite & à gauche, pour prendre le Convoi à dos & en front. Cependant je fis mettre mes Grénadiers ventre à terre dans des champs de blé des deux côtés du chemin, & je retournai sur mes pas du côté de Barcelone, pour

revenir dès que j'apercevrais le Convoi. Je n'allai pas bien loin, sans qu'il parut. Il marchoit comme s'il n'avoit rien à craindre, & d'autant moins, que n'étant qu'à deux lieues de Barcelone, ils se croioient en sûreté.

Mes Dispositions eurent tout l'effet que j'en attendois. L'Escorte, qui n'étoit pas même si forte qu'elle avoit paru, se voyant investie, se rendit sans aucune résistance. Elle fut désarmée, & envoyée tout de suite au Camp avec le Convoi, consistant en deux cens cinquante chariots chargés de toutes sortes de munitions de bouche. Sur le rapport que me fit le Commandant de la Troupe prisonniere, je marchai en avant, pour surprendre la nuit prochaine un Convoi plus considérable que le premier, qui devoit gîter dans un Village à quatre lieues de nous. Je l'aurois bien attendu dans le poste où j'étois, craignant de n'en pas trouver de plus propre à placer des embuscades; mais, j'y étois trop exposé à la Garnison de Barcelone, dont je n'étois éloigné que de deux lieues.

Nous arrivâmes à dix heures de nuit très-fatigués de la route que nous avions
fai-

faite par des chemins, tantôt pierreux, tantôt bourbeux, où mes Grénadiers laisserent presque tous leurs fouliers, & les chevaux leurs fers. Mon premier soin fut d'envoier un Officier Catalan de Nation pour reconnoître l'escorte du Convoi. Il y alla en voïageur du païs; & montant un cheval d'Espagne, il demanda à loger dans une Auberge, où étoit le Convoi avec un détachement de l'Escorte pour le garder pendant la nuit. Il se faufila cependant avec quelques Soldats de cette Troupe, qui l'informèrent qu'ils n'étoient que trois cens, pour conduire cinq cens chariots, & qu'ils n'y avoit que trente Cavaliers. Ainsi embouché, il revint m'en faire le rapport, dont je ne balançai pas à profiter.

APRÈS que mes Troupes se furent réposées environ une heure, j'en fis quatre Corps, pour entrer dans le Village par quatre côtés. La plus grosse partie des Ennemis, qui n'étoient pas moins fatigués que nous, étoient endormis par bandes dans les granges qu'on leur avoit assignées. Cependant, l'alarme y aiant été donnée, il s'en fit d'abord un Corps, qui vint me faire face

au bout du Village du côté le plus près du Convoi, avant que mes autres Troupes fussent arrivées à leur destination. La décharge, qu'ils firent sur nous, fut des plus vives. J'y fus blessé à la cuisse, & j'y perdis vint Grénadiers & dix Dragons, parmi lesquels étoient deux Officiers subalternes. La nuit, telle qu'un Microscope qui grossit & multiplie les Objets, représenta à ma Troupe les Ennemis en plus grand nombre qu'ils n'étoient; &, voyant que cette idée lui abatoit le courage, je réüffis à le relever, en parcourant les rangs, & les assurant, que toute l'Escorte ne consistoit qu'en trois cens. Je les ramenai aussitôt à la charge, pour regagner le terrain que nous avions perdu. J'avois beau les encourager, ils avançoient lentement. Mais, celle de mes Troupes, qui étoit entrée dans le Village par l'endroit le plus près de nous, attirée par les vives décharges qu'elle entendit, aiant fait la sienne sur l'Ennemi qu'elle avoit pris à dos, la fureur prit dans la mienne la place du courage. Elle l'enfonça la Baïonnete au bout du fusil, & le défit en un instant. Toute cette Troupe fut entièrement massacrée

erée, à quelques-uns près, qui, aiant cru trouver un libre passage à l'autre bout du Village, y furent faits prisonniers.

CETTE Action me coûta soixante hommes; je n'eus que vingt bleffez, & tous auffi légèrement que moi. Nous nous réposâmes le reste de la nuit. Les Grénadiers vinrent au point du jour me demander le Pillage du Village qui étoit considérable. Je ne pûs le leur refuser; mais, je leur ordonnai de faire vite leur butin, parce que nous n'étions pas en lieu de sûreté.

LE Pillage n'étoit pas encore fini, qu'il me vint un Courier de mon Général, pour m'avertir, que le Gouverneur ou Vice-Roi de Barcelone, aiant appris la prise du premier Convoi, avoit détaché un Corps de trois mille hommes de la Garnison de cette Place, pour me couper. L'Avis qu'il me donnoit, c'étoit de prendre sur ma droite, & de tenir la route de Castel-Franco, où je trouverois trois mille hommes qu'il y envoïoit du camp, si j'étois assez heureux d'éviter la rencontre des Ennemis.

JE ne fis point battre la Générale, pour ne pas donner l'alarme à mes

Troupes ; mais , je fis dire de bouche qu'on eût à me venir joindre incessamment au bout du Village opposé à celui par où nous étions entrez. Les Soldats , qui m'aimoient certainement , se rendirent aussitôt à leurs Drapeaux , chargez de butin. Je leur ordonnai d'y mettre chacun leur marque , & je les fis charger sur les chariots , ainsi que mes gens blessés.

Nous nous mîmes en marche vers les sept heures du matin , précédés d'une Avant-garde de cent Dragons , & suivis d'une pareille Arriere-garde. Nous eûmes à peine fait une lieue , que l'Officier , qui menoit cette dernière Troupe , me dépêcha un Maréchal des Logis , pour m'avertir qu'il découvroit à sa gauche un assez gros Corps de Troupes , qui paroïssoit venir à nous. Voulant m'éclaircir du fait par mes propres yeux , je me transportai à l'Arriere-garde ; & , étant monté sur une éminence , je vis effectivement les Troupes en question : mais , je fis observer à l'Officier , qui m'en avoit donné avis , que leur front étoit tourné à l'Est , & que nous allions au Nord. Leur marche nous fit conclure , qu'ils alloient au village que nous ve-

nions

nions de quitter, où à dessein de nous rencontrer, ou pour nous joindre du côté de Valence, d'où il leur venoit d'autres Convois.

CELUI, que nous emmenions, marchoit entre l'Avant-garde & le Gros; mais, bien que je crusse ne devoir rien craindre, j'y donnai l'ordre de doubler le pas, jusqu'à ce que nous eussions passé un coteau, que je voiois nous devoir dérober à la vue des Ennemis. J'étois surpris, qu'ayant marché jusque-là à découvert, ils n'eussent point jetté les yeux sur nous. Leur marche rendoit ma conjecture certaine. Arrivant au coteau que nous devions doubler, je m'y arrêtai avec bon nombre d'Officiers. Il fallut nous servir de nos Lunetes, pour examiner les mouvemens des Espagnols, que nous estimions n'être éloignez de nous que d'une forte demi-lieue. Nous leur vîmes faire la même route que j'avois conjecturée; ce qui nous fit marcher avec moins de précipitation, & qui me permit de faire halte au bas du coteau, où se terminoit une vaste plaine. Je l'observai de toutes parts avant d'y descendre, & j'y remarquai quel-

L 5

ques

ques petits bois dispersez le long du chemin, qu'il nous falloit tenir, pour les gagner en cas de besoin.

LA Halte finie, je postai l'Arriere-garde au sommet du coteau, avec ordre de s'y tenir jusqu'à ce qu'elle nous eût perdu de vûe, pour observer exactement la marche des Ennemis. Avec cette précaution, nous continuâmes tranquillement notre route. Un peu avant la nuit, l'Avant-garde me fit donner avis, qu'on appercevoit un petit Corps de Cavalerie, qui nous cottoïoit à demi-lieue de notre gauche, & qu'il paroïssoit aller où nous allions. Je me portai aussitôt à l'Avant-garde, qui ne s'étoit point trompée. Il sembloit effectivement, que cette Troupe & la mienne décrivissent un Angle dont les deux lignes tendent à se joindre au même point. Je ne me pressai pas beaucoup de faire reconnoître cette Troupe, que j'estimois être de beaucoup inférieure à la mienne. Mais, voïant au bout d'un quart d'heure, que les deux lignes se rapprochoient, je détachai cinquante Dragons de l'Avant-garde, pour aller à la découverte. Ce détachement en rencontra

un des Ennemis, qui venoit me reconnoître aussi. Après avoir escarmouché quelques momens, les Espagnols se retirèrent; & mes Dragons continuant leur route, pour s'approcher le plus près qu'ils pourroient de leur Gros, ils s'arrêtèrent sur une éminence, d'où ils pouvoient l'observer parfaitement. Ils me rejoignirent au grand trot pour m'avertir, que les Ennemis étoient entrés dans un gros village qu'ils avoient gagné sur leur gauche. Jugeant à propos de les y laisser pour ne pas m'amuser, j'arrivai à nuit fermée au village que je m'étois proposé.

Après en avoir rançonné les habitans qui étoient fort à leur aise, je les obligeai d'apporter des rafraichissemens à ma Troupe, qui s'y reposa deux heures. Aiant pris ensuite tous les chevaux de bât & de labour que je pus trouver, je les fis attacher ensemble tous harnachés, pour relâier ceux qui trainoient les chariots du Convoi. Cette précaution me fut très-utile dans les chemins fangeux, par où nous passâmes pendant la nuit.

Nous fîmes cinq lieues cette nuit-là sans aucune rencontre, & nous arrivâ-

mes à Castel-Franco (a) à Soleil levant. Nous nous regardâmes comme chez nous dans ce gros Bourg, déjà soumis aux Contributions depuis que nous avions pris Palamos. M'y croiant avec fondement en toute sûreté, je résolus de m'y reposer jusqu'à l'arrivée du Détachement que m'envoïoit Mr. de Vendôme. Je ne laissai pas néanmoins de poster trente Grénadiers, & autant de Dragons, dans un hameau que nous avions laissé à un quart de lieue du Bourg. Il étoit entouré d'un vieux mur, mais encore assez bon pour résister à un coup de main : l'ayant visité, j'y établis des postes selon ma prudence.

C E P E N D A N T, fâché que le Détachement ennemi, que nous avions reconnu pendant notre route, me fût échappé, j'envoïai après Soleil couché cinquante Dragons au Village, qui n'étoit qu'à une lieue de notre poste, où il s'étoit retiré, pour découvrir s'il y étoit encore, ou quelle route il avoit pris. Je les suivis une heure après, pour ne pas perdre l'occasion de l'enlever, si elle se présentoit. Aiant fait les trois quarts du

(a) Ou Castel-fouillet.

du Chemin, mon détachement me joignit. Il étoit entré dans ce Village, d'où les Ennemis étoient fortis au point du jour pour s'en retourner sur leurs pas à Barcelone, d'où ils venoient à dessein de prendre poste à Castel-Franco, sachant qu'il n'étoit point gardé. J'en fus surpris, parce qu'il me parut d'une très-grande utilité pour notre Armée, sur-tout dans le dessein où nous étions d'assiéger Barcelone.

CE gros bourg, quoi qu'enceint d'un vieux mur, défendu d'un petit fossé qu'on auroit pû creuser à peu de fraix, en y ajoutant un chemin couvert bien palladé, pouvant soutenir un siège de quelques jours, étoit capable d'arrêter l'Ennemi. Situé dans une terrein gras & abondant en toutes sortes de denrées, & sur-tout en fourrage, il pouvoit nous en procurer l'abondance. Toutes Réflexions faites, je pris sur moi d'y laisser cinq cens hommes avant d'en sortir, comptant que M. de Vendôme, qui, je m'affûre, n'en connoissoit point la conséquence, m'approuveroit.

LE Renfort, que m'envoïoit mon Général, croïoit qu'il pourroit me joindre plutôt qu'il ne fit : il arriva le soir du deuxiè-

me jour que nous y eûmes pris poste. Il étoit commandé par M. de Revel, Maréchal des Camps & Armées du Roi. Il avoit été retardé d'un jour & demi, par la difficulté qu'il trouva à passer des Rivières, ordinairement maigres, mais furieusement pleines en ce tems-là, par les eaux de la neige qui fondoit dans les Montagnes. N'ayant pas prévu cet obstacle, il ne s'étoit point muni de pontons pour le surmonter; de sorte que le repos, qu'il convenoit donner à cette Troupe, me donnoit le tems de recevoir la Réponse de M. de Vendôme à la Lettre que je me proposai de lui écrire. Je lui rendis compte de ma route & de ma capture, dont il devoit voir une partie avant de recevoir ma Lettre. Il étoit si disposé en ma faveur, qu'il releva beaucoup le peu de gloire que j'avois acquise dans cette petite guerre, en présence des Officiers Généraux de l'Armée, qui assurément n'en auroient pas fait moins que moi s'ils eussent été à ma place. Quoique je crusse leur être à tous fort inférieur dans notre métier, je me piquois néanmoins de les égaler, & peut-être même de les surpasser en zèle pour le service du Roi.

J E

JE marquois encore à mon Général tout ce que je pensois de Castel-Franco ; je prenois même la liberté de lui dire , que je trouvois très-à-propos d'y laisser un Détachement de cinq-cens hommes. Il me fit l'honneur de me répondre, qu'il m'applaudiroit toujours lorsque je penserois aussi juste qu'en cette occasion , & qu'il laissoit en ma disposition le choix des Troupes que je laisserois dans Castel-Franco , avec ordre de le fortifier du mieux qu'il seroit possible , aux dépens des habitans du Pais. Il m'ordonnoit en conséquence de régler les Contributions des villages & hameaux dépendans de ce gros Lieu , pour être employées aux fraix des travaux & des ouvrages que j'y jugerois nécessaires.

DÈS que j'eûs donné les ordres pour assembler tous les materiaux nécessaires , je partis avec mon renfort , laissant dans ce poste un Bataillon du Régiment de Piémont , dont je réglai la subsistance avec les Magistrats du lieu. Le Convoi nous suivit , escorté par un autre Bataillon du même Régiment & deux Escadrons de Dragons qui m'y parurent nécessaires en bien des occasions. Nous fûmes quatre jours en marche ,
par

par le retardement que nous causa la construction d'un pont solide pour y faire passer notre Convoi.

J E fus reçu de mon Général avec des sentimens tels que ceux d'un tendre Père, qui revoit un de ses enfans de retour d'un dangereux voiage. Avant d'informer la Cour du compte que je lui rendis, il me remit une Lettre de mon Epouse, qui me marquoit, que Mad. de Maintenon ne la regardoit plus; mais, que pour savoir, autant qu'il se pouvoit, ce qu'elle feroit ou diroit à mon disadvantage, elle avoit mis une de ses Favorites dans mes intérêts, qui lui avoit promis de l'en informer fidèlement. Pour moi, je ne lui avois pas écrit depuis la mort de mon Pere, Epoque plus sensible pour moi, que la perte de la Protection de cette puissante Dame. Tout batu que j'étois de ce vigoureux oiseau, je ne laissois pas de regimber contre ses formidables ergots. Mon parti étoit pris; je ne faisois plus la Guerre que pour la Gloire. L'espérance de parvenir au plus haut point d'honneur de la Milice ne me soutenoit plus. Délivré de cette inquiétude, mon ambition disparut, & le calme renaquit dans

dans mon esprit & dans mon cœur.

QUELQUES jours après mon arrivée au Camp, Ostelric fut rendu, & tout se trouva prêt pour le Siège de Barcelone. L'Investissement étant fait & la tranchée ouverte, mon Général me donna un Camp volant, formé de la Cavalerie qui lui étoit inutile, pour arrêter les Convois qu'on pouvoit tenter de conduire dans la Place, & pour traverser les Partis qui sortoient d'un petit Camp que les Espagnols avoient sous le Mont-Jouï, où est située la forte Citadelle de cette Place. Ce seroit passer les bornes que je me suis prescrites, si je m'arrêtois à donner ici le Journal de ce Siège, qui fut aussi pénible que long. Les curieux pourront se satisfaire en lisant les Relations particulières qui en ont été faites, ou qu'ils trouveront dans les Histoires trop multipliées qui ont été faites des Guerres de ce Tems-là. Je me contente de dire en deux mots, que l'Armée n'étant pas assez nombreuse pour investir & resserrer étroitement cette grande & forte Place, je fus surpris de la voir réduite. L'habileté du Général, & la valeur des Troupes, suppléerent à la force & au grand nombre. Je ne

ne fis rien non plus qui vaille la peine d'être écrit, pendant que je voltigeai aux environs de la Place, & aussi longtemps que dura le Siège. Je n'eus aucune occasion de combattre. Il ne s'en présenta qu'une, où je pris un Convoi assez considerable sans coup férir. Le petit nombre de Troupes qui l'escortoient mirent armes bas à la première attaque.

D'E's que j'eus appris la Reddition de la Place (*), je rentrai dans le Camp, & je fus joindre M. de Vendôme, qui y étoit déjà. Il me tendit la main en l'abordant, & je la baifai à mon ordinaire par pure tendresse. Hé bien, me dit-il, voici la Paix: nous irons chacun chez nous planter des choux. Je lui repondis, que j'aurois plus de plaisir de manger ceux que je cultiverois, que s'ils étoient cultivez de la main d'un autre. La Politique est un Art étonnant. Ce Prince donna le dernier Affaut à un ouvrage de cette Place, quoiqu'il fût informé de la main du Roi lui-même, que la Paix étoit signée: mais, on aima mieux perdre une quantité de
braves

braves Gens, que d'avoir le prétendu deshonneur de lever le Siège.

Peu de jours après cette conquête, M. de Vendôme se disposa à partir pour la Cour. J'allai lui souhaiter un heureux voiage, & lui demander la continuation de son estime. Il me la promit, & il m'a tenu parole. Je n'ai jamais senti en être déchu, depuis même que j'eûs adopté un autre Souverain. Au reste, me dit-il, qu'allez-vous devenir? Je lui répondis, que je m'en allois chez moi, sans aller même à la Cour; & qu'appellant mon Epouse auprès de moi, j'espérois couler mes jours tranquillement loin du grand monde, où il falloit faire des personnages ou-trez. Il me repartit, que j'avois raison au fond, mais qu'il me falloit garder des mesures. Croïez-moi, reprit-il, & me suivez à Versailles. Je vous présenterai au Roi, quoiqu'en étant connu par quantité de beaux endroits, vous n'aïés pas besoin de mon ministère. Il ajoûta, qu'il ne tiendrait pas à lui que je n'eusse un bon Gouvernement; mais, qu'il ne s'en flatoit pas, connoissant Mad. de Maintenon capable de traverser ses démarches. De plus, dit-il, vous ferez plus
plus

plus de plaisir à votre Epouse de l'aller chercher vous même à Paris, que de lui écrire de vous aller joindre.

QUELQUES gracieux que fussent les motifs que me proposoit le Prince, le dernier me déterminâ à l'accompagner. Mais, pour preuve que je n'attendois rien de la Cour, c'est que j'envoiai mes équipages au logis; écrivant à ma Mere, pour la prier de nous préparer un Appartement convenable. Elle n'avoit pas encore vû mon Epouse, & je ne doutois nullement qu'elle ne se fît d'avance une joie de la posséder.

JE partis donc avec mon Général, charmé de l'occasion où j'étois de l'entretenir seul pendant la route. Si j'avois gagné son estime par une certaine expérience qu'il me trouvoit dans le métier de la guerre, je compris par ses manieres obligeantes, & par le plaisir qu'il montrait d'avoir ma compagnie, qu'il m'accordoit son amitié. Je l'entretenois à sa satisfaction sur tous les sujets qu'il me proposoit. Il vouloit absolument que j'en usasse avec lui comme avec mes égaux: & si peu que je me rappellasse le respect que je lui devois, il ne le souffroit point patiemment.

ment. Je puis dire avec vérité, que de ma vie je n'ai fréquenté personne avec plus de cordialité. Qui que ce soit, qui lise ces circonstances, n'en pourra douter, si peu qu'il ait connu cet aimable Prince, ou par soi-même, ou par relation.

Le plaisir que j'avois aiant l'honneur de l'accompagner étoit grand ; mais, il s'accrut jusqu'au dernier point, par l'heureuse rencontre que nous fîmes à Lion de M. le Maréchal de Catinat, revenant du Piémont où il avoit passé l'hiver pour régler certains points avec le Duc de Savoie, qui avoit fait sa Paix l'année précédente (*). Je me promenois sur la Place de Bellecour, tandis que M. de Villeroi, Archevêque & Gouverneur de cette Ville, s'entretenoit avec M. de Vendôme dans son Appartement au petit-Verfailles, Auberge située sur cette Place. Je me faisois un plaisir de revoir mon premier Général à la Cour ; mais, j'en trouvai infiniment davantage dans l'agréable surprise que me causa sa présence dans un tems où je m'y attendois peu. Dès que j'eus reconnu sa livrée,

(*) 1696.

vrée, je doublai le pas pour me trouver dans la Cour de l'Auberge à sa sortie de sa Chaise de poste. Un de ses Valets de pié, qui alloit lui en ouvrir la portiere, m'ayant d'abord reconnu, me ceda sa place. Quelle ne fût point la surprise de M. de Catinat, lorsqu'il m'aperçut? Ah! dit-il, mon cher Voisin, je le vois & je le sens, que les vieux Amis ne s'entr'oublient ni ne se négligent. Comme je lui repondois, que je n'étois pas si ingrat que d'oublier un si bon Père, il s'appuya sur mon bras pour descendre, & me fit l'honneur de m'embrasser aussi-tôt qu'il eût mis pié à terre.

ON le mena dans son Apartement, où j'eus l'honneur de l'accompagner, & de m'y arrêter avec d'autant plus de plaisir, que je l'entretenois seul. Hé bien! me dit-il d'un ton ironique, la bonne-femme est-elle toujours de vos Amies? A l'ordinaire sans doute, lui répondis-je; car, mon Général, repris-je, m'a fait souvent l'honneur de me dire, que j'étois incorrigible, & que je donnois de tems en tems matiere à sa haine. Cela est vrai, me repliqua-t-il. Mais, en cela même, vous donnez de jour en jour de nouveaux sujets d'admiration à vos Ennemis,

nemis, & d'éloge à tous les honnêtes-gens. J'aurois eu tout le tems de lui rendre compte de notre Campagne, si l'Archevêque n'eût appris son arrivée en sortant de l'Appartement de M. de Vendôme. Il se fit aussitôt annoncer, & étant entré tout de suite, je fus obligé de me retirer. Je fus le premier qui portai la nouvelle de son arrivée au Prince, qui, sans cérémonie ni délicatesse, voulut l'aller voir. Allons, me dit-il, croiant sans doute que je ne l'avois pas vu, allons nous en le surprendre. M. l'Archevêque venoit précisément de sortir de son Appartement, lorsque nous y entrâmes. Ha, ha! lui dit-il en l'abordant, vieille Guerre, vous voilà donc maintenant Bourgeois de Paris? Oui, Dieu merci, répondit M. de Catinat; & je vous avoue franchement, que j'aime mieux cet état, que celui que je quitte. M. de Vendôme répartit, qu'il étoit de son goût; &, pour preuve que je vous dis vrai, ajouta-t-il, c'est que je m'en vais me faire Païsan d'Anet (a). Vous y mangerez, quand il

(a) Anet est un Chateau qui appartenoit à M. de Vendôme, & où ce Prince se plaisoit beaucoup.

il vous plaira une soupe aux choux verts, que je prétens cultiver moi-même. M. de Catinat lui repliqua, qu'il en feroit autant, s'il avoit de la terre où les planter.

LA Conversation, qui dura assez longtemps sur le même ton, fut fort enjouée. J'en fus même de tems en tems le sujet, sans qu'ils craignissent de faire violence à ma modestie. Je retranche ici, pour ne pas en manquer, ce qu'ils me dirent de gracieux. Je me contentai de leur repondre, que la Distributrice du Mérite, & la Dispensatrice des Graces en France, étoit sans doute plus pénétrante & plus judicieuse, puisqu'elle pensoit tout autrement sur mon compte. M. de Vendôme, prenant l'essor pour sortir, dit à M. le Maréchal, qu'il comptoit souper avec lui; & voici notre troisième, ajouta-t-il, en me frappant sur l'épaule, pour former le Triumvirat. Le Maréchal l'accompagna dans son Appartement, où le soupé fut servi bientôt après. On n'y parla du tout point de guerre. La Conversation ne roula pendant toute la table que sur la Cour, dont ils me parurent fort dégoûtés, à cause de l'Autorité de la Maintenon, & des

des personnages qu'il falloit faire, pour être à couvert de l'injuste usage qu'elle en faisoit. Ils me trouverent fort heureux d'être libre de me retirer en Province; & je leur avoüai, qu'il me tar-
doit que je n'y jouisse du repos que je me propoisois.

Nous partîmes le lendemain, sans que ces Messieurs eussent rendu la visite à M. l'Archévêque. Ce n'est pas non plus le Cérémonial. Un Prince, un Maréchal de France, qui ne font que passer, reçoivent des visites, mais ils n'en font point. En toute autre circonstance, ils auroient vû ce Prélat chez lui, soit en qualité d'Archévêque, soit en qualité de Gouverneur de la Ville & de la Province.

ARRIVANT à Paris, M. de Vendôme m'obligea, malgré toute ma résistance, à prendre un appartement dans son Hôtel. Il n'approuva point mes excuses, parce que, ma femme ne demeurant pas à Paris, je ne pouvois lui en alléguer de bonne. Le Prince se reposa le jour de notre arrivée, & la nuit qui le suivit. Le lendemain, il fut matineux. Etant encore dans mon lit, mon Valet-de-chambre vint me dire,

M

que

que le Prince étoit levé. Je m'habillai à l'instant, & je fus lui faire ma Cour. Vous sentez déjà sans doute, me dit-il, que le métier de Courtisan est un trouble-repos. Hélas ! oui, mon Prince, lui dis-je : c'est aussi ce qui me détermine à m'éloigner de la Cour au plutôt. Il ajoûta, qu'il étoit à propos que je l'accompagnasse à Versailles, afin qu'il me présentât au Roi, & même à Madame de Maintenon, à qui il ne feroit qu'une courte visite. Je lui répondis, que j'étois disposé à le suivre par-tout. Quant à présent, reprit-il, la Politique vous y engage. Le petit accèz de fièvre, que vous en aurez, sera bien-tôt passé.

IL est certain, qu'arrivant à Versailles, je fus saisi d'un frisson. Jamais démarche ne m'a coûté si cher. Je suivis le Prince, mais dans un état plus accablant que celui d'un malheureux qu'on conduit au gibet. Je me rassurai néanmoins à force de réflexions, avant d'entrer chez le Roi. Celle, que je fis sur le zèle avec lequel je l'avois servi, me persuadant que je n'avois rien fait qui méritât sa disgrâce, me rendit la tranquillité ; & je parus devant Sa Majesté
avec

avec une noble hardiesse, qui marquoit mon innocence & ma droiture. Le Prince lui aiant fait sa Cour en deux mots, lui dit en me prenant la main, qu'il lui présentoit Langallery, qui l'avoit glorieusement secondé, comme il avoit eu l'honneur d'en rendre compte à Sa Majesté. Je vous crois sur votre parole, mon Cousin, lui répondit le Roi : je suis content de ses services. Je tirerai ma profonde révérence, & je me retirerai dans l'Anti-Chambre, où je fus investi de quantité d'Officiers, amis ou jaloux, qui m'embrassèrent également. L'Audience, que le Roi donna à M. de Vendôme, dura environ un quart d'heure. Ce Prince parut enfin, & me fit signe de le suivre en passant entre ces deux hayes de Courtisans, auxquels il dit tout ce qui se pouvoit de plus gracieux.

IL alla sans s'arrêter chez Madame de Maintenon, où je l'accompagnai. Pendant qu'on l'annonçoit, voici, me dit-il, le quart d'heure de Rabélais. Comptez, qu'il est aussi rébutant pour moi que pour vous. Mais *item*, ajouta-t-il, il faut le passer comme les plus agréables momens. Je suis tranquille, lui dis-je, mon Général : le vin est tiré, il

faut le boire , quelque amer qu'il puisse être. Il aimoit ces fortes de réponses. Les airs & les discours pincés lui déplaisoient infiniment.

Comme on n'avoit annoncé que le Prince , Madame de Maintenon rougit me voyant entrer avec son Altesse. Il lui fit un très-court compliment , auquel il ajoûta , qu'il m'avoit prié de l'accompagner , espérant que ma présence ne lui feroit pas desagréable. Elle lui répondit, que tout ce qu'il faisoit étoit toujours de son goût. Je pris la parole à mon tour, & je lui dis , que ce n'étoit aussi que sous les Auspices du Prince , que je prenois la liberté de lui rendre mes devoirs respectueux , & pour lui témoigner ma reconnoissance de toutes les bontés qu'elle avoit eu pour mon Epouse. Elle merite beaucoup , répondit-elle , & on lui rendra toujours la justice qui lui est dûe. A ce discours, qui ne faisoit aucune mention de moi, je répondis par une profonde inclination ; & je m'éloignai , comme si M. de Vendôme vouloit s'entretenir avec elle. Mais, il se retira d'abord , & je ne manquai pas de le suivre de près. Hé ! bien , me dit-il sur l'escalier , vous voilà , je m'assu-
re

re, plus léger que vous n'étiez, depuis que vous avez mis bas le fardeau qui vous pésoit tant. Je lui répondis, que je croïois en être quitte pour long-tems. Vous allez fans doute chez Madame de Langallery, reprit-il, & vous ne ferez pas apparemment long séjour à Versailles. Je compte vous revoir à Paris dans deux jours. Peut-être n'en partirez-vous pas si-tôt? Je répartis, que j'aurois l'honneur de prendre congé de Son Altesse avant de me retirer dans ma Province. Adieu donc, me dit-il, je compte sur votre parole. Vous êtes heureux, ajouta-t-il, de pouvoir vous dispenser de galoper de Prince & en Prince, & d'Hôtel en Hôtel.

Mon Epouse m'attendoit dans son appartement, sur la nouvelle qu'elle avoit eue de mon arrivée. Elle avoit aposté un laquais pour l'avertir avant que je n'y montasse. Elle me reçut sur le premier pailé de l'Escallier; &, m'embrassant tendrement, elle ne me parla que par les larmes dont elle m'arrosa le visage. J'en fus attendri, & je sentis que je l'aimois véritablement. Aussi goûtai-je pour la première fois les douceurs de notre union. Je n'avois jamais douté

qu'elle n'eût beaucoup d'esprit ; mais, faute d'attention, ou plutôt d'amour, je ne m'en étois pas encore aperçu. Nous dinâmes ensemble avec beaucoup d'agrément. Elle m'entretint agréablement, tantôt en m'informant des Aventures de la Cour, tantôt en me faisant des questions sur les différentes situations où je m'étois trouvé à l'Armée. Ignorant que j'eusse été chez le Roi & chez la Maintenon, elle me demanda quand je fatisferois à ces devoirs ? L'Affaire en est faite, lui dis-je ; & je lui rendis compte de la manière dont j'y avois été reçu. Elle me témoigna être charmée, que j'en fusse quitte. Je suis ennuiée de la Cour, me dit-elle : je croi que vous ne vous y plairez pas plus que moi. Vous ne sauriez donc prendre de parti plus avantageux à notre repos, que de m'emmener en Province, & de nous éloigner du tumulte le plutôt qu'il vous fera possible.

R I E N ne pouvoit me faire plus de plaisir que les dispositions de ma femme. Je craignois, qu'élevée & accoutumée à la Cour, elle n'eût une repugnance invincible pour la Province, dont les femmes de son état se font une idée affreuse.

se. Je *me fis donc blanc de mon épée*, en l'assurant, que, puisqu'elle étoit dans ce dessein, j'en hâterois l'exécution. Hé! bien, reprit-elle, quittons Versailles dès demain. Je trouverai le moïen de me défaire bien vite de mes meubles; & , aprez avoir pris congé de Madame de Maintenon *par forme d'aquit*, nous partirons sans regret. J'y consentis avec un sensible plaisir. Quelque envie qu'elle en eût, j'en avois encore plus qu'elle, bien que je marquasse moins d'empressement. Nous disposâmes toutes choses pour notre départ. Ma femme alla le lendemain au levé de Madame de Maintenon, qui lui dit, que j'avois paru chez elle d'un air à lui faire croire, que je n'avois plus besoin de sa Protection. Mon Epouse lui répondit, qu'elle étoit convaincue par mille endroits, que je n'avois rien négligé pour la mériter; & qu'elle osoit la prier, si elle ne m'en jugeoit pas digne, de ne pas me traiter du moins comme un Sujet qui méritoit sa Disgrace. Il se dit quantité d'autres choses dans cette entrevûë, qui ne pourroient qu'ennuier le Lecteur.

Nous ne différâmes pas d'un moment notre départ. Elle me rejoignit

au logis, aprez avoir eu un court mais cordial entretien avec la bonne Amie, qu'elle avoit auprès de notre Ennemie. Elle en tira la promesse de l'informer de tout ce qui se passeroit à la Cour, où je pourrois être intéressé; & nous allâmes dîner à Paris chez un de nos Amis. Nous prîmes après-diné un logement à l'Hôtel de Tours, en attendant le retour de M. de Vendôme. Il revint le lendemain, comme il me l'avoit dit. Je lui présentai ma femme, qui n'avoit pas l'honneur d'en être connue. Il est hors de propos de dire ici, qu'il la combla de politesses; car, il n'en crût jamais trop faire au beau Sexe. Nous passâmes toute la journée dans son Hôtel, où il ne tint pas à nous de prendre un appartement. Il y eut ce jour-là grosse compagnie, & plusieurs parties de Jeu. J'en fortis avec plus de profit, que je ne devois faire de dépense dans nôtre voïage. Il païa encore mille petites nipes, dont ma femme fit provision pour en gracieuser ma famille. Je regardai cette attention comme une des grandes preuves qu'elle m'aimoit.

ETANT encore au Jeu, ma femme
vint

vint me dire à l'oreille, que Simianes étoit arrivé; & que, sachant que j'avois accompagné M. de Vendôme, il avoit envoié son Valet-de-chambre à l'Hôtel du Prince, pour s'informer où je logeis. Ce Domestique est encore en bas, reprit elle, que voulez-vous qu'on lui dise? Je la priai d'aller elle-même chez son fils, & de m'y attendre à souper. Comme elle cherchoit à se dérober de la Compagnie, M. de Vendôme, qui s'en aperçut, l'aborda en lui demandant où elle alloit? Elle ne balança pas à lui dire de quoi il étoit question: & vous forcez pour cela, reprit-il d'un ton obligeant? Aiant fait ensuite appeler un de ses Valets-de-pié, il l'envoia à Simianes, pour le prier de venir à l'Hôtel. Cette attention est rare parmi les Grands, & plus encore parmi les Princes. Aussi la regardai-je comme une marque de son estime.

SIMIANES se rendit aussi-tôt à l'Hôtel, où sa mere l'attendoit pour le présenter à M. de Vendôme. Ce Prince le reçut de l'air du monde le plus affable, & lui ordonna d'augmenter la bonne Compagnie à souper. Il s'entretint même avec lui sur plusieurs faits de la

Guerre en Piémont. Simianes lui en fit, en presence de ma femme, un détail si judicieux, qu'il conçut dès ce moment de l'amitié pour lui. Ne voyant, ni le Prince, ni mon Epouse, je me doutai de la politesse de M. de Vendôme. Comme la partie alloit finir, je ne jugeai pas à propos de la rompre. Elle finit enfin avant que le Prince ne rentrât dans la Sale. J'en sortis à l'instant, & je les trouvai ensemble. Simianes, après en avoir demandé la permission au Prince, courut à moi dès qu'il me vit, & me futa au coû avec autant de tendresse, que s'il eût été mon propre fils. Ma femme en versa des larmes de joie: & le Prince s'écria, que cette tendresse bourgeoise lui faisoit plus de plaisir, que tout ce que la Cour offroit de plus attrayant. Il étoit si naturel, que je ne doutai pas que sa sensibilité ne fût sincere.

SORTANT de l'Hôtel après minuit, nous ramenâmes Simianes à son logis & nous nous retirâmes dans le nôtre. Ma femme vint avec une certaine faillie, qui me charma, me prendre les mains, me disant, qu'elle feroit au comble de ses plaisirs, si j'agréois que son fils vint
passer

passer l'hiver avec nous. Je lui répondis sans biaiser, & il étoit vrai, que non seulement je l'agréois, mais que je le fouhaitois de tout mon cœur, & que je l'en prierois moi-même. Elle fut si touchée de ma réponse, qu'elle me protesta, que cette preuve de mon estime étoit la plus grande qu'elle pût attendre de moi. Je ne l'oublierai jamais, reprit-elle en m'embrassant, & je vous en tiendrai compte toute ma vie.

C'EN est assez pour insinuer au Lecteur, que la répugnance que j'avois eu d'épouser Mad. de Simianes n'influoit plus, ni dans mes sentimens pour elle, ni dans la conduite que j'ai tenue à son égard le reste du tems que nous avons passé ensemble. Je l'ai trouvé doux, & je le regréte encore. J'ai toutes les raisons de ressentir encore la perte que j'ai faite, en la perdant, d'une fidèle Compagne, d'un sage Conseil, d'une Femme en un mot féconde en mot fs de consolation dans toutes mes disgraces. Quand je n'aurois reçu d'autre Bienfait de Madame de Maintenon, c'en feroit assez pour m'engager à une Reconnoissance éternelle. Je n'en étois pas digne, lorsqu'elle me l'a donnée, mais aussi je

M 6

n'ai

n'ai jamais mérité sa disgrâce, dont elle m'a souvent fait sentir les effets.

SIMIANES ne manqua pas de nous venir voir le lendemain. Ne jugeant pas à propos de lui apprendre que la Maintenon étoit mal disposée pour nous, avant qu'il l'eût vûë, nous nous contentâmes de lui proposer de nous suivre en Engoumois. Il accepta l'offre. Hé bien, lui dit sa mere, faites vos affaires à Versailles. Allez faire votre Cour au Roi: voïez Madame de Maintenon, & tachez de lire dans ses yeux & sur son visage ce qu'elle pense sur votre compte & sur le nôtre; mais, sur toutes choses, retenez bien toutes ses paroles, & l'air & le ton dont elle vous parlera. Ces Observations, reprit-elle, pourront vous être plus utiles que vous ne pensez: & si elles vous paroissent équivoques ou obscures, nous vous les rendrons claires & palpables. Elle ajoûta, que nous n'attendions que son retour pour partir.

PRÉVENU de cette façon, il s'en alla à Versailles, & il en revint après y avoir séjourné deux jours, qui nous parurent des années, tant nous étions impatiens d'aller jouir de la tranquillité de la Province dans le sein de ma Famille, dont,
sur

sur ma parole, ma femme se promettoit d'avance la complaisance, l'estime, & l'amitié. Son espérance ne fut point vaine. Elle gagna tous les cœurs dès qu'elle y parut.

Son fils, Cavalier fort aimable, raisonnable & judicieux beaucoup au dessus de son âge, nous vint rendre compte de son voïage en arrivant. Le Roi le voïant lui dit gracieusement, qu'il avoit appris avec plaisir, que son Régiment étoit en bon ordre. Il répondit à Sa Majesté, qu'il croïoit aussi devoir lui donner toute son attention, pour être exempt de reproche. Madame de Maintenon se contenta, nous dit-il, de lui dire, d'un air bien différent de celui dont elle lui parloit autrefois, qu'il avoit un beau modele dans le métier de la guerre en la personne de son Beau-Pere, parlant de moi; mais, qu'il ne falloit pas pour cela imiter sa conduite en toutes choses, & moins encore dans les affections du cœur. Il nous assûra lui avoir répondu, que jusqu'ici il se trouvoit bien d'avoir suivi mes exemples & mes leçons, & qu'il espéroit que je lui en donnerois d'également bons dans la suite: à quoi elle

avoit répliqué, Je le souhaite de tout mon cœur, mais j'ai lieu de ne pas y compter ; & qu'elle étoit entrée tout de suite dans son Cabinet, après lui avoir fait une simple inclination. Je vous avoue, nous dit-il, que si j'eusse été prévenu de cette réception, je ne m'y ferois pas exposé. J'étois aussi stupéfié, que si j'eusse été frappé du tonnerre.

Nous le mîmes au fait, sa mere & moi, de tout ce qui s'étoit passé, & du travers que cette Dame avoit pris contre moi principalement, contre sa Mere par rapport à moi, & sans doute par contre-coup contre lui-même. Mais tranquillisez-vous, lui dis-je : nous avons des Amis capables de vous dédommager de sa Protection capricieuse. Hé ! quel cas doit-on faire, ajoutai-je, d'une Protection qui coûte la perte de la Liberté ? Ce dénouement le jetta dans un profond silence, que j'interrompis aussitôt, en lui proposant d'aller voir M. de Catinat, que je savois être revenu de Versailles à Paris. Ma Proposition lui fît plaisir ; car, il avoit raison d'aimer ce Grand-Homme, qui, à ma considération, avoit eu mille bontés pour lui pendant la dernière Campagne, jusqu'à lui don-

donner même des marques de distinction, qui n'avoient pas manqué de lui faire des jaloux. Ce Maréchal m'en avoit parlé lui-même à Lion en mêmes termes. Il en avoit si bonne opinion, qu'il me dit, qu'il seroit un jour grand Capitaine. Il avoit effectivement toutes les qualitez propres à le former.

M. DE CATINAT nous reçut avec une satisfaction marquée. Il donna cent marques d'estime à Simianes, & à moi mille nouvelles preuves de son amitié. En attendant le dîné, Rendez-moi compte, me dit-il familièrement, des Démarches que vous avez faites à Versailles. Je lui en fis un détail qui lui fit pitié. Mais, il ne pouvoit digérer ce que la Maintenon avoit dit à Simianes. L'Insolence de cette femme est extrême, reprit-il: on ne sauroit m'ôter de l'esprit, ajouta-t-il, qu'elle perdra le Roïaume. Il en avoit toujours eu cette idée, & l'Evénement en a justifié la justesse. Sans le travers que prit la Reine d'Angleterre contre ses Alliez, je ne doute nullement que Louis XIV. n'eût subi les Loix de ses Ennemis: & c'étoit Madame de Maintenon, qui l'avoit mené, sans résistance, jusqu'au bord
du

du Précipice d'où cette Princesse le retira , au moment que sa Guide passionnée l'y faisoit glisser sans qu'il s'en aperçût.

PERSONNE que nous ne dîna chez lui ce jour-là. J'eus tout le tems de l'entretenir , & de lui apprendre le parti que j'allois prendre de m'éloigner de la Cour, & de me retirer en Province. Que vous faites bien ! me dit-il. Plût au Ciel que j'en pusse faire autant ! Croiez-moi , restez-y tranquille , poursuivit-il ; & vous verrez que vous n'y ferez pas long-tems sans être recherché. Il ajoûta , que la Paix , qui venoit d'être signée à Riswick près de la Haye en Hollande , ne pouvoit être de longue durée ; & que , quelque précaution qu'on y eût pris pour éviter la guerre , il la croïoit certaine au sujet de la Succession d'Espagne , dont le Roi n'avoit point d'Héritiers directs. C'est , ajoûta - t - il , un Squelette animé , dont on attend la mort d'un jour à l'autre. Il pensoit juste : l'Evénement a justifié sa conjecture.

A P R È s-diné , nous prîmes congé de M. de Catinat , & nous allâmes rejoindre mon Epouse , que nous trouvâmes occupée à disposer toutes choses pour nô-

nôtre départ, qui étoit fixé au lendemain. Simianes profita du reste de la journée, pour voir certains Amis, & il revint souper avec nous. La joie, avec laquelle elle rangeoit nos hardes, me fit plaisir. Il y avoit plus d'un quart d'heure que j'observois son activité dans cette occupation, qu'elle avoit pris sur elle pour la première fois de sa vie, lorsqu'elle s'en aperçut. Ha, ha! vous êtes surpris, dit elle, que je fasse ici une partie de l'apprentissage de la vie que je dois mener à la Campagne. Comptez, que les plaisirs que j'y attend me rendent insensible à la peine que je me donne. N'eusse-je que l'espérance de commencer à vous y posséder, c'en est bien assez pour me faire aimer d'avance cet heureux séjour, & quitter la Cour sans regret.

Lui sachant bon gré de cet Aveu dont je voïois la sincérité, je lui dis, que je lui en tiendrois compte toute ma vie. La reconnoissance que je souhaite m'est dûe, reprit-elle. Si vous ne m'avez pas encore aimée, ajoûta-t-elle, commencez en ce moment, & je suis contente. A une si tendre Déclaration, je ne pûs m'empêcher de l'embrasser. Elle
ar-

arrosa mon visage de larmes, qui furent autant de preuves de la délicatesse de l'Amour qu'elle sentoît pour moi. Simianes, qui revint plutôt que je ne croïois, interrompit notre *tête à tête*. Il avoua, qu'il commençoit déjà à s'ennuyer à Paris, où il avoit trouvé certains Amis d'un froid glaçant. C'est sans doute, reprit-il, votre disgrâce auprès de Madame de Maintenon, qui produit cet effet. Il est naturel qu'on la fasse rejallir sur moi, parce qu'on ne doute pas que ma Fortune ne soit attachée à la vôtre. Il avoit raison. C'est le stile de la Cour de haïr tout ce qui nous est attaché par les liens du sang & de l'amitié, quand on ne nous aime pas.

LES Réflexions, que nous occasionna cette nouvelle circonstance, nous firent trouver de nouvelles douceurs dans l'éloignement de la Cour. Nous partîmes de Paris sans aucune peine, & notre voïage n'en fut que plus agréable. Le carosse coupé de ma femme nous mena en Province à petites journées. Nous y fûmes à notre aise, ma femme, Simianes, & moi, avec une Femme-de-chambre, qui étoit le seul domestique qu'elle avoit gardé. Mon
Va-

Valet-de-chambre nous suivoit à cheval.

NOTRE arrivée fut un vrai concert de joie. Il eût été difficile à décider si ma Famille en eut plus que nous. Le logis étoit rempli de mes parens des deux sexes, qui s'y étoient rendus sur une Lettre que j'avois écrite, où je fixois le jour que nous y arriverions. Je ne m'arrêterai pas à d'écrire la reception qu'on nous fit : c'est assez de dire, que la tendresse & la cordialité en marquèrent les moindres circonstances. Mais, je ne puis passer sous silence une minucie, qui, sans meriter attention, me renouvelle les plaisirs que je goutai dans le sein de ma Famille. Un Chien couchant, que j'avois laissé au logis, & que conséquemment je n'avois pas vû depuis deux ans, suivoit ma Mere qui nous venoit au devant dans la Cour du Château. Cet Animal me reconnoissant, comme s'il ne m'eût perdu que depuis deux jours, vint me sauter au cou, d'où l'on me l'arracha roide mort de la joie qu'il eut de me retrouver. Quel sujet de confusion pour les ingrats ! Mais, ces sortes d'Exemples, tous familiers qu'ils sont, ne font aucune impression dans les cœurs. L'ingratitude n'en est,

ni

ni moins commune , ni moins opiniâtre.

La joie , qu'inspira notre présence à toute la Famille , me parut dissiper la tristesse où elle étoit encore des coups accablans que le Destin lui avoit portez. Les nouveaux honneurs militaires dont j'étois revêtu , la gloire que j'avois acquise dans les Armées , l'Epouse aussi distinguée par sa naissance , que par les grandes qualitez de l'esprit & du cœur , que je leur présentois , ses manieres gracieuses & affables , le plaisir de nous posséder long - tems que la paix leur faisoit espérer ; tout cela étoit capable de la dédommager des pertes sensibles qu'elle avoit faites. L'affliction ne pût tenir contre ces motifs flatteurs & consolans. On ne pensa qu'à se réjouir : les fêtes & les plaisirs , qui se succédoient sans interruption , nous rendirent peu à peu insensibles à la perte de la Protection de Madame de Maintenon , qui devenoit de jour en jour plus puissante. Son sort étoit bien différent de celui qu'éprouvent ordinairement les Maîtresses des Princes , & très-souvent les Reines mêmes. Leur Crédit diminue à mesure qu'elles vieillissent , & celui de cette Dame augmentoit avec l'Age.

ge. Ce qui affoiblit les attraits des autres ne faisoit que donner aux siens de nouvelles forces. Le tems, qui modere les plus fortes passions, sembloit enflammer de plus en plus celle du Monarque dont elle étoit l'objet, & qu'elle fomentoit avec la même adresse qu'elle l'avoit formée.

J'OUBLIAI si fort la Cour, que je ne m'avisai pas d'y paroître pendant près de trois ans que je passai avec ma Famille; & si je cultivai l'Amitié de M. de Vendôme & du Maréchal de Catinat, ce fut plus par reconnoissance, que dans l'espoir de leur protection. Il est sûr, que je ne pensois plus à être employé dans le service, & que j'en étois consolé. Le fils, que ma femme me donna la première année, ne servit pas peu à m'attacher à ma Famille. Quelques flatteurs que pussent être les honneurs, elle en faisoit moins de cas que de ma présence. Le Destin, qui nous enleva ce premier fruit de notre mariage, fit son coup trop vite, pour nous y rendre long-tems sensibles. Nous n'avions pas eu le tems d'y placer notre affection. Il nous le ravit dans le tems que mon épouse nous en dédommagea
par

par un second , qui nous donna pour le moins autant de joie , que la perte du premier nous avoit causé de tristesse. Le Ciel est bon. Il prépare souvent des faveurs dans le tems même qu'il fait éprouver des disgraces.

LA bonne Compagnie , dont le logis étoit toujours rempli , eût été suffisante pour me faire oublier les miennes , si je ne les eusse déjà surmontées. J'aimois la guerre , il est vrai ; mais , je me contentois de l'image qui la représente assez au vif : l'exercice presque continuél que je faisois de la Chasse ne m'en retraçoit il pas tous les mouvemens ? Je trouvois d'ailleurs une grosse différence de Versailles à mon Château. Ici , toute la Province me faisoit la cour sans alterer mon repos : & là , j'étois dans la dure nécessité de la faire aux dépens de ma tranquillité. C'est ainsi que je passai , avec tous les agrémens possibles , & d'autant plus purs qu'ils étoient naturels , les trois années qui s'écoulerent entre la paix & la guerre qui se ralluma au commencement de ce Siècle.

JE ne dirai que deux mots de ce que personne n'ignore. Tout le Monde fait , que la Mort de Charles II. , Roi d'Es-

d'Espagne (*), mit toute l'Europe en feu. Ne laissant point d'héritier, ses vastes Etats devinrent naturellement l'objet de l'Ambition de la Maison d'Autriche & de celle de Bourbon: &, quoique Louis XIV. eût épousé la première Infante d'Espagne, sœur du feu Roi, Charles d'Autriche, fils de la Cadette, prétendoit seul à ce grand Héritage, parce que l'Aînée, & son Epoux, y avoient solennellement renoncé. Mais, le Roi de France étoit relevé de sa Renonciation par le Testament du Défunt, qui rapelloit à sa Succession Philippe de Bourbon Duc d'Anjou son second petit-fils. Le Testament fut accepté en France, malgré les suites ruineuses à ce Roiaume, que pouvoit produire cette Acceptation. Philippe d'Anjou fut proclamé (†) Roi à Versailles, il partit bien-tôt après pour Madrid, où il fit son entrée solennelle (§).

Le Roi de France, s'attendant avec fondement à la Guerre qu'il auroit à soutenir contre la Maison d'Autriche liguée avec toutes les Puissances de l'Europe, s'y prépara par toutes forces

(*) 1700. (†) 1701. (§) 1702.

tes de moiens. Il fit marcher ses Troupes en Espagne, en Italie, dans les Païs-bas, pour se saisir des Domaines appartenans à la Monarchie Espagnole. La Guerre étant donc inévitable, M. de Catinat, que j'avois toujours cultivé, m'écrivit de l'aller joindre à Paris pour paroître à la Cour, afin de n'être pas oublié dans la Promotion considerable d'Officiers Généraux qui étoit sur le point de se faire. Je n'y aurois jamais pensé, si M. de Catinat n'avoit reveillé mon Ambition, qui s'étoit assoupie au milieu de la vie tranquille que je menois depuis trois ans.

M'ÉTANT enfin déterminé à suivre le Conseil de ce Général, je me rendis auprès de lui, bien résolu de ne faire aucune Démarche que par son avis. Il me conseilla d'abord d'aller chez Madame de Maintenon, ne fisse-je qu'y paroître un instant. Mais, aiant pris la liberté de lui dire, que, ne m'aiant point vû depuis trois ans, ni peut-être ouï parler de moi, elle pourroit bien m'avoir oublié; qu'il me sembloit, que je ne devois point me présenter, de peur que ma présence ne réveillât sa haine. Il goûta cette raison, & il se borna à

me confeiller de le fuivre à la Cour toutes les fois qu'il y iroit, & qu'il auroit infailliblement l'occasion de parler de moi à fa Majesté, & de la faire reffouvenir de mes services. Ce parti étoit fans doute le plus naturel & le plus sûr, & je n'eus pas de répugnance à le prendre.

LA veille de la Promotion, mon Général, que le Roi avoit déjà choisi pour commander son Armée en Italie, pria Sa Majesté de m'y emploier sous ses ordres. Il parla de moi en si bons termes, que Chamillard, qui étoit présent, reçut ordre de me mettre sur la Liste des Lieutenants-Généraux, où j'avois été oublié. Personne n'ignore, qu'il n'est point d'endroit où la Mémoire des services se perde plus facilement qu'à la Cour, & qu'il faut y paroître jusqu'à se rendre importun, pour solliciter soi-même les recompenses dont on est digne, tout comme les faveurs qu'on ne mérite point. Le credit de M. de Catinat me releva de ce défaut. Je fus fait Lieutenant-Général. Le Brévet m'en fut expédié le lendemain; &, après avoir fait ma Cour au Roi, je

N

m'en

m'en retournai à Paris, pour donner ordre à mon équipage. Je ne manquai pas d'informer ma Famille du nouveau degré d'honneur où je venois d'être élevé; & je priai en même tems mon Epouse de faire partir mes domestiques pour Lion, où ils devoient m'attendre. Cependant, je continuai à Paris de faire ma Cour à mon Général, & à M. de Vendôme: je n'y vis que ces deux aimables Seigneurs pendant le séjour que je fis dans cette Ville.

A l'approche du jour que mes gens devoient arriver à Lion, j'en pris la route avec mon équipage. J'y fus joint par mes domestiques, qui y avoient conduit mes chevaux & mes voitures en bon état. J'en partis pour me rendre à Turin où M. de Catinat m'avoit dit de l'attendre. Le Duc de Savoie m'y fit mille politesses, & j'y répondis par mon assiduité à lui faire ma Cour. Le Roi l'avoit nommé Généralissime de ses Armées en Italie, en lui donnant le Maréchal de Catinat, & le Comte de Tessé, pour Conseil, & pour servir sous ses ordres.

L'ARMÉE de France étoit déjà as-
sem-

semblée (*) dans le Milanois & dans les autres Domaines voisins, dépendans de la Monarchie Espagnole. M. de Catinat, le jour même de son arrivée, m'employa sur le Mincio, & me donna ordre de concert avec le Duc de m'emparer de tous les passages de cette Riviere, & de les fortifier selon ma prudence. C'étoit en effet le principal objet qu'on devoit avoir; parce que, si l'on eût bien gardé le Mincio, l'Armée Autrichienne, commandée par le Prince Eugène, ne seroit jamais entrée en Italie. Aussi trouva-t-il tant d'obstacles, qu'il resta plus de six mois en delà, sans pouvoir, ou sans oser, en tenter le passage. J'y fus deux mois avec dix mille hommes, que j'eus soin d'y mettre au large, & dans l'abondance de toutes choses. Il ne s'y passa qu'une petite rencontre, que fit un détachement de cinq cens hommes d'Infanterie & de deux-cens Maîtres au de-là de cette Riviere, de douze cens Hussards qui s'en approchoient, pour en reconnoître les passages, & pour tâcher même de la passer &

(*) 1701.

& de ravager le païs autour de mon Camp.

Je fus averti par deux déserteurs, que le Prince Eugène venoit d'arriver à son Armée, & qu'il la faisoit marcher du côté du Lac de Garde. J'en informai aussi-tôt M. de Catinat, qui, aiant donné cette Nouvelle au Duc, jugea à propos de venir visiter les postes qui m'avoient été confiez. Je l'accompagnai par-tout, aiant lieu d'être content de la confiance qu'il me marquoit. Il la poussa même si loin, qu'il me dit, qu'il prévoïoit que le Duc de Savoie n'agiroyt pas de bonne-foi ; & qu'il étoit d'autant plus fondé dans ce pressentiment, que le Roi lui avoit fortement recommandé d'examiner de près toutes ses démarches.

Il me parut raisonner si juste, que je n'eus pas de peine à donner dans son sens. L'Autorité qui avoit été donnée à Mr. de Tessé, aveuglément livré à Madame de Maintenon ; l'ascendant que Madame de Bourgogne fille du Duc avoit sur l'esprit de cette Dame ; les instructions que son pere lui avoit données sur ses intérêts qui auroient couru
grand

grand risque , si l'Espagne eût conservé ses Domaines en Italie ; le dessein que la Maintenon & Madame de Bourgo-gne avoient formé d'abatre M. de Catinat , & qu'elles vouloient exécuter à quel prix que ce fût : tout cela me fit craindre la malheureuse issue de cette Guerre en Italie. L'Evénement justifia mes conjectures.

LA premiere preuve , c'est que le Duc de Savoie , croïant , ou affectant de croire , que le Prince Eugène vouloit entrer en Italie ou dans le Milanois , par le Lac de Garde , il y envoïa la plus grosse partie de l'Armée , malgré M. de Catinat , qui s'y opposoit de toutes ses forces. Mais , n'étant que trois dans le Conseil , & le Comte de Tessé aiant ordre de Madame Maintenon d'être toujours de l'Avis du Duc , M. de Catinat parla en vain contre ce projet. L'Armée marcha où ce Prince la destinoit ; & le Maréchal vint prendre le Commandement de ma Troupe. Le Prince Eugène , profitant en toute sûreté de l'éloignement de l'Armée du Duc , tenta le passage du Mincio par différens endroits , & assez éloignez les uns des autres. Nos Troupes n'étant pas

assez nombreuses pour défendre tous les lieux par où il menaçoit de passer cette Riviere, il la passa sans trouver presque aucune résistance: & M. de Catinat, aiant rassemblé son petit Corps d'Armée, se retira au de-là d'un Bourg nommé Chiary, qui n'est pas bien éloigné du Mincio.

D E's que le Duc apprit cette Expédition, il réjoignit M. de Catinat avec toute son Armée, comme pour arrêter les progrès du Prince Eugène, mais en effet pour les favoriser. Le Général Impérial, aiant été joint par les Troupes Allemandes qui s'étendoient dans le Trentin, & par d'autres qui lui vinrent du Tirol, marcha à Chiary, & s'y retrancha avec tant d'avantage, qu'il étoit inaccessible. Son camp, placé sur le panchant d'une coline, avoit la figure d'un Amphitéatre. Il étoit couvert d'un double retranchement, palissadé, fraisé, & défendu par plusieurs batteries dressées sur des plateformes élevées sur deux ou trois lignes les unes au dessus des autres. Il ne fut jamais de position plus avantageuse.

MAIS le Duc, qui suivoit toujours son plan, n'en parut point étonné: il assembla son

MARQ. DE LANGALLERY. 295
son Conseil, qui, comme je l'ai déjà dit,
n'étoit composé que du Maréchal & du
Comte de Tessé, & proposa d'attaquer
l'Armée Impériale dans son Camp. M.
de Catinat se récria inutilement sur la
difficulté de cette Entreprise, le Comte
de Tessé fut de l'Avis du Duc, & la ré-
solution fut prise d'attaquer le Prince
Eugène le lendemain à sept heures a-
vant midi. Toutes choses furent dis-
posées pour l'attaque. M. de Catinat se
mit à la tête de l'Aîle droite de notre
Armée, le Comte de Tessé commanda
la gauche, & le Duc combattoit au
Centre. Le Maréchal m'engagea à
l'accompagner dans cette Occasion pé-
rilleuse. Les trois Corps de notre Ar-
mée attaquèrent à la fois. Nous fûmes
reçus par-tout d'une façon à nous per-
suader, que le Prince Eugène avoit eu
le tems de se préparer à nous recevoir.
Le Comte de Tessé fut d'abord repous-
sé, & ne retourna plus à la charge. Le
Duc de Savoie ne fit que de foibles ef-
forts, que la valeur des Troupes au-
roit rendus efficaces, s'il n'avoit pris
soin de faire battre la retraite, lorsqu'el-
les étoient prêtes de forcer & d'en-
trer dans les retranchemens. M. de

Catinat, qui y alloit de bonne-foi, malgré la certitude où il étoit de n'être pas fécondé, ramena lui-même trois fois ses Troupes maltraitées à l'attaque, qui réüffit enfin. Il eut la gloire d'entrer dans les retranchemens : j'eus l'honneur d'y entrer avec lui, & le mal au cœur de le voir blessé d'un coup de Halebarde, qu'il reçut au bras au-dessus du coude. Cette blessure, quoique considérable, ne fut pas capable de le retirer du Combat. Elle ne fit qu'animer son courage, ou plutôt la fureur où devoit le jetter l'idée qu'il avoit de la conduite du Généralissime. Le Prince Eugène, qui ne craignoit rien aux autres attaques, fit avancer sur nous toutes ses meilleures Troupes. M. de Catinat, qui s'en aperçut, dépêcha un Aide de Camp au Duc, pour lui demander un prompt & nombreux renfort. Cet Officier revint outré de rage, & répondit au Maréchal, que le Duc lui avoit dit qu'il avoit besoin de ses Troupes; & que, pour preuve, il avoit fait recommencer l'attaque, mais avec une lenteur qui ne signifioit rien de bon. Ah! s'écria M. de Catinat, je suis trahi! Et donnant ordre en même tems de battre la retraite,

traite, il ajoûta qu'il n'étoit pas d'avis de sacrifier tant de braves Gens.

VOÏANT la Cavalerie ennemie se former, & avancer sur notre Infanterie qui se retiroit assez en desordre, je fis avancer la nôtre, qui arrêta l'impétuosité de l'autre. Notre perte fut considérable. Jamais action ne fut un plus grand objet de pitié. Mon Général fut porté dans sa Cassine, où je le suivis. Dès qu'il eût jetté les yeux sur moi, Hé! vous voilà! dit-il. Comment vous êtes-vous sauvé de ce carnage? Le Ciel m'a conservé, lui répondis-je, pour être l'admirateur de votre valeur & le témoin de votre gloire; mais, je crûs que personne n'échapperoit à ce massacre. Il leva les yeux au Ciel, en jettant un profond soupir. Je vous prie, me dit-il ensuite, d'aller un peu examiner la contenance de nos Généraux. Je montai aussi-tôt à cheval, & je me rendis au Quartier général. Le premier Officier, que je rencontrai, fut M. de Phimarcon. Hé bien, me dit-il, vous êtes donc encore en vie? Par Dieu, ajoûta-t-il, nos Messieurs prennent assurément à gauche: & si le brave Ca-

tinat avoit été fécondé, la Guerre d'Italie étoit absolument finie.

J E lui répondis par un trait de politique, qu'il pouvoit en juger mieux que moi, qui n'avois pas été témoin de la manœuvre qui s'étoit faite au Centre & à l'Aîle gauche. Oui, oui, reprit-il, une manœuvre de lâcheté ou de trahison. Aïant appris de sa bouche des circonstances qui prouvoient ce qu'il sembloit hazarder, je m'en allai chez le Duc, où j'entendis mille raisonnemens captieux, que faisoient ce Prince & M. de Tessé à un gros nombre d'Officiers Généraux, que la politique empêchoit de répliquer.

T E S S É m'appercevant dit au Duc, qu'aïant combattu à l'Aîle droite, je pouvois lui rendre compte de ce qui s'y étoit passé. Ce Prince le souhaita, & j'eus le plaisir de le satisfaire, en lui rendant un compte très-circonstancié de nos trois Attaques : & je finis mon récit en lui disant avec franchise, que, si Son Altesse avoit pû nous envoyer du secours, c'en étoit fait de l'Armée Impériale. Il sourit, disant qu'il devoit être plus attentif à lui-même, qu'aux
au-

autres. Je fôûris à mon tour ; & je me tûs, pour prêter une oreille attentive à tout ce qui se disoit fourdement ou tout haut.

MR. de Catinat écrivit au Roi, pour lui rendre compte du passage du Minicio, & de la Bataille de Chiary, qui fut le premier fruit qu'en retira le Prince Eugène. La Lettre de ce Général ne parvint point jusqu'à Sa Majesté ; mais, celle du Comte de Tessé lui fut remise par Madame de Maintenon, qui en apuïa le contenu par dix autres Lettres qu'elle avoit reçues de certains Officiers de tout rang, qui étoient toutes à l'avantage du Duc de Savoye & du Comte de Tessé. Il ne m'a jamais été possible de découvrir les griefs qu'on alléguoit contre M. de Catinat.

QUOIQ'IL en soit, le Duc le fit prier de se trouver le lendemain au Conseil. Ce Prince, sachant qu'il étoit blessé, crût qu'il se dorloteroit assez pour se dispenser d'y assister. Mais, il s'y rendit, & y parla sans équivoque. Le zèle, qu'il avoit pour la Gloire du Roi & de la Nation, y prit un libre effor. Après que le Duc eut proposé certains projets, le Maréchal, avant d'en dire son sentiment, lui

parla en ces termes, adreſſant également la parole au Comte de Teſſé, qui étoit un des trois dont le Conſeil étoit compoſé. Prince, lui dit-il, quelqu'un trahit le Roi dans notre Aſſemblée. D'abord, je déclare que ce n'eſt pas moi. Ce reproche fait à *brûle-pourpoint* ne fut point relevé. On ne penſa pas à l'approfondir; & l'on agita toute autre choſe. Avant que la ſéance finit, M. de Catinat dit qu'il iroit vers l'après-midi viſiter certains poſtes, qui étoient un peu avancez dans le païs qu'occupoient les Ennemis, & que par précaution il prendroit une eſcorte de cinq-cens hommes. Ce n'eſt pas aſſez, lui repartirent le Duc & le Comte: il en faut prendre au moins huit-cens, pour n'être pas expoſé à être pris. Bon, bon! reprit le Maréchal: cinq-cens me ſuffiſent; j'en ai même plus qu'il ne faut. Il ne parloit de la forte, que pour s'achever de convaincre que le Prince Eugene étoit informé de toutes les meſures qui ſe prenoient dans le Conſeil. Il en avoit eu déjà des preuves en deux ou trois occaſions ſemblables, où il faillit à être enlevé par les Ennemis, qui l'attendoient & s'embuſquoient ſur ſon

paſſage

passage avec des Détachemens trois fois plus forts que ses Escortes.

LE Conseil fini, il retourna à sa Cassine. Je m'y rendis presqu'au même instant, & je le trouvai mangeant un simple potage, & tout prêt à monter dans sa Chaise de poste. Il me demanda, dès qu'il m'aperçût, si j'avois dîné. Je lui répondis, que je n'y avois pas encore pensé. Hé bien, reprit-il, on va vous servir un morceau, & vous m'accompagnerez où j'ai une petite Affaire. Il ne s'expliqua pas plus clairement, à cause du gros nombre d'Officiers qui lui faisoient leur Cour. Cependant, il avoit fait commander douze-cens hommes, au lieu de cinq-cens.

NOUS partîmes ensemble; &, quoi qu'il m'eut fait monter avec lui dans sa Chaise, je ne laissai pas de me faire suivre par deux Valets qui menaient chacun un Cheval en laisse, pour m'en servir en cas de besoin. Je me suis bien trouvé de cette précaution, aussi-bien dans cette occasion qu'en plusieurs autres, où il y avoit toute apparence qu'elle me seroit inutile.

IL avoit formé le dessein d'aller commencer sa visite par le poste le plus

avancé chez l'Ennemi, pour ne voir les autres qu'au retour. Comme nous approchions du Village où nous allions, qui n'étoit éloigné que d'une lieue & demi de notre Camp, & tout au plus de trois quarts de lieue de celui du Prince Eugène, il me conseilla de monter à cheval, & d'aller faire continuer la marche du détachement un peu moins vite, mais en bon ordre, & sur-tout de faire exactement observer tous les endroits propres à des Embuscades. Vous ferez les raisons que j'ai de prendre ces mesures. J'eus à peine exécuté ses ordres, qu'il me fit appeler. Aiant observé plusieurs Ravines longues & profondes aux deux cotés du chemin que nous suivions, il me dit d'y jeter sept cens hommes, & de mener le reste en avant un peu plus vite, pour faire croire à l'Ennemi que nous marchions sans aucune défiance.

Nous n'étions qu'à un quart de lieue du Village, que nous fûmes brusquement attaqués par un Détachement, qui me parut de huit-cens ou de mille hommes. Je fis d'abord bonne contenance avec ma Troupe qui s'étoit bien aperçûë, que mon dessein étoit d'attirer les Ennemis
dans

dans notre embuscade. D'ailleurs, ils ne pouvoient pas soupçonner de l'affectation dans la fuite, ou la retraite, que je méditois de faire devant une Cavalerie nombreuse qui formoit presque tout leur Détachement, n'aïant pris que l'Infanterie avec moi, & toute la Cavalerie étant en embuscade. Aussi donnèrent-ils dans le panneau. Eh! qui n'y auroit pas donné? Ils avoient été informez de bonne part, que l'Escorte de M. de Catinat n'étoit que de cinq-cens hommes: ils étoient presque deux fois autant; & ils jugeoient à vuë d'œil, que toute l'Escorte étoit avec moi. Tout concouroit donc à leur donner le change. Après avoir effuyé leur seconde décharge, on donna la retraite. Nous affectâmes de la faire un peu en desordre. Ma Troupe se partagea confusément selon mes ordres aux approches de notre embuscade, comme pour gagner les champs des deux côtés du chemin. Ils ne s'amuserent point à nous y poursuivre; mais, aïant aperçu la Chaîse de poste de M. de Catinat, escortée d'une quarantaine de Dragons qui s'ébranloient déjà pour tourner bride, ils y alloient au grand trot, lorsque passant entre les

Trou-

Troupes embusquées ils se virent vivement attaqués à dos, en front, & en flanc. Mon Infanterie, qui s'étoit partagée en deux bandes, se rallia avec beaucoup de promptitude; &, aiant filé chacune de son côté, dans les champs munis de fossés, elles attaquèrent ce malheureux Détachement par les flancs, & en firent un grand carnage, qui ne cessa que quand il eût demandé quartier. Il y en eut au moins la moitié de tués ou de blessés. Le reste fut mené au Camp par un Détachement de huit-cens hommes. Nous continuâmes notre marche avec environ trois-cens qui nous restoient. Mon Général fit sa visite un peu courte à la vérité : parce que l'Action avoit été si longue que le bruit s'en étoit certainement répandu jusqu'au Camp du Prince Eugène; & que, si nous nous fussions amusés, nous aurions pû courir risque d'être enlevés.

A I A N T fait environ demi lieue à cheval à la tête de l'Escorte, mon Général me fit dire de le joindre. C'étoit pour me faire monter avec lui dans sa Chaise. Il m'entretint alors de ce qu'il n'avoit pas jugé à propos de me dire, avant d'être confirmé dans l'idée où il étoit

étoit, qu'il étoit trahi auffi-bien que le Roi. Il me répéta ce qu'il avoit dit dans le Conseil. Vous venez, dit-il, d'être convaincu que j'ai pensé juſte. Mais, j'ai dupé mes Ennemis, en prenant une Eſcorte de douze-cens hommes, au lieu de cinq-cens dont je leur ai dit que je me contenterois. Le Prince Eugène, en aiant été informé, a crû que huit-cens hommes ſuffiroient pour m'enlever. Il s'eſt trompé, & vous en voiez les ſuites.

M. de Catinat prit dès ce moment la réſolution de ſe tenir ſur ſes gardes. Il ſe diſpenſa le plus qu'il lui fut poſſible de voir le Duc, & il fit ſentir à M. de Teſſé par ſes manieres froides & dédaigneuſes, qu'il en faiſoit fort peu de cas. Le Prince Eugène, aiant encore reçu un nouveau renfort d'Allemagne, s'étendit le long du Mincio & du côté du Lac de Garde, tandis que nous demeurâmes dans l'inaction.

QUELQUES jours ſ'étant écoulés, M. de Catinat reçut ordre de ſe rendre à la Cour, ſans avoir aucune Réponſe à la Lettre qu'il y avoit écrite. Tout ce qu'il y avoit de gens d'honneur dans l'Armée furent étonnez de l'Injuſtice qu'on

qu'on lui faisoit. Les simples Soldats en firent paroître une consternation générale. Pour moi, j'en fus si outré, que ce coup eut plus de part que toute autre chose au parti que je pris peu de tems après qu'il en eut été frappé. Eut-il dû m'en coûter la tête, je ne pûs m'empêcher de faire mes efforts pour justifier sa conduite à la Cour. Je priai, à ce dessein, les plus zelez Officiers généraux & subalternes de s'assembler dans ma tente, dès que mon Général fut parti avec l'air du monde le plus content, qui étoit une preuve évidente de son innocence. Je n'eus pas de peine à les engager à signer une Relation exacte de la Bataille de Chiari, pour l'envoïer au Roi par une voïe particulière. Nous y rendîmes compte de la manœuvre du Duc & du Comte de Tessé, & nous n'oublîâmes pas de rendre toute la justice qui étoit due à la bravoure & à l'habileté de M. de Catinat. Dans toute autre Cour, où la Maîtresse du Souverain auroit eu moins de Crédit, M. de Tessé, Favori de la Maintenon, auroit été infailliblement disgracié, & même sévèrement puni. Mais, le Maréchal eut beau le charger aussi-

bien

bien que le Duc, en vain nous avions écrit d'une façon à ne pas le disculper, il n'en fut que plus efficacement protégé. Cependant, notre Lettre porta fureusement contre le Duc. M. de Catinat m'écrivit dans la suite, qu'elle avoit décillé les yeux au Roi, malgré l'Adresse qu'avoit cette Dame de les éblouir. Sa Majesté fut persuadée du peu de droiture de ce Prince.

MR. de Villeroi arrivant à l'Armée pour en prendre le Commandement, muni d'un Ordre du Roi pour le faire arrêter, il assembla secrètement tous les Officiers Généraux, auxquels il donna divers ordres pour ne pas manquer son coup. Le Comte de Tessé, que ce Maréchal ne savoit point devoir lui être suspect, se trouva dans cette Assemblée; &, aiant appris le dessein du Général en conséquence des Ordres de la Cour, il en avertit le Duc, qui, profitant de l'Avis, partit le même soir à la brune, laissant dix-huit mille hommes de ses Troupes dans notre Armée. Le nouveau Général n'en fût rien que le lendemain au point du jour, qu'aiant été informé que ce Prince lui avoit échappé, il se
leva

leva avec un dépit dont nous nous aperçûmes tous.

C E P E N D A N T , l'Armée se mit en Bataille , conformément à l'ordre qu'elle en avoit reçu la veille. Les Troupes Savoïardes furent placées au centre de la premiere des trois lignes , comme il avoit été projeté. On lui fit mettre bas les Armes , & on la retint prisonnière de Guerre. Après que ces Troupes eurent été conduites en cette qualité dans le Milanois & à Mantoüe , notre Armée prit des cantonnemens pour passer l'hiver. Je fus envoïé dans le Mantouän , pour y commander. Les Troupes , que j'avois sous mes ordres , & la plûpart Cavalerie , pouvoient monter à huit mille hommes. Le païs étant gras , abondant en toutes fortes de denrées , & par consequent riche , je ne le ménageai pas , pour que mes Troupes y vécussent plus au large. J'avoue même , que les subsides , que j'en exigeai , m'indennifèrent grassement de la depense & des pertes que j'avois faites dans cette Guerre.

L E S postes , que les Ennemis occupoient en ce païs-là , étoit si entre-mêlés

lés avec les nôtres, que nous étions à l'erte nuit & jour; &, malgré cette vigilance, Cremone auroit été surprise. C'est même une espèce de prodige, qu'après de si justes mesures que prit le Prince Eugene pour la surprendre, il ne s'en rendît pas maître. L'Action est trop singuliere & trop memorable, pour que je ne puisse me dispenser d'en donner ici une courte Relation. Je la crois d'autant plus digne de la crédulité du Lecteur, que j'en ai été témoin; & je ne crois point me flater, en disant que je me pique de dire vrai.

CETTE Ville, située sur le Pô, est assez régulièrement fortifiée. La Garnison, que nous y avions alors (*), étoit composée du Régiment de Roïal Vaisseaux, de celui de Dillon Irlandois Infanterie, & du Régiment de Dragons de Phimarcon. Le Prince Eugene, qui en étoit aux expédiens pour passer le Pô, afin de vivre plus au large que dans le païs qu'il occupoit au-delà de ce fleuve, jetta les yeux sur cette Place qui lui en donnoit le passage en toute sûreté. Il séduisit à cet effet un Prêtre de la

(*) 1702.

la Ville, Chapelain d'une petite Eglise, près de laquelle il habitoit dans une maison assez vaste, où il y avoit une basse-cour proportionnée. Ce Prêtre avoit remarqué un Aqueduc, qui, passant sous le pavé de sa basse-cour, alloit aboutir au fossé de la Place. Il étoit haut & large pour recevoir les eaux, les égouts, & les immondices de la Ville, que trente autres Aqueducs de beaucoup moindre grosseur y conduisoient, & d'où tout cela couloit hors de la Ville. Ce Prêtre, guidé par un intérêt fardide, s'en alla proposer au Prince Eugène de lui livrer Crémone, moyennant une somme d'Argent, & lui communiqua les moyens de la surprendre. Ce Général, qui vit que l'Exécution de ce Projet étoit aisée, le prit au mot. La somme, que le Traître demandoit, lui fut accordée. Ils convinrent, que le Prince enverroit dix bons Soldats chaque nuit, qui, se glissant dans le fossé sec, entreroient par l'Aqueduc, où il manquoit un barreau de fer à la grille qui en défendoit l'entrée, & que le Prêtre les recevrait chez lui par une ouverture qu'il feroit à l'Aqueduc dans sa basse-cour. Le dessein fut exécuté heureusement, & sans que personne

ne

ne en eût soupçonné la moindre chose.

LORSQUE le Prince y eût envoyé deux-cens hommes à différentes reprises, & assigné la nuit qu'il choisit pour l'exécution du projet, il se mit à la tête d'un Détachement de deux mille Cuirassiers, portant en croupe chacun un Soldat; & envoya quatre mille hommes de Cavalerie sous les ordres du Comte de Mercy de l'autre côté de la Ville, pour se saisir de la Tête du Pont qui est sur le Pô. Ceux qui étoient dans la Place, avertis par un signal, surprirent le Corps de Garde, à minuit, le deux de Février (*); &, l'ayant égorgé sans aucun bruit, ils forcèrent la porte, baissèrent les ponts, & ouvrirent les Barrières. Le Prince Eugène, étant entré, se saisit des remparts, où il posta son Infanterie tout autour de la Ville jusqu'à la Porte Ste. Marguerite, dont le Corps de Garde, ayant donné l'alarme, se défendit vaillamment, & donna le tems au Régiment de Dillon de s'y assembler.

CE fut un bonheur pour les François, que M. de Villeroi, étant arrivé la veille à Cremone, pour y faire la Revûe
de

(*) 1702.

de la Garnison , avoit donné ordre qu'elle fût sous les Armes au point du jour. Cet Exercice fit que les Soldats veillèrent la nuit dans les Cazernes , pour se mettre en état de paroître devant leur Général. Le feu , qui se faisoit à la porte Ste. Marguérite , aiant été entendu des Cazernes , y donna l'allarme. Les Soldats , sans leurs Officiers qui logeoient chez les Bourgeois , marchèrent par pelotons , commandés par leurs Sergens & leurs Caporaux , & se battirent avec tous les Détachemens ennemis qu'ils rencontroient dans les Rues.

C E P E N D A N T , un Vivandier , qui étoit accoûtumé d'aller vendre toutes les nuits de l'eau de vie aux Corps de Garde des Portes , voïant entrer les Cuirassiers qui achetoient de leur liqueur , & qu'il prit d'abord pour des François , aiant entendu à leur langage qu'ils étoient Allemans , courut à l'Hôtel où logeoit M. de Villeroy , & y donna l'allarme. Ce Général fut aussi-tôt éveillé par ses Domestiques ; & , étant monté à cheval , suivi de deux Domestiques , il sortit pour aller reconnoître les postes. Il n'eut pas fait cent pas , qu'il fut pris par une bande d'Infanterie , & conduit ensuite par ordre

dre du Prince Eugène, hors de la Ville, dans une Cassine qui n'en étoit éloignée que de la portée du Mousquet.

LES Officiers Généraux, qui étoient dans la Place, du nombre desquels étoient Pracontal, Revel, Pleffis-Pralin, Crénan, & Fimarcon, cherchoient par-tout M. de Villeroi, ne sachant pas qu'il étoit prisonnier. Ils alloient & venoient dans les Ruës, sans se reconnoître, & même sans se rencontrer. Ils étoient fort étourdis de trouver dans la Ville des Bandes de Soldats combatans, & d'y voir les Barricades que les nôtres avoient faites de tous les meubles qu'ils jettoient par les fenêtres des maisons, dont ils avoient enfoncé les portes. S'étant néanmoins aperçus que le feu étoit continuel à la Porte Ste. Marguérite, ils s'y rencontrèrent tous, à l'exception de Fimarcon. Ce fut-là qu'ils apprirent, que M. de Villeroi étoit pris, & que le Prince Eugène étoit en personne dans la Ville. Aiant donc formé un Conseil de Guerre sur le rempart, ils délibérèrent de rassembler le plus qu'ils pourroient de nos Troupes, & de se retirer dans le Château, où ils pourroient se défendre. Mais, Fimarcon arrivant les fit chan-

ger d'Avis. Il leur apprit, que le Régiment de Roïal Vaisseaux, & ses Dragons a pié, se battoient dans les Ruës en désespérés, & qu'ils avoient déjà repoussé & rassemblé les Bandes ennemies sur la Place, où étoit la Cavalerie pêle-mêle & en desordre. Il ajoûta, que si ces Officiers vouloient suivre son conseil, ils rassembleroient chacun une Troupe, & qu'on iroit attaquer les Ennemis tous rencoignés en desordre sur la Place, où ils déboucheroient tous à la fois par les huit Ruës qui y aboutissent, & qu'il leur répondoit de l'Evénement. Cet Avis fut goûté.

COMME chacun se dispoisoit à exécuter ce projet, Pleffis-Pralin entendit de la Cavalerie, qui, marchant dans un chemin nouvellement chauffé de gros gravier, s'avançoit vers le pont du Pô, qui étoit de bois. Ce Corps, s'étant égaré en chemin, arrivoit deux heures plus tard que ne portoit leur ordre. Pleffis-Pralin, prenant sur le champ la plus grosse partie du Régiment de Dilon, s'en alla au pont, & le fit couper bien vite. N'y aiant plus rien à craindre de ce côté-là, il prit le chemin de la Place, où l'Action étoit déjà générale. Elle dura plus

plus de trois heures, la Victoire étant toujours chancelante. Il est vrai, que les deux mille Cuirassiers ne pouvoient point manœuvrer, à cause des Barricades mouvantes, qu'on avançoit toujours sur eux, & derriere lesquelles l'Infanterie & nos Dragons à pié se batoient infatigablement, comme si le danger leur eût donné de nouvelles forces.

LE Prince Eugène, qui étoit à l'Hôtel de Ville, où il avoit mandé les Magistrats, pour en avoir le Serment de Fidelité au nom de l'Empereur, fut averti que sa Troupe étoit sur le point de succomber. Il sortit aussitôt; &, le Soleil commençant à poindre, il monta sur la Tour de la principale Eglise, d'où il vit, qu'il ne sortiroit point de Crémone, s'il ne se retiroit au plus vîte. Ce fut le parti qu'il prit. Il fit donner ordre au reste de ses Cuirassiers de regagner, à quel prix que ce fût, la porte par où l'on étoit entré, qui étoit vis-à-vis de la Place; & sortit lui-même le premier. Sa Troupe ne fut poursuivie que jusqu'aux Barrières, & la notre très-fatiguée, comme on peut bien se l'imaginer, ne chercha que le repos.

QUANT à moi, qui avois accompagné

M. de Villeroi à Crémone, j'avouë ingénûment, qu'aïant foupé avec le Lieutenant-Colonel du Régiment de Fimarcon, nous avions tant bû l'un & l'autre, que, malgré tous les efforts que firent mes Domestiques pour m'éveiller, il ne me fut pas possible de lever la tête de dessus le chevet de mon lit. J'entendois bien, qu'on me disoit que les Ennemis étoient dans la Ville, que M. de Villeroi étoit pris, & bien d'autres choses capables d'alarmer; mais, j'écoutois tout cela comme des babioles, & je me rendormois plus profondément. Bacchus m'avoit jetté entre les bras de Morphée. Il ne fut pas possible à Mars de m'en retirer.

LES fumées du vin s'étant dissipées avant le levé du Soleil, je m'éveillai en sursaut, l'imagination remplie des alarmes qu'on m'avoit données. Je m'habillai fort vîte, & étant sorti sans savoir où j'allois, je vis les débris du combat & les ruisseaux, que la pluie faisoit couler dans les Ruës, teints de sang. Les Corps morts y étoient aussi épais que dans un Champ de Bataille. Tout étonné de ce spectacle, je vis nos Soldats qui revenoient du côté de la Porte de la Ville

Ville, par où ils avoient chassé l'Ennemi. Les uns étoient nuds jambes, les autres en avoient une chaussée & l'autre nue; ceux-ci étoient en chemise sans chapeau, ceux-là étoient en veste & en bonnet: en un mot, toutes nos Troupes étoient à la débandade, & pour ainsi dire sans Chefs. Il y avoient des Bandes commandées par des Caporaux, d'autres par de simples Soldats, à qui elles obéissoient ponctuellement. On peut juger de mon inquiétude. Elle étoit terrible en effet; & elle ne se dissipa qu'à la rencontre que je fis du Comte de Revel, qui, fort étonné de me voir si frais, me demanda si je sortois d'une boîte, & où je m'étois tenu pendant le tapage qui se faisoit dans la Ville. Nous avons crû, reprit-il, que vous aviez été fait prisonnier avec M. de Villeroi.

JE fus immobile, comme si j'eusse été frappé du tonnerre; & je le suivis néanmoins chez lui, sans lui répondre un seul mot, quoiqu'il m'entretînt toujours chemin faisant des circonstances de l'Action inouïe qui venoit de se passer. J'avois d'autant moins de peine à les croire, que le sang, qui couloit dans les rues jonchées de Cadavres, en étoit

preuves fenfibles. Revenu de ma fteur , je l'écoutai , & il me fit le détail des Scènes , que je n'aurois pû croire , fi je ne me fuſſe trouvé ſur le théâtre où elles s'étoient paſſées.

Je le quittai, pour le laiſſer repoſer; & , pour la même raiſon, je ne fus voir aucun Officier : mais , j'allai parcourir toutes les Ruës , que je regardois toutes , & ſur-tout la Place , comme de vrais Champs de Bataille. Les Allemans y laiſſerent quinze-cens hommes d'Infanterie , neuf-cens Cuiraffiers tuez ou bleſſez , & plus de douze-cens chevaux ; car nos Soldats s'étoient donné le mot pour tirer plutôt aux chevaux qu'aux Cavaliers. Pourſuivant ma promenade , je rencontraï Mahoni , Major des Irlandois , qui alloit partir pour informer le Roi de cette grande Action. Ne ſachant point que j'eufſe ſi bien dormi , tandis que tout le monde veilloit , il fut étonné de me voir ſi éveillé. Il faut que vous ſoïez bien vigoureux , me dit-il , pour n'être pas fatigué des travaux de la nuit précédente. Moi , qui ne voulois pas lui dire le cas où je m'étois trouvé , je me contentai de lui répondre , que j'étois accoûtumé à paſſer les
nuits

nuits au Jeu, sans avoir besoin de dormir le jour. Pardieu, me repliqua-t-il, l'ouvrage de cette nuit n'étoit, ni jeu, ni raillerie. Je lui souhaitai un bon voïage; & je me retirai, de peur qu'il ne m'échappât de lui apprendre ce que je ne voulois pas qu'il fût. Tout se dit à la Cour, aussi-bien les inutilitez que les choses utiles & nécessaires; & chaque Courtisan leur donne un sens selon qu'il est bien ou mal disposé, & pour l'ordinaire en conformité de la jalousie qui est le principe de toute leur conduite.

IL est certain que l'avantage de cette Action mémorable est dû à la valeur des Troupes, indépendamment des Chefs; car, si les Soldats eussent attendu les ordres pour attaquer l'ennemi, il auroit eu tout le tems de se rendre maître de la Place & de la Garnison. Les Officiers étoient si déroutés, ne voïant, ni le Général, ni ses ordres, qu'ils ne savoient quel parti prendre. La prudence exigeoit même, qu'ils demandassent quartier, ou du moins qu'ils se retirassent dans le Château, pour avoir le tems de capituler. L'Avifement, qu'eut encore Plessis-Prâlin, de faire couper le pont, dont la tête étoit déjà au pouvoir de

quatre mille Cuirassiers qui alloient le passer, fut un coup de partie, qui déterminâ le Prince Eugene à prendre le parti de la retraite; & ce fut pour lui le plus sage, dès qu'il vit la fureur de nos Troupes.

C E P E N D A N T, il n'oublia pas de prendre en passant M. de Villeroi, à qui il dit, en entrant dans la Cassine où il étoit gardé, qu'il étoit malheureux de n'avoir pû se maintenir dans Crémone, en étant déjà le maître, & y aiant des Troupes si supérieures à la Garnison. M. de Villeroi, qui avoit resté pendant plus de trois heures accoudé sur une table, soutenant sa tête des deux mains, se réveillant à ce discours comme d'un profond sommeil, A ce prix-là, lui dit-il, je vous suivrai content. Mais les *Drilles*, n'oublierent pas leur *Ratelée*. On les entendit chanter le même jour ce couplet de Chançon.

*Cher Ami, la Nouvelle est bonne;
Nous ferons un bon Carnaval.
Nous venons de gagner Crémone,
En perdant notre Général.*

Et quelques beaux Esprits de la Garni-
son

fon donnerent ces mots pour devise au Prince Eugène. *In magnis tentasse sat est.* C'est assez pour sa gloire d'avoir tenté de grandes choses. Ce Général se crût si bien maître de Crémone, qu'il fit partir un Courier pour Vienne avec une Lettre où il marquoit à l'Empereur qu'il avoit soumis cette Ville à Sa Majesté Imperiale, que la Garnison en étoit prisonnière, ainsi que le Maréchal Duc de Villeroy, Généralissime de l'Armée de France en Italie. Il y ajoûtoit même, que les Magistrats étoient prêts à lui prêter le serment de fidélité. Il est vrai que ce Prince voulut l'exiger, mais que ces sages Magistrats, qui avoient vû en passant la valeur de nos Troupes, étant incertains si elles ne chasseroient point les Allemans de la Ville, lui dirent qu'ils avoient déjà prêté serment aux François, & qu'ils en feroient de même à l'Empereur lorsqu'il auroit chassé les François de leur Ville. Les Magistrats rendirent eux-mêmes témoignage de cette Lettre prématurée, qui ne contenoit rien de vrai que la prise du Maréchal de Villeroy. Je perdis dans cette Camifade mon bon Ami le Marquis de Crénan, qui mourut,

deux jours après, d'une blessûre qu'il avoit reçûe à l'épaule.

LA tranquillité étant rétablie dans Crémone, je me retirai dans mon département, où il ne se passa rien qui mérite attention, pendant le reste de l'hiver. Un mois après la prise de M. de Villeroi, M. de Vendôme arriva en Italie pour prendre le Commandement des Troupes. La joïe y fut générale, & la mienne fut au dernier période. Que pouvois-je en effet desirer de mieux, que de me revoir sous les Ordres de mon aimable Protecteur, que j'osois regarder comme mon veritable Ami? Sa présence me dédommageoit agréablement de la perte de M. de Catinat.

TOUTES les dispositions se firent de bonne heure pour entrer en Campagne; mais, il ne fut rien entrepris qu'après l'arrivée du Roi d'Espagne, qui se mit à la Tête de l'Armée. Le Château fort de Luzara fut le premier objet de son attention. Depuis qu'il étoit entre les mains du Prince Eugène, qui s'en étoit emparé sans coup férir, il l'avoit fortifié de son mieux, le regardant comme une Place de consequence, qui le rendoit

doit maître d'un País fertile & commode pour le féjour & la fubfiftance d'une Armée. Cet habile Général, prévoiant par les mefures que nous prenions, que nous étions dans le deffein de nous en emparer, prit fi bien les mefures que l'exécution nous en parut difficile. Il couvrit cette Place de fon Camp ; de forte qu'on ne pouvoit l'attaquer, fans lui livrer Bataille. M. de Vendôme ne fe défifta point de fon projet. Ce grand Général, qui avoit avec fonnement l'entiere confiance du Roi d'Efpa-gne, n'eut pas de peine à déterminer ce Monarque à le mettre en exécution. L'Armée marcha (*) aux Ennemis fous les yeux & les ordres du Roi. Le combat fut des plus vifs. Jamais il ne fut fait un feu pareil. Il n'y eut point de mêlée. L'Armée Impériale n'y avoit pas encore perdu un pouce de fon terrain, & nous defefperions même de la déplacer. Mais M. de Vendôme, toujours fécond en expédiens, aiant fait faire à fon Aîle droite un mouvement que le Prince Eugène voulut fuivre pour lui faire face, il découvrit le Château de

ce

(*) 1702.

ce côté là ; & notre Aîle gauche , profitant du moment , fila entre cette Place & les Impériaux , qui , craignant d'être pris à dos , firent un autre mouvement qui les éloignoit du Chateau , tandis que nous nous en approchions. La nuit qui survint , favorisant notre manœuvre , nous l'investîmes , de façon que nous nous trouvâmes le lendemain , & en bataille devant les Ennemis , & maîtres du terrain qu'ils avoient perdu insensiblement , où nous travaillâmes toute la nuit à un retranchement entre notre Armée & le Chateau , qui se trouva exactement investi à la pointe du jour.

IL est certain , que le Prince Eugène fut frappé de ce coup ; & je lui ai oui dire plus d'une fois , qu'on ne l'avoit jamais rusé avec tant d'adresse. Cet habile Guerrier se dispoisoit à nous attaquer ; mais , aiant reconnu notre retranchement , qu'on ne cessoit de perfectionner , il prit le parti de se retirer , bien mortifié de n'avoir pas mis dans le Chateau une garnison suffisante pour nous amuser long - tems. Il comptoit être à tems d'y jeter des Troupes après la Bataille , en cas qu'il fût obligé de se retirer. Lorsqu'il eût pris ce parti , nous
fî-

fîmes sommer le Château, qui, n'ayant pas voulu se rendre, fit quelque mine de vouloir se defendre. Mais le Commandant aiant été menacé le lendemain d'être traité sans quartier; &, voyant qu'il n'avoit pas assez de Troupes pour garnir quatre de ses Ouvrages, que nous nous disposions d'attaquer à la fois, il fit battre la chamade. On l'écouta: il propofa des Articles de Capitulation, dont aucun ne fut accepté. Piqué & animé par ce refus, il déclara vouloir se défendre jufqu'à la dernière goutte de fang; efperant bien, que le Prince Eugène étoit assez près, pour le fecourir. Il se défendit encore deux jours. Mais, aiant découvert la nuit du deuxième au troifième jour, que la fape, qui avoit d'abord été commencée, alloit ouvrir une brèche à une courtine entre deux vieilles Tours, & qu'il feroit pris d'affaut la même nuit, il demanda à parlementer. Ne pouvant donc rien obtenir d'honorable, ni pour lui, ni pour fa garnifon, il se rendit prifonnier de guerre, & il remit lui-même fon Epée au Roi en fortant de la Place. Cependant, Sa Majefté la lui rendit, & elle accompagna cette générofité des manie-

res les plus gracieuses. La perte, qui se fit de part & d'autre dans cette Action, fut bien égale. Il est vrai, que nous en récoltâmes le fruit que nous en prétendions. Ce fut la prise du Château de Luzara, qui éloignoit les Impériaux du Milanois, & qui nous rendoit maîtres d'un terrain abondant en vivres & en fourrages.

Le Prince Eugène changea tout son Système. Il ne pensa plus à la Conquête du Milanois; aussi n'étoit-il pas en état de la faire en présence de notre forte Armée qui le défendoit. La ressource de ce Général, suivant l'Exemple de Fabius, fut d'user de délais, & de tâcher de nous fatiguer & de nous lasser. Il se campa à cet effet dans un terrain isolé par le Po & le Lac de Mantoue, nommé le Serraglio. Il y passa le reste de la Campagne, nous harcelant sans cesse par de fréquens Partis qu'il en faisoit sortir. La Tradition du País est que ce fut-là où Annibal se posta fort heureusement. Effectivement ce Camp est inaccessible. M. de Vendôme eut beau méditer les moyens de l'en chasser, il n'en trouva point qui ne l'exposassent à un Echec considérable. L'Armée Impériale

périale y subsista grassement, avant & pendant le Blocus qu'il fit de Mantoue; mais, outre que cette grande Ville étoit pourvue abondamment, elle recevoit encore tous les jours, par le Lac, de nouvelles provisions. Je fus dans la Place plus d'un an que dura ce Blocus. Ni les Bourgeois, ni les Troupes, personne ne s'en apperçut, pour ainsi dire: ce fut même un tems agréable par l'assemblage de tous les plaisirs de la vie, qui n'y furent, ni interrompus, ni altérés. On y jouoit ordinairement: les Bals y étoient fréquens; & la bonne chère y regna depuis le commencement jusqu'à la fin, avec une égale somptuosité. Le Beau-Sexe, malgré l'usage, y partageoit tous les plaisirs.

LE Prince Eugène, lassé de son Camp, & ne voyant aucune apparence de pouvoir réduire Mantoue, décampa l'année d'après (*), & tenta bien-tôt d'entrer dans le Milanois par une porte glorieuse. M. de Vendôme, aiant posté à Casfano un Corps de Troupes d'environ dix mille hommes, sous les ordres de Mr. son Frere, Grand-Prieur de France,

(*) 1703.

ce , demeura sur l'Adda , avec son Armée , pour observer les mouvemens du Prince Eugène. Ils étoient tous deux du même côté de cette Riviere , & Cassano étoit de l'autre. Ils se contentèrent long-tems de jouër au plus fin. J'étois dans la Troupe du Grand-Prieur. Le Général Impérial , après avoir fait plusieurs marches & contre-marches , gagna sur M. de Vendôme une nuit & un jour de tems , qui lui facilita les moiens de construire un pont sur l'Adda. Il la passa avec une promptitude incroyable , dans l'espérance d'avoir les Troupes du Grand-Prieur à bon marché. J'étois de jour ce jour-là pour battre l'Estlade. Aiant reconnu l'Avant-Garde de l'Ennemi qui marchoit à notre Camp , j'envoiai un Cornete de Cavalerie avertir le Grand-Prieur , & je pris la route du Camp avec ma Troupe. Il étoit à table , lorsque cet Officier lui dit de ma part , que toute l'Armée du Prince Eugène avoit passé la Riviere , & qu'il y avoit toute apparence qu'il venoit l'attaquer. Il se mit à rire , disant que son Frere , parlant de de M. de Vendôme , l'occupoit trop , pour qu'il cherchât de l'occupation ailleurs.

J'AR-

J'ARRIVAI en moins d'un quart d'heure , après avoir effuyé quelques escarmouches des Hussards de l'Armée ennemie ; & , m'étant rendu avec précipitation à la Cassine du Grand-Prieur , je lui dis , qu'il n'avoit point de tems à perdre pour se préparer à combattre. Il ne quitta pas la table pour cela , & il n'ajouta foi à ce que je lui dis , que quand il eût entendu le feu qui se faisoit dans le Camp , qui étoit déjà attaqué & presque en desordre. Alors, il y marcha , après m'avoir chargé d'aller rassûrer les nôtres , & de tâcher de les rallier. Comme ce n'étoit que l'Avant-Garde des Ennemis, avec qui nous avions affaire , les Troupes se remirent de leur alarme. On combattit vivement de part & d'autre.

CEPENDANT, M. de Vendôme , informé que le Prince Eugène avoit passé la Riviere , jugea sagement plus à propos de l'aller passer sur son propre pont , que de s'amuser à en jetter un , qui lui auroit coûté beaucoup de tems , & une marche inutile pour nous secourir. Il y passa en effet , & le détruisit après l'avoir passé ; & , aiant mis autant qu'il pût de son Infanterie en croupe

pe de sa Cavalerie, il ne tarda pas à joindre l'Arriere-Garde de l'Ennemi, qu'il défit entierement. Les Fuiards, croiant trouver leur pont, aiant gagné du côté de la Riviere, y furent tous précipitez par l'Arriere-Garde de notre Général, qu'ils rencontrèrent au passage. Mr. de Vendôme, continuant sa route, arriva à propos à notre Camp, qui étoit déjà en déroute. Mais, à la vûe du secours qui nous arrivoit, nos Troupes reprirent courage. L'Armée Impériale, se trouvant entre deux feux, y fut presque détruite. Il ne fut jamais de Victoire plus complète, & qui coûtât moins. Il n'y eut que le Corps d'Armée du Grand-Prieur, qui fut assez maltraité, quoique le nombre des bleffez fût plus grand que celui de ceux qui furent tuez. J'y eus un cheval tué sous moi.

CETTE Victoire nous assûra plus que jamais le Milanois, & il y avoit toute apparence, que nous le conserverions. M. de Vendôme mit son Armée fort au large, & il me placa dans un païs très-riche dans le Milanois, sur les Frontieres du Monferrat, dont nous étions également les maîtres. Le Prince Eugène n'avoit pas encore fait une seule conquête

MARQ. DE LANGALLERY. 33^e
quête, & il n'avoit pour tout afile que
le Trentin, & la Ville de Trente, qui
en est la Capitale. Il étoit à présumer,
qu'il seroit long-tems resserré entre ces
étroites limites.

ENTRANT en Quartier d'Hiver, je
reçus une Lettre de ma Mere, qui me
marquoit que ma femme étoit devenue
hydropique, & que les Médecins ne
croïoient pas qu'elle vît la fin de l'Au-
tône. Je fis toutes les démarches pos-
sibles, pour obtenir de mon Général un
congé d'un mois, pour aller chez moi.
Quelque inclination qu'il eût à me faire
plaisir, il me le refusa; m'assurant, qu'il
avoit défense expresse & indispensable
de la Cour d'accorder aucun congé; &
que le Roi se reservoit absolument ce
pouvoir, qui est ordinairement dévolu
à un Général. Il est vrai, qu'il se fai-
soit dans ce pais-là une petite guerre
pendant l'hiver, qui demandoit beau-
coup plus la présence des Officiers, que
celle du tems de la Campagne, & qu'el-
le étoit même plus suspecte. Le Prin-
ce Eugène, qui étoit en tout tems fin
& adroit, sembloit réserver ses tours
les plus rusez pour ce tems-là. Ce re-
fus m'affligea; mais, je tâchai de m'en
con-

consoler par la même raison qui étoit commune à tous mes Camarades.

MR. de Vendôme, qui a toujours agi avec une parfaite droiture, ne pût se dispenser de taxer le Grand-Prieur son Frere d'Imprudence, en informant la Cour de la Bataille de Cassano. Le Roi, piqué de sa conduite, le rapella; & comme il passoit par Lion, il fut arrêté, & mis dans le Fort de Pierre-Encise, situé sur un Roc à l'entrée de cette Ville. Ce Prince y a fait un assez long séjour pour s'y ennuyer, lui qui aimoit si fort la liberté, qui lui faisoit trouver mille occasions de plaisir, qu'il n'avoit pas à coup sûr dans sa prison; à moins que le bon air qu'on y respire, & les beaux coups d'œil dont on y jouit, ne fussent capables d'y suppléer.

QUELQUES jours après la S. Martin, je reçus une seconde Lettre de chez moi. La voïant cachetée de cire noire, je crûs d'abord que ma femme étoit morte. Mais, elle étoit de ma femme même, qui m'apprenoit la mort de ma mère, qui certainement avança la sienne. Après m'avoir témoigné combien elle y étoit sensible, elle m'informoit de ce que la bonne Amie, qu'elle avoit
au-

auprès de Madame de Maintenon , avoit découvert sur mon compte. Elle l'af-fûroit , que je n'avois pas une plus implacable Ennemie qu'elle dans le monde, & qu'elle avoit oui de ses propres oreilles cette fine Dame se plaindre amèrement au Roi de mon Ingratitude soutenue d'un grand Mépris. Je me suis lourdement trompée, lui disoit-elle , lorsque j'ai crû Langallery digne des faveurs de Votre Majesté. Mais, je vois bien, qu'il n'y a aucune solidité dans cet Esprit, & que ce n'est que de la crème fouëttée. Qu'a-t-il fait, depuis qu'il sert en Italie? Rien certainement. Car, M. de Vendôme, qui s'est déclaré hautement son Protecteur, n'en a fait aucune mention à Votre Majesté ; à quoi il n'auroit pourtant pas manqué, s'il avoit eu quelque preuve de son zèle & de sa valeur.

Ces Coups de Langue sont très-frapans, de quelque part qu'ils puissent être donnés ; mais, dans quelle situation n'étoient-ils point capables de me mettre dans l'esprit du Roi, sortant de la bouche de la Maintenon, qui étoit absolue dans son esprit & dans son cœur ? Aussi en fus-je si vivement pénétré, que j'en fré-

frémis. Toutes les suites de la Disgrace & de la Haine de mon Roi, livré aux passions de sa Favorite, se présentant à mon idée, me firent sentir d'avance tout ce qu'elles pourroient avoir d'affreux. J'en fus si faisi, que ce chagrin fit une diversion entiere à celui que m'avoit d'abord causé la mort de ma mère. Le fruit des Réflexions que je fis sur les revers qui me menaçoient, ce fut de me tenir sur mes gardes, & de veiller sur ma conduite, plus sévèrement que ne pourroit l'Ennemi le plus actif.

JE fus toujours agité d'une inquiétude accablante, jusqu'à ce que j'eûs informé M. de Vendôme du sujet qui me la causoit. Le regardant comme mon Protecteur & mon Ami, il me sembloit en le lui racontant, que mon cœur s'allégeoit, & que le sien se chargeoit d'une partie de mes peines. Toujours officieux, cordial, & tendre, il me donna des conseils conformes aux résolutions que j'avois déjà prises. Conduisez-vous toujours en brave & honnête homme, me dit-il; & moquez-vous des événemens que vous craignez : surmontez-en même les désagrémens avec cette
for-

force d'esprit qui vous est naturelle , s'il arrive que vous les éprouviés. Ces paroles , que j'écoutai comme des Oracles du Ciel , me firent une si forte impression , qu'elle ne s'est jamais effacée : & je dis avec vérité , qu'elles m'ont constamment soutenu dans toutes les disgrâces que j'ai éprouvées , & que j'éprouve encore.

IL est vrai , que n'étant pas riche , & que Madame de Maintenon n'ayant rien moins que contribué à me mettre à l'aise , tandis que j'étois dans sa faveur , j'y pensois moi-même , en me mettant en état de faire ce qu'on appelle Honneur au Poste que j'occupois dans les Troupes , où il faut absolument briller par une certaine dépense , si l'on ne veut pas être négligé & méprisé. Comment aurois-je donc pû la soutenir , si je n'avois pas fait le fossé de la terre que je béchois ? J'avois reçu , de la main de ma puissante Patrone , une femme sans bien : n'auroit-elle pas dû suppléer à sa dote , par quelque pension capable de nous mettre au large ? Des Patrons de cette espèce ne le font que par des contre-coups qui réjaillissent sur eux-mêmes. Leur vanité , & l'ambition de pas-

passer pour bienfaisans & généreux s'en trouvant flatée , ils s'embarassent fort peu , si ceux qu'ils protègent ont du pain ; & ils s'imaginent , que , comme eux , ils se repaissent de vaine gloire. Ce sont des Patrons intéressés , qui reprennent d'une main ce qu'ils donnent de l'autre ; & qui , comme le finge , se servent de la pate du chat , pour retirer le marron du feu.

QUOIQUE mes Revenus diminuassent tous les jours dans la nécessité où j'étois d'en manger les fonds pour me soutenir , je me résolus à ne plus recevoir aucun présent des Communautés du Païs où je commandois , & de ne rien rogner des Contributions qui leur étoient imposées. J'ai agi depuis ce tems-là conséquemment ; & j'ai eu tort : car , il n'en a été , ni plus , ni moins. Mon Arrêt étoit déjà rendu , & la meilleure conduite du monde n'auroit pas été capable de le faire révoquer. Tels sont les Dieux de la Terre. Le Préjugé est leur souveraine Loi.

CE fut la dernière Lettre que je reçus de ma femme. Mon Oncle m'écrivit un mois après , qu'elle étoit morte. Mon fils la suivit de près. Ces revers do-

domestiques, joints à ceux que je recevois de la Cour, & que j'en avois à craindre, faillirent à m'accabler. Ma Patrie me devint odieuse, & je ne pensois plus à la France qu'avec horreur. Mes dispositions enfin furent telles depuis ce tems-là, que j'en aurois abandonné le Service, si le plus petit sujet n'avoit achevé de m'y résoudre. Ce dessein m'a toujours roulé dans l'esprit, jusqu'au moment que je l'ai mis en exécution.

LE Roi aiant déclaré la guerre au Duc de Savoie à la fin de cette (*) Campagne, la plus grosse partie de notre Armée passa en Piémont l'année d'après sous les ordres de M. de Vendôme. On y prit cette Campagne (†) Ivrée & Verceil, après des Sièges réguliers, que les Ennemis défendirent avec beaucoup de valeur. Ce Prince m'ordonna de demeurer dans mon département avec une partie de la Cavalerie, pour veiller à la conservation du Montferrat, qui étoit entièrement en notre pouvoir. Il ne se passa rien de considérable en Italie. Le reste de notre Armée y tint toujours le Prince Eugène

(*) 1703. (†) 1704.
P

ne en échec, & l'empêcha de rien entreprendre.

IL n'en fut pas ainsi des Ennemis que j'avois dans notre Armée, & qui étoient autant de Surveillans que la Maintenon avoit préposés sur ma conduite. Ils lui en rendoient compte fort souvent par des Lettres, dont elle leur envoïoit les brouillons. Elle les écrivoit conformément aux sentimens qu'elle inspiroit contre moi à Sa Majesté. Etant dénonciatrice & témoin à la fois, il ne lui fut pas difficile de faire réussir les desseins de vengeance qu'elle méditoit depuis long-tems. L'indifférence, que j'avois marqué avoir pour elle, dans le tems que je me rendis à Paris aux ordres de M. de Catinat; ou plutôt le peu de cas qu'elle s'imagina que je faisois de son credit, parce que je ne l'emploiai pas; ne contribuèrent pas peu à en faire hâter l'exécution. Elle en prit les moïens l'année d'après (*), pendant que j'étois au siège de Verrue, qui se faisoit sous les ordres de M. de Vendôme.

CE Prince, pour me donner en cette

oc-

(*) 1705.

occasion des preuves qu'il étoit mon Ami, m'écrivit de ne point paroître chez lui, parce qu'il ne pourroit se dispenser de me faire arrêter, en conséquence des ordres qu'il venoit d'en recevoir de la Cour. Pour sauver les apparences, il me conseilla de me tenir chez moi, & qu'il y enverroit quatre Fusiliers, avec un Major, pour me notifier les ordres du Roi, mais qu'ils conniveroient à mon évasion. Faites tenir vos chevaux prêts, ajoûtoit-il : fervez-vous en, & déchargez même vos Pistolets à poudre seule sur le Major ; & sauvez-vous où vous jugerez à propos, si vous vous sentez coupable : & si vous êtes blanc comme neige, venez-vous-en chez moi, d'où vous partirez pour Paris.

JE ne saurois avancer, que je n'eusse rien à me reprocher ; mais, je soutiens, que j'étois le moins coupable de tous les Officiers qui étoient employés dans des Postes pareils à celui où je commandois. Tout mon crime étoit donc le malheur que j'avois d'être haï de la Maintenon. Il n'en étoit point à la vérité de plus grand à la Cour.

CEPENDANT, aiant attendu sur la parole sacrée de M. de Vendôme, le

Détachement qu'il envoya chez moi, je suivis ses Conseils avec la même confiance. Il se présenta : le Major, qui le commandoit, me notifia ses ordres. Je lui dis, que j'étois prêt à obéir ; mais, que je le priois de me permettre d'entrer dans une chambre située derrière celle où je l'avois attendu, pour y prendre mes papiers & ma bourse. Il me l'accorda, & j'en profitai. Au lieu d'entrer dans cette prétendue chambre, je fus à l'Ecurie, où mon ancien & fidele domestique m'attendoit avec mon meilleur cheval ; &, l'ayant monté, je sortis pour m'échaper au galop. Les quatre Fusiliers, m'ayant aperçu, eurent beau crier, *Arrête, Arrête*. En vain le Major affecta-t-il de leur faire faire feu sur moi : j'allai mon train, après avoir fait sur eux la décharge de mes deux Pistolets. Ils me firent aussi la leur, sans que j'eusse rien à craindre. Le plus novice des Soldats ne charge jamais à bale dans ces sortes d'occasions.

A P R E ' S que le Détachement se fut retiré pour faire son rapport à mon Général, mon Valet-de-chambre me suivit avec mon porte-manteau, & un cheval

val qu'il menoit par la bride. Etant arrivé le soir d'assez bonne heure dans mon département, je fis charger tous les équipages que j'y avois laissés. Mes Valets m'y joignirent avec tout ce qui en étoit resté au Siège, & j'amenai tout mon bien avec moi vers la minuit.

J'ARRIVAI le lendemain au soir au Camp du Prince Eugène près de Pizziguthone, Place forte, dont il cherchoit à s'emparer, pour être plus à portée de secourir le Duc de Savoie, qui, de toutes ses Places, n'avoit plus que Turin. Aussi défendoit-il vaillamment Verrue, avec un Corps de sept à huit mille hommes, qui en rafraichissoient tous les jours la garnison, par le pont de Crescentin dont ils étoient Maîtres. Ce Siège fut très-long; & il n'auroit jamais été heureusement terminé pour la France, si un Sergent, déferteur des Troupes du Duc, n'avoit donné l'expédient de ruiner le pont. La communication des Troupes Piémontoises avec la Place aiant donc été interrompue, la Garnison se rendit prisonnière, après avoir répandu beaucoup de Sang François.

LE Prince Eugène me reçut avec

toutes les marques d'estime, & de considération. Il écrivit aussi-tôt à l'Empereur, qui, dans la Réponse qu'il lui fit, m'envoia le Brévet de Lieutenant-Feld-Maréchal des Armées de l'Empire. Ce Poste repond à celui que je venois de quitter. J'en pris possession le lendemain, & j'entrai en fonction huit jours après, à la tête de quatre mille hommes de Cavalerie légère, pour aller enlever un gros Magasin de fourrage, que les Ennemis avoient sous les remparts de Pizziguithone ; ou le brûler, s'il ne m'étoit pas possible de l'enlever.

J'E ne fis, ni l'un, ni l'autre. Le hazard me mit dans l'occasion de faire mieux. Aiant rencontré à mi-chemin un Parti de mille Dragons, & de huit cens Hussards, que M. de Medavi avoit détaché du Corps qu'il commandoit, pour surprendre & enlever un Régiment de Cuirassiers, qui étoit dans un assez gros Village à demi-lieue de notre Armée pour garder & soigner tous les chevaux malades qu'on y avoit mis au vert. Nous les attaquâmes : & , après un combat d'une heure, ils demanderent quartier, & nous les fîmes prisonniers. Il n'étoit plus tems de poursuivre

suivre mon dessein. La Garnison de Pizziguithone, avertie de notre marche par ce coup d'éclat, avoit pris poste dans le chemin couvert de cette Place, pour couvrir les Magazins que j'avois en vûë. Je n'aurois pas eu beau jeu. Je pris donc le parti de rejoindre l'Armée, menant avec moi douze cens prisonniers.

DÈS mon arrivée, je fus rendre compte au Prince Eugène de l'impossibilité où je m'étois trouvé d'exécuter les ordres qu'il m'avoit donnez. Il me reçut très gracieusement; me disant, que ce que j'avois fait valoit encore mieux que ce que j'avois à faire. La Fortune, ajoûta-t-il, n'est pas à celui qui la cherche: elle n'est qu'à celui qui la trouve. Il fut fort étonné, quand je lui dis, qu'aïant fait la revûë de ma Troupe après l'action, je ne l'avois trouvé diminuée que de vint-cinq hommes. Le bruit de cette vive Rencontre s'étant répandue dans le Camp, les Soldats du Détachement que j'y avois commandé en firent une Relation si fort à mon avantage, que ma Réputation en fut solidement établie dans toute l'Armée. De-là suivit la confiance que les Troupes Impériales

eurent en moi dans la fuite. J'ose dire fans la moindre vanité, qu'elles croïoient toûjours vaincre, quand je les menois au combat.

PEU de tems après que j'eûs pris parti dans l'Armée de l'Empereur, je reçus une Lettre anonime, qui me fut rendue par une Vivandière née à Strasbourg, qui avoit épousé un Sergent du Régiment de Valdeck, que nous avions dans notre Armée. Elle me dit, en me la présentant, qu'un de ses freres, Soldat dans le Régiment d'Alsace au Service de France, l'avoit chargée avec instance de me la remettre. Après l'avoir récompensée de sa fidélité, j'ouvris la Lettre; & le stile ne me permit pas de douter qu'elle ne me vint de la part de M. de Vendôme. La voici mot à mot fans aucune altération!

„ V O T R E Evafion, mon cher Lan-
 „ gallerie, a fait grand bruit dans l'Ar-
 „ mée; mais, je fuis celui à qui elle a
 „ caufé le plus de peine. Vos Ennemis
 „ en triomphent, & vos Amis vous re-
 „ grettent. Pour moi, je me console
 „ aifément de l'Eloignement d'une per-
 „ fonne que j'aime, lorsque je fai qu'el-
 „ le

„ le se trouve bien là où elle est. Vous
 „ êtes dans le cas. Les Troupes, où
 „ vous avez pris parti, vous estiment
 „ déjà : je suis sûr, que vous en ferez
 „ bien-tôt aimé. Vous voilà en lieu
 „ de sûreté, malgré le dessein que la
 „ Maintenon avoit de vous perdre.
 „ Il n'est pas fort extraordinaire, que
 „ cette Femme, qui semble n'aspirer
 „ qu'à faire périr le Roïaume, ait at-
 „ tenté à votre perte. Je crois que,
 „ tout comme moi, vous souffrez de
 „ bonne grace ce que vous ne pouvez
 „ empêcher. Adieu, adieu. Donnez-moi
 „ de vos Nouvelles, mais affaïsonnez-
 „ les de prudence. Il est toujours fâ-
 „ cheux d'être en bute à une Mégère.

CASSANO.

C'ÉTOIT le Seing qui étoit au bas de la Lettre ; & c'en fut assez pour m'en faire connoître l'Auteur. Je baïfai mille fois cette Lettre, que je regardai comme une preuve de la tendresse d'un Pere, d'un Ami, de mon ancien Général, qui, joint à M. de Catinat, faisoit tout le sujet de mes regrets. J'écrivis ensuite à ce Maréchal, & je lui fis part

de ma retraite, & du parti que j'avois pris. Je n'en reçus Réponse que six mois après. Il m'écrivit une Lettre, signée Demont, où il me félicitoit de ce que mon Ennemie m'avoit réduit à la nécessité de quitter le Service de France, qui, depuis qu'elle gouvernoit ce Roïaume & son Roi, étoit devenu dangereux & insupportable. Il y ajoutoit, que, malgré la haine de cette puissante Femme, il jouïssoit dans sa solitude, au milieu de Paris, de la tranquillité dont il étoit privé à l'Armée & à la Cour. Il m'y disoit même, comme par un Esprit prophétique, que son Collegue mon bon Ami, parlant de M. de Vendôme, ne seroit pas à l'abri de ses atteintes, & qu'il auroit bientôt son tour. Il vint en effet après la Déroute d'Oudenarde en Flandre, où le Duc de Bourgogne, qui avoit épousé Marie-Adelaïde fille du Duc de Savoie, n'aïant pas voulu suivre ses Avis, avoit causé la Perte de plus de la moitié de l'Armée de France. Cette Debora fit entendre à son Samson, que M. de Vendôme avoit exposé imprudemment, & le Duc de Bourgogne, & l'Armée qu'il commandoit sous ses ordres. Mais, ce grand Général, qui pré-
vit

vit bien le coup, ne l'attendit pas. Il écrivit au Roi, après avoir mené à Gand les tristes Débris de cette belle Armée, pour lui demander la permission de se retirer, puisque Sa Majesté ne le jugeoit plus digne de sa confiance. Le Roi n'eut pas de peine à lui accorder, à titre de faveur, ce qu'il alloit lui ordonner comme une peine. M. de Vendôme, charmé du congé qu'il reçut, se retira à Anet, Maison de Campagne très-agréable à quatre ou cinq lieues de Versailles, qui lui fut marquée pour sa résidence. Il y véquit environ deux ans dans une vie privée, sans aller absolument à la Cour. Tout le Roïaume fut contristé de ce que le Roi vengeoit la Maintenon à ses dépens.

RIEN ne fut plus capable de le lui faire connoître, que la Victoire, que remporta ce grand Général à *Villa viciosa* (*) en Espagne, qui remit & affermit la Couronne de cette vaste Monarchie sur la tête de Philippe V., qui sans cela ne l'auroit jamais eu couverte que d'un Chapeau. Le Roi se vit dans la nécessité

(*) 1710.

fité de prier ce bon Prince d'aller prendre le Commandement de son Armée en Espagne. Vendôme, toujours l'Ame grande & belle, embrassa avec générosité l'occasion de se venger de l'injustice, qui lui avoit été faite, par le plus essentiel de tous les Services qu'on pût rendre à Sa Majesté & à sa Gloire. Sa Valeur & son Habileté y rétablirent les Affaires: & il n'aquit pas moins de Gloire en soutenant cette Couronne sur la tête du Prince François, que s'il l'eût portée lui-même. Il en étoit digne par toutes sortes d'endroits.

Mes Faits de Guerre, & ma Bonté, me conserverent dans le souvenir des Troupes de France. Il ne fut pas possible à mon Ennemie de les plonger dans l'oubli. Madame de Bourgogne, voyant que M. de Vendôme dé pouilloit peu à peu le Duc son Pere, fit si bien auprès de la Maintenon, qu'elle apelloit sa bonne Maman, qu'elle obtint du Roi le Rapel de ce Prince, sous prétexte qu'il seroit plus propre qu'un autre à rétablir les Affaires qui étoient entièrement délabrées en Flandre: & je ne doute pas, qu'il n'y eût réparé les pertes de la France, si le Duc de Bourgogne

gne avoit été moins entier & plus docile. Le Duc d'Orléans prit la place de ce Général en Italie (*), où il ne fut pas moins maltraité, que deux de ses illustres Prédécesseurs. Il est certain, qu'il y conserva les avantages qu'avoit cultivés M. de Vendôme. Il nous empêcha de rien entreprendre le reste de cette Campagne, & au commencement de la suivante. Vigilant à observer nos mouvemens à la droite du Pô qu'il côtoïoit, tandis que nous nous agitions en vain de l'autre côté de ce Fleuve, il nous empêcha absolument le passage. Mais, la Maintenon, qui ne l'aimoit point, (eh qui ne haïssoit-elle pas ?) ne travailla qu'à le faire échouër. Elle y réussit bien-tôt, pour le malheur du Roïaume, & sans aucun préjudice pour la Gloire de ce grand Prince. Elle prit à cet effet un Moïen si extraordinaire, que la plus grossière Politique en étoit choquée.

Ces deux puissantes Dames qui dominoient dans le Conseil sur l'Esprit du Roi, voïant le Siège de Turin résolu, sans oser s'y opposer de peur que leur

par-

(*) 1705.

partialité ne s'éventât, n'eurent pas de peine à obtenir, que le Duc de la Feuillade, leur Favori, y commandât, quoiqu'il ne fût que Lieutenant-Général, & qu'il y en eût plusieurs plus anciens que lui dans l'Armée qu'on lui destinoit. Enflé de Gloire par cette préférence, que je pourrois nommer prédilection, il partit de Paris, & se rendit à l'Armée, qui s'étoit assemblée en Piémont. Il investit Turin, y ouvrit la tranchée, & l'attaqua dans les formes: & s'il n'avoit pas eu des ordres secrets, il s'en feroit rendu Maître, sans nous donner le tems d'y aller au secours.

LE Duc de Savoie, qui, à la tête du reste de ses Troupes au nombre peut-être de deux ou trois mille hommes, la plupart Cavaliers ou Dragons, étoit errant dans les montagnes, sans y avoir aucune retraite sûre, ne manqua pas un jour de se présenter à la vûe des remparts de sa Capitale, d'où ses sujets avoient la consolation de n'en être point abandonnés. Mais, cette manœuvre faillit plusieurs fois à lui coûter la perte de la Liberté. Combien de fois n'a-t-il pas désespéré de la conserver, tantôt investi
dans

dans des maisons de campagne, tantôt coupé & rencoigné dans des vallées étroites d'où il étoit presque miraculeux de s'échapper, tantôt enfin en donnant dans des embuscades où il avoit besoin de toute sa fermeté, & de la valeur de sa petite escorte, pour s'en retirer?

QUOIQ'IL en soit, le Prince Eugène, touché de la destinée du Duc de Savoie, me consulta un jour sur les moyens de secourir Turin. Moi, qui connoissois l'Air du Bureau, & qui étois très-persuadé que la Feüillade n'aspiroit point à prendre cette Ville qu'il batoit, ou qu'il faisoit au moins semblant de battre depuis plus de deux Mois, je ne pûs m'empêcher de lui répondre, que rien ne pressoit, & que s'il vouloit se donner la peine de consulter le Duc de Savoie lui-même, il lui confirmeroit mes sentimens. L'Événement justifia bien-tôt ma Conjecture. Je pris donc la liberté de lui dire, que, si nous marchions du côté de Turin au milieu de la Campagne, l'Armée du Duc d'Orléans ne manqueroit pas de nous couper, en se saisissant des Postes que nous avions le long de la Rive gauche du Pô, & que nous trouvant alors entre deux
Ar-

Armées ennemies , nous ferions infail-
liblement livrés à leur merci. J'ajoû-
tai , que rien ne périlclitoit d'attendre à
faire notre coup vers la fin de la Cam-
pagne , & à la veille , pour ainsi dire , de
prendre les Quartiers d'Hiver , parce
que nous nous assûrerions en Piémont
des Postes suffisans pour nos Troupes.
Mais , me repartit le Prince Eugène , si
la Cour de France , voïant ce Siège trai-
ner en longueur , s'aperçoit que c'est
la Faute de M. de la Feuillade , & que le
Roi y envoïe un autre Général en sa
place , nous ne ferons peut-être pas à
tems. Je le rassûrai là-dessus , en lui di-
fant , que Madame de Maintenon n'en
demanderoit jamais , & que le Roi ai-
meroit mieux perdre la moitié de son
Roïaume , que de la desobliger.

IL fut donc conclu , que , tandis que le
Siège iroit comme il alloit , & que M.
de la Feuillade en auroit le Commande-
ment , nous ne ferions aucune mine de
vouloir entreprendre de le faire lever.
Nous ne pensâmes donc plus qu'à nous
maintenir dans nos Postes , qui nous ou-
vroient un libre Passage pour aller à
Turin. Cependant , le Duc d'Orleans ,
voulant profiter de la supériorité de
son

son Armée, en détâcha dix mille hommes, sous les ordres du Comte de Medavi, alors Lieutenant-Général, pour aller faire le Siège de *Castiglione de Stivare*. Les fortifications de cette petite Place, quoi qu'anciennes, ne laissoient pas d'être assez bonnes, & il y avoit dix-huit cens hommes pour la défendre. Ce Poste étoit avantageux en ce qu'il nous donnoit l'entrée du Milanois au de-là du Pô.

Huit jours après que la tranchée y eut été ouverte, le Prince Eugène reçut un Exprez du Duc de Savoie, qui lui mandoit, que la Ville de Turin lui avoit fait entendre par un certain signal, qu'elle manquoit de vivres & de munitions. Ce n'eut été rien, s'il n'y avoit eu que ce dernier article; les munitions de guerre ne lui étoient du tout point nécessaires, puisqu'elle n'étoit pas attaquée de près. Mais, le premier Article allarma le Prince Eugène, & le mit dans une grande perplexité. Aiant déjà médité de secourir *Castiglione*, il ne pouvoit se résoudre à se désister de son dessein. Cette place lui tenoit au cœur; parce qu'elle étoit d'une extrême conséquence pour nos operations de la Campagne

pagne suivante, où il étoit assuré d'avoir un renfort assez considérable pour être en état de pénétrer par-là dans tout le Milanois. Je lui représentai, que *Castiglione de Stivaré* nous deviendrait inutile, si Turin étoit pris; & que, s'il étoit assez heureux, comme je l'espérois, d'en faire lever le Siège, nous devenions les Maîtres de tout le Piémont, & par conséquent, en Italie, où les François n'auroient garde de rentrer, ne pouvant tirer des vivres d'aucune part.

C E Raisonnement le frapa. Il s'y rendit: & je dirai, sans me flater, qu'il me prit la main en me quittant; disant, qu'il comptoit que je le seconderois dans cette Entreprise, & qu'il ne feroit rien sans prendre mon Avis. Voilà qui est flateur. Mais l'idée, qu'il avoit de moi en ce tems-là, s'est mal soutenue. La jalousie a fait taire les raisons qu'il avoit de m'estimer, & de me croire capable de quelque chose de grand & de hardi.

L' A R M É E fut avertie à la brune du même jour de se tenir prête à marcher. Le Prince fit donner du biscuit pour cinq jours à chaque Soldat, avec
ordre

ordre de le ménager tandis que l'Armée trouveroit en route de quoi subsister. Il me fit l'honneur de me faire mener l'Avant-garde, le Comte de Mer-ci commanda l'Arriere-garde, & le Prince marcha à la tête du Gros. Toute l'Armée ne montoit qu'à vint quatre mille hommes: il y avoit même plus de Cavalerie, que d'Infanterie; on n'avoit pû se dispenser de laisser plusieurs Postes garnis de ces dernières Troupes.

MALGRÉ les mesures que nous avions prises pour tenir notre marche secrète, au moins jusqu'au point du jour du lendemain, le Duc d'Orléans en fut informé. Il dépêcha aussitôt un Exprès à M. de Medavi, pour lui donner connoissance du décampement de son Armée, qui alloit prendre la route de Turin, où l'Armée Impériale marchoit selon toutes les apparences. Quoique nous n'eussions prévenu l'Armée Françoisse que d'une nuit, nous serions arrivez avant elle, si les Torrens & les Ruisseaux, enflés par des neiges fondues, ne nous avoient retardez. Le Duc d'Orléans, qui côtoïoit la Rive droite du Pô, ne rencontra point ces obstacles; mais nous qui marchions à la gauche
de

de ce Fleuve du côté des Alpes, nous nous trouvions arrêtez en plusieurs endroits, où il étoit impossible de jeter des ponts. Nous fûmes souvent obligés de remonter les Ruiffeaux & les Torrens jusqu'à leur naissance. Ces inconvéniens nous priverent de l'avantage que nous avions sur lui, & lui firent gagner de plus trois grands jours de marche sur nous; de sorte qu'il eut trois jours de repos après être arrivé à la vûë de Turin. Quelques fatigués que nous fussions, le Prince Eugène jugea à propos d'attaquer le Duc d'Orléans le lendemain. Les ponts, que nous jettâmes sur le Pô, furent en état au point du jour; & je fis aussi-tôt passer l'Avant-Garde: le reste de l'Armée me suivit d'assez près. Notre passage donna l'alarme au Camp du Duc d'Orléans. Ce Prince avoit dispersé en arrivant son Armée, & sur-tout sa Cavalerie & ses Dragons, qui étoient fort éloignés à cause des Fourrages qui manquoient sur la hauteur, où il n'avoit presque gardé que de l'Infanterie.

C'EST ici que la Maintenon fit une terrible Manœuvre, tant pour faire échouer le Siège de Turin, que pour
rui-

ruiner la Réputation du Duc d'Orléans. Tout neveu qu'il étoit du Roi , elle ne le ménageoit pas plus que les autres à qui elle ne vouloit pas de bien.

CE Prince , se voyant sur le point d'être attaqué (*), assembla son Conseil de Guerre, où se trouva le Maréchal de Marfin, & où il fit appeller le Duc de la Feuillade , qui étoit devant Turin, à demi-quart de lieue du Camp du Prince. Il y représenta la possibilité, & même la facilité, où nous étions de secourir Turin, faute des Lignes de Circonvallation qu'on y avoit négligées, & d'en faire même lever le Siège, si les Troupes qui lui restoient venoient à être battues; qu'il étoit donc nécessaire de lui envoyer une partie de l'Armée qui étoit devant cette Place, pour le mettre en état de nous résister.

LE Duc de la Feuillade répondit sans façon, qu'il n'avoit point ordre de combattre, & qu'il n'étoit-là que pour faire le Siège de Turin. Le Duc d'Orléans, piqué de cette Réponse, lui demanda brusquement, s'il ne le reconnoissoit pas pour Généralissime des Armées du Roi ?
Si

(*) 1706.

Si fait, repliqua la Feuillade: je reconnois Votre Altesse Royale pour Généralissime en Italie; mais, je suis Général en Chef en Piémont. Le Prince, naturellement fier & vif, le traita sans aucun ménagement; &, sans M. de Marfin, qui calma un peu sa bile, il l'auroit fait arrêter. Pour moi, lui dit ce Maréchal, je suis prêt à vous suivre par-tout. Hé bien, reprit le Prince, allons donc à la Boucherie.

CETTE Mesintelligence, que nous avions lieu de soupçonner par la lenteur du Siège de Turin, que nous savions que Madame de Bourgogne vouloit sauver; jointe à la foiblesse où je voïois l'Armée que nous avions à combattre pour nous ouvrir le chemin de cette Ville; me fit commencer l'Attaque, avant que la moitié de notre Armée eut passé la Riviere. Jugeant à propos de profiter du tems, avant que le Duc d'Orléans pût rassembler toutes ses Troupes, je pris en flanc & en front la Brigade de la vieille Marine, qui fut entierement défaite. Le Maréchal de Marfin y fut tué, & le Duc d'Orléans reçut un coup dans le bras au-dessus du coude, & un second au côté, outre
trois

trois autres qui portèrent inutilement sur son corcelet, qui se trouva fort à propos d'une bonne trempe.

CETTE Brigade aiant été ruinée ou dissipée, je ne rencontrai plus d'obstacle au dessein que je conçus de pousser tout de suite jusqu'aux tranchées devant Turin. Je me mis donc à même de suivre ma pointe, après avoir dépêché un Aide-de-Camp au Prince Eugène, pour le prier d'avancer de son mieux pour me soutenir. Mais, je n'en eus pas besoin. Dès que ma Troupe fut apperçue par les Assiégeans, qui avoient déjà reçu dans leur Camp les Débris du Corps de Troupes que je venois de battre, toute l'Armée fut saisie d'une si grande terreur, qu'elle se débanda & s'enfuit, laissant les Tentes, les Bagages, les Canons, les Mortiers, avec toutes les Munitions. Les chevaux de sept Régimens de Dragons, qui étoient à la pâture, furent pris, ainsi que huit cens Mulets chargez de farine, qui ne faisoient que d'arriver. Cette Action, dont les suites furent si avantageuses à l'Empereur, ne nous coûta pas trente hommes. C'étoit plutôt une Déroute qu'une Bataille. Comment concevoir en effet, qu'u-

qu'une Armée de vint-quatre mille hommes, à qui celle du Duc d'Orléans faisoit tête dans le Milanois, ait mis en fuite, & cette même Armée, & celle du Duc de la Feuillade, qui étoit de soixante mille hommes d'excellentes Troupes? Cette Victoire, que je puis sans façon nommer la mienne, fut remportée avec plus d'Utilité que de Gloire. Elle nous rendit maîtres en un instant, pour ainsi dire, du Piémont, du Montferat, du Milanois, du Mantouan, de Naples, & de la Sicile; puisque la Perte, que fit l'Espagne de tous ces grands & beaux Domaines, furent les Fruits que nous en récoltâmes sans beaucoup de peine.

Tous les Habitans de Turin, jusqu'au Beau-Sexe, étoient sur les Remparts à repâître leurs yeux d'une Scène qui leur étoit si agréable. Le Duc de Savoie, qui avoit joint notre Armée avec sa petite Escorte, quelques momens avant que nous passassions le Pô, entra le même jour dans sa Capitale parmi les Acclamations de son Peuple, qui nous fit sentir par sa joie combien il en étoit chéri.

MR. d'Albergotti, qui commandoit quarante

MARQ. DE LANGALLERY. 361
rante Bataillons sur une hauteur qui découvroit la ville, ne sachant que penser de la pitoïable manœuvre de l'Armée de France, se disposa à se défendre, croïant bien que nous l'irions attaquer. Mais, nous n'avions pas oublié la Maxime, qui doit être toujours inviolable, de faire un Pont d'Or à un Ennemi qui fuit, ou qui veut se retirer. Ces quarante Bataillons nous auroient donné beaucoup plus de peine, que nous n'en avons pris à dissiper toute l'Armée; &, étant commandés par un aussi brave Officier qu'Albergotti, ils auroient pû nous arracher des mains la Victoire. Le sort des Armes est si douteux, qu'on ne peut compter absolument sur rien. On a vû mille fois de très-petits Corps de Troupes, ruiner, battre, & mettre en déroute, les plus fortes Armées. Il y en avoit des Exemples recens dans la Guerre que Charles XII. Roi de Suede avoit alors avec Pierre le Grand Czar de Moscovie. Nous ne pensâmes donc pas à l'inquiéter sur sa montagne, sachant bien qu'il n'y feroit pas long séjour. Il en décampa en effet le lendemain, pour aller joindre le Duc d'Orléans à Pignerol. Sa

Q

Trou-

Troupe passa en bon ordre à la vue de Turin, d'où j'étois sorti pour me mettre à la tête de notre Cavalerie, afin d'empêcher ses Troupes de s'écarter, & de faire éprouver au terrain, qu'il coïtoit, les ravages qu'y fait ordinairement une Armée qui se retire sans espérance d'y rentrer.

C E P E N D A N T, nous reçûmes la Nouvelle de la prise de Castiglione de Stivaré, qui se rendit après une vive Action qui se passa entre le Corps de Troupes du Prince de Hesse & les Assiégeans, qui fut toute à l'avantage des François. Mais, la joie qu'ils en eurent céda bientôt la place à la tristesse, lorsqu'ils apprirent la Déroute de Turin. Leur courage fut bien vite abbatu, prévoiant bien qu'ils seroient forcés de se rendre à discrétion, ou d'abandonner toute l'Italie, pour avoir la liberté de se retirer. Telle fut aussi la Capitulation qu'ils obtinrent du Prince Eugène. Ils évacuèrent Mantoue, Milan, Crémone &c. ; & , en aiant pris les Garnisons, ils passèrent les Alpes du côté de la Suisse.

L E Corps du Maréchal de Marfin fut transporté à Turin en grande pompe, comme un Monument de la plus glorieuse

MARQ. DE LANGALLERY. 363
rieuse de toutes les Victoires. Il fut in-
humé dans l'Eglise des Capucins, située
aux portes de cette ville, & l'on grava
sur le marbre de son Tombeau cette
Epitaphe mémorable :

*Cy git le Maréchal de Marfin,
Et le Bâton de Feuilladin.*

Elle a donné lieu à divers raisonnemens.
Les uns, prévenus que M. de la Feuilla-
de étoit le Favori de Mad. de Main-
tenon, ont prétendu qu'elle ne lui a-
voit procuré la conduite du Siège de
Turin, que pour avoir le prétexte de
le faire Maréchal de France, sans que
ses Aînés dans les Emplois Militaires
pussent s'en plaindre; puisque la prise
de cette Ville, qui auroit terminé la
Guerre en Italie, l'en auroit rendu di-
gne; & ils en ont conclû, que cette
Dame n'avoit pû, sans agir contre ses
propres desseins, lui donner les ordres
secrets de ne pas prendre la Place.
D'autres, qui connoissoient mieux le Ca-
ractère de cette Dame absoluë, ont dit
avec plus de fondement, qu'elle n'aimoit
personne qu'autant qu'elle pouvoit s'en
servir pour assouvir ses passions, &

sur-tout sa vengeance & sa haine, qui étoient ses passions dominantes. C'est sur ce principe, qu'ils ont décidé, que la Maintenon, haïssant infiniment le Dauphin & le Duc d'Orléans, elle sacrifioit ses Créatures, & ne travailloit qu'à détruire le Roïaume, pour que le Dauphin n'eût sur la tête qu'une Couronne chancelante après la mort du Roi, que l'âge devoit naturellement coucher bientôt dans le tombeau; & à ruiner la gloire du Duc d'Orléans, pour qu'il fût décrédité à la Cour, où, par son vaste génie, fécond en toutes sortes de ressorts, il auroit pû la décréditer elle-même, la priver, par quelque coup d'éclat, de l'Autorité dont elle abusoit, & l'éloigner du Roi sans retour. Ce dernier sentiment est le plus plausible, parce qu'il s'accorde mieux avec le caractère de Madame de Maintenon, & que toute sa Conduite en a donné des preuves convaincantes.

Nos Princes jugèrent à propos de ne rien entreprendre de quelques jours, soit dans l'incertitude du Parti que prendroient les François, ou pour laisser rafraichir notre Armée. Celle de France se trouva encore forte de cinquante
mille

MARQ. DE LANGALLERY. 365
mille hommes, malgré la quantité qu'elle en avoit perdu dans sa retraite. Le Duc d'Orléans auroit bien souhaité rentrer en Piémont pour y conserver les Places où il avoit Garnison. Mais, n'ayant ni tentes, ni munitions de guerre, ni vivres, ni fourage, il prit le parti de cantonner son Armée dans la Vallée d'Oulx, & dans celles de Savoie, & de se rendre lui-même à la Cour, où Madame sa Mere s'étoit déjà plainte au Roi des contre-coups qui avoient porté sur le Prince son fils. Sa candeur, soutenue d'une noble fierté qui lui étoit naturelle, ne lui permit pas de déguiser au Roi la manœuvre fatale au Roïaume, que faisoit Madame de Maintenon. Ses plaintes furent vaines: Sa Majesté affecta de ne pas les entendre. Sa Majesté se borna à lui répondre, qu'il y mettroit ordre, & qu'il mettroit le Duc d'Orléans à même d'avoir sa revanche. L'occasion, que le Roi lui en fournit peu après, faillit à coûter cher à ce Prince. Il fut envoié en Espagne, où il ne fut pas plus heureux en plus d'une occasion. Il n'y eut aucun avantage, que la prise de Lérída. Il s'attendoit

bien à procurer à Philippe V. celui qui lui revint de la Bataille d'Almanza. Mais, le Maréchal de Berwick le prévint. Ne voulant pas laisser prendre le lièvre à un autre, après avoir si longtems battu les buissons, il livra Bataille à l'Armée des Alliés, & la défit & ruina entièrement. Le Duc d'Orléans, aiant écrit au Maréchal qu'il feroit à l'Armée le Mercredi, le determina par cela-même à moissonner avant l'arrivée du Prince les Lauriers qu'il avoit cultivés pendant la Campagne. En voilà bien assez pour mortifier cruellement le Prince le moins ambitieux.

Dès que l'Armée de France eût été distribuée dans ses cantonnemens, Casal fut investi & assiégé. Cette Place fit une vive résistance; mais, enfin, elle se rendit le douzième jour du Siège. La Garnison fut faite prisonniere, & conduite à Turin. La conquête de cette Place nous mit en possession de tout le Montferrat. Toutes les autres Places du Piémont furent assiégées l'une après l'autre, & prises en fort peu de tems. Il ne s'y passa rien que de fort ordinaire.

Nous

Nous n'eûmes point d'Ennemis à craindre la Campagne d'après. (*) Le Maréchal de Berwick, aiant été rapellé d'Espagne, vint prendre le Commandement de l'Armée de France en Savoie; mais, il s'y tint sur la défensive, après avoir formé un Camp à Tournon à l'entrée des Gorges de Demont & de St. Paul, pour couvrir la Vallée de Barcelonnette, & les Frontieres de Provence & de Dauphiné. Il garnit encore la Vallée d'Oulx en deça du Mont Génèvre pour garantir Briançon; & il fit si bien, que, par ces mesures, il nous empêcha de rien entreprendre au de-là des Alpes.

L'ANNÉE suivante (†), il fut résolu de concert avec les Anglois, d'entrer en Provence, & de mettre le Siège devant Toulon. Le Duc de Savoie, menaçant de passer les Alpes, attira dans les Vallées de ce Pais-là toute l'Armée de France, commandée par le Maréchal de Tessé. Il ne se fit pendant deux mois que des marches & des contre-marches, qui n'aboutissoient à rien moins qu'à ce que craignoient les Ennemis; mais, elles nous fervirent à leur faire prendre le change.

LES

(*) 1707. (†) 1708.

LES Alpes séparant les deux Armées, & nos Détachemens occupant tous les passages de ces Montagnes, il nous fut très-facile de dérober notre marche à la connoissance de l'Armée de France. La notre fila à grandes journées vers le Comté de Nice, alla tout de suite passer le Var; &, malgré le petit Corps de milices qu'avoit le Marquis de Sallies dans le Bois de l'Estère, nous pénétrâmes jusqu'aux portes de Marseille, avant que le Maréchal de Tessé en fût informé. La Cour le fût plutôt que lui; & c'est de-là qu'il en apprit la Nouvelle, & qu'il eut ordre d'accourir au secours de la Provence. Après avoir mis presque toute cette Province à contribution, en attendant la Flote Angloise, qui portoit la grosse Artillerie qui nous étoit nécessaire pour faire le Siège qui avoit été projeté, nous allâmes investir Toulon autant qu'il nous fut possible. Cette Place, bâtie au bord de la Mer, qui y forme une des plus belles Rades de l'Europe, est offusquée du côté de la Terre par un Roc vif des plus roides, à la portée du Fusil de la Porte de la Ville; en sorte que cette Montagne impraticable, située au Nord, a la moitié de

de la Ville à l'Orient, & l'autre à l'Occident. Par les mesures que nous avions prises, nous n'en avions investi que la partie orientale, parce qu'il ne nous avoit pas été possible d'en continuer l'investissement par le détroit qui se trouvoit entre le Roc & la Place. On fit en cela la plus lourde de toutes les fautes, supposé qu'elle ne fut point affectée; car, rien ne nous auroit empêché de partager notre Armée, forte de quarante mille hommes de très-bonnes Troupes, & d'en envoyer une partie faire le tour de la Montagne, ce n'étoit qu'un detour de dix lieues, pour investir Toulon entierement; &, par cette manœuvre, les deux Corps auroient pû s'ouvrir des deux côtés à la fois une ligne de communication entre la Montagne & la Ville, dans un espace d'environ quatre-cens Toises. La Garnison, qui étoit très-foible, n'étoit pas en état de l'empêcher.

MAIS, au lieu de prendre ce Parti, l'Armée s'amusa à vivre grasement dans la Vallée fertile qui aboutit à cette Ville, & à y lever les Contributions qu'on y avoit établies. On ne pensa pas même à les aller porter à Marseille, grande

& riche Ville, mais entierement ouverte du côté de Terre, & par consequent livrée à la merci de tout Ennemi qui s'y présente.

Pour moi j'ai crû, ainsi que bien d'autres, que le Duc de Savoie ne répondoit point directement au Dessen de ses Alliés. Quelque raison qu'il eût d'user de représailles contre la France, qui avoit ruiné son Pais, & rasé les Fortifications de toutes ses Places, dont ils s'étoient rendu Maîtres, il craignoit de se venger à ses dépens, & que les François, qui occupoient encore toute la Savoie, n'y exerçassent le sac & le pillage. Mais, voici, à mon sens, la plus forte raison qu'il eut de faire échouer le dessein, dans lequel il étoit entré par politique.

Les Anglois avoient fait un Traité avec ce Prince, où ils s'engageoient, moyennant un Subside considerable, d'entrer en Provence & de faire le Siège de Toulon, pour y détruire sans doute la Marine de France; à condition que le Duc leur remettroit la Place, pour une somme dont on étoit convenu. A ce dessein, la Flote Angloise fit voile vers ce Port, pour le bloquer & l'assiéger
même

MARQ. DE LANGALLERY. 371
même par Mer, tandis que l'Armée
Piémontoise & Allemande la resserre-
roit & la battroit par Terre, avec l'Ar-
tillerie qu'elle y devoit débarquer. Le
Duc auroit été mortifié, que les Anglois
eussent eu ce Port en leur pouvoir; parce
qu'ils lui auroient fait la Loi dans ses E-
tats, & qu'ils auroient embrassé tout le
commerce de son Comté de Nice, où
est Villefranche, le seul port de Mer
qu'il ait dans tous ses Domaines. Il sui-
vit donc la Loi que lui imposoit la Poli-
tique; &, feignant d'aller droit au but,
il fit tout ce qu'il falloit faire pour s'en
écarter. Le tems, qu'il perdit à faire
reposer ses Troupes dans ce bon Païs,
& à se tranquiliser lui-même à Frejus,
Ville Episcopale à neuf à dix lieues de
Toulon, fut suffisant aux François, qui
étoient en Dauphiné & en Savoie, pour
se rendre devant cette Place, qui, com-
me je l'ai dit, n'étoit investie que du
côté de l'Orient: en sorte que l'accès
en étoit libre du côté de l'Occident,
par où les François y arriverent sans
obstacle, mais avec beaucoup de peine
& de travaux; car ils marcherent dans
les Montagnes, à la Bouffole, & nuit
& jour, de peur d'arriver trop tard.

Le Maréchal de Tessé avoit fait prendre les devans aux Grénadiers & à tout ce qu'il y avoit de bons Piétons dans son Infanterie , avec ordre de se retrancher en arrivant aussi près qu'ils pourroient de la Ville. Il croïoit sans doute , qu'elle feroit parfaitement investie, & que ses Troupes ne pourroient pas en approcher de si près qu'elles en eurent la facilité.

LES Soldats de l'Armée , Françoisse , arrivant à la débandade , ouvrirent d'abord la terre pour se retrancher entre la Porte St. Louis & le Rocher. Il en arrivoit à toutes les heures du jour & de la nuit , si bien qu'en moins de dix jours toute l'Armée y fut rendue. Dès-lors , le plus grossier de notre Armée vit fort bien , que nous ne prendrions pas Toulon ; & d'autant moins que la Flote Angloise étoit retenue aux Isles Ste. Marguerite par les vents contraires , qui régnerent plus de trois semaines , fort à propos pour la sûreté de cette Ville , aussi-bien que pour le Dessein secret du Duc de Savoie. Quantité de Politiques ont crû , que Mad. la Duchesse de Bourgogne , sollicitée par Mad. de Mante-non , n'avoit pas peu influé dans le par-

ti

ti que la Politique avoit fait prendre au Duc son Pere, en lui représentant, qu'en reconnoissance de ce qu'elle avoit sauvé Turin, il ne pouvoit se dispenser de faire échouër le Dessen qu'il avoit sur Toulon. On ajoûte même, qu'elle l'avoit assuré, qu'elle feroit donner de si bons ordres au Maréchal de Tessé, que son Armée feroit sa Retraite sans aucun danger.

CEPENDANT, M. de St. Pater, qui commandoit dans la Place, avoit disposé toutes choses pour une vigoureuse défense. Il commença par faire couler à fonds dans la Rade vint-neuf Vaisseaux du Roi qui s'y trouvoient alors. Il larda, pour ainsi dire, les remparts d'une infinité de Canons, jusque-là que j'ai appris de bonne part, qu'il y en avoit plus de douze cens en batterie. Sa Garnison se trouvant foible, il fit prendre les Armes aux Bourgeois, à qui il donna des Officiers de Marine dont la Place étoit remplie. Aiant observé, qu'il pouvoit nous incommoder dans les Tranchées, qui furent ouvertes à l'Orient de la Place, & que nous avions poussées jusqu'au fossé, qui n'étoit qu'un Marais arrosé de l'eau de la Mer, il fit mettre

cent trente pièces de Canon sur un Vaisseau à trois ponts, nommé le St. Philippe, avec huit-cens hommes, la plupart Soldats de la Marine, auxquels il préposa un grand nombre d'Officiers, dont il ne manquoit pas : & , lui aiant fait prendre le large à force de Rames malgré un fort vent de Sud-Est, on déploya toutes les voiles ; & il fut poussé bien avant dans le Fossé, ou plutôt dans le Marais, qui avoit tout au moins deux-cens toises de largeur, entre les Remparts & nos Tranchées. Ce fut un Fort inaccessible, qui lui seul étoit capable de rendre tous nos efforts inutiles. Il faisoit un feu continuel, qui, en ruinant tous nos travaux, nous tuoit quantité de monde.

LE Maréchal de Tessé, qui avoit reçu ordre de la Cour de nous attaquer dans nos Tranchées & tout à la fois dans notre Camp, marcha à nous le 15. Aout à 7. heures du matin. A peine le vîmes-nous en marche, que nous décampâmes, sans avoir fait aucune résistance. Notre Armée se retira en bon ordre, & sans être harcelée, comme si les deux Généraux ennemis avoient agi de concert. Le Maréchal avoit fait dé-
fendre

fendre sur la vie aux païsans du Païs, assemblés & postés par bandes sur les hauteurs qui bordaient la Vallée où nous marchions, de nous tirer un seul coup de fusil. Ce fut pour nous le plus grand de tous les bonheurs; car, tous les païsans de ce Païs-là tirent à coup sûr. On prétend, qu'il n'en est point qui ne tuë le plus petit oiseau en l'air. Il y en avoit plus de trente mille, & presque tous postés dans des espèces de Bois d'Oliviers. D'autre part, le Duc de Savoie avoit si bien disposé les Officiers & les Sergens aux deux Aîles de l'Armée, qu'il étoit impossible que les Soldats pussent s'écarter, pour piller & pour bruler, ni villages, ni maisons, sur son passage.

Le Général François nous suivit en queue de si près, qu'il faisoit halte à l'entrée d'un village, dans le tems-même que nous la faisions à l'autre bout. Il nous accompagna en faisant la même manœuvre jusqu'au bord du Var, que nous repassâmes presque en sa présence sans aucun danger. On eut dit que l'Armée de France n'étoit que l'escorte de l'Armée Piémontoise. Jamais on ne vit faire la Guerre de cette façon. Aussi
n'y

n'y eut-il aucun Officier, ni Soldat, de bon sens, qui n'en sentît la cause.

NOTRE Armée, arrivant à Nice, s'étendit depuis la plaine de Villefranche jusqu'aux Gorges qui menent à Tende: ce qui me confirma dans l'opinion où j'étois, que le Maréchal de Tessé ne nous suivroit point; ne l'ayant pas fait au passage du Var, où il lui étoit fort aisé de défaire au moins la moitié de notre Armée. Il donna par cette inaction affectée une preuve convaincante, qu'il avoit des Ordres de la Cour, qui lui défendoient de nous inquiéter. Notre Armée se reposa pendant trois jours sans aucun trouble. Pour moi, j'étois dans Nice avec tous les Officiers généraux, qui formoient une Cour brillante au Duc de Savoie. Les Gens de Qualité, dont il y a bon nombre en cette Ville, ne manquoient pas de faire leur Cour à leur Souverain. Il y avoit tous les jours gros jeu, où je me tirai d'affaires.

JUSQUE-LÀ, le Prince Eugène ne m'avoit donné que des marques d'estime. Je ne m'étois point encore aperçu, que la Bataille de Turin lui eût donné lieu de m'en priver. Mais, le Duc aiant parlé

lé de cette Action en ma présence, je ne fai à quel propos, Son Altesse en fit en quelque maniere réjaillir la Gloire sur ma célérité à poursuivre l'Ennemi jusque devant la Place; ajoûtant, que mon intrépidité avoit entièrement concerté toute l'Armée Ennemie. Le Prince Eugène, se tournant d'un autre côté sans dire mot, ne pût s'empêcher d'en marquer de la jalousie. Il ne garda plus dès ce moment les apparences dont il l'avoit couverte. Il n'agissoit plus avec moi qu'avec une extrême réserve; & moi, je me tenois sur mes gardes contre tous les coups qu'il auroit pû me porter.

LAS de vivre dans cette contrainte, je pris le parti de demander à l'Empereur un congé pour (*) aller passer l'hiver à Vienne. Sa Majesté me l'accorda sans difficulté; & je partis de Turin, charmé de m'éloigner d'un Ennemi aussi puissant que le Prince Eugène, & dans l'espérance d'obtenir du service en Flandre, où se faisoit alors tout l'effort de la Guerre. Arrivé à Vienne, j'allai pour faire ma Cour à l'Empereur; &, aiant
mar-

(*) 1709.

marqué la Reconnoissance que je devois à Sa Majesté pour le Brevet de Lieutenant-Feld-Maréchal qu'elle m'avoit envoyé en Italie, je la priai de me donner de l'Emploi dans les Troupes qu'elle avoit en Flandre, où le Duc de Marlborough commandoit, & les siennes, & généralement toutes celles des Puissances Alliées contre la France.

Je compris alors, qu'il étoit dangereux de faire paroître trop de courage; & qu'un Officier, de quelque rang qu'il soit, s'expose souvent à la jalousie de son Général, en agissant avec autant de valeur que de prudence. Ma promptitude à attaquer & à battre les François à la vûë de Turin, avant que le Prince Eugène eût passé le Pô, fut un crime dont il a crû devoir me faire porter la peine. Je crûs rendre service à l'Empereur, pour qui je combattois: mais, j'allois trop bonnement, pour m'imaginer que son Général en dût être offensé; & d'autant moins, qu'il sembloit ne m'avoir donné le Commandement de l'Aîle droite de son Armée qui en faisoit l'Avant-Garde, que pour la faire agir avec avantage. L'occasion me parut favorable à ce Dessen: j'attaquai, je

je vainquis ; & la Victoire , que je remportai sur les Ennemis de mon Souverain , fut la source de ma Disgrace.

LA Lettre , que le Prince Eugène écrivit à mon desavantage à la Cour Impériale , y arriva certainement avant moi. Les manieres froides & dédaigneuses , dont l'Empereur m'y reçut , en furent des preuves , qui ne me permettoient point d'en douter. Cependant , pour me desabuser de cette idée , qui alloit au de-là du soupçon , je voulus bien attribuer cette mauvaise réception à quelques Affaires de conséquence qui rouloient peut-être dans la tête de ce Monarque. C'est ainsi que les Malheureux osent bien se repaître d'un avenir flatteur , pour se dédommager du présent disgracieux. Mais, le tems m'apprit , que l'Empereur avoit été prévenu contre moi sans retour.

NE voulant pas néanmoins me laisser accabler par le poids rigoureux de l'Infortune que j'éprouvois injustement , je demandai encore une Audience à Sa Majesté Impériale , qui me la refusa. Un Mémoire en forme de Placet fut toute ma ressource ; & devois-je m'attendre qu'il fût efficace , n'étant appuyé
d'au-

d'aucun Patron ? J'y demandois comme une grace extraordinaire, qu'on me fît la justice de m'entendre, & de faire voir mon innocence, si j'étois accusé de quelque faute. J'y conclusois enfin au paiement de mes Apointemens, dont je n'avois rien touché depuis quatre ans. On peut bien s'imaginer, que n'aïant plus aucun patrimoine, je n'étois pas fort à mon aise ; & il est vrai, puis que je ne vivois que d'emprunt, n'aïant d'autre moïen de païer mes Créanciers, que des Apointemens qui m'étoient dûs. Je crois qu'ils se sont consolés de perdre leur dette ; & moi, je n'ai pas la moindre lueur d'espérance d'être jamais en état de les païer.

M E voiant si mal reçu à la Cour de Vienne, je ne balançai pas à prendre mon Parti. Ce fut celui d'aller en Saxe (*), espérant bien que l'Electeur Auguste, qui, aïant été forcé quelques années auparavant à abdiquer la Couronne de Pologne, que le Roi de Suède avoit fait mettre sur la tête de Stanislas Leczinski, un des Palatins du Païs, se dispo-
soit à remonter sur son Trône. J'eus
l'hon-

(*) 1710.

l'honneur de lui rendre mes devoirs à Dresde, & j'en fus reçu avec des marques de distinction. Je lui demandai de l'Emploi dans ses Troupes: il m'en promit; mais, les Affaires n'étant pas encore en état, cela recula un peu le tems où je devois en être revêtu. Mes facultez ne me permettoient pas de faire un long séjour à sa Cour. C'est une vilaine porte de commencer par être à charge à un Souverain, en entrant à son service. Je ne lui fis donc pas connoître mes besoins, quoique je fusse très-sûr qu'il auroit été assez généreux pour y satisfaire, si je lui en avois donné la moindre connoissance. Un Juif de Stétin en Poméranie, que j'ose qualifier de mon bon Ami, à qui j'écrivis la réception que m'avoit faite le Roi Auguste, & l'espérance un peu éloignée, à la vérité, qu'il m'avoit donnée de servir dans ses Troupes, me répondit sans délai, que je lui ferois un sensible plaisir d'aller passer chez lui le tems de mon attente. J'acceptai ses offres; & je partis, après avoir pris congé du Roi, qui me confirma la promesse qu'il m'avoit faite.

La Maison de mon Ami fut la mienne.

ne. J'y étois en effet comme chez moi. Toute ma Suite se bornoit à mon fidèle Valet-de-chambre, qui me servoit aussi de Secrétaire, & d'un seul Laquais. Elle étoit même si peu proportionnée à mes forces, que, si j'avois été *sur mes crochets*, je n'aurois jamais pû la soutenir.

LES Résolutions le plus mûrement prises sont souvent altérées, & s'évanouissent même, dans les occasions les moins à craindre. Malgré le Dessein que j'avois formé de vivre sans femme le reste de mes jours, le pur hazard m'en débouta. Lezana, c'est le nom de mon Ami, avoit une fille, qui avoit lié amitié avec une Démoniselle de son âge, fille d'un Gentil-Homme François réfugié en Prusse. On ne doit pas trouver mauvais que j'en taise le nom, pour ménager l'Honneur de sa Maison, qui est une des plus anciennes de France. Quoique sa Conduite l'ait deshonorée, il ne me convient pas d'en renouveler le Deshonneur, par une indiscretion qu'on ne pourroit me pardonner.

CETTE Démoniselle venoit souvent au logis pour y voir son Amie. Je n'avois que faire de chercher l'occasion de la voir,

voir : elle se présentoit presque tous les jours. N'étant pas en situation de voir le monde , je menois une vie fort retirée. La fille de mon hôte , qui étoit des plus polies, vint un jour me prier de lui faire l'honneur d'augmenter la bonne Compagnie , qu'elle avoit dans son appartement. Ne pouvant la refuser , je lui donnai la main , & j'y entrai avec elle. Il y avoit quatre Démoniſelles à peu près du même âge ; la plus âgée ne paſſoit pas dix-huit ans. La première , ſur qui je jettai les yeux , ravit mon cœur. Elle étala tant de charmes , que j'en fus épris.

QUELQUE Politeſſe que j'eufſe pour rendre la converſation générale , je ne pouvois réſiſter au penchant qui m'entraînoit de ſon côté. Je lui adreſſois ſouvent la parole , & elle ſembloit me répondre avec une certaine complaiſance qui acheva de m'enchaîner. Elle étoit belle , & bien-faite dans ſa taille , médiocre & des mieux priſes. Son teint , ſa gorge , ſes traits tous des plus réguliers , auroient été capables de donner de l'Amour aux plus inſenſibles. Ces attraits, tout ſéduiſans qu'ils étoient, furent pourtant moins l'objet de ma paſ-

passion, que la délicatesse de son esprit, & que les graces de ses accens & de ses manières. Ces premiers appas auroient bien pû m'enchanter, si j'eusse été plus jeune; mais, à l'âge où j'étois, ils me firent moins d'impression que ces derniers charmes. J'en devins éperdument amoureux : elle feignit de m'aimer. Le tems me l'a fait connoître, & sa Conduite m'en a donné des preuves. J'ai compris ensuite, que, n'ayant point de bien, elle ne regardoit son établissement que dans un point de vûë fort éloigné. La Gloire que j'avois acquise, le Rang que j'avois mérité en France & que j'occupois encore dans l'Empire, mes Emplois, ma Réputation, mon Nom, tous ces endroits brillans l'éblouïrent : sa petite vanité en fut flattée. Elle se trouvoit dédommée du bien qui me manquoit, par l'espérance de celui que je pourrois avoir quelque jour, ou de celui qu'elle pourroit se procurer sous mes auspices. C'est le jugement que j'ai porté de ses vûës : l'événement en a justifié la justesse.

JE courus donc vers mes malheurs par un chemin jonché de roses, dont je ne sentoïis, ni ne craignois, les épines.

nes. La fille de mon Hôte voulut bien se charger de la proposition que je fis faire à son Amie de me donner son cœur & sa main. Elle n'eut besoin, ni du jargon, ni de l'adresse, des Entremeteuses ordinaires, pour la séduire: sa vanité en avoit déjà fait l'office. Cette première proposition fut reçue, & la conclusion de notre mariage la suivit de fort près (*). L'attention & la complaisance de ma nouvelle Epouse sembloient m'assurer d'une longue félicité. Je prenois le présent pour une caution de l'avenir; &, me voyant entre les bras d'une Beauté si tendre, je me trouvois agréablement dédommagé de mes disgraces.

CEPENDANT, malgré tant de charmes, je ne laissai pas d'entrevoir, au travers de tant d'empressements à me plaire, qu'elle ne faisoit des sacrifices qu'à son ambition. Tout autre que moi s'y feroit trompé, & se feroit imaginé être l'unique objet de toutes ses démarches. Mais, je ne pris point le change: je vis clairement, qu'elles n'aboutissoient qu'à me faire tenter fortune, pour la mettre en occasion de se la procurer. L'évé-

ne-

(*) 1710.

R

nement n'a que trop justifié mes idées.

V O U L A N T néanmoins jouir du présent , j'éloignois tout ce qui pouvoit me pronostiquer un avenir desagréable. Je répondois de mon mieux à toute sa tendresse , & nos jours couloient le plus agréablement du Monde. Elle ne manquoit pas dans nos tête-à-tête à me repaître des espérances gracieuses, dont je lui faisois l'ouverture : ses conseils tendoient toujours à prendre les moïens de les combler. Tantôt elle me proposoit d'aller à la Cour de Vienne , tantôt à celle de Dresde ; où elle s'offroit de m'accompagner , pour joindre ses sollicitations aux miennes ; m'assûrant bien, qu'elle y trouveroit de la protection. Tout cela paroïssoit effectivement naître du fond de son cœur , mais je doutois fort d'en être la fin.

Dix mois après notre Mariage , elle me donna un fruit agréable , en mettant au monde un beau garçon. Elle connut sans peine , que l'Amour, que je marquois au fruit , ne pouvoit réjaillir que sur l'arbre ; & je m'aperçus , qu'elle en devint plus fière , & en même tems plus pressante à me faire prendre le parti , qu'elle croïoit pouvoir tourner
un

un jour à son avantage. Ma complaisance ne me permettant pas de la refuser absolument, je lui promettois de prendre les mesures convenables pour réüssir dans nos desseins. Si ces promesses la contentoient dans le moment, les delais que j'aportoïs à les lui tenir lui faisoient une peine inexprimable. L'ambition est extrêmement inquiétante, lorsqu'on ne travaille pas à la satisfaire : on traite de tems perdu celui qu'on emploie à toute autre chose.

LA Mort de l'Empereur Joseph (*) me mit à même de m'aquiter des promesses que j'avois faites à mon Epouse. Les sommes, que me devoit la Cour de Vienne, étoient assez considerables, par elles-mêmes, & par raport à l'état de ma fortune, pour m'engager à y faire un voiage. Ma femme aiant accepté l'offre que je lui fis de l'emmener, je fixai notre départ au moment que j'apprendrois l'Electiön de l'Archiduc, frere du défunt, qui avoit été déjà couronné Roi d'Espagne à Madrid. Elle ne travailla plus, en attendant ce moment, qu'à bien assortir sa toilette, qui auroit certainement formé la plus grosse partie de mon

(*) 1711.

mon équipage. Mais, quand nous fûmes au point de partir, elle se trouva si mal, qu'elle me pria de différer, dans l'espérance d'un prompt rétablissement. Son espérance fut vaine. Sa grossesse, qui se manifesta, fut accompagnée d'accidens si fâcheux, que, n'étant pas en état de m'accompagner, elle consentit que je partisse seul; & j'avoue franchement, que j'en eus un vrai plaisir. Elle m'auroit fort embarrassé à Vienne, où n'allant que pour solliciter avec importunité la Cour de l'Univers la plus dure, j'avois besoin de tout mon tems, sans pouvoir le partager.

MON Ami Lezana, sur qui j'avois toujours compté avec raison, me prêta sa bourse, & je partis après avoir recommandé mon Epouse à son aimable Fille, chez qui elle prit un appartement. Arrivant à Vienne, mes premiers soins furent d'aller prendre conseil d'un bon Ami, qui, sans trop flater mes espérances, m'encouragea néanmoins à poursuivre le dessein qui m'amenoit. Il trouva bon que j'allasse voir le Prince Eugène, qui étoit revenu de l'Armée depuis la Mort de l'Empereur. Je crus, tout comme lui, qu'une absence si longue auroit dissipé la jalousie que ce Prince

ce

ce avoit contre moi, sans que j'eusse jamais prétendu lui en donner sujet; & j'avois d'autant plus lieu de le croire, qu'il étoit couvert des lauriers qu'il avoit cueillis depuis que les miens avoient eu le tems de se flétrir. J'espérois en un mot, que mes disgraces, assoupissant son envie, éveilleroient sa pitié. Mais, je me trompai: je le trouvai par-tout sur mes pas. Il ne fut jamais d'Ennemi plus inflexible. M'étant présenté à son Audience, je lui donnai un *Placet*, qu'il me rendit sur le champ avec un grand dédain, après y avoir négligemment jetté les yeux. Il n'en falloit pas tant, pour me débouter de mes espérances; & c'en étoit trop pour que je ne me livrasse pas au desespoir. Il m'obséda si fort, qu'ayant cherché pendant trois jours l'occasion de le rencontrer, pour lui demander raison de l'Injustice énorme qu'il me faisoit, je me résolus de le tuer, de quelque maniere qu'il me fût possible. Ma vengeance étoit si animée, que, pendant tout ce tems-là, je ne fûs capable d'aucune Réflexion. Mais, comme je méditois mon dessein, en me promenant dans le chemin qui mene de Vienne à sa Maison de Campagne peu

éloignée de cette Ville, où j'avois appris qu'il devoit aller, je m'ennuiai de l'attendre; & cet ennui aiant jetté ma passion dans une espèce de langueur, les nuages, qui m'éclipsoient ma femme, mon fils, & le second enfant dont elle étoit enceinte, donnerent l'effor à ma tendresse, qui excita mes Réflexions, qui me firent désister de mon dessein. Tels sont les retours des plus téméraires, lorsqu'ils tiennent à leur Famille par de si tendres liens.

Je passai deux mois à Vienne, constamment assidu à fraper à toutes les portes, sans qu'aucune me fût ouverte. Fatigué de tant de mouvemens inutiles, j'attendis l'Empereur à la sortie de l'Eglise. Je lui présentai un *Placet* aussi touchant que respectueux: & j'eus le mal au cœur de le lui voir jeter, pour être foulé aux piés de toute sa suite; comme si je n'étois pas assez contristé du peu de cas qu'il en faisoit. La perte que je faisois de cinq cens mille Florins, qui m'étoient dûs, & qui me sont dûs encore, me touchoit beaucoup moins que les mépris qui me furent marqués de toutes parts. Rebuté des vaines démarches que j'avois faites, je partis de Vienne.

Vienne le cœur plein d'amertume, & accablé des rigueurs de mon fort. C'est le plus defagréable voïage que j'aïe fait de ma vie. Je n'étois point étonné, que tous ceux que je rencontrois en chemin, ou dans les Auberges, me prissent pour un Extravagant : je sentoís moi-même, que j'avois l'esprit égaré ; & ce ne fut qu'à ma dernière journée, que ma tendresse pour ma Famille s'étant réveillée, je pris le parti de travailler sur nouveaux fraix à la dédommager de la cruelle Injustice qu'on lui faisoit, en la privant du pain que je lui avois gagné au péril de ma vie.

LA Consolation que j'avois de rentrer dans le sein de mon ménage, à mesure que j'en approchois, me fit insensiblement oublier mes disgraces. J'arrivai au logis, sans qu'il parut sur mon visage aucune marque de la malheureuse issue des efforts que je venois de faire. Mon Epouse, dont la santé étoit rétablie, m'y reçut avec autant de tendresse que d'espérance d'un meilleur fort ; & pour ne pas la rendre vaine, je l'assûrai que la sienne & la mienne seroient bien-tôt comblées, si l'on pouvoit compter sur les promesses les plus positives. La

voiant tranquille, je le fus aussi. Mais, je ne laissai pas de méditer les moyens de le devenir plus solidement.

SA grossesse, qui avançoit, me détermina à lui faire compagnie jusqu'à son accouchement. Le moment en étant venu (*), elle me donna un second fils, qui fut pour moi un nouvel aiguillon pour m'exciter à tenter fortune. M'étant donc proposé de m'en aller à Drefde, j'en obtins sans peine l'agrément de mon Epouse, sous la promesse que je lui fis de la venir chercher dès que je serois en état de soutenir son rang. Quelque plaisir que lui fît ma présence, sa vanité, qui se trouvoit flatée, y suppléa efficacement. Je partis, & je me rendis à la Cour du Roi Auguste, qui parut me revoir avec plaisir. Le lendemain de mon arrivée fut employé à lui faire ma Cour; mais, le jour suivant, je ne balançai pas à lui rappeler la Promesse qu'il m'avoit faite. Il voulut bien, non seulement s'en souvenir, mais aussi s'en acquitter. Il m'emploia selon mon rang; &, après m'avoir fait compter de l'argent pour me mettre en équipage, que

(*) 1712.

que je fis un peu leste, il m'envoia dans le Duché de Brême, où étoit son Armée réunie à celle du Roi de Dannemarc. J'écrivis à mon Epouse, que je partoiso pour l'Armée. Je lui fis même tenir quelque Argent, l'assûrant que la Campagne ne pouvant durer long-tems parce que l'hyver commençoit, je la ferois venir à Drefde, pour y passer le reste de cette saison. L'espérance, que je lui donnois de voir la Cour du Roi Auguste, où toutes les Dames ne pouvoient manquer de trouver de l'Agrément, la soutint en mon absence, & l'empêcha de s'en attrister.

J'ARRIVAI à l'Armée, lorsqu'elle se dispoisoit à faire le Siège de Stade, Ville très-forte du Duché que je viens de nommer. A peine j'eus le tems de prendre mon poste, que nous marchâmes vers cette Place. J'eus même l'honneur d'avoir auprès de moi le Comte Maurice fils du Roi Auguste encore fort jeune, Seigneur de grande espérance. Je me fis un vrai plaisir de lui donner de certaines Régles, qu'on doit garder inviolablement dans un investissement. Il pouvoit d'autant mieux en profiter, qu'étant chargé de

cette opération, il voïoit l'application que j'en faisois.

C E Siége, qui fut un des plus meurtriers de part & d'autre, fut vivement poussé; parce que le Général Steinbock, à la tête d'environ douze mille hommes, marchoit à grandes journées, pour nous le faire lever. Mais, il ne fut pas à tems. Cette Ville fut prise après avoir été réduite en cendres, & la Garnison se rendit à discrétion. J'y eus un cheval tué sous moi, & j'y reçus une contusion, au dessus de l'oreille droite, d'une bale qui m'emporta le chapeau. J'en fus quitte à bon marché, en comparaison du grand nombre d'Officiers généraux & subalternes, qui y furent tués ou blessés.

LA fin de ce Siége ne fut pas celle de nos défastres. Le fameux Général Steinbock, qui soutenoit encore la grande Réputation des Armes Suédoises, nous aïant poursuivis à grandes journées dans notre retraite de devant Stade, nous atteignit enfin à Gadebusch, gros Lieu du Duché de Meckelbourg. Il arriva en vûë de notre Armée, séparée de la sienne par un Marais, qui en rendoit les approches très-difficile. Mais, malgré
cette

cette difficulté, que nous croyions presque insurmontable, & quoique notre Armée fût très-supérieure à la sienne, il arriva à nous en bon ordre, & engagea un Combat des plus vifs & des plus sanglans qui ait été donné de nos jours. Nous fûmes enfin forcés de plier, & d'abandonner le Champ de Bataille aux Suédois, qui, pour se venger de ce que nous avions réduit Stade en cendres, s'en allerent tout de suite à Altena, Ville toute neuve, appartenant au Roi de Dannemarc; &, y aiant mis le feu (*), malgré les offres que firent les Altenois de se racheter, elle fut si fort ruinée, qu'on n'auroit pû croire le lendemain qu'il y eût eu une Ville en cet endroit.

J E ne m'arrêterai pas à faire une Relation d'une Action si inhumaine. On la trouve dans beaucoup d'Historiens, qui en ont tous parlé différemment. Chacun y a ajoûté, ou en a retranché des circonstances, selon qu'il a été affecté pour ou contre les deux Partis. Si j'en eusse été témoin, je me ferois un devoir d'en donner un détail exact &

(*) 9. Janvier 1713.

& impartial. Il ne me convient point d'écrire ce que je n'ai pas vu. J'ai pris cette Résolution, en commençant ces Mémoires: il me feroit mal de transgresser les bornes que je me suis prescrites.

Tout vainqueur qu'étoit Steinbock, il avoit trop peu de Troupes pour jouir du fruit de ses Victoires. Les Moscovites, ayant joint nos débris de la Bataille de Gadebusch, nous mirent en état de faire tête aux Suédois, & de les suivre dans le Holstein, où ils furent obligés d'aller chercher des Quartiers d'Hiver, n'en pouvant trouver ailleurs, parce qu'ils étoient, pour ainsi dire, au milieu des Païs ennemis. Steinbock, se voyant poursuivi de près, trouva les moyens d'entrer dans la Forteresse de Tonninge. Les vivres qu'il y attendoit n'eurent pas le tems de s'y rendre avant que nous n'en fissions l'investissement. Le Siège en fut fait, & poussé avec tant de vigueur, que Steinbock fut forcé de se rendre prisonnier de Guerre au Roi de Dannemarc.

LA Prise de Steinbock, & la défaite de sa petite Armée, finirent la Guerre dans toute l'Allemagne. Auguste, Roi de
Po-

Pologne, étoit rentré dans ses Etats avec le titre de Roi, que cette Nation ne lui disputa point; mais, elle ne laissa pas de se précautionner contre le Despotisme, qu'elle craignoit encore. La République avoit des Troupes: le Roi avoit les siennes, & celles du grand Duché de Lithuanie, qui lui étoient devouées. Contente de mes Services, Sa Majesté me marqua assez de confiance pour m'en donner le Commandement. Je fus le prendre en Lithuanie, dans l'espérance de réparer les pertes que j'avois faites à la Cour de Vienne. Ma femme, qui s'en flattoit sur ma parole, suportoit patiemment mon absence. Mais, voyant que je ne pourrois que m'y appauvrir, si j'avois été en état de devenir pauvre, je demandai mon congé au Roi; représentant à Sa Majesté, que n'y ayant point d'apparence qu'il entrât en Guerre avec ses Sujets, depuis que Pierre le Grand, Czar de Moscovie, s'étoit rendu l'Arbitre de leurs Intérêts, je lui étois inutile. Le Roi me permit de me retirer, & me fit un Présent plus proportionné à ses facultés d'alors, qu'à la générosité qui lui étoit si naturelle. Je

rejoignis ma femme à Stetin, & je trouvai ma petite Famille en bonne santé.

TOUTES les tentatives, que j'avois faites jusque-là pour me rendre la Fortune favorable, me paroissant inutiles, je me livrai à des Réflexions accablantes, qui me jettèrent dans de furieuses inquiétudes. Je ne favois à quoi attribuer la cause des malheureux succès de mon zèle au Service des Puissances qui m'avoient emploïé. Le chagrin ôte la liberté à l'Esprit : il n'en faut point douter, ou, du moins j'en suis convaincu par ma propre expérience. Je n'avois jamais tiré l'Epée que pour la Cause des Puissances Catholiques; & je m'imaginois, que, si mon zèle changeoit d'objet, je pourrois réussir.

UN jour que ces idées me préoccupoient dans le jardin du logis, je fus joint par mon Epouse, qui, me voyant enfoncé dans une profonde rêverie, me demanda quel en étoit le sujet. L'envie naturelle à l'homme de partager ses chagrins, aussi bien que ses plaisirs, avec ce qu'il aime, me fit saisir l'occasion de l'en informer. Je suis surpris, lui dis-je, ma chere, que mon sort soit si malheureux. Quoique je ne sois pas prévenu

venu en ma faveur, je me dois néanmoins la Justice que personne dans l'Europe ne me refuse. Ma valeur, & mon expérience dans le métier de la Guerre, sont généralement reconnues, & je sens qu'on ne me fait point de grace. Mille occasions m'en ont fourni des preuves. Cependant, la Fortune me tourne le dos, & je suis en proie à l'indigence, tandis que d'autres en sont favorisez. J'en connois mille, qui ont moins semé & moins cultivé que moi, & qui recueillent pourtant une abondante moisson. D'où vient cela?

Mon Epouse, qui ne manque pas de génie, me répondit d'un ton assuré & d'un air serein, que ce qu'on nomme Malheur n'est qu'une mauvaise combinaison de circonstances où se trouvent les hommes; & que, quand on a fait raisonnablement ce qu'on a pû pour trouver le moment qu'on appelle dans un autre genre l'Heure du Berger, il faut changer d'objet, & se tourner d'un autre côté.

COMPRENANT fort peu cette Réponse vague, je la priai de m'éclaircir son idée, qui me paroissoit une Enigme que j'aurois de la peine à deviner. Je

veux

veux dire, me répliqua-t-elle, qu'ayant sacrifié une partie de vos plus beaux jours à la gloire & à l'utilité des plus grands Princes de l'Europe, il est de votre sagesse d'offrir ceux qui vous restent à quelque Souverain médiocre.

SA Pensée me frapa, & d'autant plus, qu'elle me rouloit depuis longtems dans la tête. Mon étonnement & mon silence l'enhardirent à continuer. Je suis sûre, dit-elle brusquement, que si vous embrassiez la Religion Protestante, & que vous offrissez vos Services à quelque Puissance de cette Secte, les choses iroient mieux. Je lui repartis, que cette idée m'avoit déjà occupé; mais, qu'outre que le préjugé de la Religion de mes peres l'avoit combatuë, le mépris auquel on étoit exposé quand on y renonçoit, même par les motifs les plus purs, l'avoit absolument dissipée. Vous savez tout comme moi à quelle misère ne sont point réduits la plûpart des gens qui changent de Religion; on s'en défie extrêmement: & il semble qu'on soit fâché qu'il s'en présente, loin d'être bien-aîsé qu'on adoptât la Verité qu'on paroît prêcher avec tant de zèle.

N'IMPORTE, reprit-elle avec feu!

Etour-

Etourdissez là-dessus votre préjugé, & l'usage; & vous verrez que notre Fortune changera. Vous n'êtes pas un homme ordinaire: on aime le brillant & l'éclat; vous serez reçu à bras ouverts, parce qu'on n'est point accoutumé à voir changer des Personnes de votre rang.

J'AVOUE franchement, que, malgré la Probité dont je me pique, ces conseils me firent tant d'impression, que, joints au chagrin où j'étois de me voir dans un misérable état, je la priai de ménager mon changement avec des Ministres qui eussent quelque Nom, afin que mon Action reçût du mérite, de l'Apôtre qui seroit censé avoir opéré ma Conversion. Laissez-moi faire, me dit-elle, j'y travaillerai si efficacement, que je passerai dans le monde pour avoir partagé la gloire qui lui en reviendra; quoique, comme vous sentez bien, je n'y aie presque point de part: prenant ce parti par mon canal, c'est comme si vous le preniez par mon conseil; & votre complaisance, comme si elle vous tenoit lieu de zèle, ne fera pas moins récompensée que le mien. On s'écriera avec admiration, que nous donnons une preuve de
la

la Sentence de St. Paul, qui porte en termes précis : „ Hé ! qui fait si la femme fi-
„ déle ne convertira point le mari per-
„ verti ? On voit par-là, que mon Epouse étoit Protestante. Elle étoit née en effet d'une D^émoiselle Françoise, que son Pere avoit prise en mariage dans les Etats du Roi de Prusse, où il s'étoit réfugié de France après la Révocation de l'Edit de Nantes.

Ce moment me la fit voir plus contente que je ne la vis de ma vie. Elle m'embrassa mille fois, elle me caressa, & me dit les choses du monde les plus capables de me consoler. Toutes ses manières suspendirent le poids de mes adversités : mes Réflexions, se tournant d'un autre côté, ne me flaterent plus que d'un heureux avenir. Tant il est vrai, que des plaisirs chimériques sont souvent capables de contre-balancer des peines réelles.

Mr. de Beaufobre, Pasteur de l'Eglise Françoise de Berlin, illustre par sa science & son mérite, connu & aimé du Roi de Prusse, fut le Missionnaire sur qui elle jeta les yeux. Il me parut qu'elle ne s'y prenoit pas si mal. Ce grand homme répondit à sa première
Lettre

Lettre d'une maniere conforme à nos desirs. Nous partîmes pour Berlin, mon Epouse & moi; & nous y fûmes d'autant plus agréablement reçus, que la Cour & tous les François étoient prevenus de notre arrivée, & du dessein qui nous y menoit.

JE ne m'arrêterai pas à informer le Lecteur de tout ce qui se passa dans les Conférences que j'eus avec cet éloquent Pasteur. C'est assez que je lui déclare, qu'il rectifia, par ses Raïsonnemens solides, les motifs qui avoient influé dans le dessein que j'avois pris de changer de Religion. Je crûs voir la Verité dans toute sa beauté, après qu'il eût tiré le rideau qui sembloit me la cacher: & je fis, par principe de Salut, ce que je n'avois médité de faire que par Politique. Au reste, peu m'importe; car, renonçant à tout Esprit de Parti, je croi que le Christianisme consiste moins dans les Sentimens de l'Esprit, que dans les Affections du Cœur & les Actions de Piété, enoncées & prescrites dans l'Evangile.

QUOI QU'IL en soit, j'embrassai la Religion Réformée (*): &, pour tenter
si

(*) 1714.

si ma Fortune changeroit dans les Cours des Princes qui la professent, je m'adressai au Roi de Prusse. Ce Monarque me parut mortifié de ma Situation. J'aime la Paix, me dit-il; je suis charmé d'en jouir: mais, si j'étois obligé d'entrer en Guerre, je vous jure, Monsieur, que j'agréerois de tout mon cœur vos Services. Soit qu'il parlât sincèrement, ou que ce fût de l'Eau-bénite de Cour, je le remerciai, me retirant fort contristé de la malheureuse issue de ma première démarche, qui ne répondoit pas certainement à l'esperance dont m'avoit flaté le changement que je venois de faire. Mon parti fut bientôt pris. La Cour de Hesse-Cassel me parut une ressource. Ce Prince a ordinairement un assez gros nombre de Troupes, pour en fournir aux Princes étrangers qui en demandent à leur solde; & je m'imaginai, qu'il me donneroit le Commandement de quelqu'un de ces Corps auxiliaires. Ce Projet fut du goût de ma femme, & nous nous mîmes à même de l'exécuter.

C E P E N D A N T, en aiant un en tête que je ne lui avois jamais communiqué, je me résolus de passer par Francfort sur le Mein, & de m'y arrêter
quel-

quelque tems , pour en tenter & préparer l'issuë. J'avois fait un Systême, pour réunir toutes les Sociétés Religieuses sous un même Gouvernement ; & je ne doutois pas que les Juifs ne fussent les premiers à l'adopter. Mon Ami Lezana , Juif de Stetin, à qui je l'avois souvent développé , l'avoit fort approuvé , & m'avoit même aidé de ses conseils. Tout m'en faisoit espérer l'heureux Etablissement. C'est pourquoi je voulois voir les plus considérables Juifs de Francfort , qui en étoient déjà prévenus depuis assez longtems , pour avoir eu celui de faire leurs Réflexions. Dès qu'ils eurent appris mon arrivée en cette Ville , un des plus riches d'entr'eux vint m'offrir sa Maison , & ne voulut jamais souffrir que je logeasse dans l'Auberge où j'étois descendu du chariot de poste avec toute ma Famille. Il fallut céder à ses politesses pressantes. Je fus à peine arrivé chez lui, que je reçus une foule de visites des plus apparens de cette Nation. Quoi qu'ils eussent connoissance de mon projet , ils me prioient de les en entretenir , comme s'ils eussent pû en être mieux instruits par moi-même. Je les satisfis avec une complai-

plaisance qui les charma : & , pour me mettre en état de travailler efficacement à remplir leur espérance , ils me firent une Bourse d'environ vingt mille Florins d'Allemagne.

MA premiere attention fut de me donner des nipes , des domestiques , un équipage , & de mettre mon Epouse en état de paroître à la Cour de Hesse , où je voulois solliciter un nouveau Titre d'Honneur , pour joindre à ceux que j'avois déjà dans les plus puissantes Cours de l'Europe. Mais , que j'y aurois peu pensé , si j'avois prévu l'insigne Affront que j'y ai reçu , & les chagrins cuisans qu'il m'a causés ! Le Cœur d'un Souverain , quelque vieux & usé qu'il soit , a toujours des Attraits séduisans pour la plus sage des femmes. Si son penchant amoureux n'en est point flaté , sa vanité y trouve son compte. La mienne est jolie , aimable , bien faite : elle a beaucoup d'esprit ; & elle joint à toutes ces belles qualités une ame noble , un cœur tendre & généreux.

JE me suis souvent reproché de ne lui avoir pas communiqué mon Systeme. Peut-être l'espérance d'une haute Fortune l'auroit-elle dédommée de la
con-

MARQ. DE LANGALLERY. 407
conquête du Cœur du Landgrave? S'il
n'a tenu qu'à ma discretion trop sévé-
re, ce n'est pas sa faute, c'est la mien-
ne. On se trompe souvent, lorsqu'on
prend le présent pour une règle de l'a-
venir. Ma femme avoit la conduite du
monde la plus régulière: je n'avois ja-
mais eu lieu de soupçonner sa vertu:
elle soutenoit avec honneur la gloire de
sa naissance: & M. de Briou, Général
des Troupes de Sa Majesté Prussienne,
m'avoit avoué, qu'il faisoit plus de cas
de son mérite personnel, que de celui
qu'elle retiroit de son Sang; & qu'il la
reconnoissoit plus pour sa Nièce par sa
Vertu, que par sa Noblesse. J'en avois
la même idée, & nous nous sommes
trompez tous deux.

Ayant été bien reçu de ce Prince
la première fois que j'eus l'honneur de
lui faire la Révérence, je lui deman-
dai la permission de lui présenter mon
Epouse. M'ayant répondu le plus obli-
geamment du monde, je crus ne de-
voir pas différer à la mener à la Cour.
Elle y parut le lendemain, mise d'un
goût qui lui en procura les applaudisse-
mens: &, pour trancher court sur une
Epoque si disgracieuse, c'est assez que
je

je diſe, que le Landgrave en fut épris au premier coup d'œil, & qu'elle lui laiffa eſpérer de n'en être point haï. Ce Prince m'engagea à la ramener le lendemain au Palais, où il devoit y avoir *Cercle général*. Nous nous y trouvâmes: nous y reçûmes mille honneurs, nous y fûmes enfin retenus à ſouper; & ce fut-là la première atteinte que je donnai moi-même à la fidélité de mon Epouſe. Son cœur me fut ravi dès ce moment, & ſa perſonne le ſuivit de près.

ELLE ne m'oublia pourtant pas ſi fort, que je ne fuſſe l'objet de la première Faveur qu'elle obtint du Prince. Il m'envoia le lendemain un Secrétaire d'Etat chargé de me remettre le Brevet de Général de ſes Troupes. Ne pouvant le refuſer ſans nuire au deſſein que je méditois, je ne tardai pas à aller en marquer ma Reconnoiſſance à Son Alteſſe, & je lui prêtai en même tems le Serment ordinaire en pareil cas. Il me promit, en termes les plus obligeans & les plus forts, de me donner le Commandement du premier Corps de Troupes, qui marcheroit pour ſon ſervice, ou pour celui de quelque Prince étranger.

De

De si heureux commencemens flatant mes espérances suspendirent en quelque manière la crainte des chagrins & de l'Affront dont j'étois menacé, & que je doutois même s'il ne m'avoit point été déjà fait. Je ne pûs cacher mes sentimens à ma femme. Elle emploïa toute son éloquence pour me rassûrer ; mais, je n'en fus pas plus tranquille.

TROIS Semaines ne furent pas écoulées, que je ne doutai plus de la perte de ma femme. Bien me valut de rappeler tout ce que j'avois de raison, pour pouvoir survivre à cette malheureuse époque. La vengeance de cette Insulte ne m'étant pas aisée, ni presque possible, je me contentai de la prendre en quittant cette Cour avec autant de Mépris pour le Prince, que d'Indignation pour celle qu'il m'avoit ravie. Mais qu'elle est frivole cette vengeance, puis qu'elle ne porte point de coup sur les personnes qui m'ont cruellement offensé !

JE ne trouvai point de meilleur expédient, pour étourdir mon chagrin, que de me repaître de l'heureuse issuë de mon Système. Je me rendis à cet effet

à Francfort, où je comptois y travailler efficacement. J'étois fondé sur les Dispositions que j'avois trouvées dans les Juifs de cette Ville. Un d'entr'eux, nommé Joseph Later, ou *a Latere*, trouva le moien de flater leurs espérances & la mienne. Cet homme, fort considéré dans sa Nation, aiant appris que je m'appellois Philippe Ange de Langallery, osa avancer, que j'étois cet *Ange*, que le Prophète Baruch avoit dit devoir rétablir le Roïaume d'Israël. Ses Confrères l'espérèrent, parce qu'ils le fouhaitoient : & je commençai à le croire fermement moi-même. M'étant alors refouvenu d'un de mes Parens nommé de Linange, je lui écrivis de me rejoindre en Hollande, où j'allois me rendre incessamment ; & je ne manquai pas de l'instruire du Systeme du Gouvernement Théocratique, que j'avois formé. Je prétendois, qu'il n'y eût dans ma nouvelle République d'autre Regle & d'autre Loi, que la seule Parole de Dieu prise à la Lettre ; desorte que je proscrivois Prêtres, Juges, Avocats, Commentaires, Glosses, Interprétations, & toutes les Loix des Hommes. Je nom-

mois

MARQ. DE LANGALLERY. 411
mois ce Systême, THEOCRATIE DU
VERBE DIVIN; prenant ces deux
derniers Termes pour des Synonymes
de *Parole de Dieu*.

LE Comte de Linange étoit alors en
Moscovie, où il avoit pris de l'Emploi
dans les Troupes du Czar Pierre le Grand.
Né dans le Périgord, il avoit quitté la
France, parce que ses parens, qui n'é-
toient pas des plus riches, l'avoient
reffermé dans le Séminaire de St. Sulpice
de Paris, pour le forcer à embrasser
l'Etat Ecclésiastique, qui est souvent la
ressource de la Noblesse, pour le soutien
& l'avancement de leurs Maisons. Ceux,
qui ont eu la malice de publier, qu'il a-
voit marqué son Evasion du Seminaire
par le Vol d'une Cassette appartenant à
l'Evêque de Macao, ne sont que de lâ-
ches Imposteurs. La violence, qu'on lui
faisoit, a été le seul motif de l'abandon
qu'il a fait de sa Patrie & de sa Reli-
gion, pour adopter la Réformée. Mais,
n'est-il pas ordinaire d'être également
calomnié par la Société Religieuse que
l'on quitte, & par celle où l'on entre?
J'ai appris par ma propre expérience
de quoi est capable le faux Zèle & l'Es-

à Francfort, où je comptois y travailler efficacement. J'étois fondé sur les Dispositions que j'avois trouvées dans les Juifs de cette Ville. Un d'entr'eux, nommé Joseph Later, ou *a Latere*, trouva le moien de flater leurs espérances & la mienne. Cet homme, fort considéré dans sa Nation, aiant appris que je m'appellois Philippe Ange de Langallery, osa avancer, que j'étois cet *Ange*, que le Prophète Baruch avoit dit devoir rétablir le Roïaume d'Israël. Ses Confrères l'espérèrent, parce qu'ils le fouhaitoient : & je commençai à le croire fermement moi-même. M'étant alors refouvenu d'un de mes Parens nommé de Linange, je lui écrivis de me rejoindre en Hollande, où j'allois me rendre incessamment ; & je ne manquai pas de l'instruire du Systême du Gouvernement Théocratique, que j'avois formé. Je prétendois, qu'il n'y eût dans ma nouvelle République d'autre Regle & d'autre Loi, que la seule Parole de Dieu prise à la Lettre ; desorte que je proscrivois Prêtres, Juges, Avocats, Commentaires, Glosses, Interprétations, & toutes les Loix des Hommes. Je nom-

mois

MARQ. DE LANGALLERY. 411
mois ce Systême, THEOCRATIE DU
VERBE DIVIN; prenant ces deux
derniers Termes pour des Synonymes
de *Parole de Dieu*.

LE Comte de Linange étoit alors en
Moscovie, où il avoit pris de l'Emploi
dans les Troupes du Czar Pierre le Grand.
Né dans le Périgord, il avoit quitté la
France, parce que ses parens, qui n'é-
toient pas des plus riches, l'avoient
reffermé dans le Séminaire de St. Sulpice
de Paris, pour le forcer à embrasser
l'Etat Ecclésiastique, qui est souvent la
ressource de la Noblesse, pour le soutien
& l'avancement de leurs Maisons. Ceux,
qui ont eu la malice de publier, qu'il a-
voit marqué son Evasion du Seminaire
par le Vol d'une Cassette appartenant à
l'Evêque de Macao, ne sont que de lâ-
ches Imposteurs. La violence, qu'on lui
faisoit, a été le seul motif de l'abandon
qu'il a fait de sa Patrie & de sa Reli-
gion, pour adopter la Réformée. Mais,
n'est-il pas ordinaire d'être également
calomnié par la Société Religieuse que
l'on quitte, & par celle où l'on entre?
J'ai appris par ma propre expérience
de quoi est capable le faux Zèle & l'Es-
prit

prit de Parti; puisque, dans toutes les Sociétés Religieuses, l'on condamne avec une impie Témérité ceux, qui, croïant devoir changer de route pour trouver la Vérité, en abandonnent une pour suivre l'autre.

QUOIQ'U'IL en soit, Linange étant savant & profond en toutes sortes de genres, & aïant un Esprit vif & pénétrant, me pouvoit être d'un grand secours pour l'établissement & l'avancement de ma *Théocratie*. Après l'avoir invité, par des endroits très-attraïans, à se joindre à moi pour commencer & consommer ce grand Ouvrage, je partis pour Amsterdam, à dessein d'engager dans mon Système les Juifs de cette grande Ville, où cette Nation est puissante & nombreuse. Ceux de Francfort, dont j'avois de plus en plus flaté les espérances, me fournirent assez généreusement de quoi faire ce voiage. Le premier Argent, que j'en avois eu, n'avoit pas duré longtems. Ma Femme y avoit mis bon ordre.

LE fameux Congrès d'Utrecht alloit finir (*), lorsque j'y passai. Je m'y arrêtai

(*) 1714.

rêtai quelques jours, pour solliciter les Plénipotentiaires de l'Empereur à me faire toucher quelque *à compte* des Sommes que me devoit ce Monarque. Mais, ce furent des Rochers auxquels j'adressai mes Plaintes. J'y vis le Maréchal d'Uxelles, qui me proposa de faire ma Paix avec la Cour de France. Mais, je ne m'y fiois pas. On n'y auroit pas si facilement oublié mon Expédition devant Turin. Je continuai donc ma route, & je me rendis à Amsterdam, où j'avois donné rendez-vous à Linange, avec parole de m'y tenir jusqu'à son arrivée, s'il vouloit prendre le parti que je lui proposois.

LE Système, dont j'étois préoccupé, fut la principale Affaire à laquelle je donnai mes soins. L'ayant mis au net & perfectionné de mon mieux, je le proposai à un Homme de Lettres (*a*), qui méritoit plus de la Fortune qu'elle ne lui accordoit. Il avoit beaucoup de Génie, & un Esprit cultivé par les belles Sciences. Il le trouva de son goût, & y applaudit. Il ne me fut pas si aisé de le

(*a*) M. Limier.

le faire approuver de la Nation Juive, malgré le préjugé où avoient tâché de la mettre les Juifs de Stetin & de Francfort. Je ne quittai pas pour cela la partie, de peur de la perdre: je fis même de nouveaux efforts, pour leur faire sentir les avantages qu'elle en pouvoit retirer en general & en particulier. Je m'en remis à leurs Réflexions, en attendant le Comte de Linange, qui arriva au moment que je ne l'attendois plus. Il avoit pris le nom de Molac en Moscovie: mais, je crus qu'il étoit à propos qu'il reprît celui de Linange, qui étoit plus connu, quoiqu'il pût porter celui de Molac, qui est le nom d'une terre considérable dans la Province d'Aunis appartenant à sa Maison, & qu'il l'eût porté dès l'enfance, étant nommé le Chevalier de Molac, & même étant au Séminaire où on l'appelloit l'Abbé de Molac. L'Equipage, dans lequel il arriva, répondoit très-mal à sa Condition. Il avoit tout l'air d'un Moscovite du Vulgaire; &, n'étant pas en argent, il ne m'étoit pas possible de le mettre dans une Situation plus décente. Comme je m'étois fait connoître aux
Pas-

MARQ. DE LANGALLERY. 415
Pasteurs & Anciens de l'Eglise Wallo-
ne, ou François, d'Amsterdam, j'a-
vois ôsé me promettre, qu'ils pourroient
y contribuer; mais, soit qu'ils n'en euf-
sent pas le pouvoir ou la volonté, mes
espérances furent vaines. La Providen-
ce y pourvût d'ailleurs.

Mon plus grand empressement fut
d'entrer en détail avec Linange sur le
Système dont je lui avois donné une
Idée générale. Nous passâmes deux
Mois à le digérer ensemble, pour le
rendre plus plausible & plus clair à ceux
qui en pouvoient favoriser l'établisse-
ment. L'occasion se présenta fort à
propos de le rendre authentique. Il y
avoit en ce tems-là un Chiaoux à la
Haye, envoié par le Grand-Seigneur
pour repeter un Vaisseau de Constanti-
nople, que des Hollandois avoient pris
le croiant Algérien. Aiant trouvé as-
sez de crédit pour nous mettre en état
de nous présenter à ce Ministre Otto-
man, nous allâmes à la Haye, où il ré-
sidoit. Ce ne fut pas sans peine que
nous eûmes la premiere Audience, où
nous lui fîmes l'ouverture de notre Pro-
jet. Il parut le saisir, & nous remit à

une seconde Audience, pour en être instruit plus au long. L'aïant étudié jusqu'au moindre mouvement des yeux dans cette seconde Conférence, nous en augurâmes l'heureuse issue de nos démarches. Il nous dit, que notre Système méritoit des Réflexions un peu sérieuses. Il prit donc notre Mémoire, & nous donna rendez-vous à la semaine d'après.

C E P E N D A N T, l'Aga Osman, c'étoit le nom de ce Chiaoux, s'informa avec beaucoup de prudence qui nous étions, quel rang nous avions dans le Monde, & quels étoient nos talens. Il fit si bien, qu'il ne lui restoit rien à désirer sur notre compte. Le jour de la troisième Audience étant venu, nous nous rendimes chez lui. La nouvelle manière dont il nous reçut nous fit conjecturer, qu'on lui avoit rendu des témoignages à notre avantage. Il ne pût déguiser le plaisir qu'il avoit de nous entendre déduire notre Système; &, après que nous eûmes fini sur ce sujet, il me pria de lui faire une fidèle Relation de la Bataille de Turin, qui avoit été si funeste à la France. Cette Circonstance

me

MARQ. DE LANGALLERY. 417
me fit entendre, qu'on l'avoit informé
que j'avois été le principal Acteur de
cette Tragédie, unique dans son espèce,
& que la postérité aura bien de la peine
à croire, puisque je m'imagine quelquefois
moi-même que ce n'est qu'un
Reve, ou un Conte fait à plaisir.

IL m'écouta avec une merveilleuse
attention, tandis que son Secrétaire
écrivait tous les mouvemens que j'avois
faits, & toutes les mesures qui avoient
été prises, pour réussir dans une Affaire
si épineuse. Il me parut satisfait de la
précision & de la netteté dont j'avois
assaisonné mon Récit; &, m'ayant remis
sur mon Système, il me dit qu'il en al-
loit charger un Courrier qu'il faisoit
partir le lendemain pour Constantino-
ple. Tranquillisez-vous, reprit-il, je re-
cevrai en peu une Réponse aussi favo-
rable que décisive: &, pour vous prou-
ver, que j'y compte avec quelque sûre-
té, ajouta-t-il, ma Bourse vous fera ou-
verte dès-à-présent. Vous pouvez y
puiser pour vos besoins. Ce fut en effet
la plus forte preuve qu'il pût nous don-
ner, que notre Système seroit favorisé
par le Grand-Seigneur. Il n'étoit pas
S 5 question

question de faire les Gascons, & de nous *curer* les dents sans avoir dîné. Aussi acceptâmes nous ses offres sans aucune façon, & nous prîmes deux mille Ducats dont nous prétendions faire usage pour l'avancement de notre Systéme, en nous nippant assez richement, & prenant un brillant équipage assorti d'un bon nombre de Domestiques bien étoffés; car, jusqu'alors, je n'avois eu que mon Secrétaire Mulher, Suisse de Nation, qui m'a toujours été également attaché dans ma bonne & ma mauvaise Fortune.

E T A N T retourné à Amsterdam, nous y parûmes dans une Situation bien différente de celle où l'on nous avoit vûs. Ce brillant, dont on ignoroit la source, fournit d'abord matière à raisonner, & à raisonner faux, au grand nombre de Curieux que renferme cette Ville. Chacun mit son grain de sel à la Capilotade où l'on nous mit. Les uns publièrent, qu'un Colonel au Service des Provinces-Unies, nommé M. de Lîle-Marais, nous avoit prêté une Somme considérable, conséquemment à l'adoption qu'il avoit faite de notre Systéme Théocratique. D'autres assurèrent, que les plus riches

MARQ. DE LANGALLERY. 419
riches Juifs de la Haye nous avoient
mis dans l'état dont on étoit ébloui.
Ceux, qui passoient pour avoir le nez le
plus fin, pensèrent que Linange & moi,
aïant découvert à l'Etat le Dessein qu'on
disoit avoir été formé de percer les
Digues pour inonder la Province de
Hollande, les Etats-Généraux nous a-
voient donné une Récompense propor-
tionnée au Service que nous avions
rendu à la République. Personne, com-
me l'on voit, ne devina. Quand on n'est
point liberal, on pense qu'il est rare de
trouver des gens qui pratiquent cette
vertu héroïque, & l'on pensoit encore
moins qu'un Turc en fût capable.

Nous passâmes deux mois à Amster-
dam, en attendant la Réponse du Grand-
Seigneur, sans jamais parler aux Juifs
de cette Ville de l'espérance que nous
avons de l'heureuse issue du Système
dont nous leur avons fait l'ouverture.
Nous jugeames sagement, qu'il n'étoit
pas à propos de leur faire de nouvelles
instances, avant que nous eussions en
main le Traité que nous devions faire
avec le Grand-Seigneur: & nous espé-
rions avec fondement, que, voïant une

Pièce si authentique, ils ne pourroient se refuser à un Dessein qui secondoit leurs désirs. Nous véquîmes clos & couverts, pour ainsi dire, jusqu'au moment qui devoit combler les nôtres. Il arriva enfin; & nous en reçûmes la Nouvelle par un Domestique de l'Aga Osman, qui nous invita d'aller incessamment à la Haye, pour conclure ce grand Ouvrage, & pour prendre les moïens de l'exécuter.

O N s'imaginera sans peine, que nous eûmes plus d'impatience de nous rendre auprès du Chiaoux, qu'il n'en avoit lui-même de nous voir. Il redoubla ses caresses, & nous assûra, que sur le Caractère qu'il avoit fait de nous au Divan, nous y avions été unanimement acceptés: & tirant son porte-feuille de sa poche, Voici, dit-il, la preuve de ce que je vous avance. Ce fut d'abord une Lettre du Vizir, qui l'exhortoit à accélérer la conclusion de notre Traité, en conformité du Plan qu'il lui envoïoit. Cette Séance se passa néanmoins sans y travailler. Il nous fit présenter du Chocolat & du Sorbec, pour avoir occasion de nous entretenir plus long-tems. Il ne

MARQ. DE LANGALLERY. 42^U
ne nous fut pas malaisé d'augurer, de ses manieres & de la satisfaction de son cœur, qui se manifestoit sur son visage, qu'il avoit autant d'estime pour nous, que d'espérance que nous serions agréables à son Maître. Nous nous retirâmes sous promesse de revenir le lendemain pour terminer cette Affaire, que nous jugeâmes par les apparences lui tenir fort au cœur.

SORTANT de son Hôtel, j'allai voir un des premiers Juifs de la Haye, pour lui apprendre le bon train que prenoient nos Affaires, qui flatoient ses espérances: & Linange se renferma dans sa chambre, pour méditer les Conditions que nous devions proposer. Je le rejoignis sans tarder, pour l'aider de mes Réflexions. Il avoit l'Esprit vif; & le mien, que les chagrins avoient rassés, en étoit comme le modérateur. Après avoir bien digéré & mis en ordre notre Systeme, nous allâmes nous enfoncer dans le Bois du côté de la Maison du Prince, pour faire des Réflexions sur chaque Point. Nous ne pûmes nous empêcher de nous marquer réciproquement la joie que nous avions de toucher au moment.

qui devoit finir nos peines & nous rendre heureux.

QUELQUE infamante que fût l'Infidélité de mon Epouse, qui avoit éclaté dans toute l'Europe, je lui écrivis, qu'oubliant l'Injure qu'elle m'avoit faite, je voulois lui donner des preuves de ma tendresse, en lui offrant de partager avec elle ma Félicité: & j'ajoutai, que si mon Sort n'étoit pas de son gout, & qu'elle ne voulût point s'y attacher & le suivre, j'espérois qu'elle ne me refuseroit pas mes deux Fils. Je la priai de me faire Réponse au plutôt, afin que j'eusse le tems de prendre des mesures conformes à sa résolution. Ce n'est pas que je m'attendisse qu'elle vînt me rejoindre: j'espérois seulement, qu'elle m'enverroit mes Enfans, pour en être débarrassée comme de deux témoins innocens, qui lui reprochoient sans cesse son horrible Infidélité. Mais, je fus trompé dans mon attente: elle n'eut pas même la bonté de m'écrire. Qu'est-ce qu'une Femme, lorsque, conduite par une passion effrénée, elle donne dans des travers si affreux?

L'H E U R E de notre rendez-vous chez
le

MARQ. DE LANGALLERY. 423
le Chiaoux étant venuë le lendemain,
nous nous y rendîmes à point nommé.
Nous le trouvâmes dans son Cabinet
occupé avec son Secrétaire à régler,
comme nous avions fait de notre côté,
les Articles de notre Traité. Les Dis-
cussions, ni la Surprise, n'eurent point
lieu dans cette Conférence. Tout s'y passa
de bonne-foi, & j'ose même dire, avec
une cordialité qui sembloit avoir été
concertée. Les Articles furent tous ap-
prouvez de part & d'autre. Le Traité
fut fait (*), mis au net, & signé. La
Copie authentique, & bien scellée, nous
en fut expédiée. L'Argent que nous
demandames nous fut compté, & nous
nous séparâmes également satisfaits. Je
veux bien me prêter à la curiosité du
Lecteur, en lui communiquant ce fa-
meux Traité, qui a fait tant de Bruit
dans l'Europe, & qui m'a rendu la triste
& innocente Victime de la Tirannie. Le
voici mot à mot.

(*) 1715.

TRAI-

T R A I T É

*Entre Osman Aga, & le Marquis
de Langallery, & le Comte
de Linange.*

LE très-grand & très-puissant Empe-
reur des Ottomans, couronné du Soleil
& de la Lune &c. &c. aiant choisi nous
Osman Aga pour son Ambassadeur auprès
de la Haute République de Hollande, &
nous aiant chargé de conférer avec le très-
puissant Seigneur Comte de Linange & de
Chahanois, Grand-Amiral de la Théocratie
du Verbe Divin &c.; & le très-noble Sei-
gneur Marquis de Langallery, Grand-Géné-
ral, Maréchal, & Généralissime, de la même
Auguste Théocratie; nous avons appris desd.
Seigneurs, qu'ils étoient dans le Dessein de
faire la Guerre au Pape de Rome, de con-
cert & d'union avec sa très-Haute Ma-
jesté Imperiale des Turcs. Ils ont démon-
tré en même tems l'Infaillibilité du moïen
qu'ils ont de faire la Guerre audit Pape de
Rome par Mer & par Terre, afin que le très-
puissant Empereur Ottoman soit bientôt
maître

MARQ. DE LANGALLERY. 425
maître de Rome : & ont promis de se rendre incessamment à Constantinople, pour travailler à l'exécution de ce Dessein, qui ne tend qu'à l'avantage & à la gloire de sa Hautesse, à qui toute Grandeur est due sur la Terre.

AINSI nous Aga, aiant Ordre exprès de notre très-sublime Empereur notre puissant Seigneur, & des deux Seigneurs Vizir & Amiral de la Porte, de les favoriser en toute manière, nous jurons par Mahomet, & le plus grand des Prophetes, & le plus saint des Hommes, & promettons au Nom Sacré du Grand Empereur des Ottomans notre Maître tout le contenu dans les XII. Articles suivans, dont nous promettons l'Accomplissement aussi prompt que prochain.

I. QUE les deux dits Seigneurs seront reçus à Constantinople de la manière la plus noble & la plus digne de leur Rang & de leur Mérite.

II. QUE sa Très-Haute Majesté leur fera assigner des Logis & des Commoditez conformes à leur Dignité, tant dans lad. Ville Impériale, qu'au dehors.

III. QUE lesd. Seigneurs & leur Suite jouiront d'une entière Liberté, & spécialement de la Liberté de Conscience, sans qu'ils
soient

soient gênés ni molestés en aucune façon.

IV. QUE ces deux Seigneurs, eux & toute leur Suite, seront entretenus aux Dépens du Grand Seigneur six Années consécutives, & auront une Subsistance honorable & un Traitement conforme à leur Convention particulière.

V. QUE lesd. deux Seigneurs & leur Suite jouiront de toute la Liberté & des Privileges qu'on accorde aux Princes Souverains, ou à leurs Ambassadeurs, lorsqu'ils résident chez les Potentats avec qui ils sont Amis ou Alliez.

VI. QUE Sa Majesté Ottomane donnera ordre par écrit, dèsqu'ils seront arrivés à Constantinople, & le Pouvoir de lever, armer, recruter, exercer, & discipliner à leur maniere, & comme il leur semblera bon, savoir un Corps de dix-mille Hommes de Cavalerie, soit de la Nation Françoisse ou Allemande, de Religion Catholique ou Protestante; & de faire construire, comme ils aviseront, & sous leur direction, cinquante Vaisseaux capitaux de Guerre, qui seront sous le Commandement des deux dits Seigneurs, Général & Amiral, pour être employés par eux contre la Puissance Papale, & contre son Païs.

VII.

VII. QU'AÏANT égard à l'*Inclination particulière de ces deux Seigneurs*, que nous connoissons vouloir nous rendre des Services importants, nous leur accordons la *Liberté de tous les Esclaves Chrétiens*, à condition d'entrer à leur Service, pour combattre contre le Pape.

VIII. QUE tous les Chrétiens, qui voudront s'établir dans les Domaines du Grand Seigneur, sans en excepter la *Ville Imperiale de Constantinople*, y auront toute *Liberté & l'Exercice public de leur Religion*, sans paier aucun Tribut. Ceux de la Nation & Religion Juive, qui voudront s'y établir, jouiront aussi de la même prérogative: bien entendu, que les uns & les autres soient immédiatement soumis à leur Juridiction, & en dernier Ressort à la Nôtre.

IX. QU'AUSSE-TÔT que le Grand Seigneur sera Maître de Rome, il jure & promet, par Mahomet notre St. Prophete, de donner & céder auxdits Seigneurs, sans division, certaines Isles de la Mer Méditerranée, & les Provinces stipulées dans leur Convention particulière, & de les leur céder en toute Souveraineté, & même de les en reconnoître Rois, en sorte que leurs Descendants & Héritiers en jouiront à perpétuité, pour y régner.

régner indépendamment de toute Puissance.

X. S A Majesté s'oblige en même tems, dans ce Traité à jamais durable, de faire restituer auxdits Général & Amiral tous les Pais & Provinces qu'ils ont possédés en France & en Europe, lesquels leur ont été ôtés, selon leurs Plaintes déterminées, à nous portées & insinuées au Divan.

XI. N O U S Osman Bassa, Aga de Spatus & de la Mer, déclarons à tous ceux qui verront ce Traité, que le dit Marquis de Langallery, & ledit Landgrave de Linange Comte de Chabanois, sont dès-à-présent sous la puissante Protection de Sa Majesté Ottomane mon gracieux & formidable Souverain, & qu'ils doivent être reconnus de toutes les Puissances dans ce haut Caractere.

XII. E N F I N, c'est pour cela que nous prions tous Empereurs, Rois, Princes, & Républiques de nos Amis, & tous Gouverneurs & Officiers, de favoriser en toutes Manières les deux dits Seigneurs, & de ne leur faire aucun Tort que ce puisse être, directement ni indirectement, ni à leurs Personnes, ni à rien de ce qui leur appartient, soit par Terre, soit par Mer, lorsqu'ils seront en route pour se rendre auprès du très-puissant Seigneur l'Empereur des Turcs.

Re-

Recommandons spécialement à tous Musulmans, & Sujets de sa Hautesse, de les respecter, protéger, eux & leur Suite, de leur rendre Honneur & Services en toute occasion; car telle est l'expresse Volonté de notre très-puissant Empereur: & si quelqu'un contrevenoit & desobéïssoit à ces Ordres, qu'il sache qu'il encourra la Perte de la Tête, en cas de Plainte de leur part; puisque nous déclarons ces deux excellens Seigneurs être de nos Amis, nos Conféderez, & protégez de la sublime Porte, & les estimons dès-lors & à présent pour tels.

Nous Osman Bassa, Aga de Spatus & de la Mer, Ambassadeur extraordinaire du Grand Seigneur, avons signé le present Traité de notre propre Main, par Ordre exprès de Sa Maj. Ottomanne, & scellé & contre-scellé & cacheté de nos Armes; & pour plus grande Foi & Sûreté de la Vérité & de la Sincérité avec laquelle le contenu dans icelui sera saintement accompli & observé, parce que c'est la Volonté de notre très-puissant Empereur couronné du Soleil & de la Lune.

Nous jurons de plus, par notre Saint Prophete Mahomet, aux deux Seigneurs nommés, sçavoir, au susdit Marquis de Langallery

gallery, Seigneur de la vieille Baronie de Poitou en France, Lieutenant - Général des Armées du Roi de France, Général-Veld-Maréchal-Lieutenant de l'Empereur des Romains, Général-Veld-Maréchal du Roi de Pologne, & au susdit Comte de Linange Prince de Chabanois, tous ensemble nos Amis & Confédérés de Sa Majesté l'Empereur des Turcs, couronné du Soleil & de la Lune. Fait à la Haie en Hollande, le 15. du Mois de Silherzi, l'An Mil cent-huit de l'Egyre, signé Osman Bassa (Lieu du Sceau) & le Marquis de Langallery, le Comte de Linange, & plus bas contre-signé & enrégistré par Solyman Secrétaire de l'Ambassade.

TEL est ce Traité, qui a fait tant de jaloux. Il fut écrit en Langue Italienne. La Traduction, que j'en donne ici, est très fidele. Celle qui en a paru n'est du tout point exacte. Je ne sai si c'est par ignorance, ou par malice, que ceux, qui s'en sont mêlés, l'ont altérée.

DE's que l'Expédition autentique nous en fut faite, nous nous appliquâmes à en faire usage pour achever de persuader les Juifs, qui étoient déjà ébranlés, de

de la solidité de notre Projet. Nos efforts ne furent point vains. Ils s'engagèrent avec nous à en favoriser l'Exécution, promettant d'emploier en tems & lieu les Trésors qu'ils réservent & augmentent tous les jours, pour se procurer la Liberté, qu'un faux Zèle leur ravit. Nous en reçûmes des avances, qui, jointes à celles que nous avoit faites l'Aga du Grand Seigneur, nous mettoient en état d'équiper un bon Vaisseau, d'engager d'habiles Gens en toutes fortes d'Arts & de Sciences, & de les transporter à Constantinople, où nous nous proposons d'exécuter incessamment le grand Dessenin que nous venions de faire agréer par Sa Majesté Ottomane.

LE Traité, dont je viens de parler, ne faisoit aucune mention d'un autre Projet que nous avions, qui nous auroit efficacement servi à réüssir dans celui qui y est exprimé. Nous nous proposons de faire sentir au Grand-Seigneur la nécessité de nous donner d'abord une des Isles de l'Archipel, où il y eut un bon Fort, afin d'y recevoir les Philbustiers & les Corsaires dont fourmilloit alors
l'Isle

l'Isle de Madagascar. Nous avions parole de ces gens-là, qu'aussi-tôt qu'ils auroient reçu leur Passe-port de la Porte, ils s'y rendroient en toute diligence, avec une Flote de soixante Vaisseaux, armés en guerre, & chargés de la meilleure partie de leurs immenses Trésors. Ils en devoient laisser le reste dans cette Isle & une partie de leurs Camarades, afin d'établir & de soutenir le Commerce entre ce Païs & notre nouvel Etat. Cet Expédient levoit toutes les Difficultés qu'auroit pû former le grand Seigneur sur les grandes avances qu'il nous auroit dû faire pour travailler à l'heureuse issuë de notre Dessen; &, par-là, nous nous serions trouvés en état d'y suppléer. Nous comptions sur plus de vingt mille braves Gens, que ces Corsaires de toutes Nations devoient nous amener. C'étoient-là les fruits des Négociations, que le Comte de Linange avoit heureusement terminées avec eux, pendant son séjour à Petersbourg & à Archangel. Ceux, qui savent combien sont riches & nombreux ces Corsaires, comprennent aisément que leur Union nous auroit rendu formidables. Osman
Bassa

Bassa n'étoit point initié dans ce Mistère. Nous nous reservions de le développer à Sa Hauteſſe, qui n'auroit pas manqué d'en faiſir tous les avantages. Nous avions encore un Deſſein, qui nous auroit procuré des Richesſes immenſes. C'étoit de nous emparer du Tréſor de l'Egliſe de Lorette; &, de la façon dont il étoit concerté, nous y aurions infailliblement réuſſi.

Nous avions médité de faire paſſer par pelotons dix mille hommes en Italie, qui ſ'y feroient diſperſés dans les Villes & les Villages, les uns en travaillant de leur métier, les autres en mendiant, & une partie comme des Voïageurs conduits par la piété ou la curioſité. Tout étant ainſi diſpoſé, ſix Vaiſſeaux chargés d'Armes, de Munitions de guerre & de bouche, feroient partis de l'Archipel: &, prenant différentes routes, ils auroient débarqué ſur une Côte déſerte tout proche de Lorette, où tous ces hommes diſperſés devoient ſe rasſembler; &, d'un coup de main, nous nous ferions rendus maîtres de cette Place, où nous aurions été ſoutenus, en cas de beſoin, par une Flo-

te de cinquante Vaisseaux, chargée de Troupes, qui auroit suivi de près notre petite Escadre. Ce Projet étonnant révoltera peut-être ceux, qui, faute de judicieuses Réflexions, ne pensent pas que c'est abuser de la Providence, que de renfermer inutilement tant de Trésors, qui par la circulation rendroient les Peuples plus heureux, & l'Europe plus florissante. C'étoit cet Abus, que nous prétendions corriger, en nous servant de ce Trésor pour assurer le Repos & la Liberté d'une infinité de malheureux, que font dans le Monde l'Envie, la Jalousie, l'Ambition, & la Cruauté.

TOUTES nos Mesures étant prises en faveur de notre Systéme, nous jugeâmes à propos d'aller faire un tour en Allemagne, pour communiquer notre Traité aux Gens puissans de ce Pais-là, qui en attendoient l'accomplissement avec une extrême impatience. Le Comte de Linange devoit se rendre à Brême & de-là à Francfort: mon partage fut Hambourg & Dantzik. Nous nous embarquâmes (*) sur un Vaisseau de Bré-

(*) 1716.

Brême, où nous arrivâmes trois jours après notre départ. Je quittai le Comte de Linange le lendemain de notre arrivée, pour me rendre par terre à Hambourg. J'en pris la route par la Ville de Stade, que j'avois contribué à brûler & ruiner, lorsque j'étois dans l'Armée de Saxe & de Dannemarc, qui en avoit fait le Siège. Je n'y fus pas arrivé, que des Emissaires envoiés par l'Empereur, qui avoit été informé de mon voiage, & plus exactement encore du Traité que j'avois fait avec le Grand-Seigneur, m'arrêterent dans mon Auberge. Ma Bourse & mes Papiers me furent pris: on congédia dix à douze personnes de ma suite; & l'on ne me laissa que Mulher, qui me servoit encore de Secrétaire, & de Valet-de-Chambre. On faisit aussi mes Equipages à Vegnesak, petit Port du Comté d'Oldenbourg appartenant au Roi de Dannemarc. Je fus soigneusement gardé par des Soldats, dont les Officiers ne me perdoient point de vûë, jusqu'à ce que l'Empereur eut envoié des ordres pour me transférer à Vienne. Ils arrivèrent enfin après cinq jours d'attente: &

j'appris en même tems, que le Comte de Linange avoit été auffi arrêté à Auric en Oest-Frise, & qu'il avoit été conduit dans le Château de ce lieu, d'où il fut ensuite mené à Vienne. J'y avois déjà été transféré & renfermé dans le Paler-Torre: c'est une Prifon d'Etat, fituée vis-à-vis du Palais Impérial. Etant reconnu dans l'Empire pour Lieutenant-Feld-Maréchal, j'étois fousmis à la Juridiction du Confeil de Guerre, dont le Prince Eugène de Savoie eft Préfident, & où il a tout pouvoir. Auffi me comptai-je d'abord perdu; perfuadé, que fa Jaloufie ne manqueroit pas de me faire reffentir fes plus funeftes coups.

CEPENDANT, je ne m'endormis pas; & je fis préfenter plusieurs Mémoires à Sa Majefté Impériale, qui les refufa tous, tant Elle étoit obfédée par mon formidable & puiffant Ennemi. On me Prive du plaifir de parler à perfonne, & l'on croit m'en dedommager en me donnant quelques Livres, & de quoi écrire. J'ai cru ne pouvoir mieux ufer de cette Liberté, qu'en travaillant à ces Mémoires, où je n'ai certainement épar-

épargné la Vérité ni pour ni contre qui que ce soit, & moins encore pour & contre moi-même. Toutes les Anecdotes, que j'y ai citées, sont réelles malgré le Merveilleux qu'elles présentent du premier coup d'œil.

LA Femme du Concierge de la Prison, qui me porte à manger, touchée de mon sort, est sincèrement dans mes intérêts. Elle me rend des petits services, avec un zèle, que je voudrois être en état de récompenser. J'ai crû ne pouvoir mieux lui marquer ma Reconnoissance, qu'en lui faisant par forme de présent & de salaire une Donation en forme de quatre cens mille Florins, que me doit la Maison d'Autriche. Quelque Raison qu'ait l'Empereur d'être choqué du Traité que j'ai fait avec le Grand-Seigneur, la Créance de cette grosse Somme est ce qui choque le plus Sa Majesté Impériale. Mais, je ne suis pas le seul, qui ait éprouvé les cruels Effets de l'Ingratitude.

JE fus agréablement surpris un matin, que la Femme, dont je viens de parler, me remit une Lettre du Comte de Bonneval, en me donnant le Café. Il

n'y avoit que deux jours qu'il étoit à Vienne, & il avoit appris avec chagrin que j'étois detenu dans le *Paler - Torre*. Il me le marquoit en des termes, qui me prouvoient la bonté de son cœur : & il m'assûroit, qu'il alloit travailler avec tous ses Amis à me procurer la Liberté. Je lui fis Réponse, & je l'informai en même tems de mon Système, & du Traité que j'ai fait avec le Grand - Seigneur. J'attendois de ses Nouvelles avec une impatience qu'il est aisé de s'imaginer, lorsqu'il entra dans ma chambre déguisé en Servante. S'étant fait connoître, il vint m'embrasser avec une cordialité inexprimable, qu'il marqua par quelques larmes qui coulerent de ses yeux. Je ne pûs d'abord lui répondre que par les miennes ; mais, après que mes Esprits eurent repris leur cours ordinaire, je l'embrassai de nouveau en lui témoignant la consolation & la joie que me caufoit sa visite. Elle me fait tant de plaisir, lui dis - je, qu'elle me dédommage des rigueurs & de l'injustice de ma prison. Je benis le Ciel, continuai-je, de ce que vous m'honorez de votre souvenir, pendant que le Monde entier m'oublie.

Tou-

TOUCHÉ de mes sentimens, il m'assûra, qu'il feroit tous ses efforts pour me faire rendre la Liberté ; & que s'il ne pouvoit y réussir en intéressant ses Amis à la solliciter avec lui, il emploieroit l'adresse ou la force pour me la procurer. Vous pouvez, ajouta-t-il, vous reposer sur moi avec une entière confiance. J'ai déjà médité un moïen qui ne sauroit manquer. Le reste du tems, que nous passâmes ensemble dans cette entrevûe, fut donné à mon Système dont je lui fis voir l'exécution immanquable. Il en convint, & me promit de s'unir à moi pour l'accélérer. Je ne fus point surpris de sa résolution, dès qu'il m'eût informé des sujets de mécontentement, que lui avoient donnés l'Empereur & ses Ministres. L'heure du dîné s'approchant, je m'attendois qu'il mangeroit avec moi ; mais, mon officieuse Geoliere vint le prier de se retirer au plutôt, parce qu'un Huissier du Conseil de Guerre devoit venir me parler incessamment de la part de ce Tribunal. Il sortit sur le champ, après m'avoir embrassé, en me promettant de revenir, dès qu'il auroit quelque Nouvelle intéressante à me donner.

IL étoit à peine hors de ma chambre, que l'Huissier y entra. J'en fremis, craignant qu'il n'en eût vû sortir cette prétendue Femme. M'étant cependant rassuré, je demandai à cet homme qu'elle Affaire le conduisoit dans ma Prison? Il me repondit, qu'il étoit chargé de me présenter, de la part du Président du Conseil de Guerre, un Papier contenant quelques Questions auxquelles j'étois sommé de répondre. Je pris cet Ecrit, signé du Prince Eugène, & contre-signé du Greffier de cette Cour, & j'y lus ce qui suit.

1. A quel Dessein j'avois traité avec la Porte Ottomane?

2. P O U R Q U O I, étant Sujet & au Service de l'Empereur, je n'en avois point demandé la Permission à son Auguste Majesté?

3. Q U E L L E Raison j'avois de vouloir faire la Guerre au Pape, & exercer le Sac & le Pillage dans l'Italie?

M E S Réponses furent courtes & précises. Je répondis au premier Article, que je croïois avoir eu la Liberté légitime de traiter avec l'Empereur des Turcs, reconnu de toute l'Europe pour une Puissance.

MARQ. DE LANGALLERY. 441
fance indépendante. Je dis au deuxième, qu'il y avoit long-tems, que j'avois quitté le Service de l'Empereur des Romains, parce qu'il m'avoit paru que je lui étois inutile & defagréable; & que je n'étois plus au nombre de ses Officiers militaires, ni de ses Sujets. Je satisfis au troisième, en disant, que, regardant le Pape comme un Souverain temporel, je pouvois m'engager avec quelque Puissance que ce fût à lui faire la Guerre, si elle avoit des Raisons pour la lui déclarer; & que je n'étois pas en cela plus répréhensible, que tant de braves Généraux qui avoient commandé les Armées des Empereurs d'Allemagne, des Rois de France, & de plusieurs autres Princes, contre le Monarque de Rome. Aiant signé & scellé de mon Cachet cette Réponse, j'en chargeai l'Huissier, qui s'en retourna à l'instant.

Ma bonne Geoliere, sentant bien que je serois allarmé, ne doutant pas que l'Huissier n'eut rencontré, & même vû sortir de ma chambre, le Comte de Bonneval, entra sur le champ, pour me rassûrer. Ne craignez rien, Monsieur,

me dit-elle ; dès que j'ai vû cet homme heurter pour ainsi dire votre Ami, je lui ai demandé d'un ton de Maîtresse qui parle à sa Servante, si elle avoit tout rangé dans votre chambre ? Et je m'assûre, que cet Huissier n'a pas seulement pensé à ce que vous vous imaginez. S'il se fût douté de quelque Stratagème, il est assez de nos Amis, non-seulement pour me l'avoir dit, mais encore pour se taire. C'en fut assez pour me tranquilliser sur cet Article, tandis que j'étois fort inquiet sur ceux auxquels je venois de répondre. Cependant, je n'en entendis plus parler.

JE passai quinze jours dans une affreuse Incertitude, n'ayant aucune Nouvelle du Comte de Bonneval. Mais, j'appris avec plaisir, que le Comte de Linange avoit été relâché avec toute sa suite. N'étant pas sous la Juridiction du Conseil de Guerre, il avoit été renfermé dans le *Rumour-Haus* à Vienne, & toute Communication nous avoit été interdite.

UN jour, que j'étois livré aux plus accablantes Réflexions, je reçus la deuxième & dernière Visite du Comte de Bonneval

MARQ. DE LANGALLERY. 443
neval. Le visage ferein, qu'il montrait
en entrant, me fut d'un bon augure.
Rejouissez vous, mon cher Marquis, me
dit-il d'un air riant, votre Délivrance est
prochaine. Mon bon Ami S. Sépho-
rin a gagné les Soldats qui doivent de-
main relever votre Garde : votre Géo-
liere vous avertira du moment que vous
devez prendre pour vous évader. Nous
vous attendrons dans la rue vis-à-vis
de la porte de votre Prison, où vous
monterez en chaise de poste, pour
gagner au plutôt la Bavière : & tirant
de la poche un Papier en assez gros vo-
lume, il me dit que j'y trouverois mes
Instructions, me priant de compter
qu'ils en exécuteroient de point en point
le contenu.

NOTRE Entrevûe finit-là ; mais, je
me dedommageai de sa brieveté par l'a-
gréable lecture que je fis de l'Ecrit qu'il
m'avoit mis en main. Après l'espéran-
ce flatteuse & si désirée de ma Liberté,
la parole, que m'y donnoit le Comte de
me venir joindre à Venise avec son
Ami, fut ce qui me fit le plus de plai-
sir. En cas de malheur, je vois le
Comte de Linange avantageusement rem-
pla-

placé. Mais, je ne doutois pas, qu'apprenant mon Évasion, il ne fut assez intrigant, ou pour me déterrer, ou pour rejoindre Osman qui étoit encore en Hollande, afin de le suivre à Constantinople, où il se douteroit bien que je me ferois retiré. J'étois bien sûr, que, faisant réflexion à l'éclat qu'avoit fait notre Système dans toutes les Cours de l'Europe, il sentiroit que n'y aiant aucune sûreté pour moi, je me ferois infailliblement réfugié dans l'Empire du Grand-Seigneur.

JAMAIS tems ne me parut si long que celui qui s'écoula jusqu'au moment qu'on m'avertit de me tenir prêt à sortir vers les dix heures avant minuit. Comme j'avois eu le tems de me préparer à ce grand coup, qui devoit terminer mes peines, j'en avois prévenu l'instant par des Réflexions qui m'avoient prémuni contre l'étourderie, que peut causer l'excessive joie, dont on est saisi en pareille occasion, & qui est capable de faire manquer les plus justes mesures. Le moment si désiré de les mettre à profit vint donc enfin. Ma gracieuse Geoliere, me portant le souper,
me

me remit une Lettre du Comte de Bonneval, où il n'y avoit que ces mots. *Sortez de votre chambre ce soir à dix heures sonantes : marchez sans aucune crainte à la porte-cochère de votre Prison ; vous en trouverez le guichet entre-ouvert : vos Amis vous y attendent à point nommé.*

SANS m'arrêter à exprimer au Lecteur la joie qui se répandit en ce moment dans toutes les Facultez de mon Ame , je la lui laisse imaginer : il la sentira beaucoup mieux , que je ne saurois la décrire. Je me contente de l'informer, que ma mauvaise Fortune m'attendit sur le seuil de la porte de la Prison où elle m'avoit renfermé , au moment que je l'ouvris pour m'échaper de ses mains, & qu'elle m'y porta le dernier coup, qui mit le comble à la fatalité de mes jours. Je ne sai quel Demon, ennemi de ma félicité, fit anticiper la Ronde à l'Aide-Major de la Garde du Palais. Elle ne se faisoit ordinairement qu'à onze heures, & il la fit ce soir-là à dix ; desorte que nous nous rencontrâmes à la Porte. Il me faisit d'abord par la manche de mon habit. Je lui résistai , & je m'étois même dé-

dégagé de ses mains; mais, les quatre Soldats & un Sergeant, qui le suivoient de près, m'ayant arrêté, & la Garde de la Prison, qui s'étoit endormie, ou du moins qui en faisoit semblant, aïant été éveillée, je fus ramené dans ma chambre à la vûe de mes Amis, qui, étourdis de cette malheureuse issue, restèrent dans l'inaction.

J E paiai bien cher le plaisir que m'avoit donné l'espérance de ma Liberté. L'affreuse Mélancholie, dont je fus saisi, & qui me mettra au tombeau, me fait haïr la vie. C'est tout ce que j'ai à dire à ceux qui liront ces Memoires, s'ils voient le jour.

*Addition du Sr. Mulher, Valet de
Chambre du Marquis de
Langallery.*

M'É T A N T saisi de ces Memoires après la Mort de M. le Marquis, j'ai crû devoir les rendre complets, en rendant compte au Lecteur du reste de la misérable Vie, qu'il a passée sous mes yeux.

C E T

CET aimable Seigneur, le meilleur Cœur de tous les Hommes, s'abandonna à une si affreuse Tristesse, depuis le fatal moment qui mit le comble à ses malheurs, qu'il en perdit la parole & l'usage même de la Raison. Ce sont de ces coups frapans, auxquels il est difficile de survivre. L'Homme n'est pas un Dieu. La foiblesse sera toujours son apanage. Depuis ce malheureux moment, il ne lui échapa, ni parole, ni soupir. Il ne voulut prendre aucune nourriture: & j'atteste, quelque incroyable que paroisse le Fait, qu'il véquit onze jours, sans qu'aucun aliment solide ni liquide entrât dans son Corps. On l'eût pris pour une Statuë. J'eus beau examiner toutes ses attitudes pendant tout ce tems-là qu'il ne sortit pas de son lit, je n'apperçus pas le moindre mouvement dans ses membres, non pas même dans ses yeux.

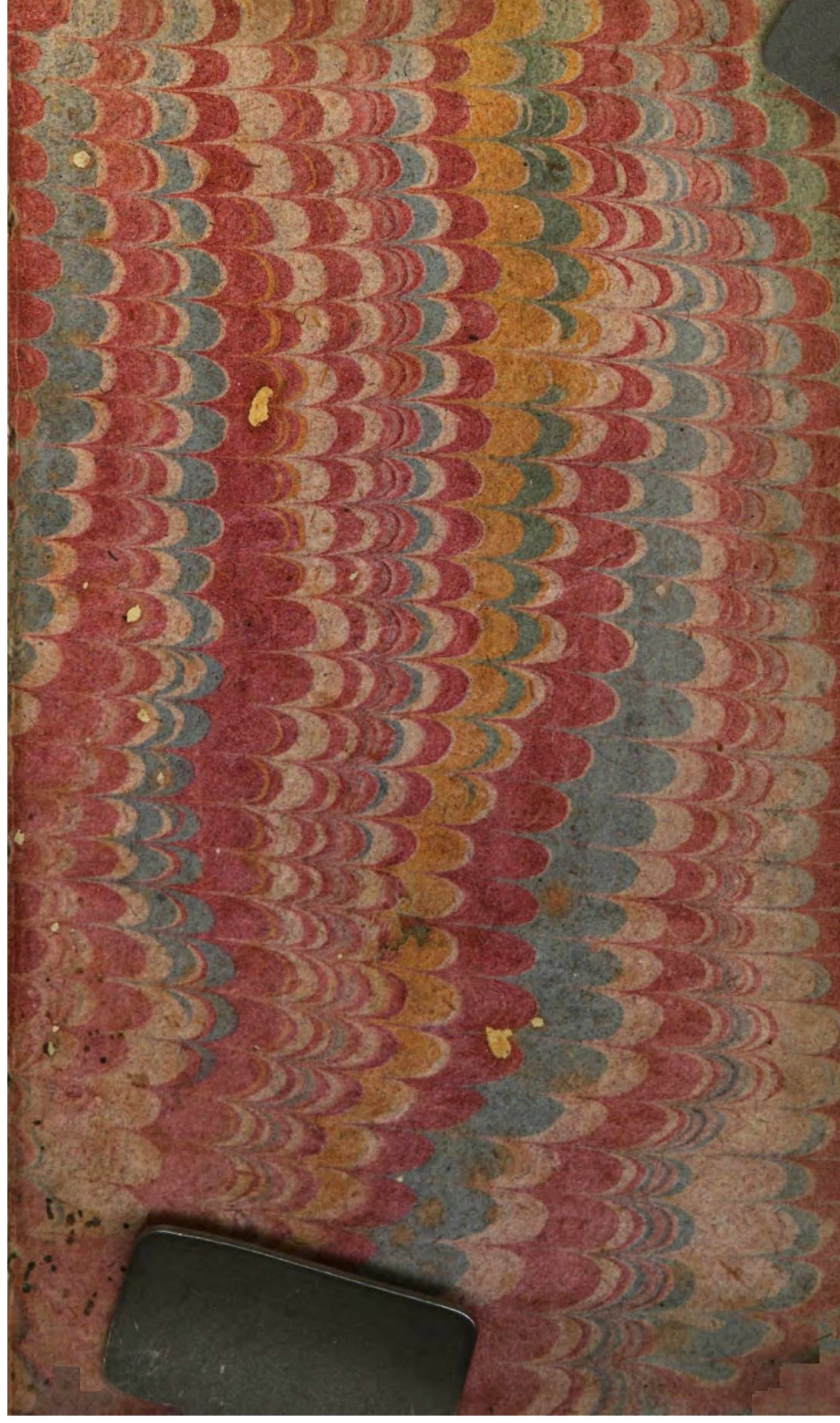
L'EMPEREUR, en aiant été averti, ordonna qu'on le forçât à boire & à manger. On le menaça, on lui mit cent fois la Bayonnette & le Pistolet à la gorge, on se servit d'un entonnoir pour lui faire avaler des Bouillons, & d'au-
tres

448 MEM. DE LANGALLERY.
tres liqueurs, tout cela fut inutile. Il
rejettoit tout ce qu'on lui donnoit, sans
aucune émotion; & il mourut enfin, de la
même manière qu'un autre s'endort, le
20. Juin 1717.

LE Conseil de Guerre, qui l'avoit fait
languir dans sa Prison sans le juger, lui
décerna les Honneurs funébres dûs à
son Rang dans l'Ordre militaire. Il fut en-
terré le 22. du même mois dans le Ci-
metière destiné pour les Réformez, qui
meurent à Vienne sous la Protection
des Ambassadeurs de Dannemarc & de
Hollande.

F I N.







Langallerie, Philippe de Gentils

Mémoires du Marquis Langallery ...

La Haye 1743

Gall.com. 168

urn:nbn:de:bvb:12-bsb10414600-4